

NOUVEAUX
VOYAGES
AUX
INDES OCCIDENTALES.

PREMIERE PARTIE.



NOUVEAUX VOYAGES

AUX

INDES OCCIDENTALES,

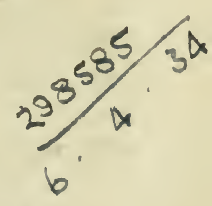
Contenant une Relation des différens Peuples qui habitent les environs du grand Fleuve Saint-Louis, appellé vulgairement le Missississipi; leur Religion; leur gouvernement; leurs mœurs; leurs guerres, & leur commerce.

Par M. BOSSU,

Capitaine dans les Troupes de la Marine.

PREMIERE PARTIE.

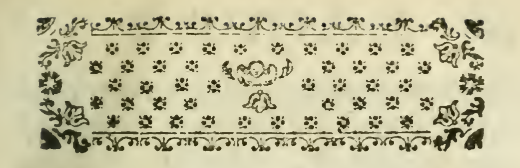




A AMSTERDAM,
Chez D. J. CHANGUION.

MDCCLXIX.





ÉPITRE

AUX CITOYENS.

C'EST à vous, Citoyens, que j'offre ce Recueil d'obſervations que j'ai faites dans une partie du nouveau Monde, avant & pendant la derniere guerre. Vous jugerez ſi je l'ai rendu aſſez intéreſſant.

L'attachement que j'ai toujours eu pour ma patrie, m'a porté à m'occuper plutôt des intérêts de mon Prince, que des miens perſonnels.

Tels ont été mes principes dans tous les tems, & dans tous les lieux.

Je penſe qu'il ne ſuffit point à un

Militaire de ſervir, mais qu'il peut encore être utile à l'État par des connoiſſances pratiques, relatives ou liées à ſon ſervice. C'eſt ſous ce double point de vue que j'ai ſuivi l'ordre de mes voyages.

Je ſerai trop heureux s'ils peuvent faire quelqu'impreſſion ſur vos eſprits.

La néceſſité de rendre raiſon de certains faits analogues à mon ſujet, m'a forcé de remonter à la ſource des malheurs cauſés par des perſonnes qui ont abuſé peut-être de l'autorité qui leur avoit été confiée dans ces climats lointains.

Ennemi de toute perſonnalité, je tâcherai, avec la franchiſe naturelle à mon état, de ne point bleſſer la délicateſſe des honnêtes gens. Cependant s'il exiſte des hommes injuſtes, capables de tenir une conduite irréguliere, même oppoſée aux ordres du Souverain, violant les loix divines & humaines, avi-

des d'acquérir des richesses aux dépens du sang des malheureux, il est indispensable de dévoiler à la postérité leurs intrigues & leurs prévarications.

Je laisse à mes lecteurs le soin de juger des couleurs que j'ai données à mes portraits. Je ne me permettrai à cet égard qu'une réflexion, c'est que ceux qui sont établis pour gouverner les hommes, doivent s'appliquer à bien connoître le génie, le caractere & l'intelligence des sujets qu'ils employent.

Je desire fort que mes lecteurs trouvent dans ces Lettres des nouveautés qui les amusent, & qui les instruisent: je me flatte que les motifs qui m'ont animé, me mériteront l'indulgence des vrais Patriotes, s'ils s'attachent plutôt à la vérité qu'à l'élégance du style.

Que je mérite leurs suffrages, mes vœux seront remplis.

AVERTISSEMENT.

L'Auteur de ces Mémoires ayant parcouru pendant l'espace de 12 ans les terres de cette vaste région habitée par des Peuples Sauvages, & voulant les attacher de plus en plus aux François, apprit leur langue pour en approfondir les mœurs & le caractere, afin de leur faire toutes les questions nécessaires au bien du service : c'est ce qui l'a mis en état de garantir l'exactitude de ses observations.

Il écrivoit tout simplement à un Officier de distinction avec lequel il étoit en correspondance, & qui étoit curieux d'apprendre la maniere dont vivent les Habitans de l'autre Hémisphere ; l'Auteur a tâché de développer leurs plus secrettes pensées ; il a remarqué avec surprise l'ordre & le talent oratoire qui regnent dans les discours de ces hommes que nous appellons Sauvages : l'on en trouve la preuve

dans un Discours prononcé par *Thamathe-lé-Mingo*, (1) Chef d'une Tribu appellée *Allibamone*, où il étoit question de maintenir une paix perpétuelle entre les Nations belligérantes; on en verra le précis dans la quinzieme Lettre.

Les Lettres historiques qui composent ce Recueil, conduisent en effet le lecteur à un enchaînement de faits surprenans. Elles sont véritablement curieuses; elles intéressent par la variété & la nature de leurs objets. Les réflexions morales & politiques, qui s'y trouvent; sans être recherchées par le style, sont naturelles. On y reconnoît par-tout la même droiture, la même fidélité, qui ont dirigé l'Auteur dans toutes ses actions, louées & attestées avec tant de justice dans les pieces authentiques annexées à l'ouvrage, où il n'y a rien que de très-exact, tant pour la Topographie que pour l'Histoire générale des Indes Occidentales, qu'il a suivie pour en citer les anecdotes les plus intéressantes.

Cette Relation contient un Sommaire

(1) *Mingo* signifie Chef ou premier Cacique de canton.

juste des principaux événemens qui regardent ce pays, rapportés dans l'ordre des tems où ils sont arrivés, depuis qu'il a été découvert (1) en 1512 jusqu'en 1762.

L'Auteur, incapable d'en imposer au public, persuadé d'ailleurs que la vérité doit faire plus d'impression sans ornemens que tout le merveilleux dont on voudroit l'embellir, raconte ce qu'il a vu & appris sur les lieux. Il auroit pu s'étendre davantage; mais il s'est restraint à rapporter succintement les faits les plus intéressants dans la crainte d'être diffus.

Quoique cette description contienne quelques faits aussi agréables qu'utiles, on peut néanmoins s'assurer qu'elle ne se sentira pas du style romanesque de la plupart des voyageurs, qui inventent à plaisir des histoires singulieres pour se donner plus de relief, & qui à la faveur d'un sty-

(1) La Louisiane portoit ci-devant le nom de *Floride*; ce fut *Jean Ponce de Léon* qui la découvrit le 27 Mars 1512, le jour de Pâque-Fleurie; c'est sans doute à cause du bel aspect qu'elle offroit par quantité de vergers & de campagnes fleuries, qu'il lui donna ce nom.

le élégant ont préſenté des fables, quelquefois ingénieuſes, pour des vérités ; (1) les autres manquent d'anecdotes eſſentielles touchant les uſages de ces peuples, qu'on ne ſçauroit bien connoître qu'en vivant longtems avec eux.

Tous les faits que l'Auteur rapporte dans ce Receuil, paroîtroient des fictions, s'il n'y avoit actuellement en France nombre de perſonnes diſtinguées, compagnons de ſes courſes & de ſon dernier voyage, qui peuvent les certifier.

On a cru devoir ſemer cet Ouvrage de notes hiſtoriques, géographiques, & d'autres, pour expliquer certaines phraſes emblématiques dont ſe ſervent les Sauvages dans leurs harangues.

Ce n'eſt qu'avec une extrême répugnance que ce Militaire parle en paſſant de quelques faits qui lui ſont perſonnels, il y a été contraint par la liaiſon des matieres ; mais ſon objet principal, en mettant ſous les yeux de ſes compatriotes les vertus & les vices des Pays étrangers, a été

(1) Voyez les Lettres Edifiantes.

d'inſpirer de l'horreur pour les prévaricateurs, & de l'eſtime pour les vertueux.

L'équité & la ſageſſe du Miniſtere, dont toutes les vues ſont dirigées vers le bien général, vont effacer & réparer les brigandages que les circonſtances de la guerre, & l'éloignement des lieux avoient voilés à ſes yeux. Le zele & l'attachement que le Miniſtre fait paroître pour la Marine, le bon ordre qu'il fait réellement obſerver dans nos Colonies, indépendamment du pacte de famille qui fait exiſter la bonne intelligence entre les ſujets des deux Couronnes, ſont de ſûrs garans à la Nation, qu'elle partagera avec ſes bons & fideles alliés les Eſpagnols, les richeſſes du nouveau monde.

Puiſſe le Ciel exaucer nos vœux pour la conſervation des jours précieux de l'auguſte famille de Bourbon.



LETTRE

De Monſieur le Marquis de L'ESTRADE à l'Auteur.

Au Château de Boux près Vîteaux en Bourgogne, le 15 Décembre 1762.

J'*AI reçu, Monſieur, par duplicata, toutes les Lettres que vous m'avez écrites depuis* 1759, 1760, 1761, 1762, *les premieres ne m'étant point parvenues, elles auront été ſans doute interceptées; ſoyez très perſuadé que je n'aurois pas manqué d'y répondre; néanmoins je ſuis bien charmé d'apprendre que vous êtes arrivé heureuſement à la Corogne, malgré tous les obſtacles qui ſe ſont rencontrés dans votre traverſée, qui a été une des plus rudes en tout ſens.*

Je reviens à vos Lettres hiſtoriques; je les ai lues avec beaucoup d'attention & de plaiſir; tout y décele en vous, Monſieur, le Militaire integre, intelligent, laborieux

& éclairé. Vos voyages portent un caractere de vérité que l'imposture la plus adroite ne pourra jamais imiter ; on y reconnoît partout un observateur attentif, un vrai Citoyen, & un ami des hommes.

Vous m'avez fait beaucoup de plaisir, Monsieur, en m'apprenant la façon de vivre des Sauvages ; je vous avoue que je suis râvi de votre description, tant par l'importance & par la singularité des faits, que par la maniere naturelle dont ils sont racontés.

Les réflexions qui y sont semées, sont simples, judicieuses & vraies ; elles ont le mérite d'être énoncées avec beaucoup de netteté & de précision. Le style a de la rapidité, souvent de la chaleur, toujours de la clarté ; comme presque tout y est intéressant, la lecture en est très-attachante ; elle se fait sans effort & avec un plaisir continu. L'histoire du vieillard qui se sacrifie pour son fils, & celle des quatre malheureux qui, à la suite de M. de Belle-Isle, périssent de faim, sont très-pathétiques.

Au reste, on ne sçauroit donner trop d'éloges à un brave Officier qui a affronté les plus grands périls pour sa patrie, & qui a enrichi le peuple lettré du fruit de ses re-

par mille observations utiles, neu-
urieuses.

: doute nullement que si ce recueil é-
·imé, le public ne l'accueillît favo-
t, étant écrit avec une franchise
, bien préférable à la froide exac-
: tant de beaux-esprits. Des cir-
s si récentes, intéresseront les po-
les Citoyens, & les philosophes a-
humanité.

m particulier je ne puis, Monsieur,
rimer qu'imparfaitement mes senti-
time & de reconnoissance de la bon-
ous avez eu de m'envoyer la suite
correspondance; elle m'a fait un
ui sera gravé long-tems dans ma
Mes fils ont lu cet ouvrage sans
, & ils l'ont trouvé, comme moi,
e à inspirer cette mâle vertu qui
nséparable de la profession pour la.
sont nés, & ils ont déja parcouru
s vastes régions que vous avez tra-
: réalité, & avec tant de courage,
:rvice de l'Etat. Je suis, Mon-
c des sentimens distingués, votre,
é.

quis de L'ESTRADE DE LA

& éclairé. Vos voyages portent u tere de vérité que l'imposture la plu ne pourra jamais imiter ; on y recon tout un observateur attentif, un vi yen, & un ami des hommes.

Vous m'avez fait beaucoup de Monsieur, en m'apprenant la faço vre des Sauvages ; je vous avou suis râvi de votre description, tant portance & par la singularité des f par la maniere naturelle dont ils so tés.

Les réflexions qui y sont semée simples, judicieuses & vraies ; el mérite d'être énoncées avec beaucou teté & de précision. Le style a pidité, souvent de la chaleur, to la clarté ; comme presque tout y es sant, la lecture en est très-attacha se fait sans effort & avec un plai nu. L'histoire du vieillard qui s pour son fils, & celle des quatre ma qui, à la suite de M. de Belle-Isle sent de faim, sont très-pathétiques

Au reste, on ne sçauroit donner loges à un brave Officier qui a af plus grands périls pour sa patrie, enrichi le peuple lettré du fruit

cherches par mille observations utiles, neuves & curieuses.

Je ne doute nullement que si ce recueil étoit imprimé, le public ne l'accueillît favorablement, étant écrit avec une franchise militaire, bien préférable à la froide exactitude de tant de beaux-esprits. Des circonstances si récentes, intéresseront les politiques, les Citoyens, & les philosophes amis de l'humanité.

En mon particulier je ne puis, Monsieur, vous exprimer qu'imparfaitement mes sentimens d'estime & de reconnoissance de la bonté que vous avez eu de m'envoyer la suite de notre correspondance; elle m'a fait un plaisir qui sera gravé long-tems dans ma mémoire. Mes fils ont lu cet ouvrage sans distraction, & ils l'ont trouvé, comme moi, très-propre à inspirer cette mâle vertu qui doit être inséparable de la profession pour laquelle ils sont nés, & ils ont déja parcouru en idée ces vastes régions que vous avez traversées en réalité, & avec tant de courage, pour le service de l'Etat. Je suis, Monsieur, avec des sentimens distingués, votre, &c. Signé.

Le Marquis de L'ESTRADE DE LA COUSSE.

EXPLICATION

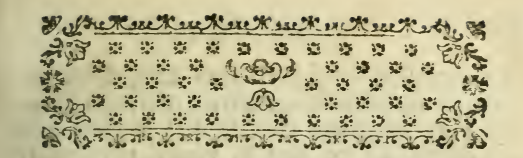
De l'Estamp: du Frontispice.

UN Roi Sauvage appuyé sur son arc, foulant sous ses pieds l'or qui sort d'un coffre renversé, montre le mépris qu'il en fait; il se nommoit le Soleil, & en portoit l'image empreinte sur la peau de sa poitrine.

Les petites figures vues dans le lointain, dont une femme allaitant son enfant à l'ombre d'un arbre, les autres prenant leur repas, assises sur la terre, près d'une cabane couverte de roseaux, désignent la simple nature de nos premiers peres, & l'heureuse innocence où vivoient ces Peuples, avant que les François arrivassent chez eux, car ils n'avoient point été corrompus par le faste & l'avarice, quoiqu'ils eussent leurs vices particuliers.

La petite balance ou le trebuchet destiné seulement pour péser leur monnoye, excite la colere de ce Prince Sauvage, qui est supposé spectateur de l'assassinat du célèbre M. de la Salle, par ses propres gens; l'indignation de ce Cacique, loin de diminuer, s'augmente encore en voyant ces lâches assassins devenir leurs propres bourreaux, & s'entr'égorger pour partager le fruit de leur crime.





NOUVEAUX VOYAGES AUX INDES OCCIDENTALES.

LETTRE I.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE LESTRADE.

Départ de l'Auteur pour l'Amérique, Description de la Ville du Cap François, Cruautés des Espagnols envers les Naturels de l'Isle de S. Domingue, travaux des Mines, véritable origine de la Maladie de Naples.

MONSIEUR,

LORSQUE j'eus l'honneur de vous faire mes adieux, vous me recommandâtes

de vous communiquer tout ce qui me paroîtroit remarquable dans ce nouveau monde; vous exigeâtes encore que je vous fisse un détail de ce que la route m'offriroit d'intéressant; je profite avec empressement de mon séjour au Cap François, pour remplir des engagemens qui me sont chers, puisqu'ils peuvent vous être agréables.

J'étois à Belle-Isle en Mer en 1750; Monsieur le Chevalier de Grossolles y commandoit; il me remit une lettre de Monsieur le Comte d'Argenson, qui me prévenoit que Sa Majesté venoit de me nommer à une Lieutenance dans les Troupes de la Marine; ce Ministre me prescrivoit de partir sans délai pour me rendre à Rochefort; je m'embarquai en conséquence sur le premier chasse marée destiné à transporter à la Rochelle les Sardines qui se pêchent sur les côtes de Bretagne, & qui sont le principal revenu des Habitans de Belle-Isle.

Au mois de Novembre nous appareillâmes devant le Palais, (nom de la Ville qui est dans cette Isle); dès la premiere nuit nous essuyâmes une si furieuse tempête à la hauteur des côtes de Poitou, qu'on eut dit à chaque instant que notre petit vaisseau battu, poussé & envelopé par les vagues, alloit être englouti sous les flots; l'équipage étoit composé d'un Pilote, & de trois Matelots Bas-Bretons, qu'on appelle communément *loups de mer*; ils sont si accoutumés à cet Elément, qu'ils le bravent avec intrépidité dans les saisons les plus ri-

goureuſes. Le vent ayant augmenté, notre Patron fut contraint de relâcher à l'Iſle-Dieu, ſituée entre le Poitou & le Pays d'Aunis; nous y reſtâmes pendant huit jours, au bout deſquels la mer ſe calma; nous remîmes auſſitôt à la voile; & nous continuâmes notre route juſqu'à l'Iſle de Rhé; de-là je fis le trajet d'un bras de mer de trois lieues qui ſépare l'Iſle du Continent, pour aller à la Rochelle, & le lendemain j'arrivai à Rochefort. Mes ordres portoient de m'adreſſer en y arrivant à l'Intendant du département de la Marine, qui eſt M. le Normant de Méſi (1), homme d'un vrai mérite & bien digne du Poſte qu'il occupe, par ſes lumieres & par la bonté de ſon cœur; il me dit qu'après que je me ſerois pourvû de tout ce qui m'étoit néceſſaire pour mon voyage d'outre-mer, je pouvois aller à la Rochelle & m'embarquer ſur le Vaiſſeau nommé le Pontchartrain du Port de 400 tonneaux. M. le Normant avoit freté ce Navire pour le compte de Sa Majeſté, à l'effet de tranſporter quatre compagnies de ſoldats de Marine, que nous prîmes à la Citadelle de l'Iſle de Rhé; ces troupes étoient deſtinées à renforcer la garniſon de la nouvelle Orléans.

(1) Aſſocié depuis au miniſtere de la Marine, ſous le titre d'Intendant général de la Marine & des Colonies Françoiſes; je ſaiſis avec plaiſir cette occaſion de lui témoigner publiquement ma reconnoiſſance de l'accueil favorable que j'en reçus & des ſervices qu'il me rendit.

Nous fimes voile de la Rochelle le 26 Décembre; nous fûmes plus de 15 jours contrariés par les vents à la Côte d'Espagne; nous étions sur le point de relacher à la Corogne pour nous mettre à l'abri dans ses parages; mais heureusement le vent changea tout à coup, & à la fin du mois de Janvier suivant, nous nous trouvâmes à la vue de Madere (1) appartenante à la Couronne de Portugal; elle est nommée la Reine des Isles à cause de la fertilité, de la bonté de son terrein; elle peut avoir 20 lieues de circuit; elle produit d'excellents vins, & les fruits les plus agréables à la vue & les plus savoureux au goût.

Le 15 Février nous nous trouvâmes sous le tropique du cancer. Le 16 se passa en certaines cérémonies assez risibles, que font faire les Marins à ceux qui n'ont jamais passé la ligne; on les baptise avec de l'eau de mer; on est garanti de cette surabondante & incommode aspersion, au moyen d'une petite générosité que l'on fait au Maître Matelot. Enfin deux mois après notre départ de la Rochelle, nous sommes arrivés heureusement au Cap François, Côte & Isle de Saint Domingue, qui est la premiere

(1) Isle de l'Afrique à l'Océan Occidental, & au Septentrion des Canaries; ces dernières furent découvertes en 1417, par un Gentilhomme Normand nommé Jean Benthencourt, qui porta le titre de Roi des Canaries, & en facilita la conquête aux Espagnols à qui elles appartiennent aujourd'hui.

Terre de l'Amérique où les Efpagnols ayent bâti des Villes & des Forterefſes.

Le Cap eſt ſitué au pied d'un Morne; il eſt deffendu par un Fort taillé dans le Roc à l'entrée du Port: cette Forterefſe bien munie d'artillerie, s'avance dans la Mer, & y forme un Promontoire ou Cap: c'eſt delà que la Ville tire ſon nom; elle eſt peuplée d'Européens négociants, de Créoles & de Negres, que les habitans employent à la culture des Cannes à ſucre, du Caffé, de l'Indigo, du Cacao, du Coton, de la Caſſe, du Tabac & autres denrées.

Les Eſpagnols & les François partagent ce pays; ces derniers en occupent la partie la plus occidentale. San Domingo, en eſt la Métropolitaine; c'eſt la réſidence d'un Evêque que Sa Majeſté Catholique y entretient pour le ſpirituel.

Cette Iſle eſt devenue célèbre par l'origine du mal de Naples; on eſt ſi peu d'accord ſur ce fait, on le raconte de tant de différentes manieres, que je crois devoir vous le rapporter au vrai.

Nicolas de Obando, étoit Gouverneur de ce Pays, vers la fin du quinzième ſiecle, ſous le regne de Ferdinand d'Arragon, & d'Iſabelle de Caſtille; il lui étoit expreſſement recommandé de travailler à la converſion des Indiens ſubjugués; il les diſtribua aux Caſtillans en donnant cent à l'un, cinquante à l'autre, & appella cette façon d'agir *Repartimiento*, (partage ou diviſion). Vous conviendrez, Monſieur, que voilà

en effet une ſinguliere façon de faire des proſélytes au Nouveau monde ; de pareilles maximes ſont bien oppoſées au véritable eſprit du chriſtianiſme (1).

Ces Eſpagnols avides d'or, forcérent ces malheureux Indiens à travailler aux mines; ils les obligerent à reſter huit ou neuf mois preſque enſevelis dans les entrailles de la terre. Ce pénible travail, les vapeurs ſulphureuſes qui s'exhaloient continuellement des mines, la diſette où les réduiſoit l'impoſſibilité d'enſemencer leurs terres, tout cela corrompit tellement en eux la maſſe du ſang, que leur viſage paroiſſoit d'un jaune ſafrané ; il leur ſortoit de toutes les parties du corps des eſpeces de puſtules qui leur cauſoient des douleurs inſupportables. Bien-tôt ils communiquerent cette contagion à leurs femmes & par conſéquent à leurs ennemis ; les

(1) „ Le Roi Dom Ferdinand informé de ces „ déréglemens, s'étoit appliqué à y porter du re- „ mede, & ſes ſoins regardoient particuliérement „ les Indiens, qu'il déſiroit protéger & attirer à la „ foi, ce qui a toujours été les premières vues des „ Rois Catholiques; en effet il donna pluſieurs or- „ dres & publia des loix pour les faire inſtruire „ par la voye de la douceur, de l'exemple & du „ déſintéreſſement ; mais tous les moyens dont il „ ſe ſervoit, perdoient leurs forces en s'éloignant, „ de la même maniere qu'une fléche tombe au pied „ du but, lorſqu'elle eſt hors de la portée du bras „ de celui qui la décoche.

D. Antoine de Solis.

uns & les autres périssoient faute de remedes.

Les Espagnols desespérés crurent que cette peste ne les suivroit point en Europe où ils passerent pour changer d'air ; mais ils se tromperent ; ils donnerent, à leur retour, aux Européens, le mal qu'ils avoient reçu des Americains. Dieu cependant eut pitié de ces misérables Insulaires; une Indienne femme d'un Castillan, découvrit quelque tems après un certain bois appellé *Guayacan*, qui suffit pour alléger leurs maux.

Il n'est que trop vrai, Monsieur, que le mal ne produit que du mal. Les Espagnols ont immolé des millions d'hommes dans le nouveau Monde; ils ont devasté des pays immenses pour usurper l'or des Indiens; mais comme dit fort bien un fameux Poëte:

„ Sous nos loix, il est vrai, l'Amérique est rangée,
„ Mais son mal nous détruit, l'Amérique est vengée.

M. de Voltaire.

L'or & l'argent donnent autant de peines & de fatigues à ceux qui les tirent des mines, qu'ils procurent de contentement & d'aisance à ceux qui les possedent. Il a fallu, me disoit un Ingénieur Espagnol, vingt-neuf ans de tems pour trouver au *Potosi*, *la veine de Cruséro*, qui a deux cent cinquante verges de profondeur. Tel est, Monsieur, le travail pénible &

furnaturel que le pouvoir & la cupidité font faire, & que le befoin & la fervitude exécutent pour tirer l'or des entrailles de la terre. Les malheureux ouvriers qu'on y employe renoncent à l'air de notre *athmofphere*, à la clarté du Soleil, pour s'enfevelir dans les abîmes profonds, infects & glacés de notre Globe; les exhalaifons qui en fortent, font fi mal faines qu'elles caufent des étourdiffemens & des maux de cœur fubits aux travailleurs dès qu'ils commencent à y entrer. Ils fe fervent de chandelles pour s'éclairer dans ces ténébreux fouterreins; le métal y eft communément dur; ils le caffent à coup de marteau, après quoi ils le montent fur leurs épaules, par des échelles à trois branches faites de cuirs de bœuf retors, qui font traverfés d'échellons de bois, de forte qu'en même tems que l'on monte par un côté, on peut defcendre par l'autre; elles font longues de dix ftades. Un homme porte ordinairement fur le dos, le poids de deux arobes (1) de ce métal, envelopé d'une toile; celui qui va devant, a une chandelle attachée à fon pouce, & tous fe tiennent des deux mains à l'échelle pour monter un efpace de 250 pieds de hauteur.

L'hiftoire générale des Indes Occidentales nous apprend que les peuples de la Floride prenoient les facs où étoit l'argent & les jettoient loin d'eux comme chofes in-

(1) L'arobe pefe 25 livres poids de Marc.

inutiles. Il n'en étoit pas de même de ceux du Royaume du Mexique qui faisoient cas de l'or ; voici en propres termes, ce que rapporte *Joseph D'acosta* dans son histoire universelle des Indes : „ il est vrai, dit-il, „ que leur avarice n'étoit point parvenue „ au même point que la nôtre, & quoi „ que ces Peuples fussent Idolatres, ils „ n'ont jamais tant idolatré l'or & l'argent „ comme quelques mauvais Chrétiens qui „ ont commis les plus grands crimes pour „ ce métal.

Le même Auteur cite un trait qui caractérise parfaitement la stupide cupidité de l'homme, le voici : „ Un moine Espagnol, „ considerant le haut & fameux Volcan „ de *Guatimala*, se persuada que ce qu'il „ voyoit enflammé ne pouvoit être qu'une „ masse d'or, puisque depuis tant de siécles „ elle bruloit sans se consumer. Sur cette „ fausse idée, il inventa certaines chaudie- „ res, chaînes & autres instrumens pour „ retirer son prétendu or liquéfié de cette „ espece de puits ; mais le feu destructeur „ trompa son attente, car la chaîne & la „ chaudiere approchoient à peine de cette „ bouche d'enfer, qu'elles étoient aussitôt „ fondues ; néanmoins, dit l'Auteur, ce „ personnage s'obstinoit toujours à d'au- „ tres inventions pour puiser cet or dont il „ étoit altéré ; mais s'étant trop approché, „ l'exhalaison de ce volcan lui fit perdre „ la vie lorsqu'il pensoit venir à bout de „ son chimérique & bizarre dessein. C'est

„ ainsi, que les aveugles mortels hâtent „ leur mort en voulant trop se procurer „ les délices de la vie.

Pour revenir, Monsieur, aux Indiens de Saint Domingue, l'histoire de ce pays nous apprend qu'un Cacique (1) nommé *Poncra* étant harcelé par les Espagnols, prit le parti de s'enfuir de son Village que les ennemis trouvérent dépeuplé & où ils pillerent trois mille marcs d'or qui y étoient restés. *Vasco Nunez* de Balboa successeur de Nicolas de Obando, envoya des gens après ce Cacique pour lui dire qu'il n'appréhendât point de revenir, qu'il seroit son ami, qu'autrement il l'iroit chercher & le feroit dévorer par ses chiens (2).

1) Espece de Roitelet.

(2) Les Espagnols avoient passés avec eux des Chiens d'attache qu'ils avoient instruits à chasser les Indiens; dès qu'on les lâchoit sur ces malheureux, ils leur arrachoient les entrailles & les dévoroient. Il y en avoit un entre autres nommé *Baremel* qui étoit très redouté dans l'Isle: quoique ce Chien fut couvert d'un Bouclier pour le garantir des fléches des Indiens, ceux-ci parvinrent, dit-on, à le tuer, en lui crevant les yeux à coups de dards, ce qui fut un sujet de triomphe pour eux.

Antoine d'Herrera rapporte dans sa premiere Décade, que cet animal redoutable, dont l'instinct étoit singulier, gardoit le passage d'une gorge dans S. Domingue, & qu'un jour une Indienne voulant passer, elle lui adressa ces paroles: *Seigneur Chien, ne me fais point de mal; je porte cette Lettre aux Chrétiens*: il ajoute qu'*aussitôt le Chien la flaira*,

Poncra intimidé par ces menaces, n'osa pas désobéïr. Il amena avec lui trois autres Seigneurs ses vassaux ; *Nunez de Balboa* employa vainement tous les moyens imaginables pour lui faire dire d'où l'on tiroit l'or de cette terre qui avoit la réputation d'en produire beaucoup ; les bons traitemens, les supplices ne purent lui arracher ce secret qu'il ignoroit peut-être. A l'égard des trois mille marcs d'or qu'on avoit trouvés, *Poncra* répondit que ceux qui les avoient amassés étoient morts dès le tems de ses peres, & qu'il n'avoit pas daigné en faire chercher de nouveaux, n'en ayant aucun besoin. Ce malheureux Cacique fut livré à la fureur des chiens qui le dévorerent avec ses trois compagnons.

Quelque tems après un Espagnol tomba entre les mains des Indiens, sujets de l'infortuné *Poncra ;* ceux-ci lui reprocherent la trop grande avidité que les gens de sa Nation avoient pour l'or, les injustices qu'elle leur faisoit commettre; seule, elle les arrachoit de leur patrie, les amenoit dans cette Isle à travers tant de périls & de mers, & les portoit à inquiéter des peuples qui vivoient paisiblement dans leurs cabannes sous la protection du Grand Esprit (1).

Après cette courte harangue, ils fondi-

pissa contre elle, (ce sont ses termes) *& la laissa passer sans lui faire aucun mal.*

(1) Les Sauvages appellent ainsi l'Etre suprême.

rent de l'or & lui en coulerent dans les oreilles & dans la bouche, en lui disant: *chien, puisque tu as tant d'envie d'en avoir, rassasie-toi.*

Il faut pourtant convenir, Monsieur, que si l'histoire du Mexique ne nous rappelle que des horreurs, celle de Saint Domingue nous fournit en revanche des traits généreux.

Dans un tems de grande disette, un Indien offrit un jour deux Tourterelles en vie à *Dom Pedro de Magaratii*, Commandant autrefois ici pour le Roi d'Espagne. Ce Général les prit, les paya largement à l'Indien, & pria une partie de la garnison de monter avec lui au lieu le plus élevé de la Ville, y étant arrivé, „ Messieurs, leur dit-il, en tenant ces petits „ animaux, je suis bien fâché qu'on ne „ m'ait pas apporté de quoi vous regaler „ tous; je ne puis me résoudre à satisfai- „ re mon appétit tandis que vous êtes dé- „ vorés par la faim; en achevant ces „ mots, il donna la vollée aux deux oi- „ seaux.

On pourroit ajouter à ce trait une infinité d'autres qui ne sont pas moins d'honneur aux habitans de cette Isle. Il y en a plusieurs qui auroient mérités que l'histoire en eût fait mention; parmi ceux que l'on m'a racontés, je ne puis me refuser au plaisir de vous rapporter celui-ci. Un ancien habitant de Saint Domingue avoit fait une fortune considérable; le commer-

ce, le travail & l'induſtrie en avoient été les inſtrumens. Elle n'avoit apporté aucun changement à ſes mœurs & à ſa conduite; il ne l'eſtimoit que parce qu'elle le mettoit en état de rendre des ſervices.

Auſſitôt qu'il arrivoit un vaiſſeau de France, il alloit ſur le rivage voir débarquer les paſſagers, & ordinairement il les conduiſoit chez lui. Un jour il vit pluſieurs jeunes gens qui s'imaginoient que leur fortune ſeroit faite à leur arrivée; ils portoient des lettres de recommandation; ils y comptoient ſi fort qu'ils firent peu d'attention au bon Colon qui les abordoit, celui-ci les laiſſa, en leur ſouhaitant toutes ſortes de bonheur; quelque tems après, il les rencontra fort triſtes & peu contents de la réception qu'on leur avoit faite. Meſſieurs, leur dit-il, vous ne m'êtes point aſſurément recommandés, vous ne comptiez pas ſur moi; mois je ſuis homme, & vous avez beſoin de ſecours; venez chez moi, vous y trouverez un petit ordinaire, un logement; pendant ce tems il ſe préſentera peut-être quelque choſe qui vous conviendra. Les jeunes gens enchantés accepterent l'offre; ils le ſuivirent à ſon habitation; ils y trouverent une table de vingt couverts, qui fut ſervie par autant de domeſtiques noirs. Un des nouveaux arrivés demanda ſi on les avoit amenés à des nôces, & fut bien étonné d'apprendre que c'étoit l'ordinaire. Le maître de la maiſon les retint ainſi pendant quelque tems; ſes con-

ſeils, ſes ſoins, leur procurerent des établiſſemens avantageux.

Vous penſez bien, Monſieur, qu'un maître qui avoit le cœur auſſi bon, étoit aimé & reſpecté de tous ſes Eſclaves qui le regardoient comme leur pere. Cet habitant étoit bien éloigné de la barbare avidité de certains Colons, qui forcent ces malheureux à des travaux ſi effrayans qu'ils refuſent de ſe marier pour ne pas faire, diſent-ils, des Eſclaves à des maîtres qui les traitent, lorſqu'ils ſont vieux & infirmes, avec moins d'attention que leurs chevaux & leurs chiens. (1)

Quant aux habitans des Iſles Françoiſes de l'Amérique, je puis vous aſſurer, Monſieur, qu'ils ſont fort généreux envers les Etrangers ; on peut même voyager dans l'intérieur des terres, ſans qu'il en coute un ſol, il ſuffit ſeulement de porter un air ouvert & décent, qui annonce de l'honnêteté, pour être bien reçu d'habitations en habitations.

C'eſt avec juſte raiſon qu'on accorde en France le titre de nobleſſe aux Créoles ; ils y répondent parfaitement par leurs ſenti-

(1) J'ai vû un habitant, nommé Chaperon, qui fit entrer un de ſes Négres dans un four chaud où cet infortuné expira ; & comme ſes machoires s'étoient retirées, le barbare Chaperon dit : je crois qu'il rit encore, & prit une fourche pour le fourgonner. Depuis, cet habitant eſt devenu l'épouventail des Eſclaves, & lorſqu'ils manquent à leurs maîtres, ils les menacent en leur diſant : *Je te vendrai à Chaperon.*

mens diftingués, foit dans la profeffion des armes, foit dans d'autres arts qu'ils exercent avec fuccès.

L'homme eft le même partout; il eft également fufceptible du bien & du mal; l'éducation corrige fes vices, mais elle ne lui donne point de vertus; le même auteur a créé l'homme policé & l'homme fauvage, & les a doués de qualités égales : c'eft ce que vous verrez, Monfieur, dans le cours de ma correfpondance. Si je ne puis la rendre amufante par le charme du ftyle, du moins la rendrai-je intéreffante par la fingularité des faits que je vous rapporterai. J'ai l'honneur d'être, Monfieur,

Au Cap François le 15 *Février* 1751.

LETTRE II.

Au Même.

L'Auteur part du Cap François pour la Louifiane. Courte Defcription du Port de la Havane, du fameux Golfe du Mexique & de la nouvelle Orléans.

MONSIEUR,

NOUS appareillâmes pour notre deftination, le 8 Mars dernier, & le 15 nous

nous trouvâmes à la vue de l'Isle de Cuba qui est la plus tempérée des Antilles. La Havane est le Magazin des richesses de l'Amérique, à cause de son assiette, de la grandeur & de la commodité de son Port qui peut contenir plus de mille vaisseaux. C'est le rendez-vous ordinaire des flottes d'Espagne, lorsqu'elles retournent en Europe, & il est défendu par trois Forts. Cuba a 200 lieues de long sur 25 à 30 de largeur; on a été 16 ans après sa découverte sans sçavoir si c'étoit une Isle, ou terre ferme; sa situation est dans le Tropique du Cancer, par les 23 dégrés & demi de latitude Nord. Presque au milieu de l'Isle, on apperçoit quantité de petites Islottes fort proches les unes des autres, en tirant vers le Sud; on les appelle le Jardin de la Reine.

Nous essuyâmes, pendant le tems de l'Equinoxe, une violente tempête entre le Cap Catoche & celui de Saint Antoine; ce dernier, que nous doublâmes le 23, est à la pointe Occidentale de l'Isle de Cuba. Je fus très incommodé du mal de mer, n'ayant jamais fait de voyages de long cours; mais l'envie que j'avois de servir ma Patrie dans une nouvelle terre, me dédommageoit assez de tous les obstacles qui se rencontroient dans mon trajet. Les vents changerent, la mer s'apaisa, & peu de jours après, nous entrâmes dans le fameux Golfe du Mexique; nous y rencontrâmes une quantité prodigieuse de bois flotants qui venoient de la Louisiane, & que le fleuve de Missis-

pi charie: on en voit à plus de deux cent lieues au large, ce qui nous servit de guide dans un tems de brumes ou brouillards, pour trouver l'embouchure de ce fleuve, qui est très difficile à cause des écueils & des basses terres de ses parages.

Les premiers jours d'Avril, nous apperçumes la Balise, Fort établi à l'embouchure du Missisipi.

Monsieur le Moine d'Iberville, Gentilhomme Canadien, découvrit en 1698 (1) cette embouchure que M. de la Salle avoit manqué en 1684. Notre bâtiment échoua sur la barre; nous tirâmes un coup de canon pour appeller le Pilote-Côtier, en même tems le Capitaine fit débarquer l'Artillerie du vaisseau & les deux cent hommes de troupes réglées qu'il avoit à son bord pour le service de la Colonie de la Louisiane, ce qui allégea le Navire qui revint à flot.

Nous descendîmes le 4 du même mois d'Avril, 18 Officiers au Fort de la Balise, (2) où commandoit M. de Santilly; cet Officier nous régala du mieux qu'il lui fut possible, pendant le séjour que nous fimes à

(1) M. d'Iberville, Gouverneur de la Louisiane, y porta la premiere Colonie en 1699; après sa mort, ce pays resta long-tems sans Gouverneur; le second fut M. de la Motte Cadillac, & le troisiéme M. de Bienville, frere cadet du premier.

(2) On compte 30 lieues de ce poste à la nouvelle Orléans, à cause des sinuosités du Fleuve.

fon poſte, qui eſt iſolé & entouré de marais remplis de ſerpens & de crocodiles.

Monſieur le Marquis de Vaudreuil, Gouverneur, ayant été informé de notre arrivée, a envoyé pluſieurs bâteaux pour nous chercher ; ils portoient des rafraîchiſſemens ; nous y avons diſtribué nos ſoldats, & en voguant à voile & à rame, nous ſommes arrivés le jour de Paques à la nouvelle Orléans. Le Marquis de Vaudreuil doit recevoir à la Louiſiane 24 Compagnies de Marine d'augmentation ; ces troupes viennent ſur des vaiſſeaux Marchands frétés pour le compte du Roi ; il y a auſſi des recrues de filles qui ont été envoiées en France pour venir peupler ces Climats. On donne le congé aux ſoldats qui ſont laborieux & qui veulent les épouſer. Le Roi leur accorde un certain nombre d'arpens de terre à défricher, les nourrit pendant trois ans & leur fait fournir un fuſil, une demi-livre de poudre & deux livres de plomb par mois, une hache, une pioche, & de quoi enſemencer leurs terres, avec une vache, un veau, des poules & un coq, &c.

Le Marquis de Vaudreuil a fait une répartition des 24 Compagnies nouvelles dans différens quartiers de la Colonie, ſans acception de perſonne, afin que chacun puiſſe participer au bien comme au mal. A l'égard du détachement des Illinois, poſte éloigné de 500 lieues de la nouvelle Orléans, il a été tiré au ſort & eſt tombé à la Compagnie à laquelle je ſuis attaché. J'ai

l'honneur d'être du nombre des Officiers que Monſieur Rouillé Miniſtre de la Marine a recommandé au Marquis de Vaudreuil, & je me reſſens des égards que mérite une ſemblable recommandation; je puis vous aſſurer, Monſieur, que la table de ce Général m'eſt d'une grande reſſource dans l'occurrence actuelle, ainſi qu'à tous les nouveaux débarqués, qui n'ont point encore eu le tems de prendre une demeure fixe. L'affluence eſt ſi grande, qu'on ne peut être ſervi qu'en ambigu; mais ce Gouverneur fait les honneurs avec tant de nobleſſe & de généroſité, qu'il s'attire l'eſtime & l'amitié de tous les Officiers, qui l'appellent, à juſte titre, le pere de la Colonie. Monſieur Michel de la Rouvilliere, Ordonnateur, contribue de ſon côté à nous rendre la vie douce, par la bonne police qu'il met aux denrées du pays, ainſi qu'à tout ce qui eſt relatif à ſon miniſtere.

Nous comptons partir le 20 Août prochain pour le détachement des Illinois; Monſieur de Macarty qui viendra avec nous, en a été nommé Commandant par la Cour. Les différentes Nations que je ſerai obligé de viſiter pendant ce long voyage, me mettront en état de vous faire une ample deſcription du beau fleuve de Miſſiſſipi, & des peuples qui en habitent les bords.

En attendant je vais vous donner la deſcription de la Louiſiane; mais je ne penſe pas qu'il faille s'étendre beaucoup ſur cet objet; vous connoiſſez ſans doute la plu-

part des plans & des relations qu'on en a publiés ; je vous ferai feulement obferver que la nouvelle Orléans, dont les rues ont été bien allignées, eft aujourd'hui plus grande & plus peuplée qu'elle ne l'étoit autrefois. Les habitans y font de quatre fortes, fçavoir, Européens, Américains, Africains ou Négres, & Métifs. Les Métifs font ceux qui naiffent des Européens & des naturels du pays que nous appellons Sauvages.

On nomme Créoles, ceux qui naiffent d'un François & d'une Françoife, ou d'une Européenne.

Les Créoles en général font très braves, grands & bien faits ; ils ont beaucoup de difpofitions pour les Arts & les Sciences; mais comme ils ne peuvent les cultiver parfaitement par la difette de bons maîtres, les peres riches & bien intentionnés ne manquent point d'envoyer leurs enfans en France, comme à la premiere Ecole du monde, en tous genres.

A l'égard du fexe, qui n'a d'autre devoir à remplir que celui de plaire, il naît ici avec cet avantage & n'a pas befoin d'en aller chercher l'art impofteur en Europe.

La nouvelle Orléans & la Mobile font les feules Villes où il n'y a point de patois; on y parle affez bon François; les Négres y font tranfportés d'Afrique; ils font employés à défricher les terres, qui font excellentes pour la culture de l'Indigo, du Tabac, du Riz, du Bled d'Inde, & des Cannes à fucre dont on a déja fait des plan-

tations qui ont très-bien réuſſi. Ce pays eſt peuplé de Marchands, d'Artiſans, & d'Etrangers; c'eſt un ſéjour enchanté par la ſalubrité de ſon air, la fécondité de ſon terroir, & la beauté de ſa poſition. Cette Ville eſt ſituée ſur les bords du Miſſiſſipi, l'un des plus grands fleuves du monde, puiſqu'il arroſe plus de 800 lieues de pays connus. Ses eaux pures & délicieuſes (1) coulent l'eſpace de 40 lieues, au milieu de nombre d'habitations qui forment un ſpectacle raviſſant ſur ſes deux rives, où l'on jouit abondamment des plaiſirs de la chaſſe, de la pêche, & de tous les autres délices de la vie.

Les Capucins ſont les premiers Moines qui paſſerent à la nouvelle Orléans en 1723. comme Miſſionnaires. Le ſupérieur eſt Curé de la Paroiſſe; ces bons Religieux ne s'occupent que des affaires relatives à leur miniſtère.

Les Jeſuites, deux ans après, ſe ſont établis à la Louiſiane; *ces fins politiques* ont trouvé le ſecret d'exploiter la plus riche habitation de la Colonie, que leurs *intrigues* leur ont fait obtenir.

Les Urſulines y furent envoyées à peu près dans le même temps. Ces pieuſes fil-

(1) M. le Normant de Méſi, lorſqu'il étoit Intendant de la Marine à Rochefort, s'en faiſoit ſervir à ſa table. Cette eau a la vertu auſſi de contribuer à la fécondité des femmes.

les, dont le zele eſt aſſurement très-louable, s'occupent à l'éducation des jeunes demoiſelles ; elles reçoivent auſſi dans leur communauté les orphelines, & le Roi leur paye cinquante écus de penſion pour chacune.

Ces mêmes Religieuſes furent chargées du ſoin de l'hôpital Militaire.

Il y a ſi peu de tems que je ſuis arrivé ici, que je n'ai encore pu me mettre en état de vous rendre compte des coutumes des peuples qui habitent les environs du Fleuve ; j'eſſayerai cependant de vous faire connoître par un trait d'hiſtoire, le caractère & le génie des *Chitimachas* établis ſur une riviere ou fourche qui porte leur nom, à l'oueſt de la nouvelle Orléans, & je ne doute pas que cette anecdote ne vous intéreſſe, quoique ces peuples ſoient preſque tous détruits.

En 1720 un de ces gens-là s'étant caché dans un lieu écarté ſur le bord du Miſſiſſipi, y avoit aſſaſſiné l'Abbé de S. Côme, Miſſionnaire de cette Colonie. M. de Bienville alors Gouverneur s'en prit à toute la nation ; & pour ménager ſon monde il la fit attaquer par pluſieurs Peuples nos alliés.

Ces ſauvages eurent le deſſous ; la perte de leurs meilleurs Guerriers les força à demander la paix ; le Gouverneur la leur ayant accordée à condition qu'ils apporteroient la tête du meurtrier, ils ſatisfirent ponctuellement à cette condition, & vinrent en-

ſuite préſenter à M. de Bienville le calumet de Paix (1).

Voici ce que j'ai appris ici touchant la cérémonie de cette Ambaſſade ſolemnelle.

Ils arriverent à la nouvelle Orléans, en chantant la chanſon du calumet, qu'ils agitoient au vent, & en cadence, pour annoncer leur Ambaſſade ; dans ces occaſions, ils ſont parés de ce qu'ils ont de plus beau.

Le Chef de ces députés lui dit: „ que je „ ſuis content de me voir devant toi ; il y „ a long-tems que tu es faché contre notre „ Nation ; nous nous ſommes informés de „ ce que diſoit ton cœur, & nous avons ap- „ pris avec joye qu'il vouloit nous donner „ de beaux jours ".

Ils s'aſſirent enſuite à terre, appuyant leur viſage ſur leurs mains, le Porte-parole ſans doute pour ſe recueillir & pour prendre haleine avant de prononcer ſa harangue, & les autres pour garder le ſilence ; dans cet intervalle on avertit de ne point parler, ni rire pendant la harangue, parce qu'ils prendroient cela pour un affront.

(1) Le Calumet, eſt une longue Pipe de marbre rouge, blanc ou noir, dont le tuyau fait de canne de roſeau a deux pieds & demi ou trois pieds de longueur; les Sauvages l'envoyent par des Députés aux Nations avec leſquelles ils veulent traiter ou renouveller les alliances.

Il eſt garni de plumes d'Aigles blancs; c'eſt parmi eux le ſimbole de la paix & de l'amitié ; on peut aller partout ſans crainte avec ce Calumet, n'y ayant rien de plus ſacré parmi ces Peuples.

Le porte-parole, quelques momens après, se leva avec deux autres; l'un remplit de tabac la pipe du Calumet, l'autre apporta du feu, le premier alluma la pipe; le porte-parole fuma, puis il essuya la pipe & la présenta à Monsieur de Bienville pour en faire autant; le Gouverneur fuma & tous les Officiers qui composoient sa Cour, les uns après les autres, suivant leur rang; cette céremonie finie, le vieillard Orateur reprit le calumet, le donna à M. de Bienville afin qu'il le gardât. Alors le porte-parole resta seul debout, & les autres Ambassadeurs se r'assirent auprès du présent qu'ils avoient apporté au Gouverneur; il consistoit en peaux de Chevreuils & en quelques autres Pelleteries, toutes passées en blanc en signe de paix.

Le porte-parole ou Chancelier, étoit revêtu d'une robe de plusieurs peaux de martres cousues ensemble; elle étoit attachée sur l'épaule droite & passoit sous le bras gauche; il se serra le corps de cette robe, & commença sa harangue d'un air majestueux, en adressant ainsi la parole au Gouverneur.
„ Mon cœur rit de joie de me voir devant
„ toi; nous avons tous entendu la parole
„ de paix que tu nous as fait porter: le
„ cœur de toute notre nation en rit de joie
„ jusqu'à tressaillir; les femmes oubliant à
„ l'instant tout ce qui s'est passé, ont dan-
„ sé; les enfants ont sauté comme de jeu-
„ nes chevreuils. Ta parole ne se perdra
„ jamais; nos cœurs & nos oreilles en sont

rem-

„ remplis, & nos defcendans la garderont „ auffi long-tems que *l'ancienne parole* durera ; (1) comme la guerre nous a rendus „ pauvres, nous avons été contraints de „ faire une chaffe générale pour t'apporter „ de la pelleterie ; mais nous n'ofions nous „ éloigner, dans la crainte que les autres „ nations n'euffent pas encore entendu ta „ parole ; nous ne fommes même venus „ qu'en tremblant dans le chemin, jufqu'à „ ce que nous euffions vu ton vifage.

„ Que mon cœur & mes yeux font contens de te voir aujourd'hui. Nos préfents „ font petits, mais nos cœurs font grands, „ pour obéir à ta parole ; quand tu nous „ commanderas, tu verras nos jambes courir & fauter comme celles des Cerfs pour „ faire ce que tu voudras.

Ici l'Orateur fit une paufe ; puis élevant fa voix, il reprit fon difcours avec gravité.

„ Ah ! que ce foleil eft beau aujourd'hui, „ en comparaifon de ce qu'il étoit quand „ tu étois faché contre nous ; qu'un méchant homme eft dangereux ! tu fçais „ qu'un feul a tué le chef de la priere, (2) „ dont la mort a fait tomber avec lui nos „ meilleurs guerriers ; il ne nous refte plus „ que des vieillards, des femmes & des enfants qui te tendent les bras comme à un „ bon pere. Le fiel qui rempliffoit aupara-

(1) C'eft ainfi que les Sauvages nomment la tradition.

(2) C'eft ainfi qu'ils appellent nos Miffionnaires.

„ vant ton cœur, vient de faire place au „ miel; le grand Eſprit n'eſt plus irrité contre notre nation; tu as demandé la tête „ du méchant homme; pour avoir la paix, „ nous te l'avons envoyée.

„ Auparavant le Soleil étoit rouge, les „ chemins étoient remplis d'épines & de „ ronces, les nuages étoient noirs, l'eau „ étoit trouble & teinte de notre ſang, nos „ femmes pleuroient ſans ceſſe la perte de „ leurs parens & n'oſoient aller chercher „ du bois pour préparer nos alimens, nos „ enfans crioient de frayeur; au moindre „ cri des oiſeaux de nuit, tous nos guerriers „ étoient ſur pieds, ils ne dormoient que „ les armes à la main; nos cabanes étoient „ abandonnées & nos champs en friche; „ nous avions tous le ventre vuide, & nos „ viſages étoient allongés; le gibier fuyoit „ loin de nous; les ſerpens ſiffloient de colere, en allongeant leurs dards; les oiſeaux qui perchoient près de nos habitations, ſembloient par leur triſte ramage, „ ne nous chanter que des chanſons de „ mort.

„ Aujourd'hui le ſoleil eſt brillant, le „ Ciel eſt clair, les nuages ſont diſſipés, „ les chemins ſont couverts de roſes, nos „ jardins & nos champs ſeront cultivés, „ nous offrirons au grand Eſprit les prémices de leurs fruits, l'eau eſt ſi claire que „ nous y voyons notre image, les ſerpens „ fuyent, ou plutôt ſont changés en anguilles, les oiſeaux nous charment par la

„ douceur & l'harmonie de leurs chants,
„ nos femmes & nos filles danſent juſqu'à
„ oublier le boire & le manger, le cœur
„ de toute la nation rit de joie, de voir
„ que nous marchons par le même chemin,
„ que toi & les François: le même ſoleil
„ nous éclairera: nous n'aurons plus qu'u-
„ ne même parole, & nos cœurs ne feront
„ plus qu'un: qui tuera les François nous
„ le tuerons; nos Guerriers chaſſeront pour
„ les faire vivre, nous mangerons tous en-
„ ſemble; cela ne ſera-t-il pas bon, qu'en
„ dis-tu, mon Pere?„ A ce diſcours prononcé d'un ton ferme & aſſuré, avec toute la grace & la décence, & même, ſi on peut le dire, toute la majeſté poſſible, M. de Bienville répondit en peu de mots, en langue vulgaire qu'il parloit avec facilité; il lui dit qu'il étoit bien aiſe de voir que ſa Nation avoit retrouvé l'eſprit; il les fit manger, mit en ſigne d'amitié ſa main dans celle du Chancelier ou porte-parole, & les renvoya ſatisfaits. Depuis cette époque, ils ont toujours été inviolablement attachés aux François; ces Peuples fourniſſent de gibier la nouvelle Orléans.

Ma troiſieme lettre ſera plus intéreſſante; juſqu'à préſent je crois avoir rempli mon objet en vous aſſurant, Monſieur, &c.

A la nouvelle Orléans le premier Juillet 1751.

LETTRE III.

Au Même.

Déscription des Cérémonies Religieuses de certains Peuples qui habitent les bords du grand Fleuve du Missisipi. Conspiration des Natchez contre les François.

MONSIEUR,

ME voici arrivé à l'endroit où étoit autrefois la superbe Nation des Natchez, dont on a tant parlé dans les nouvelles publiques; on assure que ces Peuples formidables en imposoient aux autres par l'étendue de leur pays; ils habitoient depuis la riviere de *Menchak* qui est à 50 lieues de la mer, jusqu'à celle d'*Hoyo*, qui en est à 460 ou environ.

Nous partîmes de la nouvelle Orléans le 20 Août pour le voyage des Illinois, avec six bâteaux que montoient les quatre Compagnies dont je vous ai parlé dans ma précédente; elles sont aux ordres de M. de Macarty. Ce voyage se fait en refoulant le courant du Missisipi à la rame, à cause des sinuosités de ce fleuve, qui coule entre deux grandes forêts de hautes futayes, dont les arbres paroissent aussi anciens que le monde.

On rencontre d'abord sur la route qu'on fait, comme je l'ai dit, par eau, deux villages d'Allemands, reste d'une concession qui avoit été faite par le Roi en 1720. à M. Law ; cette peuplade devoit être composée d'Allemands & de Provençaux au nombre de 1500 personnes ; son terrein étoit désigné chez une Nation Sauvage nommée Akança ; il avoit quatre lieues en quarré, & étoit érigé en Duché. On y avoit transporté des équipages pour une Compagnie de Dragons & des marchandises pour plus d'un million ; mais Law ayant manqué, la Compagnie des Indes qui avoit dans ce tems la Louisiane ; s'empara de tous les effets & des marchandises.

Les engagés se séparerent, & les Allemands s'établirent à dix lieues au-dessus de la nouvelle Orléans : ces Peuples sont très-laborieux ; on les regarde comme les pourvoyeurs de la Capitale. Les deux villages sont commandés par un Capitaine Suédois de Nation (1).

A deux lieues plus loin on trouve les *Collapissas*, peuples distingués par leur attachement pour les François : ils sont aujourd'hui en très-petit nombre ; leur vrai nom est *Aquelon Pissas*, c'est-à-dire Nation d'hommes qui entendent & qui voyent.

(1) C'est le sieur d'Arensbourg, qui étoit à la bataille de Pultova en 1709 avec Charles XII ; cet ancien Officier est chef d'une nombreuse famille bien établie à la Colonie de la Louisiane.

On trouve enſuite les *Oumas*, adorateurs du Soleil. Comme preſque toutes les autres Nations de l'Amérique, ces Peuples croyent que le ſouverain Etre y réſide, & qu'il veut qu'on le revere dans cet Aſtre vivifiant, comme l'Auteur de la Nature ; ils diſent qu'il n'y a rien à lui comparer ici bas & que cette merveille, en éclairant l'univers, y répand la joie & l'abondance. C'eſt d'après ces principes, qu'ils lui rendent un culte comme à l'image ſenſible de la grandeur & de la bonté d'un Dieu, qui daigne ſe communiquer aux hommes, en leur prodiguant ſes bienfaits.

A quinze lieues des Oumas, en remontant le fleuve, on arrive à la pointe coupée. Ce poſte eſt éloigné d'environ quarante lieues de la nouvelle Orléans. La terre y eſt très-fertile & couverte d'arbres fruitiers ; il y a dans ce canton beaucoup de François ; ils s'occupent à la culture du Tabac, du Cotton, du Ris, du Mahis & d'autres denrées ; ces Colons font auſſi le commerce des bois de conſtruction, qu'ils font dériver à la nouvelle Orléans ſur des radeaux.

Sur la rive gauche du fleuve, en montant, à quelque diſtance de la pointe coupée, on voit le village des Tonikas, Nation Sauvage qui de tout tems a été fort attachée aux François. Leurs Chefs ſe ſont toujours empreſſés de marcher, pour aller en guerre avec nous ; le dernier qui étoit très brave, fut bleſſé dangereuſement dans une expédition contre les Natchez ; ſur le compte qui

en fut rendu au Roi, Sa Majesté l'honora d'un brevet de Brigadier des armées des hommes Rouges, & le décora en outre d'un cordon bleu d'où pendoit une Médaille d'argent où étoit empreinte la Ville de Paris; il reçut aussi une canne à pomme d'or.

Après le massacre des François par les Natchez, dont je me propose de vous rendre compte en son tems, un parti de cette Nation feignit de vouloir faire la paix avec le grand Chef des Tonikas; celui-ci en fit part au Commandant Général des François, auquel il étoit fortement attaché; les Natchez prévinrent la réponse, assassinérent les Tonikas, en commençant par le grand Chef; ses ennemis, qui apréhendoient nos conseils & redoutoient nos forces, se hâterent de perdre & de détruire un grand nombre de ses sujets. Nous regretterons sans cesse avec ces bons Sauvages, toutes ses grandes qualités, qui honoreroient un homme policé.

Après 80 lieues de navigation depuis la Capitale de la Louisiane, on arrive au Poste des Natchez; c'étoit un établissement considérable, il y a vingt ans; il est très peu de chose aujourd'hui.

Le Fort est situé sur une éminence qui domine le fleuve du Missisipi, dont il n'est éloigné que d'une portée de canon. Le terrein, qui dans cette Contrée va toujours en s'élevant, feroit un des plus fertiles du pays, s'il étoit cultivé; le Tabac, le Cotton, le Mahis y viennent très-bien.

J'ai séjourné quelque tems à ce Poste, qui est commandé par M. le Chevalier d'Orgon, fils naturel du Prince de Lambesc, de la maison de Lorraine.

Les Natchez, qui y étoient autrefois, formoient un peuple considérable. Ils composoient plusieurs villages, soumis à des Chefs particuliers, qui obéissoient eux-mêmes à un grand Chef, qui étoit celui de la Nation. Tous ces Princes portoient le nom de *Soleil*: ils étoient au nombre de cinq cens, tous alliés au grand Soleil leur commun Souverain. Celui-ci portoit sur sa poitrine l'image de cet Astre, dont il prétendoit descendre, & qui étoit adoré sous le nom d'*Ouachil*, qui signifie: *le feu très-grand*, ou le *feu suprême*.

Le culte, que lui rendoient les Natchez, avoit quelque chose d'auguste. Le Grand Prêtre dévançoit le lever du Soleil & marchoit à la tête du Peuple, d'un pas grave, ayant le calumet de paix à la main; il fumoit en son honneur & lui souffloit la premiere bouffée de Tabac. Aussitôt que cet Astre commençoit à paroître, les assistans heurloient successivement en son honneur, après le Grand Prêtre, en le contemplant, les bras élevés vers le Ciel. Ils se prosternoient ensuite contre la terre. Les femmes amenoient leurs enfans & les faisoient tenir dans une posture religieuse.

Au tems de leur récolte, qu'ils faisoient au mois de Juillet, les Natchez célébroient une

une très-grande fête. Ils commençoient par ſe noircir le viſage, ils ne mangoient qu'à trois heures après midi, après s'être purifiés par des bains; le plus ancien de la Nation offroit enſuite au Dieu les prémices des moiſſons & des fruits.

Ils avoient un Temple, dans lequel on conſervoit un feu éternel: les Prêtres avoient grand ſoin de l'entretenir; on ne pouvoit ſe ſervir pour cet effet, que de bois d'un ſeul arbre; ſi par malheur il venoit à s'éteindre, la Nation étoit conſternée; les Prêtres négligens étoient punis de mort, mais cet événement fut très rare; les Gardiens pouvoient le renouveller aiſément, en ſe faiſant apporter du feu profane, ſous le prétexte d'allumer leur calumet; car il leur étoit défendu d'employer le feu ſacré à cet uſage.

Le Souverain en mourant ſe faiſoit accompagner au tombeau par ſes femmes & par pluſieurs de ſes ſujets. Les petits Soleils avoient ſoin de ſuivre la même coutume; la loi condamnoit auſſi à mourir tout Natchez, qui avoit épouſé une fille du ſang des Soleils, lorſque celle-ci étoit expirée. Je vous raconterai, à ce ſujet, l'hiſtoire d'un Sauvage, qui ne fut pas d'humeur de ſe ſoumettre à cette loi; il ſe nommoit Etteacteal; il avoit contracté une alliance avec les Soleils; cet honneur eut des ſuites qui faillirent à lui devenir funeſtes. Sa femme tomba malade; dès qu'il vit qu'elle tournoit vers la mort, il prit la fuite, s'embarqua

dans une pirogue ſur le Miſſiſſipi, & ſe rendit à la nouvelle Orléans. Il ſe mit ſous la protection du Gouverneur, qui étoit alors Monſieur de Bienville, en offrant d'être ſon chaſſeur. Celui-ci accepta ſon ſervice, & s'intéreſſa en ſa faveur auprès des Natchez, qui déclarerent qu'il n'avoit plus rien à craindre, parce que la cérémonie étoit faite, & que comme il ne s'y étoit pas trouvé, il n'étoit plus de bonne priſe.

Etteacteal raſſuré, oſa retourner dans ſa nation, ſans y fixer ſa demeure; il y fit pluſieurs voyages; il lui arriva de s'y trouver dans le tems, que le Soleil *Serpent piqué*, frere du grand Soleil mourut; il étoit parent de la défunte femme d'Etteacteal; on réſolut de lui faire payer ſa dette; M. de Bienville avoit été rappellé en France; le Souverain des Natchez jugea que l'abſence du Protecteur avoit anéanti les Lettres de répit accordées au protégé; il le fit arrêter. Quand celui-ci ſe vit dans la cabanne du grand chef de guerre, avec les autres victimes qu'on devoit ſacrifier au *Serpent piqué*, il s'abandonna à la douleur la plus profonde; la femme favorite du défunt qui devoit auſſi être immolée, qui voyoit d'un œil ferme les apprêts de ſa mort, & qui ſembloit impatiente de ſe rejoindre à ſon époux, témoin des gémiſſemens d'Etteacteal, lui dit: „ n'es-tu pas guerrier? oui, répon-„ dit-il, je le ſuis. Cependant, reprit-elle, „ tu pleures, la vie t'eſt chere! Puiſque „ cela eſt ainſi, il n'eſt pas bon que tu

„ viennes avec nous ; va-t-en avec les femmes. „ Etteacteal répliqua : „ certainement la vie m'eſt chere ; il ſeroit bon que „ je marchaſſe encore quelque tems ſur la „ terre, juſqu'à la mort du grand Soleil, „ & je mourrois alors avec lui. Va-t-en, „ te dis-je, reprit la favorite ; il n'eſt pas „ bon que tu viennes avec nous, & que ton „ cœur reſte derriere toi ſur la terre ; encore une fois, éloigne-toi d'ici, que je „ ne te voie plus.

Etteacteal ne ſe fit pas répéter cet ordre ; il diſparut comme un éclair ; trois vieilles femmes, dont deux étoient ſes parentes, offrirent de payer ſa dette ; leur âge, leurs infirmités, les avoient dégoûtées de la vie ; ni les unes ni les autres, depuis long-tems, ne pouvoient ſe ſervir de leurs jambes ; les deux parentes d'Etteacteal n'avoient pas les cheveux plus gris que ne les ont en France les femmes de 55 ans. L'autre vieille, âgée de 120 ans, les avoit très blancs, ce qui eſt fort rare chez les Sauvages ; aucune des trois n'avoit la peau entiérement ridée. Elles furent expédiées à la premiere repréſentation du ſoir ; une à la porte du *Serpent piqué*, & les deux autres ſur la place du Temple (1).

(1) On leur paſſe une corde au col avec un nœud coulant, & huit hommes de leurs parents les étranglent en tirant, quatre d'un côté, quatre de l'autre ; il n'en faudroit pas tant ; mais comme ils gagnent la nobleſſe en faiſant ces exécutions, il s'en préſente plus qu'il n'en faut ; l'opération eſt faite en un inſtant.

La générosité de ces femmes rachetta la vie au Guerrier Etteacteal; elle lui acquit le grade de considéré, c'est-à-dire qu'elle le réhabilita dans son honneur, qu'il avoit taché en craignant la mort; il fut tranquille depuis ce tems, & profitant des lumieres qu'il avoit acquises pendant son séjour chez les François, il se fit Jongleur, (1) & se servit de ses connoissances, pour duper ses compatriotes.

Le lendemain de cette exécution on songea au convoi: l'heure en étant arrivée, le grand-maître des cérémonies parut à la porte de la cabane avec les ornemens qui conviennent à sa qualité; les victimes, qui devoient accompagner le prince dans le pays des Esprits, sortirent; elles consistoient en la femme favorite du défunt, & son autre femme, son Chancelier, son Médecin, son loué, c'est-à-dire, son premier domestique, & quelques vieilles de bonne volonté.

La favorite se rendit chez le grand Soleil où il y avoit plusieurs François, pour leur faire ses adieux; elle ordonna qu'on lui amenât les Soleils des deux sexes ses enfants, auxquels elle parla en ces termes.

„ Mes enfants, voici le jour, où je dois
„ m'arracher de vos bras, pour courir sur
„ les pas de votre pere, qui m'attend au

(1) Les jongleurs dans ce pays font les fonctions de Prêtres, de Médecins, de Devins, & cherchent surtout à se faire passer pour Sorciers.

„ Pays des *Esprits*; ce seroit blesser mon
„ devoir & mon amour, que de céder à
„ vos larmes. J'ai assez fait pour vous, de
„ vous porter dans mon sein, de vous allai-
„ ter de mes mammelles. Issus de son sang,
„ nourris de mon lait, devez-vous verser
„ des larmes? Réjouissez-vous de ce que
„ vous êtes *Soleils* & Guerriers; vous de-
„ vez des exemples de fermeté & de valeur
„ à toute la Nation; allez, mes enfans, j'ai
„ pourvu à tous vos besoins, en vous mé-
„ nageant des amis. Ceux de votre pere
„ & les miens sont les vôtres: je vous laisse
„ au milieu d'eux; ce sont les François,
„ ils ont le cœur tendre, ils sont généreux,
„ rendez-vous dignes de leur estime, en ne
„ dégénérant point de votre race; traitez
„ toujours avec eux, sans détour, & ne
„ les implorez jamais avec bassesse.

„ Et vous, François, ajouta-t-elle, en
„ se tournant vers nos Officiers, je vous
„ recommande mes enfants, que je laisse
„ orphelins; ils ne connoîtront que vous,
„ pour Peres; vous devez les protéger".
Elle se leva ensuite, & suivie de sa troupe, elle retourna à la cabane de son mari, avec une fermeté tout-à-fait surprenante.

Au nombre des victimes, se vint joindre, de bonne volonté, une femme Noble, que l'amitié, qu'elle avoit pour le *Serpent piqué*, portoit à l'aller rejoindre dans l'autre monde. Les Européens la nommoient la *Glorieuse*, à cause de son port majestueux & de son air fier, & parce qu'elle ne fréquen-

toit que des François distingués ; ils la regreterent beaucoup ; elle avoit la connoissance de plusieurs simples, qui lui avoient servi à sauver la vie à beaucoup de nos malades. Ce spectacle attendrissant les remplissoit de tristesse & d'horreur. La femme favorite du défunt se leva ensuite & fut à eux d'un air riant. „ Je meurs sans crainte, „ leur dit-elle ; la douleur n'empoisonne pas „ mes derniers momens ; je vous recom- „ mande mes enfants. Quand vous les ver- „ rez, Nobles François, souvenez - vous „ que vous avez aimé leur pere & qu'il fut, „ jusqu'au tombeau, le véritable & sincere „ ami de votre Nation, qu'il aimoit plus „ que lui-même. Il a plu au maître de la „ vie de l'appeller, & dans peu j'irai le „ joindre ; je lui dirai que j'ai vû vos cœurs „ se serrer à la vûe de son corps mort : ne „ vous chagrinez pas, nous serons plus „ long-tems amis dans le pays des *Esprits*, „ qu'en celui-ci, parce que l'on n'y meurt „ plus (1).

Ces tristes paroles arracherent des larmes à tous les François ; ils firent tout ce qu'ils purent, pour empêcher le *Grand Soleil* de se tuer, car il étoit inconsolable de la mort de son frere, sur qui il se déchargeoit du

(1) L'heure marquée pour la cérémonie, on fit avaler aux victimes des boulettes de tabac, pour les étourdir, ensuite elles furent étranglées ; on les mit sur des nates, la favorite à droite & l'autre femme à gauche, & les autres ensuite, suivant leur rang.

poids du Gouvernement; (1) ce Souverain étoit furieux de ce qu'on lui réſiſtoit; il tenoit ſon fuſil par la coulaſſe, le *Soleil* héritier préſomptif, le tenoit par la platine, & en avoit fait tomber la poudre; la cabane étoit pleine de Soleils, de Nobles & de Conſidérés (2) qui trembloient tous; mais les François les raſſuroient; ils firent cacher toutes les armes du Souverain & remplirent le canon de ſon fuſil d'eau, afin qu'il fût hors d'état de ſervir de quelque tems.

Lorſque les Soleils virent que la vie de leur Souverain étoit en ſûreté, ils remercierent les François, en leur ſerrant la main, mais ſans rien dire; le ſilence le plus profond régnoit, la douleur & le reſpect contenoient la multitude de ceux qui étoient préſens.

La Femme du *Grand Soleil*, pendant cette opération, étoit ſaiſie de frayeur. On lui demanda, ſi elle étoit malade, elle répondit tout haut. „ Oui, je le ſuis; elle „ ajouta d'une voix plus baſſe, ſi les Fran-

(1) Le Serpent piqué étoit grand Chef de Guerre des Natchez, c'eſt-à-dire Généraliſſime des Armées.

(2) Les diſtinctions étoient établies parmi ces Sauvages; les Soleils, parens du grand Soleil, occupoient le premier rang, les Nobles venoient enſuite; après eux les Conſidérés, & enfin le Bas-Peuple qui étoit très mépriſé. Les femmes donnoient chez eux la Nobleſſe, ce qui ne contribuoit pas peu à la multiplier.

„ çois sortent d'ici, mon mari est mort & „ tous les Natchez mourront, restez donc, „ braves François, parce que votre parole „ a la force des fleches; d'ailleurs qui eut „ osé faire, ce que vous avez fait? Mais „ vous êtes ses vrais amis & ceux de son „ frere. " La loi forçoit la *Grande Solcille* à suivre son époux au tombeau; c'étoit sans doute le motif de sa crainte, & celui de sa reconnoissance pour les François, qui s'intéressoient à sa vie.

Le *Grand Soleil* tendit la main aux Officiers & leur dit: „ mes amis, j'ai le cœur „ si serré que mes yeux, quoi qu'ouverts, „ ne vous ont point vûs debout; ma bou- „ che ne s'est point ouverte pour vous dire „ de vous asseoir; pardonnez à ma douleur „ extrême.

Les François lui répondirent que ce n'étoit point la peine, qu'ils alloient le laisser tranquille; mais qu'ils ne seroient plus ses amis, s'il n'ordonnoit pas qu'on rallumât les feux (1). en faisant allumer le sien devant eux, & qu'ils ne le quitteroient qu'après que son frere seroit enterré.

Il prit la main à tous les François, & leur dit: „ puisque tous les Chefs & No- „ bles Officiers veulent que je reste sur la „ terre, c'en est fait, je ne me tuerai „ point; que l'on rallume les feux sur le

(1) Le grand Soleil avoit donné ordre d'éteindre tous les feux, ce qui ne se fait qu'à la mort des Souverains.

„ champ, & j'attendrai que la mort me re-
„ joigne à mon frere; auffi-bien je fuis
„ vieux, & jufqu'à ce tems, je marcherai
„ avec les François; fans eux je ferois
„ parti avec mon frere & les chemins au-
„ roient été couverts de corps morts.

Ce Prince ne furvécut qu'une année au *Serpent piqué*; fon neveu lui fuccéda. Le regne de ce jeune Prince fut très-funefte à la colonie. Vous verrez, Monfieur, par la fuite de ce récit, qu'elle ne doit fon falut qu'à la mere de ce Souverain; elle lui arracha le fecret de la conjuration générale contre notre Nation, qu'elle aimoit beaucoup.

Il faut rendre juftice aux Sauvages; le projet qu'ils formerent, de détruire tous les François, ne leur fut infpiré par aucun mouvement d'inconftance, ni de légereté; la mauvaife conduite d'un Officier, qui infultoit des Peuples qu'il devoit ménager, alluma leur fureur; des hommes libres, tranquilles dans le Pays où s'étoient établis leurs Ancêtres, ne pouvoient fe voir tirannifés par des étrangers qu'ils avoient accueillis; le S. de Chepar, commandant le pofte des Natchez, négligea de s'attirer l'amitié des François & des Sauvages confiés à fes foins; il maltraitoit tous ceux qui ne fe prêtoient pas à fes vues criminelles; il confia les poftes les plus importants à des Sergens & à des Caporaux qui lui étoient dévoués. Vous fentez bien, Monfieur, que des préférences de cette efpèce, fi

contraires à la ſubordination, renverſoient l'ordre & la regle du ſervice Militaire.

M. Dumont, ſecond officier, fit des repréſentations, qui ne furent point écoutées, & auxquelles on ne répondit qu'en le faiſant mettre aux fers. Auſſi-tôt qu'il fut libre, il deſcendit à la Capitale pour porter ſes plaintes à M. Perrier, alors Gouverneur de la Louiſiane. M. de Chepar fut rappellé pour rendre compte de ſa conduite; il devoit être caſſé; mais ſes intrigues & ſes protections le ſervirent; il fut réhabilité & renvoyé dans ſon commandement.

Cette mortification ne le corrigea point; il ſe conduiſoit comme auparavant & ſe fit déteſter également des François & des Sauvages; il irrita ces derniers & les porta aux extrêmités les plus terribles. M. de Chepar empreſſé de faire ſa fortune dans peu de tems, ſomma le Soleil d'un village appellé la Pomme, de ſe retirer avec ſes gens, de lui abandonner le terrein qu'il occupoit & dont il vouloit ſe faire une habitation, dont le rapport devoit être conſidérable. Ce Cacique lui repréſenta que les os de ſes ancêtres y repoſoient; ſes raiſonnemens furent inutiles; le Commandant François ordonna au grand Soleil, de faire évacuer le Village, & le menaça même de l'envoyer, les fers aux pieds & aux mains, à la nouvelle Orléans, s'il n'obéiſſoit pas promptement. Cet Officier s'imagina peut-être pouvoir traiter ce Chef comme un eſclave;

il ne faifoit pas réflexion qu'il parloit à un homme accoutumé à commander, & dont l'autorité étoit defpotique fur fes fujets.

Le Grand Soleil l'écouta & fe retira fans s'emporter; il affembla fon Confeil où il fut arrêté qu'on feroit entendre à M. de Chepar, qu'il falloit qu'on tirât le plan d'un nouveau Village, avant de quitter celui de la Pomme, & que cela demandoit deux lunes.

Cette réfolution étant prife, on la porta au Commandant, qui rebuta les envoyés, & les menaça des châtimens les plus févéres, fi l'on ne lui remettoit la Pomme dans un terme très-court. Cette réponfe fut rapportée au Confeil; la politique des vieillards décida, qu'il falloit obtenir du tems, pendant lequel on fongeroit aux moyens de fe débaraffer de ces hôtes incommodes, qui s'érigeoient en tyrans. Comme on favoit que M. de Chepar étoit très-intéreffé, on imagina de lui propofer d'accorder un délai de quelques lunes, pendant lequel chaque cabanne lui payeroit un tribut en bled d'Inde, en volaille & en pelleterie. L'avidité du Commandant le fit tomber dans le piege; il accepta la propofition, en feignant cependant que ce n'étoit que dans la vûe d'obliger la Nation qu'il chériffoit, à caufe de l'amitié qu'elle avoit toujours eue pour les François.

Le Soleil ne fut point la dupe de ce faux défintéreffement; il fit affembler encore fon Confeil, & lui dit que le terme qu'on dé-

firoit étoit accordé, qu'il falloit le mettre à profit, songer aux moyens de se débarasser d'un tribut onéreux, & sur-tout de la domination tyrannique des François. Il leur fit observer que cette entreprise exigeoit un secret impénétrable, des mesures solides, & sur-tout beaucoup de politique; il leur recommanda, en attendant, de redoubler les marques de confiance & d'amitié qu'on donnoit aux François, de s'occuper à réfléchir sur ce qu'il falloit faire, & de revenir au Conseil, aussitôt qu'ils auroient imaginé quelque projet dont le succès pût être sûr.

Pendant cinq ou six jours, les nobles vieillards se consulterent les uns les autres; ils s'assemblerent de nouveau, dans la résolution unanime de détruire tous les François. Le plus ancien du Conseil porta la parole en ces termes, après avoir salué son Chef.

„ Il y a longtems que nous nous appercevons que le voisinage des François „ nous fait plus de mal que de bien; nous „ le voyons, nous autres vieillards, mais „ les jeunes gens ne le voyent pas; les mar„ chandises de l'Europe font plaisir à la „ jeunesse; mais en effet à quoi servent„ elles? A séduire nos femmes, à corrom„ pre les mœurs de la Nation, à débaucher „ nos filles, à les rendre orgueilleuses & „ fainéantes. Les jeunes garçons sont dans „ le même cas: il faut que les hommes ma„ riés se tuent de travail, pour fournir

„ au luxe de leurs épouſes. Avant que „ les François fuſſent arrivés dans nos ter„ res, nous étions des hommes, nous nous „ contentions de ce que nous avions, nous „ marchions hardiment dans tous les che„ mins, parce qu'alors nous étions nos „ maîtres; mais aujourd'hui nous n'allons „ qu'en tâtonnant, dans la crainte de trou„ ver des épines; nous marchons en eſcla„ ves, nous le ſerons bien-tôt, puiſqu'ils „ nous traitent déjà comme ſi nous l'étions. „ Quand ils ſeront aſſez forts, ils n'uſe„ ront plus de ménagements, ils nous met„ tront aux fers; leur chef n'a-t-il pas me„ nacé le nôtre de lui faire cet affront, & „ la mort n'eſt-elle pas préférable à l'eſ„ clavage? *

L'Orateur fit une pauſe à ces mots, & il continua de cette maniere, après avoir repris haleine.

„ Qu'attendons-nous? Laiſſerons-nous „ multiplier les François, juſqu'à ce que „ nous ne ſoyons plus en état de leur réſiſ„ ter? Que diront les autres Nations? Nous „ paſſons pour les plus ſpirituels de tous les „ hommes rouges, ** elles diront, avec „ juſte raiſon, que nous avons moins d'eſ„ prit que les autres Peuples. Pourquoi

* La nature ſeule a appris à ces peuples à reſpecter leur Souverain & à chérir la liberté

** C'eſt ainſi que ces Sauvages s'appellent pour ſe diſtinguer des Européens qui ſont blancs, & des Africains qui ſont noirs.

„ donc attendre davantage? Mettons-nous „ en liberté, & faisons voir que nous sommes de vrais hommes. Commençons, „ dès ce jour, à nous y disposer; faisons „ préparer des vivres par nos femmes, sans „ leur en dire la raison. Allons porter le „ calumet de paix à toutes les Nations de „ ce Pays; faisons-leur entendre, que les „ François n'aspirent qu'à soumettre notre „ continent; comme ils sont plus forts dans „ notre voisinage que par-tout ailleurs, „ nous serons les premiers qui recevrons „ leurs fers. Lorsqu'ils seront assez puis„ sans, ils feront éprouver le même sort à „ tous les Peuples; montrons-leur combien „ ils sont intéressés à prévenir ce malheur; „ on ne peut y réussir qu'en les extermi„ nant; que toutes les Nations se joignent „ à nous pour l'exécution de ce projet; „ que les François soient anéantis par-tout, „ au même jour & à la même heure; que „ le tems de ce massacre soit celui, où fi„ nira le terme que nous avons obtenu de „ leur chef; c'est ainsi que nous pou„ vons nous affranchir du tribut, que nous „ nous sommes imposé; c'est par-là que „ les denrées que nous leur avons portées, „ reviendront en notre possession. Dans ce „ grand jour de liberté, nos guerriers se„ ront munis de leurs armes à feu; les Nat„ chez se répandront parmi les François; „ il y aura trois ou quatre des nôtres dans „ chaque maison, contre un de cette Na„ tion; ils emprunteront des armes à feu

„ & de la munition, sous le prétexte d'une „ chasse générale, à l'occasion de quelque „ grande fête ; ils promettront de rapporter „ du gibier. Les coups de fusil qu'on ti- „ rera chez le Commandant du Fort, seront „ le signal auquel ils tomberont tous sur „ les François. Pour tirer tout le parti „ possible de ce coup, il faut que les au- „ tres Nations nous secondent ; il faut que, „ dans le même tems, il se fasse un pareil „ massacre chez elles ; pour en venir à „ bout, il faut préparer des paquets de bu- „ chettes égaux en nombre, en donner un „ à chacune, en garder un pareil ; ils mar- „ queront la quantité des jours qu'il faut „ attendre ; tous les matins on coupera une „ buchette qu'on jettera au feu ; lorsqu'il „ n'y en aura plus qu'une, ce sera le tems „ du carnage : il commencera au quart du „ jour, (c'est-à-dire à neuf heures du ma- „ tin,) nous fondrons tous à la fois sur nos „ tyrans ; de tous côtés ils seront accablés ; „ lorsqu'ils seront une fois détruits, il sera „ facile d'empêcher que ceux, qui vien- „ dront de l'ancienne terre par le grand „ lac, puissent jamais s'établir parmi nous. „ On recommandera surtout d'être exact à „ tirer tous les jours une buchette ; la „ moindre erreur peut être d'une consé- „ quence dangereuse ; nous en chargerons „ un homme sage, & nous inviterons les „ Peuples voisins à nous imiter. "

L'orateur se tût à ces mots, les vieillards l'approuverent ; le Soleil de la Pomme sur-

tout applaudit à cet avis; c'étoit lui qui étoit le plus léſé de l'injuſtice du ſieur de Chepar; on ſervoit ſa vengeance particuliere; il craignoit de la voir manquer; il fit craindre au Conſeil les ſuites d'une indiſcrétion; il fit même prendre la réſolution de cacher cette conſpiration aux femmes *Soleilles* *; il falloit la faire approuver au Souverain Chef des Natchez; quelque envie qu'il eût de ſe débaraſſer des François, ce projet lui paroiſſoit violent; le Soleil de la Pomme ſe chargea de le déterminer; il paſſoit pour avoir l'eſprit juſte & pénétrant; ſa Nation le conſidéroit beaucoup à ce titre; il réuſſit; il fit ſentir au grand Soleil la néceſſité de ce parti, en lui montrant ce qu'il avoit à craindre lui-même; le Commandant François l'avoit menacé, que bien-tôt il le chaſſeroit de ſon village; le grand Soleil étoit jeune, par conſéquent foible, celui qui lui parloit étoit adroit; le deſſein fut approuvé; le lendemain, quand les Soleils vinrent ſaluer leur Souverain, il leur fut ordonné de ſe rendre au village de la Pomme ſous un prétexte, ſans faire ſoupçonner qu'ils s'y rendoient en conſéquence de quelque ordre; cela fut exécuté, comme on le deſiroit; l'eſprit ſéduiſant du Soleil de la Pomme les attira tous; ils promirent d'entrer dans la con-

* Ces peuples font ce mot des deux genres; ils diſent *Soleil* & *Soleille*.

confpiration. On forma fur le champ un Confeil de Soleils & de nobles Vieillards ; le projet y fut expofé de nouveau, & reçu d'une commune voix ; on nomma les vieillards Chefs de l'Ambaffade qu'on envoyoit aux autres Nations ; on leur donna des guerriers pour les accompagner, & il fut défendu, fous peine de la vie, de parler de ceci à qui que ce foit. Ils partirent auffitôt tous à la fois & à l'infçû des François.

Malgré le profond fecret que l'on gardoit chez les Natchez, le Confeil des Soleils & des nobles Vieillards mit le Peuple dans l'inquiétude ; il n'eft pas nouveau, dans tous les pays du monde, de voir les fujets s'efforcer de pénétrer les fecrets de la Cour. Cependant la curiofité du Peuple ne pouvoit être fatisfaite ; les feules Soleilles (ou Princeffes) avoient droit dans cette Nation de demander pourquoi on fe cachoit d'elles. La jeune grande Soleille n'ayant que dix-huit ans, ne s'en embarraffoit gueres, il n'y avoit que la Soleille appellée *le bras piqué*, mere du Souverain & femme de beaucoup d'efprit, (ce qu'elle n'ignoroit pas) qui put trouver mauvais le filence qu'on gardoit avec elle. En effet elle en témoigna fon mécontentement à fon fils, qui lui répondit que ces députations fe faifoient pour renouveller la bonne intelligence avec les autres Nations, chez lefquelles il y avoit long-tems que l'on avoit été en calumet, & qui croyoient qu'on les méprifoit par cette négligence. Cette excu-

ſe ſimulée parut appaiſer la Soleille *Bras Piqué*; mais elle ne lui ôta point ſes inquiétudes ; elles redoublerent au contraire, lorſqu'elle vit qu'au retour des Ambaſſadeurs, les Soleils s'aſſemblerent en ſecret avec les Députés, pour apprendre d'eux quelle avoit été leur réception ; au lieu qu'ordinairement cela ſe faiſoit en public.

Cette Princeſſe en fut couroucée; quoi, dit-elle en elle-même, on cache à toute la Nation ce qu'elle doit ſavoir! on me le cache à moi-même! Sa colere auroit éclaté ſur le champ, ſi ſa prudence ne l'eût modérée. Ce fut un bonheur pour les François de ce qu'elle ſe crut ainſi mépriſée. Elle craignoit, avec raiſon, d'augmenter la profondeur du ſecret au point de ne pouvoir rien apprendre, ſi elle laiſſoit éclater ſon chagrin. Son adreſſe lui ſuggéra un moyen ſûr de ſatisfaire ſa curioſité; elle engagea le grand Soleil, ſon fils, à venir, avec elle, voir une parente qui demeuroit au village de la Pomme & qu'on lui avoit dit être très mal; elle le mena par le chemin le plus long, ſous prétexte qu'il étoit le plus beau, mais en effet parce qu'il étoit le moins fréquenté. Elle avoit de la pénétration; elle penſa que le motif de ce miſtère provenoit de ce que l'on tramoit quelque choſe de ſiniſtre contre les François; les mouvemens du Soleil de la Pomme appuyoient ſes conjectures; lorſqu'elle ſe vit avec ſon fils dans un endroit ſolitaire, elle lui parla en ces termes.

„ Aſſeyons nous ici, auſſi bien je ſuis
„ laſſe, & j'ai quelque choſe à te dire.
„ Lorſqu'ils furent aſſis elle ajouta: ouvre
„ tes oreilles pour m'entendre; je ne t'ai
„ jamais appris à mentir; je t'ai toujours
„ dit qu'un menteur ne méritoit pas d'être
„ conſidéré comme un homme, & qu'un
„ Soleil menteur étoit digne du dernier
„ mépris, & même de celui des femmes,
„ ainſi je crois que tu me diras la vérité.
„ Dis-mois donc: les Soleils ne ſont-ils
„ pas tous freres? Cependant tous les So-
„ leils ſe cachent de moi, comme ſi mes
„ levres étoient coupées, & comme ſi je
„ ne pouvois retenir mes paroles; me con-
„ nois-tu femme à parler en dormant? Je
„ ſuis au déſeſpoir de me voir mépriſée de
„ mes freres, mais encore plus de l'être
„ de toi-même. Quoi donc? n'es-tu pas
„ ſorti de mes entrailles? n'as-tu pas ſuccé
„ mon ſein, ne t'ai-je pas nourri du plus
„ pur de mon ſang? eſt-ce que ce même
„ ſang ne coule pas dans tes veines? ſe-
„ rois-tu Soleil, ſi tu n'étois pas mon fils?
„ as-tu déja oublié que ſans mes ſoins tu ſe-
„ rois mort il y a long-tems? tout le monde
„ t'a dit, & moi auſſi, que tu es fils d'un
„ François; * mais mon propre ſang m'eſt

* Cette Princeſſe avoit aimé pendant long-tems un Officier de notre Nation; on ne doutoit point qu'il ne fût le pere du grand Soleil, & cela n'ôtoit rien à celui-ci du reſpect qu'avoient pour lui ſes ſujets; les femmes donnoient la nobleſſe parmi eux,

„ beaucoup plus cher que celui des Etrangers? je marche aujourd'hui auprès de
„ toi, semblable à une chienne, sans être
„ regardée; je m'étonne que tu ne me repousses pas avec le pied; je ne suis point
„ surprise de voir les autres se cacher de
„ moi; mais toi, qui es mon fils, le peux-
„ tu? as-tu jamais vu dans notre Nation
„ un fils se défier de sa mere? tu es le
„ seul de ce caractère. Quoi, tant de mouvement dans la Nation, sans que j'en
„ sache la raison, quoique je sois la vieille
„ Soleille? as-tu peur que je ne te rebute,
„ & que je te fasse l'esclave des François
„ contre lesquels vous agissez? ah! que je
„ suis lasse de ces mépris, & de marcher
„ avec des hommes ingrats!

Le fils de cette Soleille fut pénétré jusqu'au fond du cœur, du discours qu'il venoit d'entendre; il s'attendrit, versa des larmes & écouta ces remontrances avec la tranquillité ordinaire aux Américains & le respect dû à une mere Princesse; il lui répondit ensuite en ces termes: „ tes reproches sont des flêches qui me percent le
„ cœur, & je ne crois pas t'avoir jamais
„ rebutée ni méprisée; mais as-tu quelquefois entendu dire que l'on devoit révéler
„ ce que les vieillards du Conseil ont arrêté; le secret n'est-il pas un devoir

comme je l'ai observé; ils se contentoient d'être sûrs de la mere d'un homme; il leur importoit peu de douter de ce que pouvoit être son pere.

„ pour tous les hommes, & moi qui ſuis
„ Souverain, ne dois-je pas montrer l'ex-
„ emple ? on s'eſt caché de la grande So-
„ leille comme de toi. Quoi que l'on ſache
„ que je ſuis fils d'un François, on ne s'eſt
„ pas défié de moi, on s'eſt bien douté que
„ ton grand eſprit pénétreroit le ſecret du
„ Conſeil; mais dès qu'on le cachoit à la
„ grande Soleille mon épouſe, convenoit-
„ il de t'en inſtruire? Puiſque tu as tout
„ deviné, que veux-tu que je t'apprenne?
„ tu en ſçais autant que moi, ferme ta
„ bouche.

„ Je n'étois pas en peine, lui dit-elle,
„ de ſçavoir contre qui vous preniez tant
„ de précautions, mais comme c'eſt contre
„ les François, je crains que vous n'ayez
„ pas bien pris vos meſures pour les ſur-
„ prendre; car je ſçai qu'ils ont beaucoup
„ d'eſprit, quoique le Commandant d'ici
„ ait perdu le ſien; ils ſont braves, ils ont
„ aſſez de marchandiſes pour faire agir con-
„ tre nous les guerriers des autres Nations.
„ Si vous n'en vouliez qu'à des hommes
„ rouges, je dormirois plus tranquille-
„ ment; je ne ſuis plus jeune; (1) la vie
„ d'une femme âgée eſt peu de choſe; mais
„ la tienne m'eſt chere. Si vos vieillards
„ ont crû qu'il étoit auſſi facile de ſurpren-
„ dre les François que les hommes rouges,
„ ils ſe ſont trompés groſſiérement; les

(1) Il y avoit déja quelque tems que ſon amant étoit mort.

„ François ont des reſſources que nous „ n'avons pas; tu ſçais qu'ils ont l'étoffe „ parlante. (c'eſt-à-dire du papier.)

Son fils lui répondit qu'elle n'avoit rien à craindre du côté des meſures que l'on avoit priſes. Après lui avoir dit tout ce que je viens de rapporter, il lui apprit que les Buchettes étoient dans le Temple ſur le *bois plat* (ou la table.)

Lorſque cette Princeſſe fut ſuffiſamment inſtruite, elle feignoit d'approuver ce que l'on avoit fait, & laiſſant déſormais ſon fils tranquille, elle ne s'occupa plus que des moyens qu'elle pourroit trouver, pour faire échouer ce barbare deſſein; le tems preſſoit, & le jour marqué pour le maſſacre étoit déja très proche.

Cette femme ne pouvant ſe réſoudre à voir périr tous les François dans un jour, par la conjuration des Natchez, ſongea à les avertir de ſe tenir ſur leurs gardes; elle imagina de ſe ſervir pour cela de quelques filles qui avoient des François pour amans, elle leur recommanda expreſſément de ne jamais dire que c'étoit par ſon ordre qu'elles agiſſoient.

Le ſieur Macé, Enſeigne de la Garniſon du fort des Natchez, reçut, par ce moyen, quelques avis d'une jeune fille ſauvage dont il étoit aimé; elle lui dit, en pleurant, que ſa Nation devoit faire main-baſſe ſur tous les François. M. Macé étonné de ce diſcours, queſtionna ſa maîtreſſe; ſes réponſes ſimples & naïves, ſa terreur ten-

dre ne lui permirent pas de douter de la vérité du complot; il alla, fur le champ, en faire part à M. de Chepar, qui lui ordonna les arrêts pour lui avoir voulu donner une fauffe allarme; fept Habitans inftruits par la même voye, étant venus lui demander la permiffion de prendre les armes pour éviter toutes furprifes, furent mis aux fers; le Commandant les traitoit de lâches, & s'indignoit de ce qu'on cherchoit à lui infpirer de la méfiance contre une nation qui lui témoignoit tant d'attachement; l'exactitude, avec laquelle on payoit le tribut, entretenoit fa fécurité; il ne foupçonnoit pas la politique des Sauvages, le mépris qu'il avoit pour eux l'aveugloit; il n'imaginoit pas que des hommes de cette efpece fuffent capables de tant d'adreffe.

La Soleille *Bras piqué*, vit avec douleur que fes foins, pour la confervation des François, étoient inutiles: elle s'anima à la réfolution de les fervir malgré eux; elle ne pouvoit les conferver tous; elle chercha du moins les moyens de diminuer le nombre des victimes; elle fe rendit en fecret dans le Temple; * elle tira adroitement & à l'infçu des Prêtres, quelques buchettes du fatal faifceau; fon deffein étoit d'avancer le tems fixé pour l'exécution de la confpiration; elle fentit que le maffacre qui

* Les femmes Soleilles avoient feules le droit d'y entrer.

se feroit chez les Natchez, seroit bientôt répandu au loin; les François établis parmi les autres Nations en seroient instruits & se tiendroient sur leurs gardes; c'étoit le seul parti qui lui restoit à prendre, il réussit; les Natchez se virent à leur derniere buchette, sans s'appercevoir qu'ils avoient été trompés; ils commencerent hardiment le carnage qu'ils avoient projetté, persuadés que leurs confédérés alloient agir en même tems.

Le 28 Décembre 1729, à 8 heures du matin, les Sauvages étoient répandus parmi les François; certains coups de fusil qui devoient servir de signal, furent tirés à la porte du logis de M. de Chepar; aussitôt ils firent main-basse par-tout en même tems.

MM. de Kolly, principaux Commis de la Compagnie des Indes, furent tués les premiers. La maison de M. de la Loire des Ursins fit seule quelque résistance; ses domestiques tuerent huit Natchez avant de succomber. M. des Ursins, qui venoit de sortir à cheval, voulut retourner sur ses pas au premier coup de fusil; une troupe de Sauvages l'arrêta. Il se défendit avec courage, en tua quatre, & tomba mort, percé de coups. C'est à-peu-près tout ce que leur coûta cette surprise; ils égorgerent près de deux mille hommes; il n'en échappa que vingt, & cinq à six Negres, encore la plupart étoient-ils blessés. 150 enfans, 90 femmes & autant de Negres furent

rent faits esclaves, dans l'espérance de les vendre aux Anglois de la Caroline.

Pendant ce massacre, le Soleil ou grand Chef, étoit tranquillement assis sous un hangard de la Compagnie des Indes; on lui apporta d'abord la tête du Commandant, puis celle des principaux François, qu'il fit ranger autour de la premiere. Toutes les autres furent mises en pile; les corps resterent sans sépulture & furent la proie des vautours; ils ouvrirent le ventre aux femmes enceintes, & égorgerent presque toutes celles qui avoient des enfans à la mammelle, parce qu'ils les importunoient par leurs cris & par leurs pleurs. Ils firent esclaves toutes les autres, & les traiterent avec la derniere indignité.

Quelques personnes prétendent que M. de Chepar eut la douleur de périr le dernier, & d'être le spectateur de cet horrible carnage; il reconnut alors, mais trop tard, la sagesse des avis qu'on lui avoit donnés. Les Sauvages lui dirent qu'un *chien* comme lui étoit indigne de mourir de la main des guerriers. Il fut livré aux *Puants* (1), qui le firent expirer à coups de flêches; après quoi on lui coupa la tête.

Telle fut la fin d'un homme qui n'écoutoit que ses conseils, sa cruauté, son ava-

(1) Le bas peuple se nomme dans la langue des Natchez, *Miche - Michequipi*, qui veut dire *Puant*.

rice & ſon ambition. Comme aucun François n'a rechappé du maſſacre des Natchez, on ne peut gueres ſavoir au juſte le genre de mort qu'on fit ſubir à cet Officier; il ſuffit de ſavoir qu'il avoit à faire à des Peuples naturellement barbares, & qu'il les avoit irrités. Une bonne adminiſtration les auroit attachés aux François, qui en tiroient de très-grands avantages; c'eſt ainſi que, quelquefois, les fautes d'un ſeul homme entraînent la perte d'une Colonie entiere; on ne ſauroit trop apporter de précautions dans le choix qu'on fait de ceux qu'on envoye commander dans ces contrées. Les Sauvages, malgré les idées qu'on ſe forme d'eux, ne ſont pas toujours aiſés à conduire; il faut de la politique & de la ſageſſe pour ſe concilier leur bienveillance; on ne les outrage pas impunément; cette hiſtoire en eſt la preuve; rien peut-être n'étoit mieux conduit que la conſpiration des Natchez. Et ſans un coup de la Providence, combien n'eut-elle pas été funeſte! On devoit ſans doute beaucoup de reconnoiſſance à la Soleille *Bras piqué*; on ne ſait trop comment on la lui a témoigné.

Les Nations qui étoient du complot des Natchez, ne ſachant pas le ſtratagême qui fit avancer le coup, ſe crurent trahies; la Nation Chacta s'imagina que les Natchez n'avoient pas voulu leur faire part du butin des François, & pour mon-

trer à ces derniers, qu'ils n'avoient point de part à la conjuration, ils se joignirent à eux pour aller châtier les Natchez. Ceux-ci rendirent d'abord les femmes Françoises & les Negres qu'ils avoient fait esclaves ; quelque tems après ils furent attaqués dans leurs retranchemens, mais à la faveur d'un orage ils se sauverent & quitterent le pays. On en prit environ mille que l'on amena à la Nouvelle-Orléans, & qui furent ensuite vendus à l'Isle de Saint Domingue. Du nombre de ces prisonniers étoient le Grand Soleil, sa femme & sa mere, de qui on apprit le détail ci-dessus. Le Grand Soleil désavoua ce massacre ; il dit que sa Nation avoit abusé de sa jeunesse pour faire ce coup, qu'il avoit toujours aimé les François, que c'étoit leur Chef qui les avoit contraints à ce désespoir par ses vexations envers une nation née libre. Les François se contenterent de son désaveu ; ils le traiterent avec assez de douceur, ainsi que sa femme & sa mere ; mais comme ils ne retournerent plus au milieu de leur nation, ils moururent bientôt de chagrin. Depuis ce tems ce pays est inhabité ; les Natchez poursuivis par les François, trop foibles pour leur résister, se sont réfugiés chez les Tchicachats, où ils ont trouvé un asyle.

Nous avons toujours un Fort ici, mais la Colonie n'en est guere brillante ; un moyen de la rétablir feroit d'y attirer d'autres Sauvages ; voilà, Monsieur, tout ce que

je puis vous raconter de plus intéressant sur ce pays; je vais en partir bientôt pour continuer mon voyage, & je finis cette lettre en vous renouvellant les assurances des sentimens que vous me connoissez. Je suis, &c.

Aux Natchez, le 10 *Septembre* 1751.

LETTRE IV.

Au Même.

Arrivée de l'Auteur chez les Akançás. Mort funeste des gens de Ferdinand Soto. Réflexion sur la folie des hommes qui cherchoient une montagne d'or. Origine du fameux Dorado. Précis de l'Histoire tragique de la mort de Monsieur de la Salle.

MONSIEUR,

APRES avoir vogué environ 120 lieues, au nord des Natchez, sur le Mississipi, sans rencontrer aucune habitation sur la route, nous sommes arrivés chez une nation célebre par l'attachement qu'elle a toujours eu pour les François, & connue anciennement par l'expédition de *Ferdinand Soto*. J'ai parlé à un vieux Sauvage, qui

eſt Chef de cette contrée : il m'a dit avoir vu M. de la Salle ici en 1682, lorſqu'il fit la découverte du grand Fleuve S. Louis, connu ſous le nom de Miſſiſſipi, & nommé par les Sauvages *Méſchaſſepi*, qui ſignifie *toutes les rivieres* ou *le grand Fleuve.*

M. de la Salle paſſa chez cette Nation, en deſcendant le fleuve ; il fit amitié avec ces Peuples & prit poſſeſſion de leur pays au nom de Louis le Grand, de glorieuſe mémoire ; après y avoir planté la croix & les armes de France, il ſuivit le cours du Miſſiſſipi qui ſe jette dans le fameux Golfe du Mexique. Il prit hauteur à ſon embouchure qu'il trouva par les 29 degrés de L. N. il le remonta enſuite juſqu'à la riviere des Illinois, d'où il ſe rendit en Canada, & delà repaſſa en France.

A ſon arrivée à la Cour, il fit part de ſa découverte à Mrs. de Colbert & de Seignelai, ils lui firent accorder une commiſſion du Roi, qui portoit que tous les Pays qu'il découvriroit, depuis la nouvelle Biſcaye juſqu'aux Illinois, & les Peuples tant François que Sauvages qui s'y trouveroient, ſeroient ſous ſes ordres.

C'eſt chez ce même Peuple appellé Akanças, qu'arriva M. Joutel, lorſqu'après la mort de M. de la Salle, il ſe mit en route avec des guides pour trouver le Miſſiſſipi. Cet Officier eſt le ſeul qui nous ait laiſſé une relation ſur laquelle on puiſſe compter. Je crois devoir vous en rapporter un précis ; vous y verrez l'hiſtoire de M. de

la Salle, & quelle fut la fin de ſa malheureuſe expédition.

A l'égard du voyage de Ferdinand Soto, je ne vous en dirai qu'un mot; l'hiſtoire générale des Indes occidentales nous apprend que ce grand Capitaine, fier & riche de la conquête du Pérou, après avoir trempé ſes mains ſacrileges dans le ſang de l'infortunée famille Royale des Incas, voulut pénétrer dans ce Pays, avec ſes plus vaillans ſoldats, pour ſubjuguer les Peuples des environs du Fleuve dont je vais vous faire la deſcription; mais il ne connoiſſoit nullement l'intérieur de ce vaſte continent; il comptoit peut-être y trouver des Peuples efféminés, comme dans l'Amérique méridionale; il fut trompé dans ſon attente; une partie de ſes gens fut aſſommée à coups de maſſue par les Sauvages, qui écorcherent les principaux Officiers de ſon armée, & enſuite expoſerent leurs peaux ſur la porte de leur Temple, ce qui épouventa tellement les Eſpagnols, qu'ils ſe rembarquerent auſſitôt pour l'Europe.

Ferdinand Soto mourut de *vergogne*, dit l'Hiſtorien, du mauvais ſuccès de ſon entrepriſe, l'an 1543, & depuis ce tems juſqu'en 1682, ce beau Pays n'a été habité par aucun Européen.

La deſtinée de M. de la Salle n'a pas été plus heureuſe que celle de Ferdinand Soto.

Il n'eſt point de vertu qui ne ſoit mêlée de quelque défaut; c'eſt le ſort ordinaire

de l'humanité, & ce qui met le comble à notre humiliation, les plus grandes vertus sont souvent accompagnées des plus grands vices. Vous le remarquerez aisément, Monsieur, par ce récit succinct tiré du journal de M. Joutel.

Monsieur Robert Cavalier de la Salle partit de la Rochelle le 24 Juillet 1684 sur une Escadre de quatre bâtimens commandés par M. de Beaujeu, Capitaine de vaisseau. On embarqua avec lui à Rochefort 285 personnes, 30 volontaires (1), quelques Gentilshommes, & un certain nombre d'engagés, d'ouvriers & de filles; M. de la Salle fit le voyage sur le vaisseau de M. de Beaujeu, à qui il ne témoignoit aucune confiance. A tout ce que cet Officier lui proposoit, il ne répondoit qu'en disant d'un air d'hauteur, *ce n'est pas l'intention du Roi*; il ne prenoit assurément pas le moyen d'intéresser, dans son entreprise, un homme dont il avoit besoin pour la faire réussir; aussi n'y eut-il personne qui ne commençât d'augurer mal d'une expédition dont les Chefs paroissoient avoir des vues bien opposées; le tems ne l'a malheureusement que trop bien confirmé.

(1) Il y avoit parmi ceux-ci trois Ecclésiastiques de S. Sulpice, dont un étoit frere de M. de la Salle, Chedeville son parent & Majulle; en outre quatre Récolets, pour établir des missions parmi les Sauvages. Il y avoit aussi deux de ses neveux, Moranget, & Cavelier, âgé de 14 ans.

Le 28 Décembre 1684, l'Efcadre découvrit la terre du continent de la Floride, & fur ce qu'on avoit affuré M. de la Salle que dans le *Golfe* du Mexique, les courans portoient à l'Eft, il ne douta point que l'embouchure du Miffiffipi ne fût bien loin à l'Oueft: erreur qui fut la fource de toutes fes difgraces. Il fit donc tourner à l'Oueft; mais il avançoit peu, parce que de tems en tems il approchoit de terre, & la cotoyoit à la vue, pour examiner s'il ne découvriroit pas ce qu'il cherchoit.

Le 2 Janvier 1685, l'efcadre fe trouva, ainfi qu'on le conjecture, affez proche de l'embouchure du Miffiffipi, & le 10 Janvier elle paffa devant fans s'en appercevoir. M. de la Salle perfuadé qu'elle étoit par le travers des Appalaches, continua fa route fans envoyer fa chaloupe à terre.

On prétend même qu'on lui montra cette embouchure, & qu'il ne voulut pas fe donner la peine de s'en affurer, parce qu'il s'étoit mis dans la tête qu'elle ne pouvoit pas être à l'endroit qu'on lui marquoit. Il avoit un entêtement que rien ne pouvoit vaincre, ni juftifier.

Il ignoroit fans doute ou ne faifoit pas réflexion que les premiers hommes du monde ont fouvent été, en partie, redevables de leur plus grand fuccès, à des hommes qui leur étoient inférieurs en mérite; & que les plus fages font ceux qui profitent des lumieres & des avis de ceux qui en ont moins qu'eux.

Quelque tems après, ſur quelques idées que lui donnerent les Sauvages, il voulut retourner ſur ſes pas, mais M. de Beaujeu refuſa d'avoir pour lui cette complaiſance. On pourſuivit donc la même route à l'Oueſt, & l'eſcadre, en peu de jours, ſe trouva à la Baye S. Bernard, mais ſans la connoître. Cette Baye eſt à 100 lieues à l'Oueſt de l'embouchure du Miſſiſſippi ; on y mouilla : les chaloupes furent envoyées à la découverte, pour tâcher de découvrir où l'on étoit. Elles apperçurent une très belle Riviere, à l'entrée de laquelle il y a une barre qui n'a pas plus de 10 à 12 pieds d'eau. Cette découverte ſe fit après bien des allées & des venues, & pluſieurs conſeils où l'on ne conclut rien, parce qu'il ſuffiſoit qu'un des deux ouvrit un avis pour que l'autre s'y opposât.

M. de la Salle, qui ne ſe croyoit pas loin du Miſſiſſipi, & que la préſence de M. Beaujeu gênoit plus qu'elle ne lui ſervoit, réſolut de débarquer tout ſon monde en ce lieu-là. Cette réſolution, priſe le 20 Février, il envoya ordre au Commandant de la Flute, de la décharger de ce qu'elle avoit de plus peſant, & de la faire entrer dans la Riviere. Il voulut être préſent à cette opération ; mais le Marquis de la Sablonniere & cinq ou ſix Francois ayant été enlevés par les Sauvages, tandis qu'ils ſe promenoient dans le bois, il y courut pour les dégager. Il n'étoit pas encore bien loin du rivage, lorſqu'ayant jetté les yeux du

côté de la Mer, il apperçut la Flute qui manœuvroit de maniere à se briser contre des batures (1): & son mauvais sort, dit *Joutel* dans sa Rélation, l'empêcha de retourner sur ses pas pour éviter ce malheur. Il continua sa route vers le village où ses gens avoient été conduits ; en y arrivant il entendit un coup de canon. Il se douta que c'étoit pour l'avertir que sa Flute étoit échouée, & sa conjecture se trouva juste.

Il passa pour constant, parmi ceux qui furent témoins de cet accident, qu'il avoit été *l'effet d'un dessein prémédité de St. Aigron*, qui commandoit ce Bâtiment. Cette perte eut des suites fâcheuses, d'autant plus qu'il contenoit les munitions, les ustenciles, les outils, & généralement tout ce qui est nécessaire à un nouvel établissement. M. de la Salle se hâta de se rendre à l'endroit où le vaisseau étoit échoué, & trouva tout le monde dans l'inaction. Il pria M. de Beaujeu de lui prêter sa chaloupe & son canot ; il les obtint sans peine.

Il commença par sauver l'équipage. Il songea ensuite aux poudres & aux farines, ensuite aux vins & à l'eau-de-vie ; on emporta à terre environ 30 bariques. Si la chaloupe de la Flute eut pu aider celle du vaisseau le Joli, presque tout auroit été sauvé ; mais on l'avoit fait périr exprès, & la nuit étant survenue, il fallut atten-

(1) Ce sont des bancs de sable ou des chaînes de rochers qui s'étendent sous l'eau.

dre au lendemain pour achever le déchargement. Au bout de quelques heures, le vent qui venoit du large s'étant renforcé, & ayant groſſi les vagues, la Flute heurta contre des rochers qui la creverent; quantité de marchandiſes ſortirent par l'ouverture qui s'y étoit faite, & furent portées çà & là au gré des flots. On ne s'en apperçut qu'au point du jour; on en ſauva encore 30 bariques de vin & d'eau-de-vie, avec quelques barils de farine, de viande & de légumes; tout le reſte fut perdu.

Pour comble de diſgrace, on commença à ſe trouver environné de Sauvages; quelques précautions qu'on prit pour les empêcher de profiter de l'embarras où l'on étoit, ils enleverent pluſieurs choſes qu'on avoit ſauvées du naufrage. On ne s'en apperçut même que quand ils ſe furent retirés avec leur butin. Ils avoient laiſſé ſur le rivage pluſieurs canots; on s'en ſaiſit; foibles repréſailles qui coûterent bien plus qu'elles ne valoient. Les Sauvages revinrent pendant la nuit pour reprendre leurs canots; ils ſurprirent ceux qui les avoient enlevés; & les ayant trouvés endormis, ils tuerent deux volontaires que M. de la Salle regretta beaucoup, & bleſſerent ſon neveu & un autre.

Tant de malheurs arrivés coup ſur coup, rebuterent pluſieurs de ceux qui étoient de cette expédition, & entr'autres Meſſieurs Dainmaville & Mignet, Ingénieurs, qui voulurent retourner en France, à quoi ne

contribuerent pas peu les difcours des ennemis de M. de la Salle, qui ne ceffoient de décrier fa conduite, & de taxer fon projet d'entreprife folle & téméraire. Pour lui, jamais il ne montra plus de réfolution & de fermeté; il fit conftruire un magafin qu'il environna de bons retranchemens, & s'étant mis dans l'efprit que la riviere où il étoit entré pouvoit bien être un des bras du Miffiffipi, il fe difpofa à la remonter.

Sur le champ on commença à travailler à un Fort. Dès que l'ouvrage fut un peu avancé, M. de la Salle chargea Joutel de l'achever, lui en confia le commandement, & lui laiffa environ cent hommes: il prit avec lui le refte de fa troupe, qui montoit tout au plus à 60 perfonnes, & s'embarqua fur la riviere, réfolu de la remonter le plus loin qu'il lui feroit poffible. Joutel refta peu de tems après lui au Fort qu'on avoit commencé; les Sauvages venoient toutes les nuits roder dans les environs; les François embarraffés ne fe défendoient contre eux, qu'avec des pertes qui les affoibliffoient. Le 14 Juillet Joutel reçut un ordre de M. de la Salle de venir le joindre avec tout fon monde.

Plufieurs bons fujets avoient été tués ou pris par les Sauvages; d'autres étoient morts de mifere & de fatigue, & le nombre des malades augmentoit chaque jour: en un mot rien n'étoit plus trifte que la fituation où fe trouvoit M. de la Salle. Il

étoit rongé de chagrin, mais il le dissimuloit assez bien; ce qui dégénéroit en une dureté opiniâtre. Dès qu'il vit tout son monde rassemblé, il commença tout de bon à s'établir & à se fortifier. Il se fit lui-même l'architecte de son Fort, & comme il mettoit toujours la main à l'œuvre le premier, chacun travailla de son mieux à son exemple.

Il ne falloit plus qu'encourager cette bonne volonté, mais M. de la Salle n'étoit pas maître de son humeur. Dans le tems même que ses gens s'épuisoient de fatigue, & n'avoient qu'à peine ce qui leur étoit nécessaire pour vivre, il ne put gagner sur lui de se relâcher un peu de sa sévérité, ni d'une humeur inflexible, qui n'est jamais de saison, sur-tout dans un nouvel établissement. Il ne suffit pas d'avoir du courage, de la santé, de la vigilance, pour faire réussir ses entreprises, il faut encore bien d'autres talens. La modération, la patience & le désintéressement sont nécessaires. Il est à propos de dissimuler, & de fermer les yeux quelquefois, pour ne pas irriter le mal. La voye de la douceur est la plus sûre pour celui qui conduit la troupe.

M. de la Salle punissoit les moindres fautes avec une cruauté inouïe; rarement il sortoit de sa bouche une parole de douceur & de consolation pour ceux qui souffroient avec le plus de constance.

Aussi eut-il le chagrin de voir presque tous ses gens tomber dans une langueur,

qui étoit bien plus l'effet de leur déſeſpoir, que celui de l'excès du travail & du défaut de bonne nourriture.

Après qu'il eût donné ſes derniers ordres à ſon Fort, il réſolut d'avancer dans le Pays, & ſe mit en marche le 12 de Janvier 1687 avec M. Cavelier ſon frere, Moranget & le jeune Cavelier ſes neveux, le Pere Anaſtaſe, Récolet, Joutel, Duhaut, Larchevêque, de Marle, un Allemand nommé Hiens, un Chirurgien nommé Liétot, le Pilote Teſſier, Saget & un Sauvage, bon chaſſeur. Je fais mention de tous ceux-ci, parce qu'il en ſera parlé dans la ſuite.

A meſure qu'on avançoit dans le Pays, on le trouvoit peuplé, & lorſqu'on ne fut plus éloigné que de 40 lieues des *Cénis*, on apprit qu'il y avoit un François parmi ces Sauvages. C'étoit un matelot Breton; il s'étoit perdu lorſque M. de la Salle étoit deſcendu pour la premiere fois ſur le Miſſiſſipi; depuis 1682 ce malheureux habitoit parmi les *Cénis* qui l'avoient adopté; il n'eſpéroit plus de revoir l'Europe, il n'y avoit guere qu'un hazard qui pût lui procurer les moyens d'y retourner; ce fut Joutel qui l'alla chercher parmi les Indiens. Il ne les quitta que pour être témoin d'un crime.

Le 17 Mai, Moranget étant à la chaſſe, & ayant, dit-on, maltraité de paroles Duhaut, Hiens & le Chirurgien Liétot, ces trois hommes réſolurent de s'en défaire au

plutôt & de commencer par le laquais de M. de la Salle & son chasseur sauvage appellé *Nika* qui accompagnoient Moranget, & qui auroient pû le défendre. Ils communiquerent leur dessein à Larchevêque & au Pilote Tessier, qui l'approuverent & voulurent avoir part à l'exécution. Ils n'en parlerent point au sieur Marne qui étoit avec eux, & qu'ils auroient bien voulu pouvoir éloigner. La nuit suivante, tandis que les trois malheureuses victimes qu'ils vouloient sacrifier à leur vengeance, dormoient tranquillement, Liétot leur donna à chacun plusieurs coups de hâche sur la tête. Le Sauvage & le laquais expirerent sur le champ. Moranget se leva sur son séant, mais sans proférer une seule parole; & les assassins contraignirent le sieur de Marne de l'achever, en le menaçant, s'il refusoit, de lui faire le même traitement qu'aux autres; c'est en le rendant complice de leur crime, qu'ils vouloient s'assurer qu'il ne les accuseroit pas.

Un premier forfait est toujours suivi d'inquiétudes; les plus grands scélérats viennent difficilement à bout de les calmer; les meurtriers comprirent qu'il ne leur seroit pas aisé de se soustraire à la juste vengeance de M. de la Salle, s'ils ne le prévenoient, & ils s'y résolurent, après avoir délibéré ensemble sur les moyens d'y parvenir; ils crurent que le plus sûr étoit d'aller au devant de lui, de faire main-basse sur tous ceux qui l'accompagnoient, & de se frayer

ainſi un chemin au parricide qu'ils méditoient.

Une réſolution ſi étrange ne pouvoit être inſpirée que par ce déſeſpoir aveugle qui précipite les criminels dans l'abyme qu'ils ſe ſont creuſé: un incident qu'ils n'eſpéroient pas les favoriſa, & leur livra la proye qu'ils cherchoient. Une riviere qui les ſéparoit du camp, & qui s'étoit conſidérablement groſſie depuis qu'ils l'avoient paſſée, les retint deux jours; ce retardement qui d'abord leur parut un obſtacle à leur projet, leur en facilita l'exécution. M. de la Salle ſurpris de ne pas voir revenir ſon neveu, ni les deux hommes qui l'accompagnoient, voulut les aller chercher lui-même. On remarqua, au moment qu'il ſe mit en chemin, qu'il ſe troubla, & qu'il s'informa avec une ſorte d'inquiétude qui ne lui étoit pas ordinaire, ſi Moranget n'avoit pas eu querelle avec quelqu'un.

Il appella enſuite Joutel, lui confia la garde de ſon camp, lui recommanda d'y faire de tems en tems la ronde, de ne permettre à perſonne de s'écarter & d'allumer des feux, afin que la fumée ſervît à le remettre dans ſa route, s'il venoit à s'égarer au retour. Il partit le 20 avec le Pere Anaſtaſe & un Sauvage. Comme il approchoit du lieu où les aſſaſſins s'étoient arrêtés, il apperçut des aigles qui voltigeoient aſſez près de-là, ce qui lui fit juger qu'il y avoit quelques charognes en cet endroit; il tira un coup de fuſil, & les Conjurés, qui ne

l'avoient point encore apperçu, se doutant que c'étoit lui qui approchoit, préparerent leurs armes. La riviere étoit entr'eux & lui. Duhaut & Larchevêque la passerent; & ayant vu M. de la Salle qui venoit à petit pas, ils s'arrêterent. Duhaut se cacha dans de grandes herbes, ayant son fusil bandé, Larchevêque s'avança un peu plus; un moment après M. de la Salle l'ayant reconnu, lui demanda où étoit son neveu, il lui répondit qu'il étoit à la dérive. Dans le moment Duhaut tira son coup; Monsieur de la Salle le reçut dans la tête & tomba mort.

„ O vous, de cette terre, antiques habitans,
„ Citoyens des forêts, dans les antres errans,
„ Dont l'Europe orgueilleuse au sein de la molesse,
„ Contemple avec dédain la sauvage rudesse,
„ Parlez : l'astre du jour qui luit dans vos forêts,
„ A-t-il vu parmi vous de semblables forfaits?

Poëme de Jumonville, par M. Thomas.

Ce fut le 20 Mai 1687, que cet assassinat fut exécuté chez la Nation des *Cénis.* Le Pere Anastase ayant vu tomber M. de la Salle à ses pieds, s'attendoit que les meurtriers ne l'épargneroient pas, quand ce ne seroit que pour se délivrer d'un témoin de leur crime. Duhaut, s'étant approché de lui pour le rassurer, lui dit que l'action qu'ils venoient de faire étoit un coup de désespoir, & qu'il y avoit long tems qu'ils songeoient à se venger de Moranget, qui avoit voulu les perdre. Ce fut

le Pere Anaſtaſe qui apprit à M. Cavelier la mort de ſon frere. Celui-ci dit aux Conjurés que ſi leur deſſein étoit auſſi de ſe défaire de lui, il leur pardonnoit ſa mort d'avance ; & qu'il ne leur demandoit, pour toute grace, qu'un quart d'heure pour ſe diſpoſer à mourir. Ils lui répondirent qu'il n'avoit rien à craindre, que perſonne ne ſe plaignoit de lui.

Joutel n'étoit pas au camp alors ; Larchevêque, qui étoit ſon ami, courut l'avertir que ſa mort étoit réſolue, pour peu qu'il témoignât de reſſentiment de ce qui étoit arrivé, ou qu'il prétendît ſe prévaloir de l'autorité que M. de la Salle lui avoit donnée ; mais que s'il demeuroit tranquille, il n'avoit rien à craindre. Joutel, qui étoit d'un naturel fort doux, répondit qu'on ſeroit content de ſa conduite, qu'il croyoit qu'on avoit dû l'être de la maniere dont il s'étoit comporté ; il retourna enſuite au camp.

Dès que Duhaut eut apperçu Joutel, il cria qu'il falloit que chacun commandât à ſon tour. Il s'étoit déja emparé de toute l'autorité ; & le premier uſage qu'il en fit, fut de ſe rendre maître du magaſin. Il le partagea enſuite avec Larchevêque, en diſant que tout lui appartenoit. Il y avoit pour 30000 liv. de marchandiſes, & environ 25000 liv. tant en eſpeces qu'en vaiſſelle.

Les aſſaſſins avoient pour eux la force & la hardieſſe ; ils s'étoient montrés capables

des plus grands crimes ; auſſi ne trouverent-ils d'abord aucune réſiſtance. Bientôt la diviſion ſe mit entre eux ; ils eurent des difficultés pour le partage de la caiſſe ; ils en vinrent aux mains, & Hiens déchargea ſon piſtolet dans la cervelle de Duhaut, qui alla tomber à quatre pas de l'endroit où il étoit. En même tems Rutel, ce Matelot Breton que Joutel avoit ramené de chez les Cénis, tira un coup de fuſil ſur Liétot. Ce miſérable, quoiqu'il eût trois balles dans le corps, vécut encore quelques heures ; ainſi les deux meurtriers, l'un de M. de la Salle, l'autre de Moranget ſon neveu, furent eux-mêmes les victimes de l'eſprit de fureur qu'ils avoient inſpiré dans cette malheureuſe Colonie.

Les Sauvages ne ſavoient que penſer de ces meurtres, & en étoient fort ſcandaliſés. Ils avoient raiſon, & ils pouvoient plus juſtement traiter ces François de barbares, que nous n'avions droit de les regarder comme tels. Quoiqu'il en ſoit, telle fut à peu près la fin tragique de Robert Cavelier, ſieur de la Salle, homme d'une capacité, d'une étendue d'eſprit, d'un courage, & d'une fermeté d'ame qui auroient pu le conduire à quelque choſe de grand, ſi, avec de bonnes qualités, il avoit ſçu ſe rendre maître de ſon humeur ſombre & attrabilaire, adoucir la ſévérité, ou plutôt la dureté de ſon naturel, & réprimer la hauteur avec laquelle il traitoit, non ſeulement ceux qui dépendoient entiérement de

lui, mais ſes aſſociés mêmes; ce qu'il y a de plus triſte pour la mémoire de cet homme célébre, c'eſt qu'il n'a été plaint de perſonne, & que le mauvais ſuccès de ſon entrepriſe lui a donné un air d'avanturier parmi ceux qui ne jugent que ſur les apparences. Par malheur, c'eſt ordinairement le plus grand nombre, & en quelque ſorte la voix du Public. On lui a encore reproché avec juſtice de n'avoir jamais pris conſeil à perſonne, & d'avoir ruiné ſes propres affaires par ſon opiniâtreté (1).

C'eſt ainſi que finit cette malheureuſe entrepriſe; bien des choſes contribuerent à la faire échouer; elle auroit au moins eu une partie du ſuccès qu'on eſpéroit, ſi on n'avoit eu en vue qu'un établiſſement à l'embouchure du Miſſiſſipi, comme bien des gens ſe l'étoient perſuadé. Il eſt certain que lorſque M. de la Salle fut abandonné par M. de Beaujeu à la Baye de S. Bernard, il ne tarda pas à reconnoître qu'il étoit à l'Oueſt du Fleuve qu'il cherchoit: s'il n'a-

(1) Pour diminuer l'horreur de l'attentat de Duhaut, on n'a pas manqué de dire que M. de la Salle avoit tué de ſa main le jeune Duhaut, & qu'il avoit fait le même traitement à pluſieurs autres; que c'eſt le déſeſpoir & la vengeance qui animerent les Conjurés, qui craignoient de périr eux-mêmes par ſon injuſtice & ſa dureté. On doit être d'autant plus en garde contre ces diſcours calomnieux, qu'il n'eſt que trop ordinaire d'exagérer les défauts des malheureux, & de leur en imputer pluſieurs qu'ils n'ont pas.

voit eu que le deſſein de le trouver, il auroit pu, dès le premier voyage qu'il fit aux Cénis, obtenir de ces Sauvages des guides, puiſqu'ils en donnerent dans la ſuite à Joutel (1), mais il avoit envie de s'approcher des Eſpagnols, pour prendre connoiſſance des mines de Sainte Barbe, & de chercher auſſi un *Dorado.* Pour vouloir trop faire, non-ſeulement il ne fit rien du tout, mais il fit périr tout ſon monde, il ſe perdit lui-même, & ne fut plaint de perſonne.

Avant de finir cette Lettre, qu'il me ſoit permis de faire quelques réflexions ſur la folie des humains.

L'avidité des Capitaines Eſpagnols devoit être bien grande, puiſqu'elle les excitoit à chercher une montagne d'or, ou un *Dorado* imaginaire, pendant que le pays qu'ils habitoient regorgeoit de toutes parts de ce métal. Cela prouve que tous les tréſors du monde ſont incapables de ſatisfaire

(1) Le ſieur Joutel trouva le Fleuve Miſſiſſipi par le moyen des Sauvages qui le guiderent chez les Akanças, & de-là en Canada, où il arriva accompagné d'un Prêtre, d'un Récolet, d'un Soldat, d'un Matelot, d'un Habitant, & d'un Sauvage, ce qui compoſoit une caravane aſſez bigarrée. Voilà tout ce qui eſt revenu de cette expédition. Le reſte de cette malheureuſe Colonie périt, ſoit par les Sauvages, ſoit par les Eſpagnols qui les firent priſonniers, & les envoyerent aux mines pour y travailler.

l'homme, lorsque la cupidité s'est une fois emparée de son cœur.

Les Espagnols n'étoient pas contents des richesses du Pérou; il leur falloit encore découvrir un *Dorado*, c'est-à-dire, une contrée dont les rochers & les pierres fussent d'or. Les Indiens, pour flatter la cupidité de ces ennemis, & les éloigner en même tems de leur pays, ne cessoient de leur vanter l'or, l'argent, les diamans, & les perles dont ce pays abondoit. L'envie qu'ils avoient de se débarrasser de ces hôtes incommodes, ne leur fit rien épargner pour les persuader de l'existence de cette contrée prétendue. Les Espagnols ajouterent foi à ces rapports qui les intéressoient; & l'on prétend que c'est-là l'origine de ce fameux *Dorado* qui a fait tant de bruit dans le monde.

Le bruit courut alors qu'au sortir d'une longue chaîne de montagnes couvertes de neige, on entroit dans une vaste plaine, extrêmement peuplée, où étoit le *Dorado* qu'on souhaitoit découvrir.

Aussitôt Quesada partit avec 250 braves soldats pour l'aller chercher. Le jour de S. Jaques, ils apperçurent du haut d'une montagne, de vastes plaines qui ressemblent de loin à une mer, & lorsqu'ils furent descendus au pied, ils y bâtirent une ville qu'ils appellerent *San-Tago*, en mémoire du jour qu'ils avoient découvert cette plaine, ils lui donnerent encore le surnom de *Cas*

Atalajas (1), pour marquer le deſſein de leur voyage, qui étoit de trouver le *Dorado*. Cette ville ſubſiſte encore aujourd'hui dans l'endroit qu'on la voit ſur la Carte, comme un monument qui ſemble exciter la poſtérité à aller à la découverte de ce tréſor inconnu. Queſada traverſa les bois de l'Ayrico avec des peines inouïes, & vint à Timana en 1543, après avoir perdu preſque tout ſon monde.

Orellana entreprit cette année le même voyage; il partit du Pérou, deſcendit le Maragnon, ou la riviere des Amazones, ſe rendit ſur la côte, & ne négligea rien pour arriver à la montagne d'or; mais tous ſes travaux furent inutiles, & il ne remporta d'autre honneur de ſon entrepriſe, que celui d'avoir fait un des plus horribles voyages dont on ait jamais ouï parler. Dans ce même tems, Philippe de Ure craignant que Queſada profitât ſeul de cette découverte, partit de Coro, dans la Province de Vénuezuela, avec Aquito, le Lieutenant Velalcazar & 120 hommes; mais un Cacique lui ayant dit que la plupart des gens de Queſada avoient péri dans cette entrepriſe, il prit ſa route vers le Sud, le long de la riviere de Guabari, & aborda, ainſi que l'aſſure le Pere Simon & Piedrahata, à la premiere peuplade des Omagnas, en très-

(1) *Atalajas* ſignifie en Eſpagnol *épier* ou *découvrir.*

mauvais état. Mais pour l'or que ne fait-on pas? *Auri sacra fames quid non pectora cogis!*

„ Interrogeons les premiers Capitaines „ de notre Nation, dit un Auteur Espa-„ gnol, & faisons la même question à Key-„ mise, Anglois, & aux autres Capitaines „ de son pays (1): Mes amis, pourquoi „ entreprenez-vous ce voyage? A quoi bon „ vous risquer tant de fois sur la mer? „ pourquoi sacrifier vos Vaisseaux, & vous „ exposer à tant de traverses? Adressons-„ nous à Quito, aux deux Pizares, à San-„ ta Fé de Bagota, & aux Quesada, sur le „ Maragnon, à Orellana, à Méta, à Bar-„ rio, & à plusieurs autres Capitaines „ célébres. Pourquoi vous donnez-vous „ tant de peines? A quoi bon ces levées „ de troupes, ces voyages dans des pays „ si difficiles? Nous cherchons, répondi-„ rent-ils, le fameux & riche *Dorado*, ne „ soyez donc point surpris de notre résolu-„ tion. N'est-il pas naturel qu'on prenne „ de la peine pour acquérir les plus gran-„ des richesses de l'univers? Et quel be-„ soin avoit le Pérou de faire périr tant „ de monde pour le trouver?

Il est aisé maintenant de juger quel cas on doit faire d'une entreprise dont le but étoit d'aller chercher au loin, avec tant de ris-

(1) Il n'y a pas encore cent ans que Keymise entreprit de découvrir le pays de l'or.

rifques & de frais, des tréfors que l'on poffédoit chez foi en toute fûreté.

Mais à quoi bon tant philofopher fur cette matiere, le féjour que je ferai ici me donnera l'occafion de vous adreffer une nouvelle Lettre, où je vous marquerai ce que j'apprendrai de plus intéreffant touchant la politique & la forme du gouvernement des Peuples de cette contrée. Je fuis, Monfieur,

Aux Akanças, le 29 *Octobre* 1751.

LETTRE V.

Au Même.

Defcription des mœurs de la Nation des Akanças, leur Religion, leur maniere de faire la guerre, la bonté & la fertilité de leur pays.

MONSIEUR,

LA defcription que je vais vous faire de cette Nation fauvage, en fixant votre attention fur leur caractere particulier, vous donnera, comme je l'efpere, une idée générale de celui de tous les Peuples de l'Amérique feptentrionale. Il y a en effet peu de différence entr'eux pour les mœurs & la

maniere de penser, sur-tout à l'égard d'un Etre suprême qu'ils appellent en leur langue *Coyocopchill*, qui signifie *le grand Esprit* ou *le Maître de la vie*.

Les Akanças habitent sur le bord d'une riviere qui porte leur nom; elle prend sa source dans le nouveau Mexique, & se décharge dans le fleuve du Mississipi. Ces Sauvages sont grands & bien faits, braves, bons nageurs, très-adroits à la chasse, à la pêche, & fort dévoués aux François: ils en ont donné des marques en plusieurs occasions.

Je vous ai parlé dans ma précédente du vieillard de cette Nation qui me dit avoir vu M. de la Salle. Ce bon Sauvage ajouta qu'il conçût dès-lors une grande estime pour les François, que c'étoit la premiere Nation d'hommes blancs qu'il avoit vu, & qu'il avoit toujours recommandé depuis à sa Nation, dont il étoit Chef, de ne jamais reconnoître d'autres Européens pour alliés que les François, qui furent aussitôt adoptés à sa recommandation; en effet, on a vu que ces Peuples n'ont jamais voulu tremper dans la conjuration du massacre général des François établis aux Natchez. C'est une justice que je dois rendre à ces bons Sauvages, qui sont toujours en guerre avec les Tchicachas, qui donnérent retraite aux Natchez.

Le Pays des Akanças, est un des plus beaux du Monde; les terres y sont si fertiles, qu'elles produisent presque sans cul-

ture, du froment d'Europe, toutes ſortes de légumes & de bons fruits inconnus en France; le gibier de toute eſpece y abonde, comme bœufs ſauvages, cerfs, chevreuils, ours, tigres, léopards, renards, chats ſauvages, lapins, poulets d'Inde, gélinotes, faiſans, perdrix, cailles, tourterelles, pigeons ramiers, cignes, oyes, outardes, canards de toute eſpece, cercelles, plongeons, poules d'eau, pluviers dorés, bécaſſes, bécaſſines, grives, étournaux, & autres volatilles qu'on ne voit pas dans notre Europe.

Lorſque j'arrivai chez les Akançás, les jeunes guerriers m'accueillerent par la danſe du calumet. Il eſt bon de vous obſerver, Monſieur, que la danſe parmi ces Peuples entre dans toutes ſortes d'affaires: il y a des danſes de religion, de médecine, de réjouiſſance, de cérémonies, de guerre, de paix, de mariage, de mort, de jeu, de chaſſe & d'impudicité; cette derniere eſt abolie depuis notre arrivée en Amérique.

La danſe d'impudicité ſe faiſoit clandeſtinement & la nuit, à la lueur d'un grand feu. Tous ceux qui entroient dans cette lubrique aſſemblée, devoient frapper au poteau, (1) c'eſt-à-dire, jurer de ne ja-

(1) Lorſque les Sauvages jurent ou font quelques ſermens, ils prennent un caſſe-tête avec lequel ils frappent ſur un poteau, en rappellant les beaux coups qu'ils ont fait à la guerre, & en promettant

mais révéler ce qu'ils avoient fait ou vu dans ce bal diſſolu : les danſeurs des deux ſexes y paroiſſoient tous nuds, dans des attitudes & des geſtes de proſtitution, accompagnés de chanſons impudiques, que vous me diſpenſerez de vous traduire, quoique ce ne ſoit qu'une galanterie dans la langue des Sauvages.

Les Akanças ont parmi eux des hommes adroits, qui étonneroient peut-être nos joueurs de gobelets: j'en ai vu un qui fit en ma préſence un tour qui vous paroîtra incroyable; c'étoit un jongleur, après avoir fait quelques ſimagrées, il avala une côte de cerf de 17 pouces de longueur, qu'il retint avec ſes doigts, & qu'il retira enſuite de ſon eſtomac. Cet Akanças eſt allé à la nouvelle Orléans montrer ſon tour d'adreſſe au Gouverneur & à tous les Officiers de la Garniſon ; c'eſt ce que les Sauvages appellent faire la médecine.

Voici, Monſieur, la maniere dont on déclare la guerre chez les Akanças. On fait un feſtin dans la cabane du chef, on y ſert du chien, qui eſt le principal mets des guerriers, parce que, diſent-ils, le chien qui eſt ſi brave, qu'il ſe fait mettre en pieces pour défendre ſon maître, donne de

de tenir religieuſement leur parole; un ſerment prononcé de cette maniere eſt irrévocable pour eux ; un Cacique jure de bien conduire ſa Nation en devenant Chef, & frappe au poteau. Il ne peut être reçu à cette dignité ſans faire ce ſerment.

la valeur. Auſſi celui qui tue un chien aux ennemis eſt d'abord reçu guerrier; mais il faut qu'il apporte la chevelure, c'eſt-à-dire, la peau de la tête du chien qu'il a tué, comme ſi c'étoit la chevelure d'un ennemi, ſans quoi les autres ne le croiroient pas. Les Sauvages ont beaucoup de chiens, tant pour la chaſſe, que pour les garantir des ſurpriſes de l'ennemi.

Après le feſtin dont je viens de parler, le principal Chef convoque une aſſemblée de gens de guerre & de guerriers.

L'aſſemblée ſe tient au milieu du Village dans une grande cabane faite exprès, qu'ils appellent la cabane du Conſeil. Le Chef & les plus conſidérés ſe placent, chacun ſuivant ſon rang, ſur des nattes ou des peaux de tigres. Lorſque tous ſont aſſis, le Chef ou l'Orateur ſe place au milieu de l'aſſemblée & fait ſa harangue à haute voix; il repréſente à ſa Nation qu'il lui ſeroit honteux de ne pas venger l'affront qu'elle a reçu de tel Peuple; que s'ils n'en tiroient pas raiſon, on les regarderoit comme des femmes. (1) A l'inſtant toute l'aſſemblée applaudit en diſant: *heu*! *heu*! Le Chef enſuite prend un faiſceau de buchettes & le préſente à l'aſſemblée; tous ceux qui veulent marcher en prennent chacun une;

(1) Quand on appelle un Sauvage *femme* ou *vieille*, c'eſt une inſulte qui veut dire homme ſans cœur, ou lâche.

c'eſt de cette maniere que ſe font les enrollemens.

Le lendemain matin, les femmes vont criant par le Village : „ jeunes gens & guer-„ tiers qui avez reçu des buchettes, par-„ tez, allez en guerre, vengez la mort de „ nos parens, de nos alliés & de nos amis ; „ ne revenez que lorſque vous ſerez teints „ du ſang de nos ennemis, & apportez „ leurs chevelures. „ (1) Alors tous ceux qui ont reçu des buchettes s'aſſemblent au quartier général.

Alors un jeune Sauvage prend le ſoin de peindre en rouge une maſſue qu'ils appellent *caſſe-tête*; cette maſſue eſt portée ſur les limites du Pays des ennemis, on y fait une entaille à un arbre où l'on deſſine avec du vermillon deux flêches en ſautoir ; c'eſt, ſelon eux, le ſymbole de la guerre ; le rouge ſignifie que la Nation ne reſpire que la vengeance, & ne ſera ſatisfaite qu'après avoir répandu le ſang de ſes ennemis.

Avant que de partir, le Chef de la Nation convoque une nouvelle aſſemblée qui eſt ordinairement ſuivie d'un feſtin de

(1) Les Sauvages ont coutume d'arracher la peau de la tête des ennemis qu'ils tuent à la guerre ; ils en comptent le nombre par les chevelures qu'ils rapportent en trophée au bout d'une perche. Nous leur donnons ordinairement en marchandiſes, ſur le compte du Roi, la valeur de dix écus par chaque chevelure de nos ennemis.

guerre, il y invite ſes alliés. Le Chef préſente aux Confédérés des buchettes pour les engager à marcher comme troupes auxiliaires. A la fin du repas on chante, & on danſe la guerre (1). Tous les jeunes gens ſont peints en rouge; c'eſt quelque choſe de curieux de voir la danſe de la guerre. Celui qui danſe la découverte ou la ſurpriſe, guette ſon ennemi en ſe tenant dans une poſture raccourcie, & tout d'un coup fond ſur lui, la maſſue à la main, faiſant des cris horribles, ſe ſuppoſant dans l'action. Son camarade ſe laiſſe tomber, comme s'il eut été frappé de la foudre, en roidiſſant ſes membres comme un épileptique; après quoi, l'autre repréſente en danſant la façon de lever la chevelure du mort; cette opération ſe fait avec un coûteau qu'il tient à la main; il fait un cerne ſur le front, & autour du col de l'ennemi; il y porte ſes ongles qui ſont très-longs; il appuye ſes deux genoux entre les deux épaules du captif, & d'un coup bruſque des genoux qu'il avance, & des mains qu'il retire, il

(1) La chanſon de guerre eſt conçue en ces termes: „ Je vais en guerre venger la mort de „ mes freres, je tuerai, j'exterminerai, je ſaccagerai, „ je brûlerai les ennemis, j'amenerai des eſclaves, „ je mangerai leur cœur, je ferai boucaner leur „ chair, je boirai leur ſang, j'apporterai leur che„ velure, & leurs crânes pour faire des taſſes „ & autres choſes ſemblables qui ne reſpirent que la vengeance, la cruauté & le carnage.

enleve la peau de la tête avec la chevelure. Tout cela se démontre en chantant, & en dansant au son d'un tambour, & d'un chichikois (1), qui marque la cadence & la mesure.

Les Sauvages ne marchent jamais en guerre sans consulter leur *Manitou* (2); c'est à lui à qui ils attribuent tous leurs bons ou leurs mauvais destins. Si le *Manitou* ne leur a pas été favorable, ils le quittent sans cérémonie, & en prennent un autre. Le Chef, avant que de partir pour la guerre, fait un jeûne très-austère, & pendant ce tems il a le corps peint en noir. Après le jeûne, il se débarbouille, & se peint le corps & le visage de rouge. Il harangue ses guerriers en présence du faux Dieu, après quoi chacun plie bagage pour le départ. Ils portent quelquefois la guerre à quatre ou cinq cens lieues loin de leur pays.

Leur bagage de guerre consiste dans la peau d'un ours qui leur sert de lit, la peau d'un bœuf, qui leur sert de couverture, la peau d'un chat tigré, qui leur sert de sac pour mettre le calumet ou la pipe pour fu-

(1) C'est une calebasse ou espece de gourde; ils y mettent des grains de Rassades, sorte de grains de verre ou d'émail; ils s'attachent aussi des grelots aux jambes.

(2) Faux Dieu des Sauvages. C'est quélquefois un corbeau desséché, ou un serpent; ils prennent aussi des amphibies, & des quadrupedes.

mer, un casse-tête ou petite hache dont ils se servent pour cabaner dans les bois.

L'armement de guerre consiste dans un fusil, une corne de bœuf, pour mettre leur poudre, qu'ils se passent en bandouliere, avec un petit sachet de peau où sont leurs balles, les pierres à fusil & un tire-bourre; de plus, un arc, un carquois garni des fleches; ces dernieres leur sont très-utiles pour la chasse. Ils n'employent jamais le fusil pour tirer sur les animaux, lorsqu'ils font quelque expédition sur leurs voisins: le bruit pourroit les faire découvrir. Ils conviennent entr'eux de la maniere dont ils s'y prendront pour surprendre l'ennemi; car les Sauvages font consister leur gloire & leur science dans cette sorte de guerre, qui est presque toujours fatale à ceux qui en sont l'objet.

A l'égard de leurs vivres, ils s'en mettent fort peu en peine; chacun se pourvoit d'un petit sachet de farine de bled d'Inde ou mahis rissolé, à-peu-près comme nous faisons le caffé, & lorsqu'ils sont pressés par la faim, ils avallent une cuillerée d'eau délayée avec cette même farine, qu'ils conservent pour l'approche de l'ennemi.

Quoique les Sauvages restent quelquefois trois ou quatre jours sans rien manger, ils n'en sont pas pour cela incommodés, & n'en continuent pas moins leur route. Ils se serrent le ventre avec une ceinture, à mesure qu'il diminue; en un mot, ils sont infatigables.

Lorsque les Sauvages ont fait coup sur l'ennemi, pour me servir de leur façon de parler, de jeunes guerriers partent aussitôt pour apporter au village la nouvelle de la victoire. Ils s'annoncent par de certains cris, qui marquent d'avance le nombre des prisonniers, des morts, & celui des chevelures qu'ils apportent. Les femmes se préparent à recevoir à coups de bâtons les prisonniers ou esclaves. Elles ont en outre le droit de décider de la mort ou de la vie des captifs, que l'on amene bien liés & peints en noir (1). Celles qui ont perdu leur mari ou leur fils, sont maîtresses de prendre un captif pour le remplacer. Elles l'adoptent pour mari ou pour fils, & d'abord il est mis en liberté.

Quant à ceux qui ne sont point adoptés, on les brûle vifs à petit feu. Pour cet effet, on leur écorche la tête, & on les attache à un quadre (2), alors tous les jeunes gens se vengent sur ces misérables, qui endurent les tourmens les plus affreux sans se plaindre ; au contraire, ils chantent jusqu'à ce qu'ils expirent ; disant qu'ils sont de véritables hommes, & qu'ils ne craignent ni la mort ni le feu ; ils se moquent même de

(1) Ceux qui sont peints de cette façon sont réservés pour être brûlés au milieu du village, à moins que les femmes ne les adoptent.

(2) On appelle quadre, deux poteaux piqués en terre, surmontés d'une traverse. On fait chanter & danser les captifs autour de ces poteaux.

leurs bourreaux, en leur disant qu'ils ne les font pas assez souffrir, que s'ils les tenoient, ils les tourmenteroient bien davantage; que c'est dans telles parties qu'il faut porter le feu, & que c'est dans ces endroits qu'ils sont plus sensibles. Il est à remarquer que lorsqu'ils se disposent à marcher contre l'ennemi, ils ont grand soin de se peindre de vermillon le corps & le visage, de sorte que venant à frapper sur l'ennemi, en faisant des hurlemens semblables à ceux des possédés, ils ressemblent à une troupe de démons sortis de l'enfer (1). Ils sont bons envers leurs amis, mais très-cruels envers leurs ennemis.

A l'égard de leur Religion, ils croyent un grand Esprit, qu'ils adorent sous la forme d'un serpent, ou d'un crocodile; ils lui rendent un culte. Ils craignent le Diable, qu'ils appellent Esprit mauvais. Ils adorent aussi le Soleil & la Lune. Quand il tonne, ils s'imaginent que c'est le Maître de la vie qui leur parle en colere.

Je ne terminerai pas ma lettre sans vous faire part d'un petit événement qui vous paroîtra singulier, mais qui, quoique de très-petite importance, peut m'être très-utile pendant le séjour que je ferai en Amérique. Les Akançás viennent de m'adopter;

(1) En géneral les Sauvages, tant hommes que femmes, n'ont aucun poil dans tout le corps, excepté des cheveux; ils disent que nous ressemblons en cela aux bêtes, de même quand ils nous voyent manger des herbes & de la salade.

ils m'ont reconnu pour guerrier & pour Chef, & m'en ont donné la marque; c'eſt un chevreuil qu'ils ont imprimé ſur ma cuiſſe; je me ſuis prêté de bonne grace à cette opération douloureuſe. Voici comment cela s'eſt paſſé; on m'a fait aſſeoir ſur une peau de tygre; un Sauvage a brûlé de la paille dont il a délayé la cendre dans de l'eau; il s'eſt ſervi de cette compoſition très-ſimple pour deſſiner le chevreuil; il a enſuite ſuivi le deſſein avec de groſſes aiguilles, en piquant juſqu'au vif pour faire ſortir du ſang; ce ſang mêlé à la cendre de la paille forme une empreinte qui ne s'effacera jamais. J'ai fumé au calumet après cela; on a étendu des peaux blanches ſur mes pas, ſur leſquelles j'ai marché; ils ont danſé devant moi en pouſſant des cris de joye; ils m'ont dit enſuite que je pouvois aller chez tous les Peuples, qui étoient leurs alliés, préſenter le calumet & montrer ma marque, que je ſerois très-bien reçu par-tout, que j'étois leur frere, & que ſi quelqu'un me tuoit, ils le tueroient; je ſuis préſentement noble Akançâs. Ces Peuples croyent m'avoir fait par cette adoption tout l'honneur qui ſeroit dû à un défenſeur de leur patrie; pour moi je le regarde à-peu-près comme celui que M. le Maréchal de Richelieu reçut, lorſqu'il fut inſcrit dans le livre d'or de la République de Gênes au nombre des nobles Genois. Il y a, il eſt vrai, quelque différence entre l'inſcription & l'opération que l'on m'a faite; je ne puis vous exprimer

combien elle m'a fait souffrir; j'ai fait tous mes efforts pour n'en rien témoigner; je plaisantois au contraire avec les femmes Akançàs qui étoient présentes; les spectateurs étonnés de mon insensibilité, poussoient des cris de joye en dansant autour de moi, & en disant que j'étois un véritable homme. La douleur a été cependant très-vive, & j'en ai eu la fievre pendant près de huit jours. Vous ne sauriez croire combien ces Peuples me sont attachés depuis ce tems. Voilà tout ce que je puis vous apprendre à leur sujet; nous comptons partir dans les premiers jours de Novembre, pour continuer notre route au pays des Illinois. Comme la saison est avancée, & que nous avons encore 300 lieues à faire pour nous y rendre, nous risquons d'être arrêtés par les glaces, & d'hiverner en chemin. Nous sommes obligés de séjourner ici par rapport au biscuit nécessaire pour un voyage de long cours; car nous avons à combattre, dans cette saison, les courans & les vents du Nord, qui nous sont contraires. Suivant toutes les apparences, je ne pourrai vous écrire que l'année prochaine. Je fais partir la présente par l'occasion d'un batteau qui arrivera à tems pour le départ d'un vaisseau de Roi pour la France, où je souhaite que ma lettre vous trouve en bonne santé. Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles, vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir. Je suis, &c.

Aux Akançàs, le 6 Novembre 1751.

P. S. J'ai trouvé chez les Akançaș un Sauvage métif, & l'ayant questionné sur son origine, j'ai appris de lui, qu'il étoit fils de ce Rutel, Matelot Breton, qui se perdit lorsque M. de la Salle descendit le Mississipi en 1682, & dont j'ai eu l'honneur de vous parler précédemment.

Ce mi-Sauvage ajouta que le dit Rutel, son pere, fut rencontré par les Cénis, Nation Sauvage, qui l'avoient adopté; il en avoit reçu une de leurs filles pour femme, en qualité de guerrier, parce qu'ayant fait usage de son fusil, dans un combat des Cénis contre leurs ennemis, l'effet de cette arme à feu, qui leur étoit encore inconnue, les épouvanta, & les mit en déroute.

Ce Rutel, ayant ensuite appris aux Sauvages la maniere de voguer à voile & à rame avec leurs pirogues ou canots, les mit en état de défaire une petite armée navale ennemie; cette façon de naviger, jusqu'alors inconnue à la Nation, attira, au Matelot Breton, la reconnoissance & la vénération de ces Peuples; ils le regarderent comme le plus grand homme du monde; & le fameux Ruiter, qui de Matelot devint Lieutenant & Amiral des Provinces-Unies, fut peut-être moins considéré que Rutel le fut chez les Cénis.

LETTRE VI.

Au Même.

Récit de ce qui est arrivé à l'Auteur durant sa navigation des Akanças aux Illinois. Naufrage du S. Louis, batteau du Roi, qu'il montoit. Il tombe dans le Missisipi. Un Akanças lui sauve la vie.

MONSIEUR,

ME voici, grace à Dieu, arrivé au Fort de Chartres, après avoir couru bien des risques pendant ce long & pénible voyage. Nous partîmes des Akanças le 7 Novembre, pour nous rendre ici. Nous avons fait environ 300 lieues sans rencontrer aucun village ni habitation. Comme cette étendue de pays est absolument inhabitée, on y rencontre heureusement des troupeaux de bœufs sauvages, des cerfs & des chevreuils, sur-tout dans cette saison où les eaux sont basses. Ces animaux sont forcés de venir boire par bandes au fleuve; nous en avons souvent tué à la traverse, ainsi que des ours & des cerfs. Les Sauvages Akanças viennent ordinairement se louer aux François, pour les faire vi-

vre de chaſſe pendant la route. Ces chaſſeurs partent le matin dans des pirogues; ils tuent les bœufs qu'ils rencontrent ſur le bord du fleuve, & le convoi qui ſuit, embarque dans les batteaux la viande de chaſſe qui eſt toute prête ſur le rivage.

Les Sauvages ont l'attention de lever la langue & les filets des animaux qu'ils ont tués, & d'en faire comme une offrande au Commandant & aux Officiers du convoi: après quoi, un Sergent ou un Caporal fait la diſtribution de la viande, aux Soldats de chaque batteau; quelquefois ils en ont à profuſion, & alors ils en font des conſommés. On eſt bien dédommagé des fatigues du voyage par le plaiſir qu'on a de la chaſſe. Le gibier eſt ſi commun aux environs de la Riviere de S. François (1), que lorſque nous cabanions ſur ſes bords, il étoit impoſſible de pouvoir dormir à cauſe de la multitude de cignes, de grues, d'oies, d'outardes & de canards, qui alloient & venoient toute la nuit dans ces lieux aquatiques. Lorſqu'on approche du pays des Illinois, on voit, pendant le jour, des nuées de tourterelles, eſpece de ramiers ou pigeons ſauvages. Une choſe qui paroîtra peut-être incroyable, c'eſt que le Soleil en eſt éclipſé; ces oiſeaux ne vivant que de faines & de glands dans les forêts, ſont ex-

(1) Cette riviere prend ſa ſource dans le pays des Hautaux.

excellens en automne, on en tue quelquefois jufqu'à 80 d'un coup de fufil. Quel dommage, qu'un fi beau pays foit fi peu habité, ou ne foit peuplé que par des brutes.

M. de Macarti, Irlandois de nation, & Commandant du convoi, ayant eu quelque atteinte de goutte, & craignant d'hiverner en chemin, fe détermina à faire route avant les autres, lorfque nous n'étions encore qu'au confluent de l'Ohio, & du Miffiffipi, à 30 lieues des Illinois. Ce Commandant prit les meilleurs rameurs de nos bateaux pour armer le fien. Et fans s'inquiéter des autres, les laiffa en arriere, contre les inftructions du Marquis de Vaudreuil; cependant la loi de nature dicte à chacun l'ordre de fe fecourir mutuellement en cas d'attaque de l'ennemi, ou d'autres accidens, comme celui qui arriva au S. Louis, bateau que je montois. Il échoua fur une bâture de fable; on fut obligé de le décharger prefqu'entiérement pour le remettre à flot, ce qui me fit perdre deux jours de tems, & m'empêcha de pouvoir rejoindre le convoi.

Pour comble de malheur, lorfque je n'avois plus que quatorze lieues à faire pour arriver aux Illinois, mon bateau, trois jours après avoir échoué, toucha contre un arbre piqué en arc-boutant, dont le fleuve du Miffiffipi eft rempli, fur-tout dans le tems des eaux baffes; le choc le crêva, il s'y fit une fi grande voye d'eau, qu'il coula à

fond en moins d'une heure. Je perdis, dans cet accident, tout ce que je possédois; je courus le risque de périr; je m'étois jetté dans une pirogue, mais elle étoit si chargée des effets sauvés du naufrage, qu'elle tourna; quelques soldats se noyerent, j'aurois eu le même sort sans un généreux Akanças, qui, sans craindre la rigueur de la saison, se jetta à l'eau, & m'atteignît par mon capot (1).

C'est après ces aventures que je suis arrivé au Fort de Chartres; je n'y ai pas été long-tems sans être témoin d'un événement qui a failli à avoir des suites fâcheuses. Les *Pebenguichias*, & les *Ouyatanons*, à l'instigation des Anglois, avoient conspiré la perte totale des cinq villages François établis chez les Illinois. M. de Macarty m'avoit dépêché pour aller en avant faire préparer le logement de quelques troupes qui venoient par un convoi. Les Sauvages avoient médité leur coup, & vouloient prévenir ce convoi. Je me trouvai dans ce tems aux *Kaskakias*, où commandoit M. de Montcharvaux, qui ne pouvoit savoir au juste le dessein de ces barbares. Ceux-ci s'étoient répandus dans les maisons des habitans; la vivacité de leurs caresses, leur affectation les fit soupçonner, en se rappellant le massacre des Natchez.

C'est dans ces occasions qu'un Officier

(1) Habillement des voyageurs; il est fait d'une couverture de laine, & ressemble à un capuchon.

ſupérieur reſſent tout le poids du commandement. M. de Montcharvaux ne ſe découragea pas: il étoit ſecondé par M. de Gruiſe, Officier intelligent & brave. Il tint un conſeil ſecret avec les notables & anciens habitans du lieu; il me fit l'honneur de me conſulter dans cette circonſtance; c'étoit plutôt par bonté que par néceſſité, puiſque j'étois un nouvel arrivé, par conſéquent peu au fait du local. J'oſe dire cependant qu'il ne ſe trouva pas mal de mon avis, tout ſimple qu'il étoit. Mon opinion fut que pour pénétrer le deſſein des conjurés, il falloit ſe tenir ſur la défenſive, ſans témoigner le moindre ſoupçon; faire ſortir quelques habitans à cheval, & armés de leurs fuſils comme s'ils alloient à la chaſſe, en leur recommandant, après avoir battu l'eſtrade, de rentrer dans la bourgade en grand galop, comme s'il y avoit quelque choſe de nouveau: cela devoit occaſionner une fauſſe allarme. Il n'étoit plus queſtion alors que d'examiner la contenance des Sauvages, qui ſe trahiroient eux-mêmes. On ſuivit cet avis; les Sauvages crurent que les François avoient découvert leur complot; ils s'étoient propoſés de l'exécuter le jour de Noël, au ſortir de la Grand' Meſſe paroiſſiale; ils s'étoient informés exactement du jour, en demandant, à leur maniere, quand arrivoit celui où le fils du Grand Eſprit étoit venu au monde.

Dès qu'ils ſe crurent découverts, ils ne ſongerent qu'à la fuite; nous fimes feu ſur

eux, & nous en jettâmes 22 ſur le carreau. Un Sergent, nommé la Jeuneſſe, créole & bon chaſſeur, en tua quatre en ma préſence. M. de Gruiſe, de ſon côté, attaqua ceux qui étoient dans la maiſon des Jeſuites; il en bleſſa pluſieurs, & en prit cinq vivans, au nombre deſquels étoit un Illinois. On les mit aux fers.

M. de Macarty ſe hâta de dépêcher à la Nouvelle Orléans des couriers à M. le Marquis de Vaudreuil, pour lui rendre compte de cette expédition; le Gouverneur a ordonné de rendre les priſonniers à leurs compatriotes, qui ſont venus pleurer, le calumet à la main, en déſavouant le complot, & en diſant que leurs gens avoient perdu l'eſprit, que les Anglois le leur avoient ôté. Ils ont reçu la paix avec beaucoup de reconnoiſſance, & tout eſt fort tranquille à préſent; cependant on a ordonné par précaution aux habitans de porter leurs fuſils quand ils vont à la Meſſe, & à l'officier de garde de poſer deux ſentinelles à la porte de l'Egliſe pendant le ſervice divin.

Je ne dois pas oublier de vous obſerver, Monſieur, que tout ceci s'eſt paſſé ſans que, de notre côté, nous ayons eu un homme tué ou bleſſé. Les Sauvages, pour mieux courir, abandonnerent leurs couvertures, leurs maſſues, & leurs caſſe-têtes; c'eſt la vigilance de M. de Montcharvaux, Commandant, & de Monſieur de Gruiſe, Major, qui a prévenu cette conſpiration

au moment qu'elle alloit éclater. Je suis revenu au Fort de Chartres, où nous menons une vie assez paisible; je n'ai plus de grandes nouvelles à vous donner; je vous ferai part de quelques petites anecdotes qui pourront vous égayer; elles vous donneront du moins une idée du caractere de nos Sauvages.

J'avois loué, pour mon chasseur pendant l'hiver, un Sauvage du village des Mitchigamias; un jour qu'il avoit fait une chasse très-abondante, au lieu de la porter chez moi, il alla traiter (1) avec des François, qui lui donnerent en échange de l'eau-de-vie, dont il but jusqu'à perdre la raison. Comme il rentroit dans cet état dans mon logis, je le reçus très-mal, je lui ôtai le fusil que je lui avois donné, je le chassai, en le poussant brusquement; il rentra malgré moi dans ma cuisine, s'y coucha, & n'en voulut plus sortir; dès qu'il fut revenu en son bon sens, il sentit bien qu'il avoit commis une grande faute, & voulant la réparer, il attrape un fusil, prend de la poudre & du plomb, & s'esquive. Le lendemain il revient, & entre fiérement chargé de gibier; il avoit, autour de son corps nud, une ceinture où toutes les têtes des volatilles étoient passées; il la délia, &

(1) On appelle traiter, l'échange qu'on fait des marchandises d'Europe, avec les pelleteries que les Sauvages font à la chasse.

les fit tomber au milieu de ma chambre ; il s'aſſied auprès de mon feu, ſans rien dire, y allume ſon calumet, me le préſente pour fumer, & dit : „ Il eſt vrai que j'avois perdu l'eſprit hier, mais je l'ai retrouvé ; „ j'avoue ma faute ; je te prie de m'excuſer. Je conviens que j'avois mérité le „ traitement que tu m'as fait, en me chaſſant de ta cabane ; tu as bien fait de m'y „ laiſſer rentrer, à cauſe que les autres „ Sauvages l'ayant ſçu, m'auroient toujours reproché à la moindre diſpute, que „ j'avois été rebuté & chaſſé de la cabane „ du Chef Grand Nez (1).

Bien de gens d'Europe ne mettent aucune différence entre les Sauvages & les brutes, s'imaginant qu'ils n'ont ni raiſon, ni ſens commun. Néanmoins le trait que je viens de rapporter & grand nombre d'autres, montrent aſſez que ces Peuples ſont ſuſceptibles des ſentimens d'honneur ; ils ſçavent ſe rendre juſtice lorſqu'ils ont tort, & connoiſſent fort bien quand ils font mal. Il y a en Europe des Peuples chez leſquels l'on remarque des manieres d'agir auſſi ridicules & auſſi barbares que chez les Amériquains.

(1) Epithête que les Sauvages m'avoient donné pour me diſtinguer des autres Officiers, à chacun deſquels ils en donnent de ſemblables, relativement aux bonnes ou mauvaiſes qualités qu'ils remarquent en eux.

Pour revenir à mon chasseur, vous sçavez aussi bien que moi, que l'ivrognerie met l'homme au rang des brutes, & que ce vice est difficile à corriger parmi les François mêmes. Les Sauvages les imitent facilement en cela: aussi disent-ils que ce sont les Blancs qui leur ont appris à boire l'eau de feu (1).

Un jour que mon Sauvage trouva la porte du magasin du Roi ouverte, il s'y glissa comme un serpent, sauta sur le robinet d'une barrique d'eau-de-vie pour en remplir une bouteille, & en répandit la moitié. Cet accident me força de le congédier: cependant comme c'étoit un bon chasseur, & qu'il n'avoit que ce seul défaut, sa femme me pria de faire la médecine pour l'empêcher de boire; je voulus bien l'entreprendre de concert avec elle & ses parens. Un jour que ce chasseur étoit ivre, & qu'il vouloit encore boire, je lui fis dire que j'avois de l'eau-de-vie, mais que j'en étois extrêmement avare. Aussi-tôt m'en étant venu demander, je lui dis que j'en avois, mais que je ne la donnois pas sans dessein. Il me répondit qu'il étoit pauvre, que si je voulois accepter sa femme, il me la loueroit pour une lune. Je lui remontrai que les Chefs des guerriers blancs ne venoient pas chez les hommes rouges pour jouir de leurs femmes, mais qu'à l'égard de son fils, je

(1) C'est ainsi qu'ils appellent l'eau-de-vie.

l'accepterois volontiers pour efclave s'il vouloit me le vendre, que je lui donnerois une barrique d'eau-de-vie; nous conclumes le marché en préfence de témoins, & il me livra fon fils.

Je fus tenté de rire de cette farce dès les premiers momens. Je lui fis boire pardeffus le marché de l'eau-de-vie dans laquelle j'avois mis du poivre long. Quand il en eût bu, on le lia & on le laiffa dormir. Lorfqu'il fut revenu de fon ivreffe, le Cacique du Village & fes parens qui étoient du complot, furent le trouver dans fa cabane où il étoit étendu fur une natte; ils lui peignirent toute l'horreur d'une action auffi dénaturée que celle qu'il venoit de faire en vendant fon propre fang. Ce Sauvage vint me trouver auffitôt en pleurant, en me difant : *indagé ouai panis*, c'eft-à-dire, je fuis indigne de vivre, je ne mérite plus de porter le doux nom de pere. Il fe récria beaucoup contre l'eau-de-vie que je lui avois donné, & qui lui avoit mis le feu dans le corps; il la nomma urine du Chef de l'enfer, c'eft-à-dire, du mauvais Efprit qui en étoit la caufe.

Sa femme naturellement enjouée, & qui fe divertiffoit à fes dépens, lui demanda d'un grand fang-froid où étoit fon fils; il s'excufa encore, en alléguant pour raifon qu'il avoit toujours compté qu'étant auffi bon qu'il me connoiffoit, je lui rendrois fon fils; qu'il favoit que le grand Chef des Fran-

François (1) & le pere des hommes rouges n'avoit point d'enfans esclaves dans son Empire. Je lui repliquai que cela étoit vrai, mais que je l'avois adopté pour mon fils, & qu'en cette qualité j'allois l'emmener en France pour en faire un chrétien, que toutes les pelleteries de sa Nation ne suffiroient pas pour le racheter.

Comme les parens faisoient semblant de pleurer, ils conseillerent au Sauvage yvrogne d'aller trouver le Chef de la priere, ou l'homme qui parle au grand Esprit. C'est ainsi qu'ils appellent celui qui célèbre les saints mysteres: je lui dis que si le Chef de la priere (2) le vouloit, je n'irois pas contre son opinion, que j'allois lui rendre son fils à condition qu'il seroit baptisé, & que je serois son parrain; que pour lui j'exigeois qu'il fit abjuration de l'yvrognerie qui lui avoit été si funeste. Il me répondit que ma parole étoit forte, & qu'il s'en ressouviendroit tant qu'il vivroit; il me pria de l'adopter pour frere (3) & qu'il alloit sur le champ frapper au poteau. Depuis ce tems il n'a bu ni vin ni autres liqueurs spiritueuses; je lui en ai fait présenter qu'il a refusé, disant qu'il avoit frappé au poteau; que le Maître de la vie seroit fâché contre lui, que je lui avois

(1) C'est ainsi qu'ils appellent le Roi de France.

(2) L'Abbé Gagnon, Sulpicien & Aumônier du Fort de Chartres.

(3) Les Sauvages ont la coutume d'adopter.

dit qu'on ne le pouvoit pas tromper; il se rappella qu'une fois je lui nommai la quantité de verres d'eau-de-vie qu'il avoit bu, & que cependant je ne l'avois pas vu; à quoi il avoit réparti que cela étoit bien vrai, & qu'il falloit que le Grand Esprit qui voit tout me l'eût dit. Voici comme je faisois, lorsque je voulois savoir la quantité de coups que ce Sauvage pouvoit boire, je laissois auprès d'une barrique un verre rincé. Le Sauvage étant seul étoit tenté de boire un coup. Après quoi je faisois laver le verre dans d'eau chaude, & on le remettoit à sa place; & chaque fois qu'il buvoit, j'en faisois de même. Ainsi il m'étoit facile de lui dire, tu as bu tant de coups. Le Sauvage étoit surpris & pensoit que j'étois sorcier.

J'ai souvent remarqué que les Sauvages sont enchantés quand les François caressent leurs petits enfans; aussi pour me faire bien venir d'eux, & craindre en même-tems, lorsque j'avois lieu d'être mécontent de leurs sottises, j'employois ce moyen; plus je paroissois outré contre les peres, plus j'affectois de l'amitié pour leurs enfants; je leur prodiguois des caresses & des babioles d'Europe; les Sauvages comprenoient que comme je n'avois point à me plaindre de leurs femmes & de leurs enfans, je ne les en aimois pas moins, & que je n'étois irrité que contre ceux qui m'avoient manqué, sans étendre ma colere à leur famille; ils en étoient touchés, en conséquence ils al-

loient tuer du petit gibier, & au retour de leur chaſſe, ils me l'apportoient & le jettoient par terre en diſant: „ voilà pour „ t'appaiſer, ne ſois plus fâché contre „ nous. „ Je leur répondois à l'inſtant: j'oublie volontiers le paſſé, quand je vous vois revenir avec de l'eſprit; c'eſt-à-dire, en ne venant pas chez moi les mains vuides.

Les cœurs des peres ſont par-tout les mêmes; il n'y en a point qui ne ſoient bien aiſes de l'amitié que l'on témoigne à leurs enfans qui y répondent par leurs careſſes.

Vous comprenez aiſément que peu de choſe me concilie l'amitié de ces Peuples, & qu'il n'y a que la maniere de les prendre pour ſe les attacher à toute épreuve. Mais en voilà aſſez pour cette fois; au ſurplus, Monſieur, je me crois obligé de vous rappeller le plan que je me ſuis propoſé de ſuivre, je ne fais qu'examiner la ſituation des lieux où je ſuis, & pendant que j'y ſéjournerai, je m'appliquerai particuliérement à connoître le génie des Peuples avec qui je dois mener une vie paſſagere; étude que je ne crois pas indigne d'un voyageur. Vous êtes militaire & de plus philoſophe; je me perſuade que ce que je vous raconterai vous ſera plaiſir; car je me flatte que vous comptez ſur la fidélité de mon récit; je ne vous dirai effectivement rien que je n'aye vu de mes propres yeux; je ne ſais ce que c'eſt que d'inventer ni d'exagérer. Je ſuis, &c.

Au Fort de Chartres des Illinois, le 28 *Mars* 1752.

LETTRE VII.

Au Même.

Description de la guerre que la Nation des Renards a faite aux Illinois, & dont l'Auteur a été le témoin. Comment les François se sont établis parmi ces Peuples.

MONSIEUR,

Je me suis informé de la maniere dont l'établissement des François s'est fait ici. Le pays des Illinois fut d'abord découvert par des coureurs de bois (1); ils en trouverent le climat très-bon, étant au quarantieme dégré N, ils s'y fixerent & firent alliance avec les naturels du pays. Plusieurs d'entr'eux épouserent des filles Sauvages, dont la plûpart se firent Chrétiennes; & après la découverte de la Louisiane, la Compagnie des Indes y fit passer plusieurs familles, qui s'y sont maintenues & multipliées. Il y a actuellement cinq bour-

(1) On appelle coureurs de bois les François Canadiens chasseurs, parce qu'ils restent six mois ou un an dans les bois pour y faire des pelleteries.

gades d'habitans François (1). Le lieu le plus confidérable s'appelle *Kaskakias*, nom de la Tribu d'un village des Illinois, qui n'en eft éloigné que d'une demi-lieue. Le Sieur Sauffier, Ingénieur, vient de tracer un plan pour conftruire ici un nouveau Fort, fuivant l'intention de la Cour. Il portera le nom de l'ancien, qui s'appelle le Fort de Chartres.

Le pays des Illinois, eft un des plus beaux pays qu'il y ait au monde : il fournit de farine tout le bas de la Colonie. Son commerce confifte en pelleteries, en plomb & en fel. Il y a quantité de fources falées, qui y attirent les bœufs fauvages, & les chevreuils qui aiment beaucoup les pâturages qui fe trouvent fur leurs bords, & dans les environs. On fait des falaifons de leur chair, & de leurs langues; ce qui forme encore un commerce pour la Nouvelle Orléans, & des jambons qui valent ceux de Bayonne. Les fruits y font auffi bons qu'en France.

Les Illinois ont à-peu-près les mêmes mœurs que les peuples dont je vous ai par-

(1) La Compagnie des Indes avoit la Louifiane : la rétroceffion s'en eft faite au Roi en 1731. Les cinq bourgades des François font le village des Kaskakias, le Fort de Chartres, Saint Philippe, les Kaokias & la Prairie du Rocher; il y en a maintenant un fixieme appellé Sainte Genevieve.

lé : ils n'en différent que par leur langage. Ils ſe marient & ſe quittent volontiers au retour d'une chaſſe, en s'en allant ſans façon chacun de ſon côté.

Le mariage des Sauvages tient de la ſimple nature, & n'a d'autre forme que le conſentement mutuel des deux parties. Comme ils n'ont point de contrât civil, lorſqu'ils ne ſont pas contens l'un de l'autre, ils ſe ſéparent ſans cérémonies, & diſent que le mariage n'eſt autre choſe que le lien du cœur ; qu'ils ne ſe mettent enſemble que pour s'aimer, & ſe ſoulager mutuellement dans leurs beſoins : j'ai vu parmi ces Peuples des ménages très-unis. Le divorce n'eſt pas commun, ni la polygamie ; quoique les loix autoriſent cette derniere. Un Sauvage peut avoir deux femmes, s'il eſt bon chaſſeur ; il y en a quelquefois qui épouſent deux ſœurs ; ils en donnent pour raiſon qu'elles s'accordent mieux entr'elles que des étrangeres. Les femmes Sauvages ſont en général fort laborieuſes ; on les prévient dès l'enfance, que ſi elles ſont pareſſeuſes ou mal adroites, elles n'auront jamais qu'un malotru pour mari. L'avarice, l'ambition, & pluſieurs autres paſſions ſi connues des Européens, n'étouffent point dans les peres le ſentiment de la nature, & ne les portent pas à violenter leurs enfans, encore moins à contraindre leur inclination. Par un accord admirable & aſſurément digne d'être imité, on ne marie que ceux qui

s'aiment. Les Sauvages Illinois étoient autrefois les plus formidables de la Louisiane; mais les guerres continuelles, qu'ils ont eu à soutenir contre les Nations du Nord, les ont réduits à un très-petit nombre. La haine que leur portent les Sauvages du Canada, vient des irruptions que les Illinois ont faites sur leurs terres, & de ce que dans leurs courses, tant de guerre que de chasse, ils ont tué & enlevé les mâles & les femelles de castor, ce qui est un crime & une lâcheté parmi ces Peuples, qui font grand commerce des peaux de ces amphibies, qu'ils échangent avec les Européens pour des marchandises.

En 1752, les Sauvages de la tribu des *Koakias* rencontrerent à la chasse six Sauvages de la Nation des *Renards* (1); ils les firent prisonniers, quoiqu'ils ne fussent pas en guerre, & résolurent entr'eux de les brûler, afin qu'ils ne pussent jamais donner de leurs nouvelles. Un *Renard* fut assez heureux pour s'échapper du quadre où il étoit attaché. Comme il étoit poursuivi par ses bourreaux, il se précipita dans un lac, & se déroba à leurs recherches en nageant entre deux eaux. Il resta caché dans les joncs, sortant seulement la tête de tems en tems pour prendre haleine. Il eut la constance

(1) Le vrai nom de ces Peuples est les Outagamis; leur pays est situé à l'Ouest du Lac Michigan.

de demeurer dans cette posture pendant le tems qu'on grilloit ses camarades. La nuit étant survenue, il échappa à la vigilance des Illinois, qui le crurent noyé ou mangé des poissons armés (1). Comme il étoit nud & sans armes, il fut contraint, pour subsister en route, de brouter l'herbe comme les bêtes. Etant de retour dans sa Nation, il raconta ce qui lui étoit arrivé chez les Illinois, & le malheureux sort qu'ils avoient fait subir à ses compagnons de voyage. Aussi-tôt les parents se mirent à pleurer suivant l'usage. Le Chef de la Nation convoqua une assemblée ; car ils n'entreprennent rien sans un conseil : & le résultat fut qu'on enverroit des buchettes (2) aux Chefs des tribus qui leur étoient alliés, du nombre desquels étoient les Sioux, les Sakis, & les Kikapous, qui marcherent comme troupes auxiliaires sous la nate ou sous l'étendard des *Renards*. Le parti se trouva composé de 1000 guerriers. Tout étant disposé, le Général des *Renards* dirigea sa marche par eau vers les Illinois, particuliérement contre le village des Mitchigamias, qui avoient donné retraite aux Koakias.

(1) Le poisson armé à la Louisiane, est le plus vorace. Ses dents coupent le fer des hameçons.

(2) Les Sauvages n'ayant point l'art d'écrire, les buchettes marquent le nombre des guerriers, & le jour de l'assemblée pour le départ de l'armée.

Les guerriers étant raſſemblés au nombre de mille, s'embarquerent dans 180 canots faits d'écorces d'arbre de bouleau, ſur la riviere *Ouiſconſing*, qui ſe décharge dans le Miſſiſſipi. Le courant du Fleuve les porta bientôt, à l'aide de la rame, chez les Illinois leurs ennemis.

Ils paſſerent en bon ordre devant le Fort des Koakias, où commandoit le Chevalier de Volſei, Officier de mon détachement. L'avant-garde de l'armée navale des *Renards*, étoit compoſée des meilleurs coureurs qui devoient mettre pied à terre pour faire la découverte. La deſcente ou le débarquement ſe fit à un quart de lieue du village ennemi, qui étoit maſqué par un bois & un ravin juſqu'à la portée du mouſquet du village des Mitchigamias, qui ne s'attendoient pas à une pareille viſite.

Les *Renards*, pour livrer bataille aux Illinois, avoient choiſi poſitivement le jour de la Fête-Dieu. Ils ſçavoient que les Sauvages venoient au Fort de Chartres voir la cérémonie que les François pratiquent en ce jour ſolemnel. Ce Fort n'en eſt effectivement éloigné que d'une lieue.

Tout étant diſpoſé pour l'attaque, le Général des *Renards* dit à douze des plus légers à la courſe de jetter leurs corps (1).

(1) Jetter ſon corps parmi les Sauvages, ſignifie en François expoſer ſon corps au danger, comme font nos enfans perdus ; ou comme ceux

Auſſi-tôt ces jeunes gens fondirent ſur le village ennemi, tuerent, en entrant, tout ce qu'ils rencontrerent en faiſant le cri de mort; & après avoir fait leur décharge, s'enfuirent avec autant de vîteſſe qu'ils étoient venus.

Les Illinois coururent aux armes, & les pourſuivirent; mais le corps de l'armée des *Renards*, qui étoit ventre à terre dans de grandes herbes, fit une décharge générale qui tua 28 Illinois : en même tems il donna tête baiſſée ſur le village, maſſacra hommes, femmes & enfans; on mit le feu au village; on lia & on emmena le reſte captifs.

Les *Renards*, dans cette glorieuſe journée, ne perdirent que 4 hommes, dont un Chef à médaille (1) de la Nation des Sioux, qui avoit marché comme allié.

J'ai été ſpectateur de ce carnage, qui arriva le 6 Juin 1752. Je me trouvois dans ce moment ſur une hauteur qui domine la plaine, & le village des Mitchigamias. J'ai même eu occaſion de ſauver la vie à une jeune fille d'environ 15 ans, elle venoit m'apporter des fraiſes dans le tems de l'at-

qui ſont deſtinés à monter les premiers à l'aſſaut d'une place.

(1) Diſtinction, dont j'ai déjà parlé, que le Général accorde par ordre du Roi, aux Sauvages les plus valeureux & les plus attachés à la Nation Françoiſe.

taque; elle ſe ſauva; comme les ennemis la pourſuivoient, elle ſe jetta dans mes bras, & ces Barbares n'oſerent tirer deſſus dans la crainte de m'attraper.

Vous pouvez juger, par ce récit, qu'il n'y a rien de plus dangereux que d'être pris à l'improviſte par ces Peuples; il n'y eut que les Sauvages qui étoient venus par curioſité voir la proceſſion des François au Fort de Chartres, qui échapperent à la vengeance des *Renards*. Ceux-ci contents de leur victoire, ſe rembarquerent ſur leurs petits bâtimens, mirent les captifs bien liés à l'avant-garde; & en repaſſant devant le Fort François des Koakias, firent une ſalve générale de leur mouſqueterie.

Le Chef ou l'Amiral des *Renards* portoit pavillon François à ſon canot, & étoit auſſi fier de ſa victoire que s'il avoit ſubjugué un grand empire.

M. de Macarty, notre Commandant, vient d'écrire à ceux des poſtes du Canada, de traiter de la rançon des Illinois pris par les *Renards*.

Ces ruſés Sauvages avoient ſi bien conduit leur entrepriſe, que nous n'en avons eu aucune connoiſſance, que lorſqu'ils l'ont exécutée; ils ſe ſont cachés de nous, parce qu'ils ont craint que nous ne vouluſſions interpoſer notre médiation entre eux & les Illinois, comme étant nos amis & nos alliés; ce que nous n'aurions pas manqué de faire; mais la Nation offenſée, vouloit ſatisfaire ſa vengeance.

Le village des *Mitchigamias* a perdu, dans cette malheureuse affaire, environ quatre-vingt personnes, tant de morts que d'esclaves.

Le 16 Juin 1752, je fus chargé, de la part du Commandant du Fort de Chartres, de faire assembler les débris des *Kaos* & *Mitchigamias* vaincus, & je leur fis cette courte harangue, par le moyen de l'Interprête du Roi.

Je vous parle, mes enfans (1), de la part de votre pere, M. de Macarty, qui prend beaucoup de part à votre désastre; il vous exhorte en même tems à bien sercler vos mahis, afin que vous puissiez sortir de la disette dans laquelle vous êtes présentement. Voilà un peu de bled d'Inde qu'il vous donne, parce que son cœur souffre de vous voir languir par la faim. Il me charge aussi de vous remettre ce peu de poudre, de balles & de pierres à fusil; nous ne pouvons mieux faire pour le présent, attendu que nous avons des ennemis, aussi-bien que vous autres, & que nous ne sçavons pas quand les batteaux arriveront du grand village, (c'est-à-dire de la nouvelle Orléans). Votre pere vous recommande aussi de partir pour la chasse, d'emmener avec vous vos familles pour les faire vivre, & de laisser seulement un nombre d'hommes pour avoir soin de vos champs; &

(1) Les Sauvages ont coutume d'appeller les Officiers mon pere.

pour empêcher que les bestiaux ne les gâtent; vous aurez aussi attention d'envoyer de tems en tems quelques-uns de vos gens pour sçavoir ce qui se passe ici.

Réponse des Chefs des deux Tribus.

„ C'est bon, mon pere, que le grand „ Chef (1) ait pitié de nous. Il est bien „ de *valeur* d'avoir été surpris comme nous „ l'avons été, tu en as été témoin oculaire, „ puisque tu as sauvé une de nos filles; „ nous avons été tués par les *Renards*, & „ leurs alliés, qui ont brûlé nos cabanes „ avec nos vivres, & ont pillé notre bu- „ tin pendant notre retraite chez les *Kas-* „ *kakias*. Pense donc que nous ne pouvons „ laisser personne ici, puisqu'ils mour- „ roient de faim, & qu'ils ne cesseroient „ de pleurer la mort de nos parents, qui „ ont péri dans cette funeste surprise; mais „ pour marquer notre fidélité envers notre „ pere, mande lui, par le papier qui „ parle, que nous lui enverrons, de tems „ en tems, quelques-uns de nos gens pour „ lui apporter du gibier & le voir, afin de „ sçavoir ce qui se passe.

„ Nous espérons que le grand Chef Fran- „ çois nous protégera, & nous aidera à „ nous mettre à l'abri de l'ennemi. Nous

(1) C'est ainsi que ces Peuples appellent l'Officier Supérieur d'une province ou d'une contrée.

„ te prions auſſi de t'intéreſſer auprès de „ lui, pour qu'il ait la bonté de faire dire „ à pluſieurs cabanes de nos gens, qui ont „ reſté chez les *Kaskakias*, qu'ils ſe réuniſ- „ ſent avec nous pour travailler à la défen- „ ſe commune du Fort projetté, dont nous „ avons tiré le plan ſur le bord du Miſ- „ ſiſſipi „.

Diſcours de Chikagou, Chef à Médaille.

„ Je te prie, mon pere, de faire accom- „ moder nos armes, & auſſitôt nous décam- „ perons; & tu diras au grand Chef de ne „ point écouter les mauvaiſes paroles que „ nos ennemis ne manqueront pas de lui „ porter contre notre Nation: qu'il ſe ſou- „ vienne de celle que je lui ai donnée: elle „ ſera vraie, & je conſerve la ſienne dans „ mon cœur.

Réponſe.

Si tu es vrai, en ce que tu dis, tu ſeras toujours bien reçu de ton pere; & tous les autres Chefs François chercheront à te faire plaiſir, ſi ton cœur eſt d'accord avec ta bouche. Il eſt bon auſſi que tu partes bien-tôt; conſidere le degât & le tort que les chiens de ton village font aux beſtiaux des habitans François (1), & avec quelle

(1) Les Sauvages ont quantité de chiens qui leur ſervent pour la chaſſe, ceux-ci ayant perdu leurs vi-

tranquillité ils le souffrent ; s'ils n'ont rien dit jusqu'à présent, c'est en considération de vos malheurs qui les touchent, & ils ne vous voyent réduits en ce triste état, qu'avec douleur; mais ils commencent à s'ennuyer, c'est pourquoi il est nécessaire que vous y portiez du remede. Votre pere sera satisfait quand il vous sçaura rendus sur le lieu de chasse, parce que son cœur est affligé de vous voir souffrir la faim, & qu'il a des entrailles pour ses enfans.

Quant à moi, je vous souhaite une bonne chasse, & à votre retour une bonne récolte. J'espere que le *Grand Esprit* aura pitié de vous; ne vous moquez pas de lui; recommandez à vos jeunes gens de ne point faire les fols, c'est-à-dire, de ne plus détruire les femelles des castors, sur les lacs & les lieux de chasse de vos ennemis, qui ne manqueroient pas de s'en venger, comme vous venez d'en faire la triste expérience.

Votre pere a écrit à M. Adamville, qui commande chez les *Péorias*, de faire votre paix avec les *Renards*, & de traiter de la rançon de vos femmes & de vos enfans captifs chez eux; les marchandises seront fournies sur le compte du Roi, votre pere, Grand Chef des hommes blancs & des hommes rouges. "

vres, leurs chiens étoient affamés, & dévoroient le bétail des François. Les chiens des Sauvages sont moitié loups & moitié chiens.

Parmi les Sauvages, ceux qui lachent le pied, ou désertent dans une action où il s'agit de l'honneur, & de la défense de la patrie, ne sont point punis ; mais ils sont regardés comme l'opprobre du genre humain. Les autres leur reprochent toujours qu'ils ne sont point des hommes; mais des vieilles. Ils sont méprisés des femmes mêmes, & les filles les plus laides n'en veulent point pour maris, & s'il arrivoit que quelqu'une en voulut épouser un, les parents s'y opposeroient, dans la crainte d'avoir dans leur famille des hommes sans cœur, & inutiles à la patrie. Ces sortes de gens sont obligés de laisser croître leurs cheveux, & de porter un *alkonan* comme les femmes (1). J'en ai vu un qui, honteux d'être en cet équipage, partit seul pour aller en guerre contre les Tchicachas, nos ennemis & les leurs. Il s'approcha d'eux en rampant comme un serpent, resta caché dans de grandes herbes pendant trois ou quatre jours, sans boire ni manger. Comme les Anglois portent aux Tchicachas des marchandises en caravane, notre Illinois en tua un qui étoit à l'écart, lui coupa la tête, après quoi il prit son cheval, monta dessus & se sauva. Il employa trois mois à cette belle expédition. A son retour sa Nation

(1) Petite jupe dont se servent les femmes Sauvages pour cacher leur nudité.

tion le réhabilita, & on lui donna une femme pour avoir des guerriers. Il eſt bon de vous dire qu'avant de partir il avoit mangé du chien, conformément à l'opinion reçue parmi les ſiens, & dont j'ai déjà eu l'honneur de vous parler.

Le grand Chef des Illinois ſort de la famille des Princes Tamaroas, autrefois Souverains de toute cette contrée. Ce Cacique, ou Roi Sauvage, eſt le fils de celui qui paſſa en France, avec ſon cortége, en 1720. Il fut préſenté au Roi, qui le décora d'une Médaille avec ſon portrait; ſon fils la porte préſentement pendue au col. Il y avoit auſſi une femme de la Nation des Miſſouris, qu'on appelloit la Princeſſe des Miſſouris (1). Le Sieur Dubois, Sergent & Interprête de ces Ambaſſadeurs Amériquains, ayant été élevé par le Roi au grade d'Officier, épouſa, à ſon retour, cette Dame Miſſourienne. Etant devenue veuve, elle convola en ſecondes nôces, & épouſa le Sieur Marin, Capitaine de Milice, dont elle eut une fille qui vit encore.

La Princeſſe Indienne raconta à ſes com-

(1) C'étoit la fille du grand Chef de cette Nation. On dit qu'elle étoit la maîtreſſe de M. de Bourmont, qui, dans le tems qu'il commandoit chez les Miſſouris, ne ceſſant de vanter les merveilles de la France, en engagea pluſieurs à le ſuivre; la fille ſe fit Chrétienne, & fut baptiſée à Notre-Dame.

patriotes la magnificence qu'elle avoit vu à la Cour de France, où elle avoit été bien accueillie, & comblée de préſens; elle avoit eu, entr'autres choſes, une belle montre à répétition, garnie de diamans, que les Sauvages appelloient un eſprit, à cauſe de ſon mouvement, qui leur paroiſſoit ſurnaturel.

J'ai parlé ici à un vieux Sauvage, qui étoit à la ſuite du Prince Tamaroas; je lui fis pluſieurs queſtions touchant la France, & lui demandai ce qu'il avoit vu de beau à Paris; il me répondit que c'étoit la rue des Boucheries, parce qu'il y avoit vu beaucoup de viande, puis celle de Saint Honoré. Lorſqu'il diſoit à ſes compatriotes qu'il avoit vu l'Opéra, & que tous ces gens-là étoient des Jongleurs ou ſorciers; qu'il avoit auſſi vu, ſur le Pont-neuf, des petits hommes qui parloient & chantoient (1), ils ne vouloient pas le croire. Quand il leur raconta qu'il avoit vu au grand village des François, (Paris) autant de monde qu'il y a de feuilles aux arbres de leurs forêts, hyperbole dont ſe ſervent les Sauvages pour exprimer le plus grand nombre, n'ayant point d'expreſſion pour compter au-delà de cent; ils lui répondoient qu'apparemment les Européens lui avoient faſciné les yeux, que cela étoit impoſſible, &

(1) On entend aiſément que ce ſont des Marionettes.

que c'étoit toujours les mêmes objets qu'on lui préſentoit à la vue. Il ajouta qu'il avoit vu les cabanes du Grand Chef des François, c'eſt-à-dire, Verſailles & le Louvre, qu'elles contenoient plus de monde qu'il n'y en avoit dans leur pays. Il dit auſſi qu'il avoit vu la cabane des vieux guerriers, (l'Hôtel Royal des Invalides.) Comme ce vieillard commençoit à radoter, il convint, avec les autres Sauvages, que les François l'avoient enſorcelé. Un autre Illinois, qui avoit pareillement fait ce voyage, diſoit à ſes compatriotes qu'il avoit remarqué aux Thuileries, & dans d'autres promenades, des hommes moitié femmes, friſés en chignon comme elles, portant de même des pendants d'oreilles, & de gros bouquets ſur leurs poitrines; qu'il les avoit ſoupçonnés de mettre du rouge, & qu'il avoit trouvé qu'ils ſentoient le crocodile (1).

Cet Amériquain parloit avec le plus profond mépris de cette eſpece, que nous connoiſſons ſous le nom de Petits-Maîtres, qui ont reçu en naiſſant la foibleſſe & les miguardiſes naturelles aux femmes; la nature ſemble avoir commencé à les rendre tels,

(1.) Le Crocodile du Miſſiſſipi a des bourſes garnies d'un muſc plus fort que celui des Indes Orientales; ſon odeur eſt ſi violente, qu'elle ſe fait ſentir ſouvent avant qu'on puiſſe voir l'animal.

& s'être trompée ensuite dans le sexe qu'elle leur a donné.

Ce Sauvage avoit aussi remarqué la hauteur énorme de la coëffure de nos femmes de ce tems-là (1), ainsi que celle de leurs talons postiches; mais que n'eut-il pas dit, s'il eut vu l'extravagante largeur de leurs paniers, & la finesse de leur taille étranglée dès l'enfance par cette élégante cuirasse, connue sous le nom de corps de baleine? Ces femmes coquettes ne sont pas moins ridicules par leurs artifices, que leurs sots adorateurs. Vous avez remarqué, comme moi, dans le cours de vos voyages en Europe, que les Etrangers & les gens de province qui sont venus à Paris, & qui ont voulu copier nos Petits-Maîtres & nos Petites-Maîtresses, se sont rendus insupportables à leurs compatriotes, par cette façon d'agir si contraire à la nature; en effet, disoit notre Amériquain, des manieres si efféminées, deshonorent une Nation respectable.

J'ai reçu une lettre du Marquis de Vaudreuil, qui me témoigne prendre une part très-sensible au triste événement qui m'est arrivé par le naufrage de mon batteau. Ce Gouverneur, par un effet de générosité qui lui est naturelle, a voulu adoucir, autant qu'il est en son pouvoir, le sort d'un Officier infortuné, qui a tout perdu dans

(1) C'étoit du tems de la Régence.

une occaſion où il s'agiſſoit du ſervice du Roi.

Il m'a permis de venir à la Nouvelle Orléans, en m'offrant ſa bourſe & ſa table ; j'ai bien peur de le trouver parti pour la France. On peut dire, avec vérité, qu'il a mérité l'eſtime & l'attachement de tout le monde; les Sauvages ne ceſſent de le comparer aujourd'hui à M. de Bienville, ſon prédéceſſeur. Quand ces Peuples ne parlent point avec éloge d'un Gouverneur, & qu'au contraire ils s'accordent avec tous les habitans pour le déteſter, c'eſt la plus forte accuſation contre lui.

Avant de finir cette lettre, je dirai encore un mot des Miſſouris; le Baron de Porneuf qui a été Commandant du Fort d'Orléans établi chez cette Nation, & qui en connoît parfaitement le génie, m'a aſſuré qu'ils étoient autrefois belliqueux & très-bons, mais que les François coureurs de bois les avoient corrompus, tant par leur mauvaiſe conduite que par leurs déſunions entre eux; quelques fraudes dans le commerce les avoient auſſi rendus mépriſables; ils ſéduiſoient & déroboient les femmes ſauvages, ce que ces Peuples regardent comme le plus grand crime. Ils ne pardonnent jamais ces ſortes de larcins; tous les déreglemens de ces mauvais François acheverent d'indiſpoſer les Miſſouris contre eux; c'eſt ce qui fit que ſous le gouvernement de M. de Bienville, ils maſſa-

crerent le ſieur Dubois & la petite Garniſon qui étoit à ſes ordres; comme aucun ſoldat n'en a rechappé, on n'a jamais pû ſçavoir qui avoit raiſon ou tort.

Le trait que je vais rapporter démontrera aſſez que ces Peuples ne ſont ſauvages que de nom, & que les François qui ont voulu les tromper ſe ſont trompés eux-mêmes. En voici une preuve; il y a environ 40 ans que ces Américains ne connoiſſoient point encore les Européens; un voyageur ou coureur de bois pénétra dans leur Pays, il leur fit connoître les armes à feu, il leur vendit des fuſils communs avec de la poudre; ceux-ci firent une chaſſe très-abondante, & eurent par conſéquent beaucoup de pelleterie. Un autre coureur de bois y alla quelque tems après avec de la munition, mais comme les Sauvages en étoient encore pourvus, ils ne s'empreſſerent point de traiter avec l'aventurier François, qui s'aviſa d'un ſtratagême aſſez ſingulier pour avoir le débit de ſa poudre, ſans trop s'inquiéter des ſuites qui pouvoient réſulter de ſon impoſture, envers ſes compatriotes. Il crut avoir fait une belle action en trompant ces pauvres gens.

Comme les Sauvages ſont naturellement curieux, ils étoient inquiets de ſçavoir comment la poudre, qu'ils appelloient de la graine, venoit en France. Le coureur de bois leur fit croire qu'on la ſemoit dans les *ſavanes*, & qu'on en faiſoit des récoltes

comme on fait d'indigo ou de millet en Amérique.

Les Miſſouris furent bien contens de cette découverte, ils ne manquerent point de ſemer toutes celles qui leur reſtoient, ce qui les obligea à traiter de celle du voyageur François, qui en retira un bénéfice conſidérable en peaux de caſtors, loutres & autres, &c. enſuitè il deſcendit la riviere juſqu'aux Illinois, où commandoit alors M. de Tonti.

Les Miſſouris alloient de tems en tems dans la *ſavane* pour voir ſi la poudre levoit; ils avoient eu ſoin de mettre un gardien, pour empêcher que les animaux ne ravageaſſent le champ de cette prétendue récolte; mais ils reconnurent bientôt la duplicité du François. Il eſt bon d'obſerver qu'on ne trompe les Sauvages qu'une fois, & qu'ils s'en ſouviennent; auſſi ceux-ci réſolurent-ils de ſe venger ſur le premier de notre nation qui viendroit chez eux. Peu de tems après, l'appât du gain excita notre coureur de bois à y envoyer ſon aſſocié avec des marchandiſes aſſorties, & propres pour le commerce des Miſſouris, qui apprirent que ce François étoit collegue & envoyé par celui qui les avoit dupés; néanmoins ils diſſimulerent le tour que ſon prédéceſſeur leur avoit joué. Ils lui prêterent même la cabane publique, qui étoit au milieu du village, pour y dépoſer ſes balots & ſes marchandiſes; & lorſqu'elles furent

étalées, les Miſſouris y entrerent en confuſion, & tous ceux qui avoient eu la ſimplicité de ſemer leur poudre, emporterent chacun des marchandiſes; de ſorte que le pauvre traiteur fut défait de toute ſa pacotille, ſans aucun retour de la part des Sauvages. Le François ſe recria beaucoup contre un pareil procédé; il s'en plaignit au Grand Chef de la Nation, qui lui répondit, d'un air grave, qu'il lui feroit rendre juſtice, mais qu'il falloit, pour cet effet, attendre la récolte de la poudre, que ſes ſujets avoient ſemée par le conſeil de ſon compatriote, & qu'il pouvoit compter, foi de *Souverain*, qu'il ordonneroit après une chaſſe générale, & que toutes les pelleteries des bêtes fauves, qui en proviendroient, ſeroient pour la récompenſe du ſecret important que le François leur avoit appris.

Notre voyageur eut beau alléguer pour raiſon, que peut-être la terre des Miſſouris ne valoit rien pour la production de cette poudre, & que ſes ſujets avoient confondu, que ce n'étoit qu'en France qu'elle venoit. Toutes ces raiſons furent inutiles, il s'en retourna fort allégé, & bien confus d'avoir été corrigé par des hommes Sauvages.

Cette leçon ne détourna pas d'autres François de ſe rendre encore chez les Miſſouris; il y en eut un qui ſe propoſa d'y faire un coup de ſa tête, il arma une pirogue

rogue, qu'il chargea de bagatelles; inſtruit de l'aventure précédente, il remplit un barril de cendre & de charbon pilé, au-deſſus deſquels il mit un peu de poudre. Lorſqu'il fut arrivé, il étala toutes ſes babioles dans la grande cabane, dans l'intention de tenter les Miſſouris, à les enlever; en effet, les Sauvages les pillerent. Le François fit beaucoup de bruit, injuria les Sauvages, & courant au baril de poudre qu'il avoit préparé, il le défonce, prend un tiſon allumé, & crie: j'ai perdu l'eſprit, je vais faire ſauter la cabane; vous viendrez avec moi au pays des eſprits. Les Sauvages effrayés ne ſçavoient que faire; les François, qui étoient hors de la cabane, crioient que leur frere avoit perdu l'eſprit, & qu'il ne le retrouveroit que quand on lui auroit rendu ou payé ſes marchandiſes. Les Chefs haranguerent par le village pour y exhorter les habitans; ceux qui avoient des parens dans cette cabane ſe joignirent à eux, le peuple fut ému, chacun apporta dans la cabane tout ce qu'il avoit de pelleterie, alors le François dit que l'eſprit lui étoit revenu. Le Chef lui préſenta le calumet, il fuma, verſa de l'eau ſur la poudre, pour montrer qu'elle ne ſerviroit plus; & en effet, pour cacher ſa fraude aux Sauvages. Il en emporta pour près de mille écus en bonnes pelleteries. Les Sauvages l'ont beaucoup conſidéré depuis ce

tems, en lui donnant le nom de *vrai homme* ou *l'homme de valeur.*

Je finirai ma lettre par la description d'une cérémonie aussi bizarre qu'extraordinaire de la part de la Nation des Missouris qui arriverent ici en ambassade, dans le tems que M. le Chevalier de Boisbriant y commandoit. Cette histoire tragique servira en même tems à démontrer aux Officiers qui, par une noble ambition, aspirent à quelque commandement dans le Militaire, que des connoissances théoriques & pratiques de la géographie leur sont absolument nécessaires, & qu'ils doivent s'attacher avec une grande application à bien connoître l'intérieur & le local d'un Pays où l'on est en guerre, afin d'éviter toute surprise de la part de l'ennemi, & de conserver la vie des hommes qui leur sont confiés. Ce que je vais vous rapporter les en convaincra suffisamment.

L'Espagne ne vit qu'avec peine du tems de la Régence nos établissemens sur les bords du Mississipi. Les Anglois, de leur côté, n'épargnerent ni ruses ni intrigues pour renverser cette colonie naissante, comme ils le font encore aujourd'hui sur les bords de la riviere d'Oyo qu'ils pretendent leur appartenir; ils ont jetté aussi un dévolu sur le Mississipi.

En 1720, les Espagnols formerent le dessein de s'établir chez les Missouris, poste

voisin des Illinois, afin de nous borner de plus en plus près de l'Ouest: cette Nation est fort éloignée du nouveau Mexique qui est la derniere Province des Espagnols du côté du Nord.

Ils penserent que pour mettre leur colonie en sûreté, il convenoit de détruire entiérement les Missouris; mais ne voyant point de possibilité, à exécuter ce projet avec leurs seules forces, ils résolurent de faire alliance avec les *Osages*, Peuples voisins des Missouris & leurs ennemis mortels, espérant par-là surprendre & détruire leurs voisins. Dans cette idée ils formerent à *Santa-Fé* une caravane d'hommes, de femmes & de soldats, ayant un Jacobin pour aumônier, & un Capitaine Ingénieur pour Chef & Conducteur, avec les chevaux & les bestiaux nécessaires pour un établissement permanent.

La caravane s'étant mise en marche, se trompa dans sa route & arriva chez les Missouris, comptant arriver chez les Osages. Aussitôt le conducteur de la Troupe fit parler son interprête au Chef des Missouris, comme s'il eût été celui des Osages, & lui dit qu'il venoit faire alliance avec eux pour détruire ensemble les Missouris leurs ennemis.

Le grand Chef de la Nation des Missouris, dissimulant ce qu'il devoit penser d'un tel dessein, témoigna d'abord de la joye aux Espagnols, & leur promit d'exécuter

avec eux un projet qui lui faiſoit beaucoup de plaiſir. Pour cet effet il les invita à ſe repoſer quelques jours de leur pénible voyage, en attendant qu'il eût aſſemblé ſes Guerriers, & tenu conſeil avec les Vieillards; mais le réſultat de ce conſeil de guerre fut qu'on feroit faire grande chere à leurs hôtes, & qu'on affecteroit pour eux l'amitié la plus ſincere.

Ils délibéroient enſemble pour partir dans trois jours. Le Capitaine Eſpagnol leur fit auſſitôt diſtribuer 1500 fuſils, autant de piſtolets, des ſabres & des haches; mais dès la nuit de cet arrêté les Miſſouris furent au point du jour au camp des Eſpagnols, & les aſſommerent tous à l'exception du Jacobin, à cauſe de la ſingularité de ſon habit qui ne l'annonçoit pas pour un guerrier; ils lui donnerent le ſurnom de Pie & ſe divertirent à lui faire faire le manege ſur un cheval d'Eſpagne, dans leurs jours d'aſſemblées.

Le Jacobin, quoique careſſé & bien nourri, n'étoit point ſans inquiétude, croyant toujours que ces jeux finiroient par le ſacrifier à leur Manitou: c'eſt pourquoi profitant un jour de leur confiance, il prit ſes précautions pour s'eſquiver à leur vue; on a ſçu ces choſes des Miſſouris même, lorſqu'ils apporterent ici les ornemens de la Chapelle; ils s'étoient habillés de ces ornemens; le Chef avoit ſur ſa peau la plus belle chaſuble avec la patene pendue

à ſon col, qu'il avoit percé avec un clou, & qui lui ſervoit d'hauſſe-col; il marchoit gravement à la tête, étant couronné d'un bonnet de plumes, avec une paire de cornes ſur ſa tête. Ceux qui le ſuivoient avoient des chaſubles, venoient après les portes-étoles, ſuivis de ceux qui avoient les manipules à leur col; on voyoit après ceux-ci trois ou quatre jeunes Sauvages revêtus d'aubes & d'autres de ſurplis; les Acolytes, contre l'ordinaire, marchoient à la queue de cette Proceſſion d'un goût ſi nouveau, ne ſe trouvant point aſſez parés de porter à la main en danſant en cadence, une croix ou un chandelier. Ces Peuples ne connoiſſant point le reſpect dû aux Vaſes ſacrés, avoient pendu au col d'un cheval le calice de même qu'une cloche.

Imaginez-vous le ſpectacle ridicule que pouvoit offrir aux yeux l'ordre ſingulier de cette Proceſſion, arrivant à la maiſon de M. de Boisbriant Lieutenant du Roi, marchant en cadence, le grand Calumet de paix deployé ſuivant la coutûme.

Les premiers François qui virent arriver cette maſcarade, coururent en riant en porter la nouvelle à M. de Boisbriant; cet Officier qui avoit autant de piété que de bravoure, fut pénétré de douleur à la vue de ces Sauvages, & ne ſçavoit que penſer de cet événement; il appréhendoit qu'ils n'euſſent défait quelque établiſſement François; mais lorſqu'il put les appercevoir de

loin, ſon chagrin s'évanouit, il eut même bien de la peine à s'empêcher d'en rire comme les autres.

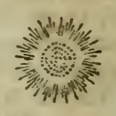
Les Miſſouris lui raconterent comment les Eſpagnols avoient voulu les détruire, & qu'ils lui apportoient tout ce qu'il voyoit, n'étant point à leur uſage, & que s'il vouloit, il pouvoit leur donner des marchandiſes qui ſeroient plus de leur goût : ce qu'il fit ; il envoya enſuite les ornemens à M. de Bienville, Commandant Général alors de la Province de la Louiſiane.

Comme ils étoient bien pourvus des chevaux de la caravane Eſpagnole, le Chef des Miſſouris fit préſent des plus beaux à M. de Boisbriant.

Ils avoient apporté auſſi la carte géographique qui avoit ſi mal conduit les Eſpagnols, qui vinrent eux-mêmes ſe livrer imprudemment, en ſe confeſſant au renard.

Je vais profiter de la permiſſion que je viens d'obtenir pour deſcendre à la nouvelle Orléans. Si j'y trouve notre Général, & une de vos lettres, ce ſera une double ſatisfaction pour moi. Je ſuis, Monſieur, &c.

Aux Ilinois, ce 15 *Mai* 1753.



LETTRE VIII.

Au Même.

L'Auteur part du pays des Illinois pour la Nouvelle Orléans. Arrivée de Monſieur de Kerlerec. Départ du Marquis de Vaudreuil. Second voyage de l'Auteur chez les Illinois. Trait héroïque d'un pere qui ſe ſacrifie pour ſon fils.

MONSIEUR,

J'ARRIVAI au mois de Juin à la Capitale de la Louiſiane, où je trouvai une de vos Lettres, qui me fit un vrai plaiſir, puiſqu'elle m'apprit que vous continuiez à jouir d'une bonne ſanté, ce qui me dédommagea de la perte que j'ai faite de la préſence de notre cher Gouverneur; je le trouvai parti pour la France, & pour comble de malheur, M. Michel de la Rouvilliere, mort d'une attaque d'apoplexie: cet Ordonnateur m'avoit écrit qu'il avoit appris, avec douleur, mon naufrage, que nonobſtant l'uſage où étoit le Roi de ne point entrer dans ces ſortes de dépenſes, il y entreroit avec plaiſir pour me ſoulager; qu'il me fal-

loit faire un état au juſte de ce que j'avois effectivement perdu, lequel devoit être certifié par M. de Macarty, commandant le convoi; néceſſité indiſpenſable (diſoit-il) pour que la dépenſe ait un motif, & qu'elle puiſſe paſſer dans les comptes; il me promettoit que dès qu'il auroit cette piece, il régleroit ce qu'il conviendroit me faire avoir. Le Marquis de Vaudreil m'avoit recommandé en partant à M. de Kerlerec, ſon ſucceſſeur, qui n'a eu aucun égard à ſa recommendation; il a des qualités de cœur bien oppoſées à celles de ſon prédéceſſeur; mais ce nouveau Gouverneur a pour excuſe qu'il n'eſt pas venu de ſi loin ſeulement pour changer d'air. Il me retint à la Nouvelle Orléans, & ne me permit d'aller rejoindre ma garniſon qu'en 1754, par le convoi que commandoit M. de Faverot. Je ne pus trouver de place pour embarquer mes proviſions de voyage, attendu la quantité de pacotilles qui rempliſſoient les batteaux du Roi, je fis à ce ſujet mes juſtes repréſentations à M. de Kerlerec, qui me fit eſſuyer, à cette occaſion, toutes ſortes de déſagrémens. Après quoi, m'ayant demandé ce que j'emportois pour pacotille, je lui répondis, que je n'entendois rien du commerce; qu'étant militaire, Sa Majeſté m'avoit envoyé à la Louiſiane pour la ſervir, que c'étoit en quoi je faiſois conſiſter toute ma gloire; enfin M. de Kerlerec me permit d'aller joindre ma garniſon.

Je partis de la Nouvelle Orléans le 17 Août; mais les batteaux, comme j'ai déjà dit, étoient si chargés de pacotilles, que les glaces nous ayant pris, ils ne purent se rendre aux Illinois; il nous fallut hiverner en chemin, & le convoi n'arriva qu'en Janvier 1755, ce qui occasionna des avaries, & des frais immenses pour le compte du Roi. Les fatigues d'un si long voyage altérerent tellement ma santé, que je fus réduit à toute extrêmité. Je me fis conduire à pied par les Sauvages, & lorsque j'étois fatigué ils me portoient dans une peau de bœuf passée & attachée en forme de hamac, à travers d'un gros bâton, comme une litiere. Ils se relayoient successivement, & je me rendis de cette maniere pour la seconde fois au vieux Fort de Chartres, où je me cabanai en attendant que je pusse avoir un logement dans le nouveau Fort, qui est presque achevé. Il est bâti en pierres, & flanqué de 4 bastions, il peut contenir une garnison de 300 hommes. Je demandai à M. de Macarty la permission d'aller changer l'air chez les Kaokias, qui ne sont qu'à une journée du Fort de Chartres. Le voyage se fait par eau ou par terre. Il y a dans ce poste un petit Fortin sur la rive gauche du Mississipi: c'est la grande route des Illinois en Canada, & le centre du commerce de la Nouvelle France, qui est considérable en pelleteries.

Messieurs de S. Sulpice, qui sont Sei-

gneurs de l'Isle & de la ville de Mont-réal, ont établi en cet endroit une miſſion ſous le titre de la Sainte Famille de Jeſus. Il n'y a que trois Prêtres. J'ai connu particuliérement l'Abbé Mercier, Canadien & grand-Vicaire du pays des Illinois. C'étoit un homme d'une grande probité, dont l'amitié ne pouvoit que m'être utile, par les connoiſſances qu'il avoit acquiſes des mœurs des Sauvages, qu'il édifioit par ſa vertu & ſon déſintéreſſement. La langue du pays lui étoit familiere, & la facilité avec laquelle il la parloit, le ſaiſoit extrêmement conſidérer des Sauvages, qui le conſultoient ſur toutes ſortes de matieres. Il a paſſé 45 ans à cultiver la vigne du Seigneur dans ces contrées éloignées; les nations Sauvages de ces cantons, l'ont toujours reſpecté. Un homme de ce caractere ne pouvoit vivre trop long-tems pour le bonheur de ces Peuples. Ce digne Apôtre de la Louiſiane, fut attaqué pendant le carême d'une maladie de langueur, dont il mourut un vendredi à onze heures & demi du ſoir, expirant en héros Chrétien. Il avoit une préſence d'eſprit admirable; en mon particulier je l'ai beaucoup regreté. Les François & les Sauvages en étoient inconſolables; ceux-ci envoyerent des députés ſuivant leur uſage, pleurer ſur ſon tombeau. Ils y vinrent par bandes, & dès qu'ils étoient près de la maiſon du défunt, ils s'annonçoient par des grands cris, &

des gémiſſemens lamentables. Ces pauvres gens paroiſſoient conſternés, & la douleur étoit peinte ſur leur viſage. Ces Peuples, qu'il nous plaît d'appeller Sauvages, connoiſſent la véritable vertu dans l'homme; celui-ci, pendant preſque toute ſa vie, avoit travaillé à leur ſalut: ils l'appelloient leur pere, ou le Chef de la priere.

Quelle différence de ce Miſſionnaire à un précédent, qui s'attribuoit fauſſement la découverte de la Louiſiane; c'eſt du Pere Hennepin, Récolet, dont je veux vous parler.

Il donna en 1683, une Rélation dont le titre n'eſt pas juſte; car le pays que ce Récolet & le Sieur Decan découvrirent en remontant le Miſſiſſipi, depuis la Riviere des Illinois juſqu'au ſault Saint Antoine, n'eſt pas de la Louiſiane, mais du Canada. Celui d'un ſecond voyage du Pere Hennepin, au V. Recueil des Voyages du Nord, ne l'eſt pas davantage, il porte: Voyage en un pays plus grand que l'Europe, entre la mer glaciale, & le nouveau Mexique; car ſi loin que l'on ait remonté le Miſſiſſipi, on a été encore bien loin de la mer glaciale. Lorſque l'Auteur publia cette ſeconde Relation il étoit brouillé avec M. de la Salle; il paroît même qu'il avoit défenſe de retourner en Amérique, & que ce fut le chagrin qu'il en conçut qui le porta à ſe retirer en Hollande, où il fit imprimer un troiſieme ouvrage intitulé: Nouvelle def-

cription d'un très-grand pays, situé dans l'Amérique entre le nouveau Mexique, & la mer glaciale, avec des réflexions sur les entreprises de M. de la Salle, & autres choses concernant la Description & l'Histoire de l'Amérique Septentrionale.

L'Auteur n'y décharge pas seulement son chagrin sur le Sieur de la Salle, il le fait encore retomber sur la France, dont il se croyoit maltraité. Il pense sauver son honneur en déclarant qu'il étoit né sujet du Roi Catholique (1); mais il devoit penser que c'étoit aux frais de la France qu'il avoit voyagé dans l'Amérique, & que c'étoit au nom du Roi très-Chrétien, que lui & le sieur Décan avoient pris possession des pays qu'ils avoient découverts; il ne craignoit pas même d'avancer que c'étoit avec l'agrément du Roi Catholique, son premier Souverain, qu'il dédioit sa Rélation au Roi d'Angleterre, Guillaume III, & qu'il sollicitoit ce Monarque à faire la conquête de ces vastes régions, à y envoyer des Missionnaires pour enseigner la Religion aux Sauvages. Démarche qui fit rire les Catholiques, & scandalisa les Protestans même, surpris de voir un Religieux qui se disoit Missionnaire & Notaire Apostolique, exhorter un Prince Protestant à fonder une Eglise Romaine dans le nouveau monde. Au reste, tous ses ouvrages sont

(1) Le Pere Hennepin étoit de Douay.

écrits d'un ſtile de déclamateur qui choque par ſon enflure, & révolte par les libertés que ſe donne l'Auteur, & par ſes invectives indécentes ſur ce qui regarde le fond des choſes. Le Pere Hennepin a cru pouvoir profiter du privilege des voyageurs ; auſſi eſt-il fort décrié de ceux qui l'avoient accompagné, qui ont ſouvent proteſté qu'il n'étoit rien moins que véritable dans toutes ſes hiſtoires. On reconnoît qu'il entroit plus de vanité dans ſon entrepriſe, que de véritable zèle à faire des proſélites dans le nouveau monde.

Pendant que j'étois aux Koakias il arriva des Sauvages de la Nation des Oſages. Ils avoient pour Manitou un ſerpent deſſéché d'une groſſeur énorme. Ces Peuples raconterent que cet animal prodigieux avoit fait beaucoup de ravage dans leur pays, qu'il avaloit un chat tigré entier ; qu'en conſéquence ils lui avoient déclaré la guerre, & avoient été l'attaquer. Ils le ſuivirent à la trace ; mais les balles ni les fleches ne pouvoient pénétrer dans ſon corps, qui étoit couvert d'une écaille fort dure, à-peu-près comme celle d'un crocodille. Ils parvinrent cependant à le mettre à mort en lui tirant pluſieurs coups de fuſils & de fleches qui lui creverent les yeux. Celui qui l'avoit tué en portoit l'empreinte ſur ſon corps, de la maniere dont les Akançás m'imprimerent le chevreuil dont j'ai déja parlé. Voici comme ils font cette impreſſion. Ils deſſi-

nent avec du noir ou de la poudre à canon la figure de l'objet ou de l'animal qu'ils veulent repréſenter ſur la chair ; après quoi, on pique avec une ou pluſieurs éguilles, la peau juſqu'au ſang, puis on frotte légérement la figure avec une éponge fine, trempée dans une diſſolution de ſel de roche ; ce qui mêle le ſang avec le noir, en criſpant la peau piquée, & rend la figure ineffaçable ; cela ne ſe fait pas ſans douleur; mais comme c'eſt une ſorte de chevalerie où l'on n'eſt admis que pour des actions éclatantes, on l'endure avec plaiſir, afin de paſſer pour homme de valeur. Ces marques de diſtinction ſe multiplient à meſure qu'ils font des actions d'éclat à la guerre.

Si quelqu'un d'entr'eux s'aviſoit de ſe faire piquer ſans s'être diſtingué dans les combats, il ſeroit dégradé, & regardé comme un lâche, indigne de l'honneur qui n'eſt dû qu'à ceux qui expoſent généreuſement leur vie pour la défenſe de la patrie. Ils n'ont même de conſidération pour les fils des Caciques, qu'autant qu'ils ſont braves & vertueux, à l'exemple de leur pere, & de leurs ancêtres.

J'ai vu un Sauvage qui, ne s'étant jamais ſignalé pour la défenſe de ſa Nation, s'aviſa néanmoins de ſe faire piquer, ou calquer une marque de diſtinction, pour en impoſer à ceux qui ne jugent que ſur les apparences. Ce fanfaron vouloit paſſer pour un homme de valeur, dans l'intention d'obte-

nir en mariage une des plus jolies filles de ſa Nation, qui, toute Sauvage qu'elle étoit, ne laiſſoit pas d'avoir de l'ambition. Comme il étoit ſur le point de conclure avec les parents de ſa prétendue, les guerriers indignés de voir un poltron faire trophée d'une marque qui n'eſt dûe qu'au mérite militaire, tinrent une aſſemblée de Chefs de guerre, pour réprimer une telle audace. Le Conſeil arrêta qu'afin d'obvier à des pareils abus qui confondroient les gens de cœur avec les lâches, le faux brave qui s'étoit induement décoré d'un caſſe-tête ſur la peau, ſans jamais avoir *fait coup* à la guerre, auroit l'empreinte arrachée, c'eſt-à-dire, la place écorchée, & qu'on en feroit autant à tous ceux qui ſe trouveroient dans le même cas.

Comme il n'y avoit point de grace à eſpérer, & que ſa condamnation étoit prononcée par un arrêt de ce Sénat Sauvage, jaloux de maintenir l'honneur de la Nation, je m'offris, par commiſération pour ce malheureux, de faire la médecine Françoiſe en ſa faveur; j'aſſurai que je lui enleverois la peau & la marque ſans lui faire de mal; & que par la vertu de mon remede, ſon ſang ſe changeroit en eau. Les Sauvages ignorant mon ſecret, croyoient que je me mocquois d'eux; contrefaiſant donc les *Jongleurs*, je fis avaler au faux brave plein une calebaſſe de ſirop d'érable, dans lequel j'avois mis une doſe d'opium; & dans l'in-

tervalle de ſon ſommeil, j'appliquai, ſur l'empreinte du caſſe-tête qu'il portoit ſur ſa poitrine, des mouches cantarides, puis des feuilles de plantin qui lui cauſerent des ampoules ou tumeurs; la peau & la marque tomberent, & il n'en ſortit qu'une eau ſéreuſe. Cette façon d'opérer ſurprit beaucoup les *Jongleurs*, qui ignoroient les propriétés des mouches cantarides, fort communes dans l'Amérique Septentrionale. Elles donnent de la lumière la nuit, on peut même lire les caracteres les plus fins, en les approchant près des lettres, & en ſuivant la ligne.

On retrouve ſouvent dans les mœurs des Sauvages, l'équivalent de celles des Européens, quelqu'oppoſées qu'elles paroiſſent entr'elles. L'exemple ſuivant en eſt une preuve.

Un Officier du Régiment de l'Iſle de France, étant devenu amoureux d'une Demoiſelle à Paris en 1749, la mere de cette fille dit qu'elle la lui accorderoit volontiers s'il étoit décoré de la croix de Saint Louis. L'amour le porta auſſi-tôt pour accélérer ſon mariage, à prendre de lui-même cette diſtinction, que le Roi ſeul peut donner. Déjà la Dame le regarde comme gendre: mais quelques jours après, le faux Chevalier eſt rencontré par haſard par un Officier de ſon Régiment, qui, étant ſon ancien dans le ſervice, eſt bien ſurpris de voir ſon cadet décoré avant lui. Celui-ci ayant répondu qu'on

qu'on vient à bout de tout avec des protections, l'ancien Officier, qui ne favoit pas le myftere, va auffitôt trouver M. d'Argenfon, & lui repréfente l'injuftice qu'on venoit de lui faire, en donnant la Croix de Saint Louis à fon cadet. Le miniftre nie que cela foit, & fe fait apporter la feuille de la derniere promotion; l'officier ne fe trouvant point compris, eft arrêté & traduit au Tribunal des Maréchaux de France. On tint, à ce fujet, aux Invalides un confeil de guerre où préfida le Maréchal de Belle-Ifle. Le faux Chevalier fut jugé à avoir la Croix arrachée, à être dégradé, & condamné à être renfermé pendant 20 ans dans une Citadelle.

Quant aux femmes Sauvages, elles peuvent fans conféquence fe faire faire des empreintes par tout le corps; j'en ai vu plufieurs qui étoient piquées jufques fur le fein, quoique cette partie foit extrêmement délicate & fenfible, mais elles l'endurent avec fermeté, de même que les hommes, pour leur plaire & en paroître plus belles.

Pour revenir au Manitou des Ofages, j'aurois voulu avoir cette prétendue Relique en ma poffeffion pour en orner votre cabinet d'hiftoire naturelle; j'en voulus traiter avec le Prêtre qui la deffervoit, lui offrant en échange des Marchandifes d'Europe, & lui repréfentant que le culte qu'il rendoit à cet animal étoit un abus, qu'il

falloit, ainsi que nous, reconnoître le Grand Esprit, ou l'Auteur de la Nature ; mais ce rusé Ministre du Diable, en avouant que ses compatriotes grossiers & superstitieux adoroient tout ce qui n'est pas selon l'ordre commun, me dit qu'il prétendoit retirer beaucoup de son Manitou, qu'étant Médecin & Jongleur, il leur faisoit accroire aisément que le Dieu mangeoit la nuit avec l'Esprit malin, & qu'il falloit lui apporter des vivres dans sa cabane, avec des peaux fines pour le parer.

C'est ainsi que cet imposteur, par ses discours artificieux, accrédite l'erreur & le préjugé de ces pauvres ignorans. Ces sortes de Devins leur font entendre qu'ils conversent avec l'esprit de ténebres, que les Sauvages craignent beaucoup, comme ne sachant faire que du mal. Quant au Grand Esprit, ils disent qu'étant bon il ne peut pas leur nuire.

Je finirai cette Lettre par le récit de la mort tragique d'un Sauvage de la Nation des *Collapissas*, qui s'est sacrifié pour son fils ; je l'ai admiré comme un événement héroïque, & qui met le comble à la générosité humaine. Un *Chactas*, parlant un jour fort mal des François, & disant que les *Collapissas* étoient leurs *chiens*, pour dire leurs esclaves, l'un de ceux-ci indigné d'entendre des paroles aussi injurieuses, le tua d'un coup de fusil. La Nation des *Chactas*, la plus nombreuse & la plus guerriere

du continent, s'arma auſſitôt, & envoya des députés à la Nouvelle Orléans pour demander au Gouverneur la tête du meurtrier, qui s'étoit mis ſous la protection des François. Ceux-ci offrirent des préſents pour aſſoupir cette querelle; mais la terrible Nation des *Chactas* ne vouloit rien accepter; elle menaça même d'exterminer le village des *Collapiſſas*. Alors on fut obligé, pour éviter l'effuſion de ſang, de leur livrer ce malheureux Sauvage. Le Sieur Ferrand, commandant le poſte des Allemands ſur la rive droite du Miſſiſſipi, fut chargé de cette commiſſion. Le rendez-vous fut à cet effet donné entre le village Collapiſſa, & le poſte des Allemands, où ſe fit le ſacrifice de la maniere ſuivante.

Le Sauvage victime ſe nommoit *Tichou Mingo*, c'eſt-à-dire, valet de Cacique. Il harangua debout, ſuivant l'uſage de ces Peuples, en diſant: „ Je ſuis un véritable „ homme, c'eſt-à-dire, je ne crains point „ la mort, mais je plains le ſort d'une fem„ me & de quatre enfants, que je laiſſe „ après moi dans un âge fort tendre, & „ mon pere & ma mere qui ſont vieux, & „ que je faiſois ſubſiſter par ma chaſſe (1); „ je les recommande aux François, puiſ„ que c'eſt pour avoir pris leur parti que „ je ſuis ſacrifié.

A peine avoit-il achevé cette courte &

(1) C'étoit le meilleur chaſſeur de la Nation.

pathétique harangue, que ce bon & tendre pere, pénétré de l'amitié filiale, se leva aussitôt & parla en ces termes : „ C'est de „ valeur (1) que mon fils meurt. Mais „ étant jeune & vigoureux, il est plus ca„ pable que moi de nourrir sa mere, sa „ femme, & quatre jeunes enfans; il est „ donc nécessaire qu'il reste sur terre pour „ en prendre soin. Quant à moi, qui suis „ sur la fin de ma carriere, j'ai vécu assez, „ je souhaite même que mon fils vienne à „ mon âge, pour élever mes petits enfans. „ Je ne suis plus bon à rien : quelques an„ nées de plus ou de moins me sont indiffé„ rentes. J'ai vécu en homme, je veux „ mourir de même, c'est pourquoi je vais „ prendre sa place (2) ".

A ces paroles, qui exprimoient l'amour paternel d'une maniere aussi forte que touchante, sa femme, son fils, sa belle-fille, & ses petits enfans fondoient en larmes autour du tendre & courageux vieillard; il les embrassa pour la derniere fois, & les exhorta à être toujours fidelles aux François, & à mourir plutôt que de les trahir

(1) Le terme de valeur est un mot qui signifie, en leur langue, ce qui est fort ou extraordinaire.

(2) Ces Peuples suivent la Loi du Talion, la mort se venge par la mort, & il suffit que ce soit quelqu'un de la Nation, quand même il ne seroit pas parent; on n'en excepte que les Esclaves.

par aucune lâcheté indigne de son sang; enfin il leur dit que sa mort étoit un sacrifice nécessaire à la Nation, & qu'il étoit content & glorieux de le lui faire. En achevant ces dernieres paroles, il présenta sa tête aux parents du mort, qui l'accepterent. Après cela il s'étendit sur un tronc d'arbre, & aussitôt on la lui fit sauter d'un coup de hache.

Tout fut assoupi par cette mort; mais le jeune homme fut contraint de leur livrer la tête de son pere (1); en la ramassant, il lui adressa ces mots: „ Pardonne-moi ta „ mort, & souviens-toi de moi au pays „ des ames. Tous les François, qui assisterent à cette tragédie, furent attendris jusqu'aux larmes, en admirant la constance héroïque de ce vénérable vieillard, dont la vertu est comparable à ce célèbre Orateur Romain, qui, dans le tems du Triumvirat, fut caché par son fils. Celui-ci étoit cruellement tourmenté pour décéler son pere, qui, ne pouvant plus supporter qu'on fit souffrir ainsi un fils si tendre & si vertueux, vint se présenter aux meurtriers, & pria les soldats de le tuer, & de sauver la vie à son fils: le fils les conjura de le faire mourir & d'épargner les jours de son pere; mais les soldats plus barbares que les Sauvages, les firent mourir

(1) Ils la mirent au bout d'une perche, & l'emporterent comme en trophée dans leur Tribu.

enſemble, en même tems & au même endroit.

M. Ferrand, compagnon de mon dernier voyage aux Illinois, tomba dans le Miſſiſſipi pendant la ſaiſon la plus rigoureuſe, en faiſant manœuvrer les ſoldats, & au moment que la rapidité de ce Fleuve l'entraînoit dans un goufre, un chaſſeur Akanças, qui s'étoit heureuſement embarqué dans ſon batteau pour le traverſer, le ſauva du précipice. L'Officier lui dit qu'il eſpéroit, dans la ſuite, récompenſer généreuſement le ſervice qu'il lui avoit rendu: au premier mot qu'il proféra pour l'en aſſurer, le Sauvage lui répondit qu'il n'avoit fait que le devoir d'un frere, qui doit ſecourir les malheureux dans le danger, que le *Grand Eſprit* lui ayant donné l'art de nager comme un poiſſon, il ne pouvoit mieux l'employer qu'à ſauver ſon ſemblable.

Les Sauvages, hommes & femmes, apprennent à nager dès leur plus tendre jeuneſſe. J'ai vu ſouvent les meres mettre leurs enfans dans une mare d'eau claire, & je prenois un plaiſir extrême de voir ces petits innocents nager naturellement comme une grenouille. Une pareille éducation ne vaudroit-elle pas bien toutes celles dont on fait tant de cas en Europe? La queſtion que je traite ici eſt de la derniere conſéquence, ſur-tout dans un pays où preſque tous les voyages ſe font par eau.

Je ne m'arrêterai pas fur ces détails qui pourroient enfin ennuyer : je dirai feulement, que fuivant la faine raifon, la premiere chofe qui eft dans la nature, c'eft de favoir conferver fon exiftence, & qu'il feroit à fouhaiter que les meres Européennes imitaffent en cela les Américaines, comme de nourrir elles-mêmes leurs enfans. Cet acte, dicté par la nature, empêcheroit bien des accidens dans des enfans fuppofés être légitimes: & fans citer plufieurs faits à cet égard rapportés dans les Caufes Célebres, j'ai ici fous mes yeux un exemple tout récent des inconvéniens qui font caufés très-fouvent par ces nourrices mercénaires. Un Gentilhomme, Officier de mon détachement, a été perdu long-tems en nourrice. Auffitôt qu'il fut né à Paris, on l'envoya dans le fond de la Normandie, & il n'a été reconnu de fes parents qu'à l'âge de 22 ans, par un effet du hafard, après avoir effuyé pendant ce tems toutes fortes de miferes & de périls.

Je me fouviens qu'en 1749, étant fur la route de Paris à Arpajon, je fus témoin oculaire d'un accident qui arriva à une de ces petites victimes que les parents éloignent de leur vue pour n'être pas importunés par leurs cris. La nourrice chargée de cet enfant, l'avoit mis dans fon tablier; lorfqu'elle voulut monter dans une de ces grandes voitures deftinées pour ces voyages, fon tablier, qui étoit noué par der-

riere, ſe dénoua & l'enfant tomba mort ſur le pavé.

Qu'il me ſoit permis de dire en paſſant, qu'il y a une différence totale entre la façon de penſer des Européennes, & celle des Indiennes :

Du moins votre groſſiere & farouche droiture
Suit les premieres loix de la ſimple nature.
Jumonville, Poëme de M. Thomas.

Elles ſe croiroient déshonorées ſi elles abandonnoient leurs enfants aux ſoins d'une femme extrêmement éloignée de leur vue; elles ne craignent point, comme les Européennes, de voir diminuer les témoignages de la tendreſſe de leurs maris, pour avoir porté dans leurs flancs le gage de leur mutuel amour ; mais au contraire, l'accroiſſement de la flamme eſt réciproque, & le plaiſir de voir perpétuer ſon eſpece, & de ſe voir revivre journellement dans une petite créature, à qui elles ont donné le jour, les dédommage infiniment des peines qu'elles ont à ſupporter.

Les Dames blanches que nous appellons Créoles, ſuivent en Amérique l'uſage des Européennes, en dédaignant d'allaiter leurs enfants; elles les livrent, au ſortir de leur ſein, à une Eſclave noire, baſanée, ou rouge, ſans penſer qu'elle peut avoir le ſang corrompu. Pluſieurs habiles Médecins ont démontré phyſiquement, que le

lait

lait influe ſur les inclinations des jeunes nourriſſons. J'ai vu ſouvent en Amérique d'innocentes victimes de la vie déréglée de leurs nourrices: ce qui eſt funeſte à la propagation de l'eſpece humaine. Je laiſſe cette matiere à traiter à Meſſieurs de la Faculté, ils s'en acquitteront mieux que moi.

Je finis, en vous aſſurant que je ſuis, Monſieur, &c.

Aux Illinois, le 21 *Juillet* 1756.

P. S. Un Courier Sauvage qui vient d'arriver nous apprend l'agréable nouvelle de la priſe de Choaguen, & de ſes dépendances, ſur le fameux lac Ontario.

La garniſon de cette place, au nombre de 1500 hommes de troupes réglées, s'eſt rendue priſonniere de guerre; elle a accepté les articles de la capitulation, qu'il a plu à M. de Montcalm de leur accorder; ce Général a envoyé auſſitôt à Quebec, les 5 drapeaux des Régimens qui étoient dans la place.

M. Rigaud (1), Gouverneur des trois rivieres, commandoit les Canadiens & les Sauvages, il s'étoit emparé d'un poſte avan-

(1) Frere de M le Marquis de Vaudreuil, revenu en Amérique avec le titre de Gouverneur général du Canada, & de la nouvelle France.

tageux, pour s'oppofer à tout fecours, & à la retraite de l'ennemi.

Les troupes de terre, celles de la Colonie, les Canadiens & les Sauvages fe font également diftingués; nous ne favons point encore le nombre d'hommes que les ennemis ont perdu; on fait feulement que leur Général a été tué dès le commencement de l'attaque; de notre côté nous n'avons perdu, dans cette glorieufe expédition, que trois foldats. M. de Bourlamaque, Colonel d'Infanterie, a éte légèrement bleffé avec fept ou huit Canadiens; mais malheureufement M. Decomble, Ingénieur, a été tué d'un coup de fufil par un de nos Sauvages qui le prit pour un Anglois, à caufe de fon uniforme, qui étoit différent de celui des autres Officiers François.

Le Marquis de Montcalm eft occupé à détruire les Forts de Choaguen, & à faire paffer à Frontenac les vivres & les munitions qu'on y a trouvés, ainfi que cent piéces de canons.



LETTRE IX.

Au Même.

Départ de l'Auteur de chez les Kaokias, pour se rendre au Fort de Chartres. Ses Observations sur la population de l'Amérique. Description d'une Caravane d'Eléphans arrivés aux environs de la riviere d'Oyo.

MONSIEUR,

SUIVANT toute apparence, voici la derniere lettre que je vous écrirai des Illinois, je me dispose à partir par ordonnance des Médecins, qui ont jugé nécessaire que je repasse en France, pour aller prendre les bains de Bourbonne, afin de prévenir les suites fâcheuses d'un coup de feu que j'ai reçu, il y a long-tems, à l'assaut du Château-Dauphin (1).

(1) Place forte en Piémont, sur le sommet d'une montagne des Alpes. Cette place fut enlevée le 19 Juillet 1744, sous les ordres de Mgr. le Prince de Conti.

La Brigade de Poitou commandée par le brave

Il eſt arrivé hier ici un exprès, dépêché du Fort du Quêne à notre Commandant, par lequel nous apprenons que les Anglois font de grands préparatifs pour revenir attaquer ce poſte. M. de Macarty a fait partir un convoi de vivres pour ravitailler le Fort. Le Chevalier de Villiers le commande à ma place, ma mauvaiſe ſanté ne m'a pas permis d'entreprendre ce voyage ; il m'auroit mis à portée d'examiner ſur la route l'endroit où un Sauvage trouva des dents d'éléphans, dont il me donna une mâcheliere qui peſoit environ 6 liv. & demie.

En 1735, les Canadiens qui venoient faire la guerre aux Tchicachas, trouverent aux environs de la belle riviere ou l'Oyo, les ſqueletes de ſept éléphans ; ce qui me fait préſumer que la Louiſiane tient à l'Inde, & que ces éléphans y ſont venus d'Aſie par la partie de l'Oueſt que nous ne connoiſſons pas encore ; une troupe de ces animaux s'étant égarée, ſera entrée dans ce nouveau continent, & ayant toujours marché en terre ferme & dans les fôrets, les Sauvages d'alors qui n'avoient point encore l'uſage des armes à feu, n'auront pû les détruire entiérement ; il en aura pu arriver ſept à l'endroit où j'ai dit, &

M. de Chevert, ſe diſtingua dans cette action par une valeur qui n'eſt pas commune, & qui a fait l'admiration de l'Europe. *Voyez les Journaux du tems.*

qu'on a marqué d'une croix sur la carte de la Louisiane. Les éléphans se trouverent apparemment dans une terre marécageuse, où la masse énorme de leurs corps les ayant fait enfoncer jusqu'au ventre, les aura forcés de rester.

En 1752, le Baron de Porneuf qui commandoit le Fort François au Pays des Missouris, reçut des Sauvages de cette nation la peau d'un animal jusqu'à présent inconnu en Amérique. L'Officier l'envoya en présent à Madame la Marquise de Vaudreuil qui en fit un manchon; cet animal pouvoit être une fois aussi gros qu'un renard d'Europe, son poil étoit aussi fin & aussi doux que du velour, taché ou marqué de noir & blanc moiré.

Plusieurs Auteurs prétendent que c'est par la nouvelle Zemble ou l'isle de Carambicée située au N. de l'ancien continent, que l'on a pu passer sur la glace, & continuer sa route jusqu'au Groenland ; ils pensent que c'est le chemin qu'ont pris ceux qui premiérement ont été habiter l'Amérique, & que le détroit qui la sépare de la terre ferme, a en sa partie orientale de hautes montagnes de glace; mais tous ceux qui ont voulu tenter un passage aux Indes par cette partie du Nord, ont été mangés par des Ours blancs, ou ont péri au milieu des glaces.

Voici mon observation à ce sujet: si les hommes avoient passé par-là pour habiter

l'Amérique, ils auroient probablement préféré le Canada, la nouvelle Angleterre, & la Louisiane, dont les parties les plus boréales sont analogues à leur pays: au contraire, on sçait que lorsque les François & les Anglois découvrirent l'Amérique septentrionale, il n'y avoit que très-peu d'habitans, au lieu que les Espagnols qui firent la conquête du Mexique & du Pérou, trouverent des Rois & des Empereurs qui mettoient sur pied des armées nombreuses, & qui sacrifioient tous les ans 20000 captifs à leurs faux Dieux. On a donc lieu de conjecturer que les hommes ont passé en Amérique par la partie de l'Ouest, du Mexique & de la Louisiane. (1) Les éléphans qui y sont venus sont encore une preuve qui vient à l'appui de mes observations. De plus quand j'ai interrogé les Sauvages nommés les *Sioux des prairies*, qui sont des Peuples errans, ils m'ont répondu qu'ils avoient entendu dire par d'autres Sauvages, qu'à l'Ouest de leur Pays, il y avoit des hommes habillés qui navigeoient sur de grands lacs d'eau salée avec de grandes pirogues; (2) qu'ils

(1) Elle confine le Canada par le Nord-Est, elle tient par l'Est à la Floride & aux Colonies Angloises, & par l'Ouest au nouveau Mexique. Ses bornes du Nord-Ouest ne sont point déterminées.

(2) Les Sauvages appellent la mer le grand lac, & les vaisseaux de grandes pirogues.

habitoient dans de grands Villages bâtis en pierre blanche ; que les habitans obéiſſoient à un grand Chef deſpotique qui mettoit des armées formidables en campagne.

De plus les Mexiquains adorent les Idoles comme les Indiens ; les Sauvages Natchez ont un Temple & un culte. On a remarqué dans leurs idiômes des termes Chinois. Une partie des Sauvages ſe coupent ou s'arrachent les cheveux, & n'en ont qu'une touffe taillée, comme une couronne de moine, qui leur ſert à attacher des plumes de différentes couleurs. Ils ne ſe rognent jamais les ongles ; c'eſt à la Chine une marque de nobleſſe de porter les ongles de la main droite fort longs.

En ſuppoſant que les hommes ayent paſſé de notre continent en Amérique, la race des hommes blancs ſe feroit perpétuée ; puiſque nous voyons que depuis deux ſiecles & demi que Chriſtophe Colomb découvrit ce nouveau Monde, les Européens qui s'y ſont établis, y conſervent de génération en génération la blancheur de leurs ancêtres. Les animaux qu'on y a trouvés ſont tous différents des nôtres ; & même ni Pline, ni les autres Naturaliſtes n'en font aucune mention. Nous devons nous contenter d'admirer avec reſpect l'ouvrage du Créateur, ſans vouloir approfondir ſes ſecrets.

J'ajouterai ici en passant, que quand les Espagnols découvrirent les Isles de St. Domingue & de Cuba, ils les trouverent très-peuplées de Sauvages, qu'ils égorgerent sous prétexte de religion, afin d'être possesseurs de leur or. C'est delà qu'un Cacique ou roitelet de cette Isle s'étant sauvé des mains des Espagnols fit entendre à ses gens que l'or étoit le Dieu de leurs ennemis, puisqu'ils venoient de si loin & avec tant de risques pour le posséder, qu'il falloit tout abandonner pour avoir du repos. Un autre de ces Caciques étant condamné au feu par l'Inquisition, fut sollicité par un Jésuite de se faire chrétien, afin d'aller en Paradis: mais il protesta hautement qu'il n'y vouloit point aller, s'il y avoit des Espagnols. Ces malheureux Sauvages les avoient tellement en horreur, qu'ils s'abstenoient de voir leurs femmes, dans la crainte de faire des esclaves à de tels maîtres: lorsqu'ils se sont avisés d'en manger, ç'a été plutôt pour se venger que par goût; ils disoient franchement que la chair d'un Espagnol ne valoit rien.

J'ai oublié de vous dire dans ma derniere letre, que j'ai été convié au festin de guerre, que le grand Chef des Illinois a donné pour lever des guerriers & marcher avec le Chevalier de Villiers. Celui-ci obtint la permission du Commandant de lever un parti de François & de Sauvages, pour al-

ler venger la mort de M. de Jumonville ſon frere, aſſaſſiné par les Anglois avant la guerre.

Inſtruits dans leurs déſerts de l'horrible attentat,
Les farouches humains, enfants de ce climat,
Viennent de toutes parts pour hâter la vengeance,
Pour joindre leur maſſue aux foudres de la France.

Jumonville, Poëme par M. Thomas.

Le Grand Chef des Illinois s'appelle *Papapé-changouhias*; il eſt allié à pluſieurs François de diſtinction établis chez ces Peuples. Ce Cacique a ſuccédé au Prince Tamaroas, ſurnommé Chikagou, mort en 1754. Il eſt décoré de la médaille du défunt : ce Seigneur Illinois a fait voir aux François qu'il étoit digne de la porter, par ſon attachement pour notre Nation; le détachement du Chevalier de Villiers (1) étant prêt à partir, *Papapé-changou-*

(1) Il ne faut point confondre M. de Villiers, ſurnommé le Grand Villiers, qui fut venger la mort de Jumonville immédiatement après ſon aſſaſſinat en 1753, avec le Chevalier de Villiers, qui commandoit ce détachement.

Voyez le Poëme qu'a fait le célèbre M. Thomas à ce ſujet.

Des ſept freres qui compoſoient la famille de Villiers, ſix ont été tués pour la défenſe de la patrie en Canada. Le Chevalier de Villiers eſt le dernier qui fut fait priſonnier à l'affaire de Niagara en

hias voulut lui ſervir de güide avec ſes guerriers. Ils partirent du Fort de Chartres le premier Avril 1756. Ils arriverent vers la fin de Mai ſur les frontieres de la Virginie, où les Anglois avoient un Fortin entouré de gros pieux. Les Sauvages en approcherent à la faveur de la nuit, portant chacun une faſcine de bois gras & combuſtible qu'ils allumerent aux pieux de ce Fort. L'Officier Anglois qui commandoit, ayant paru pour le faire éteindre, un Sauvage l'ajuſta à la clarté des flammes, & le tua d'un coup de fuſil. Ce même Sauvage cria en leur langue, „ rendez-vous, chiens „ d'Anglois que vous êtes, ſinon vous ſerez brûlés ou mangés. Les Soldats intimidés par ces menaces, & n'ayant plus de Commandant, ſe rendirent le lendemain matin à diſcrétion; les Sauvages alors les lierent deux à deux comme captifs, à l'exception du Sergent, qu'un Sauvage du parti reconnut pour en avoir reçu autrefois des coups de bâton en tems de paix. Ce malheureux Sergent fut la victime du reſſentiment de ces Barbares, qui le brûlerent ſans miſéricorde. J'ai dit que les Sauvages ne pardonnent jamais, & qu'ils ſe regardent comme libres & indépendants : c'eſt pourquoi il faut bien prendre garde

1759, dans le parti que commandoit le brave M. Aubry: cet Officier avoit défait un corps de troupes Angloiſes au Fort du Quêne.

de les frapper, car tôt ou tard ils s'en vengent.

Les Prisonniers Anglois, au nombre de 40, faits dans ce Fort, furent partagés entre les François & les Sauvages qui les dépouillerent suivant leur usage, leur arracherent la barbe & les cheveux, & à la priere des François les firent seulement esclaves. Mais les Officiers François & les habitans des Illinois plus humains, se cottiserent entre eux, & par commisération les racheterent, en faisant un présent à cette Nation qui les traitoit comme des chiens, par la seule raison qu'ils étoient nos ennemis, & pour se faire valoir auprès de nous.

Du Village des Kaokias, on arrive chez les Péorias, alliés des Illinois, par une belle & grande prairie qui peut avoir 25 lieues de long. Les Sauvages qui m'accompagnoient, tuerent à coups de bâton de petits oiseaux qu'ils appellent becs fraizes. Ces oiseaux, dont le plumage est varié de différentes couleurs, sont aussi bons que des becafigues de Province. Les Sauvages m'ont dit qu'ils étoient passagers, que tous les ans ils se rassembloient, comme des moineaux, pour venir bequeter les fraises de cette prairie, qui en est toute rouge dans la saison. Le Village des Péorias est situé sur le bord d'une petite riviere, & fortifié à la maniere des Amériquains, c'est-à-dire, entouré de gros pieux.

Quand nous y fumes arrivés, je demandai où étoit l'habitation du Chef; on me conduisit à une grande cabane où toute la Nation étoit assemblée à l'occasion d'un parti de Guerriers qui avoit été battu par la Nation des Renards, leurs ennemis mortels.

Je fus bien accueilli du Cacique & de ses premiers Guerriers, qui vinrent les uns après les autres me serrer la main en signe d'amitié, en disant: hau! hau! ce qui veut dire : *sois le bien-venu.* Aussitôt un jeune Sauvage ou un Esclave alluma le calumet de paix, & le Chef me le présenta pour fumer suivant l'usage ordinaire.

Après les premieres civilités, on m'apporta une calebasse pleine de suc végétal d'un arbre qu'on appelle érable. Les Sauvages le tirent au mois de Janvier, en y faisant un trou au pied avec une vrille à laquelle ils adaptent une canule. Il en découle au premier dégel environ une barrique d'eau, ou de jus, qu'ils font bouillir jusqu'à ce qu'il soit réduit en sirop, lequel étant rebouilli, se convertit en sucre un peu roux, & semblable à la manne de Calabre; les Apoticaires le préferent justement au sucre de cannes. Les François établis aux Illinois, ont appris des Sauvages la façon d'en faire. Ce sirop est très-bon pour les rhumes, & pour les poitrinaires.

A l'issue de l'assemblée, on m'apporta

du pain de Pliakmine, des pieds d'ours, des queues de castors; je mangeai aussi du chien, plutôt par complaisance que par goût; mais j'ai pris pour maxime qu'il falloit dans l'occurrence se conformer au génie des Peuples avec lesquels on est obligé de vivre, & affecter leurs manieres pour se les concilier; à l'entremêt, on m'apporta plein une gamelle de bouillie de sagamité assaisonnée avec du sirop d'érable, ragoût sauvage, assez bon & très rafraîchissant. A la fin du repas, on me servit pour dessert des bluets, sorte de fruits secs, & aussi bons que des raisins de corinthe; ils sont très-communs au pays des Illinois.

Le lendemain j'apperçus un nombreux peuple répandu dans la campagne : l'assemblée étoit pour une danse de Religion en honneur du nouveau *Manitou*; les Prêtres étoient habillés d'une maniere qui me frappa : leurs corps étoient barbouillés d'une terre glaise avec des desseins burlesques, ils avoient le visage peint en rouge, bleu, blanc, jaune, vert & noir. Le Grand-Prêtre avoit sur sa tête un bonnet de plumes en façon de couronne, & pour agrément une paire de cornes de bouc sauvage (1); je vous avoue que l'équipage de ce Prélat m'excita à rire. Comme ces

(1) Ces animaux se trouvent chez les Missouris, leurs cornes sont d'un beau noir, & recourbées.

fortes de cérémonies font férieufes, on doit prendre garde d'éclater, ce feroit une indécence, & une irréligion parmi eux: auffi les Sauvages n'interrompent jamais les Catholiques dans l'exercice du culte qu'ils rendent au vrai Dieu. Mais quel fpectacle s'offre ici à ma vue! J'apperçois un monftre vivant érigé en divinité! J'étois à la porte du Temple du faux Dieu: le Maître de la cérémonie me pria d'y entrer (1); je n'étois pas encore au fait de leurs ufages, j'en eus quelque répugnance; mais un des Sauvages qui m'accompagnoit, s'appercevant de mon embarras, me fit connoître que fi je n'entrois pas, ces Peuples prendroient mon refus pour une injure, ou du moins pour un mépris. Ce difcours me détermina, j'entrai: voici le portrait du *Manitou*: fa tête s'avançoit fur fon eftomac, elle reffembloit à celle d'un bouc, fes oreilles à celles d'un loup-cervier, avec un poil femblable, fes pieds, fes mains, fes cuiffes & fes jambes étoient de peau, & de forme humaine: cette fauffe divinité pouvoit être âgée d'environ fix mois, les Sauvages l'avoient trouvée dans les bois au

(1) Le Prêtre prépofé pour la garde du Temple, avant de faire fon oblation, s'oignoit le corps de réfine, enfuite il femoit du duvet de cigne, ou du poil de caftor fur cette gomme fondue, & dans cet équipage ridicule il danfoit en l'honneur du faux Dieu.

pied d'une chaîne de montagnes qu'on appelle montagnes de Sainte-Barbe, qui communique aux riches mines de Santa-Fé au Mexique. La convocation de l'aſſemblée générale de la Nation, étoit pour implorer ſa protection contre leurs ennemis.

Je fis entendre à ces pauvres ignorans que leur *Manitou* étoit un mauvais génie, & la preuve que je leur en donnai, étoit qu'il avoit permis que la Nation des Renards, leurs plus cruels ennemis, remportât un avantage ſur leurs compatriotes; qu'ils devoient le quitter au plutôt, & ſe venger ſur cet eſprit mauvais; ils me répondirent, *tikalabé*, *houé ni gué*, c'eſt-à-dire, nous te croyons, tu as raiſon. On recueillit les voix, & le réſultat fut qu'il ſeroit brûlé vif. Le Grand-Prêtre ou Sacrificateur lui prononça ſa ſentence, elle étoit conçue en ces termes, ſuivant le rapport de l'Interprête: „ Monſtre engendré des excrémens „ du mauvais Eſprit, pour le malheur de „ notre Nation, qui mal aviſée t'a pris „ pour *Manitou*; tu n'as point eu d'égard „ aux offrandes qu'elle te fait, tu as ſouffert qu'un parti de nos compatriotes ait „ été battu, & fait eſclave par nos ennemis que tu protege ouvertement, tous „ les vieillards aſſemblés ont délibéré „ d'une voix unanime, & de l'avis du „ Chef des guerriers blancs, que pour expier ton ingratitude envers nous, tu ſe-

„ ras brûlé vif. " La fin de la ſentence de mort du faux Dieu vivant, fut terminée par les cris des aſſiſtants en diſant, *hou*, *hou*, *hou*, *hou*, *hou*.

Comme j'avois envie d'avoir ce monſtre, n'ayant pû obtenir celui dont je vous ai déja parlé, voici comme je m'y pris: je m'adreſſai au devin à qui je fis un petit préſent, & je lui fis dire par mon interprête de perſuader à ſes compatriotes, que s'ils brûloient ce génie de mauvaiſe augure, il pourroit renaître de ſes cendres un autre monſtre qui leur ſeroit funeſte; & que j'allois paſſer le grand lac exprès pour les en délivrer. Il goûta mes raiſons, & moyennant la petite générofité que je lui fis pour appuyer ma parole, la propoſition fut agréée, & la peine du feu commuée en celle d'être aſſommé à coups de maſſue ou de caſſe-tête; mon but étant d'avoir le faux Dieu ſans être mutilé, je fis encore dire qu'il falloit le livrer à mes gens qui l'étrangleroient: que ſi quelqu'un de la Nation le tuoit, il pourroit lui en arriver malheur; ils approuverent encore mes raiſons qu'ils dirent être juſtes. Enfin ils me l'abandonnerent, à condition que je l'éloignerois de leurs terres. Il fut donc étranglé; mais n'ayant point d'eſprit de vin ni d'eau de vie pour le conſerver, j'ai été obligé de le faire diſſéquer pour pouvoir l'emporter en France, afin de ſatisfaire votre

votre curiosité pour l'Histoire Naturelle (1).

Je vais finir cette Lettre par un autre trait de la superstition de ces Peuples, & du culte qu'ils rendent à des animaux affreux. En 1756, on vit arriver au Fort de Chartres, une députation des Sauvages appellés Missouris (2); il y avoit parmi eux une vieille femme qui passoit pour magicienne. Elle portoit autour de son corps nud un serpent à sonnettes tout vivant, dont la morsure est mortelle si l'on n'est pas secouru dans le moment.

Cette Prêtresse de Satan parloit à ce serpent, qui sembloit entendre ce qu'elle lui disoit : je vois bien, lui dit-elle, que tu t'ennuye ici, va, retourne à ton domicile, où je te trouverai à mon retour; aussitôt le reptile se sauva dans le bois, & prit la route des Missouris. Si j'avois voulu donner dans la superstition, ou dans le faux merveilleux, je vous aurois marqué que j'avois vu le démon apparoître à ces Peuples sous cette forme de serpent. Nombre de Missionnaires nous ont persuadé dans

(1) Le squelete de ce monstre ou faux Dieu est présentement dans le cabinet de l'Histoire Naturelle de M. Fayolles, Commis au Bureau des Colonies Françoises de l'Amérique.

(2) Peuples situés à l'Ouest de la Louisiane sur la riviere qui porte leur nom, & qui tombe dans le Mississipi.

leurs relations & lettres édifiantes, que le démon apparoiſſoit à ces Peuples, pour s'en faire rendre un culte d'adoration ; mais il eſt aiſé de voir qu'il n'y a rien en cela de ſurnaturel, & que ce n'eſt qu'une pure charlatanerie.

Au ſurplus, vous ſçavez que tous les animaux, même les plus féroces, s'apprivoiſent avec l'homme ; je ne vous dirai point, ſi le ſerpent de la prétendue ſorciere s'eſt rendu dans ſon pays. Tout ce que je puis vous aſſurer, c'eſt que j'ai toujours eu une grande antipathie pour ces animaux, & que mon plaiſir eſt, lorſque j'en rencontre, de leur écraſer la tête.

Je me rappelle qu'au village des Péanguichias, Nation alliée des Illinois, il manqua d'arriver une terrible affaire à l'un de nos ſoldats ; étant entré dans une cabane, il y trouva un ſerpent vivant, qu'il tua d'un coup de hache, ſans ſavoir que le maître du logis en avoit fait ſon *Manitou.* Le ſauvage arrivant dans le moment frémit de colere de ne plus trouver ſon Dieu vivant, il aſſuroit que c'étoit l'ame de ſon pere qui étoit mort depuis un an ; qu'ayant eu le malheur de tuer d'un coup de fuſil deux ſerpens qui frayoient ſur la pointe d'un rocher, il tomba malade, & mourut peu de tems après.

L'imagination de ce vieillard étant troublée par l'ardeur de la fievre, il croyoit voir les deux ſerpens lui reprocher de les

avoir tués, ce qui lui avoit fait recommander à son fils, en mourant, de ne point faire de mal à ces animaux, dans la crainte qu'ils ne le fissent mourir aussi (1). Comme je connoissois déjà le génie de ces Peuples, je conseillai au soldat, que le Sauvage regardoit comme déïcide, de contrefaire l'ivrogne ou le fol, & de faire semblant de vouloir me tuer, de même que ses camarades : les Sauvages qui ne sçavoient pas que c'étoit une comédie, furent les premiers à crier que le guerrier blanc (1) avoit perdu l'esprit. Je leur demandai des cordes pour le faire lier ; comme je paroissois fort en colere contre lui, les Chefs & les guerriers vinrent me demander sa grace, disant que c'étoit un homme qui, à force de boire, avoit perdu l'esprit ; que le même cas arrivoit quelquefois aux hommes rouges ; pour donner plus de couleur à l'affaire, je me fis encore prier par la femme du Cacique, à laquelle je feignis d'acquiescer par déférence pour son sexe, que je respectois beaucoup.

Je fis présent au maître du serpent d'une bouteille d'eau-de-vie pour noyer sa douleur. Les Sauvages ont une passion excef-

(1) J'ai vu en France un paysan qui tua une chouette sur le toît de son voisin, son pere étant mort quelque tems après, il crut que c'étoit l'oiseau de mauvaise augure qui en étoit la cause.

(2) C'est ainsi qu'ils appellent nos soldats.

ſive pour cette liqueur; & ils ſont furieux lorſqu'ils en ont trop bu. Leur ivreſſe étant paſſée, ils diſent que ce n'eſt pas eux qui ont parlé ou agi, ils attribuent toutes leurs ſottiſes à l'eau-de-vie, & croyent ſe juſtifier en avouant qu'ils ont perdu l'eſprit. Si un Sauvage étant ivre en tue un autre, le coup n'eſt point vengé. Mais ces Peuples ont l'attention de ne jamais boire tous à la fois, ceux qui ſont de ſang froid retiennent les autres, & les femmes ſerrent les armes offenſives & défenſives. On peut encore mettre l'eau-de-vie au nombre des fléaux qui ont cauſé la dépopulation des Peuples de l'Amérique Septentrionale; cette liqueur réduit l'homme au rang des bêtes, & ſouvent le met au tombeau. J'ai vu quelquefois des Sauvages étant ivres s'aſſommer entre eux à coups de hache ou de maſſue.

Enfin me voici à la veille de mon départ des Illinois. Je compte être à la Nouvelle Orléans dans le courant de Janvier 1757; je fais partir la préſente par une pirogue que M. de Macarty expédie pour porter ſes dépêches au Gouverneur. Je ſuis, Monſieur, &c.

Aux Illinois, le 10 *Novembre* 1756.

LETTRE X.

Au Même.

L'Auteur quitte les Illinois. Sa navigation en descendant le Missisipi ; il campe dans une isle que forme ce Fleuve. Ses Soldats l'en reçoivent Gouverneur.

MONSIEUR,

Vous me demandez si les Sauvages ont parmi eux des Capitaines, & un Roi qui les commande. Le tems que j'ai resté parmi eux me procure le plaisir de satisfaire votre curiosité. Vous sçaurez qu'ils sont divisés par Tribus ou Nations, dont chacune est gouvernée par un Cacique ou petit Roi, qui ne releve que du *Grand Esprit*, ou de l'Etre suprême; ces Caciques, en régnant despotiquement, ont le secret de se faire respecter & aimer, sans rendre leur autorité odieuse. Aussi ont-ils la douce satisfaction d'être regardés de leurs sujets comme des demi-Dieux, nés pour leur bonheur en ce monde: car ils ont, pour les Peuples de leurs Tribus, des entrailles de pere, qualité qui les flatte plus que

tous les titres pompeux, & tout le faste du Grand Seigneur, ou du Grand Mogol. Ces Empereurs d'Asie sont en effet souvent exposés, dans leurs vastes Etats, à des révolutions, où leur vie même n'est pas en sûreté, puisqu'on a vu des Rois leurs tributaires se soulever contr'eux, & les massacrer avec toute leur famille.

Le crime de Leze-Majesté est ignoré chez les Américains; les Chefs ou Caciques vont par-tout sans rien craindre. Si quelqu'un avoit la témérité d'attenter à leur vie, il seroit puni comme un monstre horrible, & toute la famille du parricide seroit exterminée sans miséricorde.

A l'égard des Capitaines ou Chefs de guerre, pour commander les armées contre les Nations ennemies, cette fonction n'est exercée que par ceux qui ont donné, dans plusieurs combats, des marques signalées de leur valeur pour la défense de la patrie; & comme ces Généraux vont nuds, ainsi que les autres, les cicatrices qu'ils portent sur leurs corps, sont les marques qui les distinguent des autres, & leur tiennent lieu de brevet ou de provisions.

Les vieillards qui ne peuvent plus marcher en guerre, ne restent pas inutiles à la Nation. Ils haranguent le Peuple qui les écoute comme des oracles. Tout se fait par leurs conseils, & les jeunes gens disent qu'ayant plus vécu qu'eux, ils doivent avoir plus d'expérience & de science. Quand

j'admirois l'eſpece de contentement dont ces vieillards jouiſſoient, ils me faiſoient comprendre que puiſqu'ils ne pouvoient plus ſe battre pour la patrie, ils enſeignoient du moins à la défendre. Auſſi les guerriers ne manquent jamais au retour de leurs expéditions militaires, de jetter une partie de leur butin dans les cabanes des vieillards Orateurs qui, par leurs exhortations, ont excité leur valeur. C'eſt aux plus anciens de la Nation qu'on donne les priſonniers de guerre. Ils en font leurs eſclaves. Les vieux guerriers qui ne peuvent plus aller en guerre, haranguent la milice. L'Orateur commence par frapper au poteau avec un caſſe-tête, il accuſe tous les coups qu'il a fait à la guerre, c'eſt-à-dire, la quantité de chevelures qu'il a levées ſur différentes Nations. Les aſſiſtans répondent, en diſant, *hau*, *hau*, c'eſt-à-dire, cela eſt vrai. Les Sauvages ont en horreur le menſonge, & diſent qu'un homme qui ment, eſt un fanfaron & non un véritable homme.

Le vieillard Orateur commence ſon diſcours, & dit : „ Si j'étois plus jeune & „ plus vigoureux, pour vous conduire à la „ guerre contre nos ennemis, comme j'ai „ fait autrefois, vous me verriez marcher „ ſur la pointe des pieds. Partez, mes camarades, en hommes de valeur, ayez le „ cœur du lion ; ne fermez jamais vos „ oreilles, dormez comme les lievres,

„ marchez comme le chevreuil, n'ayez „ point peur du froid, n'héſitez pas de „ vous jetter à l'eau comme un canard; „ ſi vous êtes pourſuivis cachez bien votre „ retraite. Sur-tout ne craignez point les „ flêches de l'ennemi, faites voir que vous „ êtes de vrais guerriers, & des hommes. „ Enfin ſi vous vous trouvez dans l'occa- „ ſion, uſez toutes vos flêches ſur l'en- „ nemi, & après foncez à coups de caſſe- „ tête, frappez, aſſommez juſqu'à extinc- „ tion; il vaut mieux mourir en combat- „ tant, que de ſe laiſſer prendre pour être „ brûlé au quadre.

La harangue finie, le vieux guerrier pré- ſente le Calumet au *Tacha-Mingo*, c'eſt-à- dire, au Général ou Chef de guerre, & à tous ſes Officiers, qui fument chacun ſui- vant leur rang, & tous ceux qui n'ont point encore marché en guerre viennent fumer, comme pour s'enroller; ils danſent la guerre, & après la cérémonie on diſ- tribue la chair de chien, qui eſt, comme j'ai déjà dit, le principal mêts des guer- riers.

M. du Tiſſenet m'a raconté l'hiſtoire qui eſt arrivée à ſon pere, qui étoit un des pré- miers Officiers venus à la Louiſiane, avec M. de Bienville. M. du Tiſſenet étant chez une Nation Sauvage avec des traiteurs (1); les

(1) Ceux qui vont traiter des pelleteries

les naturels du pays vouloient leur lever la chevelure ; M. du Tiſſenet avoit appris la langue en route, il entendit tout ce diſcours, & comme il portoit perruque, il l'arracha de deſſus ſa tête, & la jetta par terre, en diſant en même tems dans la langue des Sauvages : Tu veux donc ma chevelure ? ramaſſe-la ſi tu oſe le faire. L'étonnement de ces Peuples ne peut s'exprimer, ils demeurerent comme pétrifiés ; il s'étoit fait raſer la veille. M. du Tiſſenet leur dit enſuite qu'ils avoient grand tort de vouloir lui faire du mal, qu'il venoit pour faire alliance avec eux, que s'ils vouloient, il feroit brûler l'eau des lacs & des rivieres, pour les empêcher de naviguer, & qu'il embraſeroit les forêts ; il ſe fit apporter une gamelle, & y verſa de l'eau-de-vie qu'il avoit dans un petit barril, enſuite avec une allumette il y mit le feu ; les Sauvages, qui ne connoiſſoient pas encore l'eau-de-vie, furent étonnés ; en même tems il tira de ſa poche un verre ardent, & par le moyen du ſoleil, il mit le feu à un arbre pourri. Ces Peuples crurent véritablement que cet Officier avoit le pouvoir de faire brûler les rivieres & les forêts, ils le careſſerent beaucoup, le comblerent de préſents & le renvoyerent bien eſcorté pour qu'on ne lui fit point de mal. De-

qu'on échange contre des marchandiſes d'Europe.

puis ce tems M. de Bienville s'eſt ſervi de M. du Tiſſenet dans pluſieurs négociations pour contracter des alliances avec les Sauvages.

L'aventure de M. du Tiſſenet me fait reſſouvenir de celle d'un Italien de la ſuite de M. Tonty, alors commandant au Fort Louis des Illinois. Cet Italien partit de ce poſte par terre pour aller joindre M. de la Salle, il lui auroit été fort utile en l'inſtruiſant de la route qu'il devoit tenir pour gagner le Miſſiſſipi, s'il avoit pu ſe rendre aſſez-tôt auprès de lui; il ſauva auſſi ſa vie par un ſtratagême aſſez ſingulier. Des Sauvages ſe mettant en devoir de le tuer, il leur dit qu'ils avoient grand tort de vouloir faire périr un homme qui les portoit tous dans ſon cœur. Ce diſcours étonna les Barbares; il les aſſura que s'ils vouloient lui donner juſqu'au lendemain, il leur feroit voir la vérité de ce qu'il avoit avançé, ajoutant que s'il les trompoit, ils feroient de lui tout ce qu'ils voudroient. Il obtint ſans peine le délai qu'il demandoit. Alors ayant ajuſté un petit miroir ſur ſa poitrine, il alla trouver les Sauvages qui furent très-ſurpris de ſe voir comme ils croyoient dans le cœur de cet homme, & lui accorderent la vie.

J'ai commandé, en deſcendant, le convoi qu'avoit monté M. Aubri; M. de Macarty m'a chargé de conduire à la Nouvelle Orléans les priſonniers Anglois faits

par le Chevalier de Villiers, & *Papapechangoubia*; je me ſuis hâté de me rendre à la Capitale avant la débacle des glaces qui ſe détachent des rivieres du Nord, & ſuivent le courant; j'aurois couru riſque d'être arrêté, ſi je n'euſſe fait ramer de force, je me ſuis ſervi des priſonniers Anglois pour relayer mes ſoldats. Comme dans ces ſortes d'occaſions chacun a un égal droit à la vie, les Officiers prêtent auſſi la main pour encourager l'équipage.

Lorſque l'on a paſſé les écorres (1) à Prud-homme, il n'y a plus d'écueils dans le fleuve du Miſſiſſipi, & quand il y a pluſieurs batteaux, on les amare enſemble, & l'on dérive jour & nuit. Il y a ſeulement un homme au gouvernail, & un autre en avant de chaque batteau pour veiller au bois de dérive. C'eſt un plaiſir que de naviguer en deſcendant ce beau Fleuve; le chemin qu'on fait en trois mois & demi en le remontant, ſe fait à la dérive en dix ou douze jours aux grandes crues d'eaux.

Je ne dois pas oublier de vous dire, que

(1) Ces écorres ſont les bords du Miſſiſſipi, qui ſont eſcarpés comme un mur de plus de 500 pieds de haut. Il y avoit autrefois en cet endroit le Fort Prud-homme, nom d'un compagnon de voyage de M. Cavelier de la Salle, ce Prud-homme étant mort en ce lieu, le nom lui en a reſté.

c'eſt la coutume dans les voyages, que les ſoldats ſouhaitent à la pointe du jour du premier Janvier la bonne année au Commandant de la troupe, & aux autres Officiers, qui y répondent d'ordinaire par une petite libéralité d'eau-de-vie. J'étois alors campé dans une iſle d'environ 2 lieues de tour, ſituée dans un des bras du Miſſiſſipi, que je deſcendois. Cette iſle étoit toute couverte d'arbres de hautes futayes. Un ſoldat gaſcon & facétieux, comme le ſont ordinairement tous ceux de cette Nation, inſinua à ſes camarades qu'ils pourroient avoir une ſurérogation d'étrenes, s'ils vouloient faire la cérémonie de me recevoir Gouverneur de l'Iſle. Le Sergent approuva cette idée bouffonne, & donna auſſitôt ſes ordres en conſéquence. Il commença par graver ſur l'écorce d'un arbre mon nom, fit charger les pierriers à poudre, & prendre les armes à la troupe. Le tambour bat un ban, & le Sergent, comme maître de la cérémonie, ôtant ſon chapeau dit: „ De „ par le Roi, tigres, ours, loups, bœufs, „ cerfs, chevreuils, & autres animaux de „ cette Iſle, vous reconnoîtrez notre Com- „ mandant pour votre Gouverneur, & vous „ lui obéirez en tout ce qu'il vous com- „ mandera pour ſon ſervice "; enſuite un ſoldat mit le feu aux pierriers des batteaux qui furent accompagnés d'une ſalve générale de leur mouſqueterie. Le bruit ſubit de l'artillerie donne l'allarme aux bœufs

ſauvages, qui ſe jettent dans le Fleuve pour le traverſer à la nage, & gagner le continent; les ſoldats courent après dans des pirogues, & en tuent quatre avec deux chevreuils qui abordoient terre, & qu'ils me préſenterent comme un droit ſeigneurial, ce qui m'obligea de ſéjourner en cet endroit pour y faire boucaner leurs chairs, à l'uſage du reſte de notre voyage. Pour me prêter au badinage des Soldats, que j'eus ſoin de bien payer d'abord, je voulus pénétrer dans l'intérieur de mon gouvernement; mais à peine avois-je fait une demi-lieue, que je rencontrai un ours qui mangeoit tranquillement des glands ſous un gros chêne; je lui lachai mon coup de fuſil; mais la bale n'entra que dans le lard de cet animal, qui étoit exceſſivement gras; dès qu'il ſe ſentit bleſſé, il voulut venir ſur le coup, mais il ſe trouva trop péſant de graiſſe pour pouvoir courir; alors feignant de me ſauver de lui, en l'attirant vers le cabanage de mes ſoldats, il en fut bientôt inveſti, & puni comme criminel de félonie & de rebellion. Ils tinrent un conſeil de guerre, où le Sergent préſidoit. L'opinion du Caporal qui faiſoit les fonctions du Procureur du Roi, fut, que pour ne point gâter la belle peau de l'ours qui s'étoit révolté contre ſon Seigneur, il n'auroit que la tête caſſée, ce qui fut exécuté ponctuellement.

Après quoi on l'écorcha, & j'ai pris ſa

peau qui eſt très-noire, que je ne quitterai pas plus qu'Hercule faiſoit la peau du lion de Nemée qu'il avoit vaincu.

Les ſoldats firent fondre ſa graiſſe dont ils tirerent plus de cent vingt pots d'huile (1); vous ſçaurez, Monſieur, que l'ours ſort de ſa taniere auſſitôt que les fruits commencent à mûrir; il n'y rentre que lorſqu'il n'y en a plus. Il y reſte juſqu'à la prochaine récolte; durant cet intervalle, il ne boit ni ne mange. Sa graiſſe étant le ſeul aliment qu'il prend en lechant ſes pattes. Il eſt dangereux de le rencontrer quand il eſt maigre, & que l'on eſt ſeul; les Sauvages font un grand commerce de ſa peau, & font un regal de ſes pieds & de ſa langue boucanés; ils m'en ont ſouvent regalé en voyage, je les ai trouvés fort bons.

J'adreſſe la préſente à Campêche, à M. d'Arragory, Agent de la Marine de France, qui la fera paſſer à Cadix, d'où elle vous parviendra plus ſûrement que par nos vaiſſeaux; l'Eſpagne n'étant point en guerre avec l'Angleterre; je ne vous écris pas par duplicata, d'ailleurs j'eſpere partir pour l'Europe dans le mois d'Avril prochain. Je ſuis, Monſieur, &c.

A la Nouvelle Orléans, le 25 Février 1757.

(1) L'huile d'ours eſt très-bonne à manger, on s'en ſert à la Louiſiane pour les ſalades, la friture & pour des ſauces, on la préfére même au ſain-doux.

LETTRE XI.

Au Même.

L'Auteur part pour l'Europe. Il combat en route un Corsaire Anglois. Il s'embarque au Cap-François sur une Flotte de 26 Vaisseaux Marchands qui furent presque tous pris à sa vue par les Corsaires. Prise d'un petit Navire ennemi. Son arrivée à Brest.

MONSIEUR,

N'AYANT trouvé aucun vaisseau pour repasser en France, j'ai été obligé de m'embarquer sur le Brigantin l'*Union*, armé en guerre, & commandé par le Capitaine Gau-Jean, connu pour avoir pris cinq Bâtimens aux Anglois, depuis la guerre, dans sa route de France à la Louisiane.

Nous fîmes voile de la Balise le premier Avril 1757, pour le Cap-François, le 20 Mai, étant à la vue de l'Isle Turque, nous apperçûmes un vaisseau que nous jugeâmes être ennemi, il nous donna la chasse pendant la nuit, & comme il étoit bon voilier, au bout de trois heures nous nous trou-

vâmes bord à bord; le Corsaire Anglois nous salua d'un coup de canon à boulet, & nous cria en même tems de nous rendre au Roi d'Angleterre; à quoi nous répondîmes par toute notre bordée, accompagnée d'une salve de mousqueterie; ensuite je lui criai avec un porte-voix d'amener son pavillon pour le Roi de France, sans quoi on le couleroit bas; le Corsaire Anglois sentit bien qu'il avoit à faire à un marchand de boulets, il s'esquiva, & gagna les recifs ou écueils, qui sont aux environs de l'Isle Turque, pour nous attirer dans ses parages, & nous faire échouer. Mais le Capitaine prudent, d'ailleurs bon marin, pénétra le piege qu'on vouloit lui tendre. Au lieu de suivre le Corsaire, il fit route pour sa destination, & nous arrivâmes heureusement dans la rade du Cap-François le premier Mai. Nous y avons trouvé l'Escadre de M. de Beaufremont destinée pour aller au secours du Canada; elle avoit amené M. de Bart, nommé par le Roi, Gouverneur & son Lieutenant-Général dans l'Isle de Saint Domingue. Mes premiers soins en descendant, furent d'aller lui rendre mes devoirs. Ce Général toujours disposé à rendre service aux Officiers infortunés, prévint mes besoins en me faisant partir quatre jours après, & pour m'épargner les frais que j'aurois été obligé de faire en séjournant dans cette Isle, il me procura mon passage aux frais du Roi

par l'occaſion d'une flotte de vingt-ſix vaiſſeaux Marchands, qui partirent pour la France ſous l'eſcorte de M. de Beaufremont, qui les débouqua juſqu'aux Iſles *Cayques*, où il les quitta pour aller à ſa deſtination, ſuivant les ordres de la Cour.

Je vous dirai, Monſieur, que j'avois choiſi par prédilection un navire de Bordeaux nommé le Soleil, commandé par le Capitaine Odouoir, (à l'imitation des Sauvages qui font leur Dieu de cet Aſtre.) l'événement m'a montré qne j'avois bien penſé en lui donnant la préférence, puiſque les vingt-ſix vaiſſeaux Marchands qui compoſoient cette flote, ont été pris à ma vue. Il ne s'en eſt rendu en France que quatre, dont le Soleil eſt le premier; il eſt arrivé à Breſt en quarante-cinq jours de traverſée, après avoir pris un vaiſſeau Anglois à la hauteur du banc de Terre-Neuve. Je ſuis deſcendu à Breſt le 15 Juin 1757; je fus rendre auſſi-tôt mes devoirs à M. le Comte du Guai, commandant la Marine en ce Port; j'allai enſuite faire une viſite à M. Hocquart, Conſeiller d'Etat & Intendant de la Marine en ce Département, à qui j'appris la mort de M. Auberville, qui avoit remplacé par interim M. Michel de la Rouvilliere, Commiſſaire-général de la Marine, & Ordonnateur de la Louiſiane. M. Hocquart étoit connu par ſa probité lorſqu'il étoit Intendant de la Nouvelle France. Il eſt conſtant qu'il en revint en-

detté de 40000 liv. que sa Majesté, contente de ses services, lui a passées en gratification : bel exemple pour M. Bigot son successeur; mais s'il n'a pas rapporté des trésors de son administration, il a eu du moins la satisfaction de passer pour un des plus galants hommes de son état : il a été regreté de tous les Canadiens, & même des Sauvages, qui, comme j'ai déja dit, distinguent la vertu.

Sur l'aveu que je fis à cet intendant, que j'étois sans argent pour me rendre à la Cour, il eut la bonté de m'en faire donner par M. Gaucher, Commis du Trésorier général des colonies. Indépendamment de cela, il m'a invité à manger chez lui pendant mon séjour en cette-ville, d'où je compte partir le vingt-deux de ce mois.

Vous serez peut-être surpris, Monsieur, d'apprendre que dans l'intervalle de huit mois de tems, j'ai vu deux hivers, deux étés, & deux printems : en voici l'explication. Je vous ai mandé que j'avois quitté le pays des Illinois à la fin du mois de Décembre 1756, où le Mississipi commençoit à charier des glaces, & qu'ayant descendu ce grand Fleuve, j'arrivai au mois de Janvier 1757, à la Nouvelle Orléans, dont le climat est comparable à celui des Isles d'Hieres, où notre Régiment étoit en 1744. C'est le tems des jardinages. Je partis de la Louisiane le premier Avril 1757, pour le Cap-François, où j'arrivai le premier

Mai, j'y trouvai l'été; je m'embarquai le quatre pour l'Europe, & après le débouquement du canal de Bahama, on trouve le printemps; faifant route fur le grand banc de Terre-Neuve, nous apperçûmes le vingt-deux, au foleil levant une montagne de glace flottante, que nous primes d'abord pour une voile; mais nous jugeames, par la fraîcheur de l'air, que c'étoit une glace qui s'étoit détachée de la mer glaciale. Le 15 Juin 1757, nous arrivâmes à Breft, où nous trouvâmes l'été. Ce cas eft affez extraordinaire. Je fuis, Monfieur, &c.

A Breft, le 18 *Juin* 1757.

Fin de la premiere Partie.



NOUVEAUX VOYAGES

AUX

INDES OCCIDENTALES.

SECONDE PARTIE.


N.º 1

NOUVEAUX VOYAGES

AUX

INDES OCCIDENTALES,

Contenant une Relation des différens Peuples qui habitent les environs du grand Fleuve Saint-Louis, appellé vulgairement le Missisipi; leur Religion; leur gouvernement; leurs mœurs; leurs guerres & leur commerce.

Par M. BOSSU,

Capitaine dans les Troupes de la Marine.

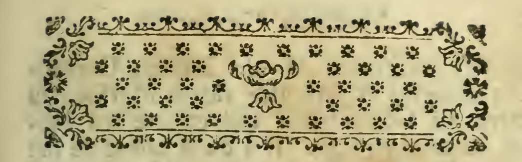
SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM,
Chez D. J. CHANGUION.

MDCCLXIX.


2.



NOUVEAUX VOYAGES *AUX* INDES OCCIDENTALES.

LETTRE XII.

Au Même.

L'auteur arrive à la Cour, y reçoit une gratification du Roi avec ordre de se rendre à Rochefort. Il s'y embarque pour la Louisiane.

MONSIEUR,

ME voici encore une fois arrivé à Rochefort, où je m'embarquai il y a huit ans pour la Louisiane. Je reviens de la Cour,

où j'ai préfenté à M. de Moras, Contrôleur-Général & Miniftre de la Marine, la lettre du Gouverneur qui expofe les motifs de mon voyage. Il a eu la bonté de me parler dans fon cabinet en préfence de M. de la Porte, Chef du Bureau des Colonies. Il m'a queftionné fur l'état actuel de la Louifiane. J'ai affuré ce Miniftre, que j'avois laiffé dans nos intérêts toutes les nations de ce vafte Continent que j'avois parcourues, & que les *Cheraquis* étoient venus traiter de paix avec les François. Il me demanda auffi fi je penfois que la Colonie pût être attaquée. Je lui répondis qu'il n'y avoit pas d'apparence que les Anglois y fongeaffent, à caufe de la difficulté de pénétrer dans le Pays par rapport à l'entrée de la Balife; enfin que la Colonie n'avoit pas befoin d'autres fortifications que de celles qu'elle tenoit de la nature.

M. de Moras me fit accorder par le Roi une gratification de 1000 liv. pour me mettre en état d'aller aux eaux qu'exigeoit le rétabliffement de ma fanté; après quoi je recus ordre de Sa Majefté de repaffer à la Louifiane, pour y continuer mes fervices; en conféquence je me fuis rendu ici, fans perte de tems, pour m'embarquer; nous comptons mettre à la voile fitôt que le convoi de l'Ifle Royale fera expédié.

M. Druis Imbuto, Intendant de la Marine, a fuccédé à M. le Normant de Méfi. Sa Majefté ne pouvoit faire un meilleur

choix, tant par ſa capacité, ſon intégrité, que par ſon zèle pour les intérêts du Roi, dans cette place importante ; cet Intendant m'a fait les mêmes avances que me fit il y a 7 ans ſon Prédéceſſeur. Je ſuis, M. &c.

Rochefort le 12 Septembre 1757.

LETTRE XIII.

Au même.

L'Auteur part de Rochefort. Rencontre de trois vaiſſeaux Marchands Anglois, pris par M. de Place, dont un fut brûlé & l'autre coulé à fond. Il relache à l'iſle de la Grenade. Navigation près de la Jamaïque.

MONSIEUR,

JE vous avois mandé de Rochefort, que nous comptions partir en Décembre 1757 ; mais le convoi deſtiné au ſecours de l'Iſle Royale, ayant été, en partie, pris par la flotte Angloiſe, il a fallu en armer un autre.

Pendant ce tems une escadre de dix gros vaisseaux Anglois, ayant donné l'allarme sur les Côtes d'Aunis, cela nous a retardé jusqu'au mois de Mai. Cette Escadre étant disparue, nous avons appareillé le 10 du même mois.

J'étois embarqué sur la flute du Roi, nommée la Fortune, avec Monsieur de Rochemore, Commissaire Général de la Marine, & Ordonnateur de la Province de la Louisiane. M. de Place, Capitaine de vaisseau, commandoit l'Eopalme, Frégate de 30 canons, destinée à nous convoyer; nous trouvâmes en route trois bâtimens Anglois, qui ne nous coûterent que trois coups de canon. M. de Place en fit couler un à fond, & brûler l'autre après en avoir enlevé les équipages & les effets. Quant au troisiéme, il venoit de la Côte de Guinée; il étoit richement chargé, & avoit à son bord 440 Negres qui furent vendus en partie à la Grenade. Le Baron de Bonvoûst qui vient d'en être nommé Gouverneur, nous a comblé de politesse & de générosité pendant notre séjour en cette Isle, où nous sommes restés jusqu'au 22 Juillet, jour auquel nous avons appareillé pour la Louisiane, faisant route en dehors de la Jamaïque, pour éviter les gros vaisseaux ennemis qui ne vont jamais dans ces parages; nous avons fait cette route pour tromper l'Espion, & nous sommes arrivés à bon port le 12 Août à l'embouchure du Mississipi.

M. de Rochemore (1), Ordonnateur intégre, & extrêmement zélé pour les intérêts du Roi, aura bien de la peine à réformer les abus qui se sont multipliés, depuis la guerre, dans cette colonie, & je l'ai prévenu pendant la traversée, qu'il seroit tracassé dans son administration; tout ce que j'avois prévu s'en est ensuivi, & par les mêmes vaisseaux qui nous ont amené, on a prévenu la Cour contre lui pour le destituer de sa place. A peine ai-je été arrivé à la Nouvelle Orléans, que le Gouverneur m'a notifié l'ordre de me préparer pour aller en détachement chez les *Allibamons*, nation sauvage à 250 lieues de la Capitale. Je profite de l'occasion des vaisseaux du Roi qui partiront à la fin de l'année, & je vous écris par duplicata, afin que si un vaisseau vient à être pris, l'autre puisse arriver. Lorsque je serai instruit des mœurs des peuples que je vais parcourir, & qui sont à l'Est de la Nouvelle Orléans, je vous ferai la description de ce Pays qu'on dit être très-beau & très-bon.

A la Nouvelle Orléans le 10 *Novembre* 1758.

(1) Frere de M. de Rochemore actuellement Chef d'Escadre.

LETTRE XIV.

Au Même.

L'Auteur part de la Nouvelle Orléans pour les Allibamons. Sa navigation ſur le Lac Pontchartrain. Courte deſcription de la Mobile.

MONSIEUR,

JE partis de la Nouvelle Orléans le 14 Décembre conformément aux ordres de M. de Kerlerec pour me rendre au Pays des *Allibamons.* Je fis voile du *Bayouc-S. Jean*, petit port ſitué ſur le lac Pontchartrain: il y a un portage d'environ un quart de lieue de la Nouvelle Orléans pour entrer dans ce Bayouc (1), qui a deux lieues de long; les vents nous furent favorables, & j'arrivai le 20 Décembre à la Baye, & au port de la Mobile, éloigné de la Capitale de 50 lieues.

La Mobile étoit autrefois le premier établiſſement de la Louiſiane, le Gouverneur,

(1) Eſpece de petit canal où la mer refoule.

l'Ordonnateur, l'Etat-Major y résidoient. Le Conseil supérieur y tenoit ses séances.

Il y a un Fort assez régulier, il peut résister à une armée de Sauvages ; mais les Européens l'auroient bientôt pris. Ce Fort est assis sur une baye que la mer refoule ; il est entre deux riviéres, dont l'une qui est petite s'appelle la riviére de Chactaux ; l'autre plus considérable que n'est la Seine devant Rouen, s'appelle Mobile ; elle prend sa source dans les montagnes des Apalaches ; celle-ci est le rendez-vous de tous les Sauvages qui habitent la partie de l'Est. Ils y viennent recevoir les présents que le Roi leur fait distribuer tous les ans par le Gouverneur. Le sol des environs de la Mobile est un sable gros, néanmoins le bétail y vient très-bien, & les troupeaux y multiplient beaucoup ; les habitans y sont fort laborieux ; ils font le commerce avec les Espagnols. Du Préside de Pensacola, pays voisin de ce poste, ils viennent chercher des salaisons de bœufs, des volailles, du bled d'Inde, du ris & d'autres denrées. Les Mobiliens font aussi le commerce de gaudron. Quant au commerce de pelleteries avec les Sauvages, les traites en sont accordées à des Officiers, qui font ce commerce exclusivement, contre les intentions du Roi.

Il y a dans ce poste du laurier blanc & rouge, & du mérisier. On y trouve de deux sortes de cédre, du blanc & du rou-

ge; ce dernier eſt très-beau pour les ouvrages de marqueterie; ſon odeur chaſſe les inſectes: en un mot, il eſt incorruptible. Il y a dans les forêts pluſieurs bois inconnus en Europe, & d'autres qui abondent en gomme ſemblable à de la thérébentine. On y trouve des cyprès ſi gros, que les Sauvages en font des pirogues d'une ſeule piéce, qui peuvent contenir jusqu'à 60 hommes.

Voici comment les Sauvages conſtruiſoient leur marine avant l'arrivée des François à la Louiſiane. Ces peuples alloient ſur le bord des rivières qui ſont en grand nombre dans cette vaſte région, & qui par leur rapidité déracinent les arbres qui les bordent; ils prenoient leurs dimenſions pour la groſſeur & la grandeur qu'il leur falloit; après quoi ils mettoient le feu deſſus, & à meſure que l'arbre brûloit, ils enlevoient le charbon avec une pierre à fuſil ou à flêche, & lorſqu'ils l'avoient aſſez creuſé, ils le mettoient à flot: les Sauvages ſont très-adroits à conduire ces petits bâtimens ſur les lacs & les riviéres. Ils s'en ſervent pour la guerre, & pour voiturer les pelleteries & la viande boucanée qu'ils rapportent de la chaſſe.

Voici encore comme ils faiſoient leurs outils & leurs armes pour la guerre: ils choiſiſſoient pour cet effet un arbriſſeau auquel ils faiſoient une fente avec une pierre à fuſil d'un caillou aigu, & tranchant comme

me un rafoir, après quoi ils mettoient dans cette fente ou incifion, une pierre taillée en forme de hache: & à mefure que l'arbriffeau croiffoit, la pierre fe trouvoit enchaffée & inféparable du jeune arbre, enfuite ils le coupoient pour s'en fervir au befoin; ils faifoient de même des lances & des dards. Ils avoient des maffues d'un bois fort dur.

A l'égard des inftrumens d'agriculture, ils ne faifoient ufage que des os d'animaux, ou de bêches de bois très-dures; la terre eft extrêmement fertile par toute l'Amérique: les herbes y viennent hautes & touffues, & lorfque l'hiver ou la gelée les a féchées, ils y mettent le feu, puis ils bêchent, & enfemencent les terres, & trois mois après ils font la récolte.

Elle confifte en bled d'Inde ou de Turquie, millet, feves & autres légumes, des patates, des piftaches, des melons d'eau; les citrouilles font auffi très-communes, & les habitans du pays les appellent Gironds.

Quant aux uftenfiles de cuifine, ils faifoient des plats & des pots de terre, ou des gamelles de bois. Ils faifoient des taffes avec des callebaffes, & des *micouenes* ou culieres avec la corne d'un bœuf fauvage, qu'ils fendoient par le milieu, & les ajuftoient par le moyen du feu. Dès que nous aurons ramaffé les vivres néceffaires pour notre voyage & pour la garnifon du Fort

des Allibamons, nous partirons, M. Aubert & moi, avec un bateau armé de soldats & de Sauvages Mobiliens qui se sont loués pour ramer en route. M. Aubert, quoique Aide-Major de la place de la Mobile, a été nommé par M. de Kerlerec pour commander le Fort Toulouse aux Allibamons, ce qui est contre l'ordonnance du Roi qui défend aux Majors & Aides-Majors de faire d'autres fonctions que celles de la place à laquelle ils sont attachés.

S'il arrive des vaisseaux d'Europe, je recevrai peut-être de vos lettres. M. de Velle qui commande ici, aura la bonté de me les faire passer par le premier convoi. Je suis, Monsieur, &c.

A la Mobile le 6 Janvier 1759.

LETTRE XV.

Au Même.

L'Auteur part de la Mobile pour les Allibamons. Ample description des mœurs de ces Peuples. Leur manière de punir l'adultere.

MONSIEUR,

Me voilà arrivé au Fort Toulouse chez les Allibamons. J'ai resté 50 jours en rou-

te, parce qu'en m'embarquant dans la saison des pluyes, j'ai vû la riviére des Allibamons s'enfler quelquefois de 12 à 15 pieds ; cette subite inondation procédoit des orages qui sont fréquents dans cette contrée à cause des hautes montagnes qui bordent la riviére.

Il nous a fallu voguer contre la rapidité du courant, de sorte qu'il y a eu des jours que nous ne faisions qu'une lieue; on ne peut aller à la voile à cause des bois, des montagnes & des sinuosités de la riviére; on ne va que terre à terre, ou le long du rivage. Il arriva un jour que mon bateau se trouva afourché sur un arbre (1) qui étoit submergé, & la nuit étant survenue, il fallut attendre au lendemain. Mais comme cette riviére monte & descend suivant l'orage, je me trouvai sur l'arbre en l'air avec mon bateau. Il est bon de dire que nous n'étions encore qu'à 25 lieues de son embouchure; les Sauvages Mobiliens qui m'accompagnoient me rassurerent en me disant que je ne devois nullement m'épouvanter de cet accident, qu'il falloit attendre l'heure de la marée; effectivement, la marée ayant refoulé la riviére qui se décharge dans la baye de la Mobile, mon bateau re-

(1) Il y a des cyprès si gros sur le bord des riviéres, que dix hommes auroient peine à les embrasser, ce qui fait voir la bonté & la fécondité de son terroir, qui est des plus sains du monde.

vint à flot. Vous voyez, Monſieur, par ce récit, qu'il y a bien de la différence entre les riviéres de l'Amérique & celles d'Europe.

M. Aubert étant tombé malade en route, je l'engageai à relâcher à la Mobile pour ſe rétablir: il s'eſt enſuite rendu ici à cheval à travers des forêts de ſapins, qui ſont fort claires. M. de Montberaut doit lui céder le commandement ſuivant l'ordre du Gouverneur, après qu'il aura reſté trois mois en ce poſte pour le mettre au fait du local du pays. M. de Montberaut (1) jouit d'une grande réputation parmi les Sauvages de ce canton, qui l'appellent l'Homme de valeur, c'eſt-à-dire Héros, ou homme par excellence; il s'eſt diſtingué parmi ces peuples par les harangues ſpirituelles qu'il leur faiſoit d'une maniére très-analogue à leur génie. Cet Officier ayant été tracaſſé par les Jéſuites, demanda ſon rapel; & il a eu pour ſucceſſeur le ſieur Aubert, frere du Pere Aubert, Jéſuite & Miſſionnaire à la Louiſiane. M. de Montberaut eſt ennemi déclaré de ces Miſſionnaires: le Pere le Roi, dans le tems qu'il étoit aux Allibamons, écrivit au Gouverneur contre cet Officier à qui cette lettre fut remiſe par le ſoldat qui en étoit porteur; ce Com-

(1) Cet Officier eſt frere de M. le Comte de Montaut, attaché à M. le *Dauphin*.

mandant vit depuis le Jésuite qui lui fit beaucoup de politesses, suivant la politique de ces bons Peres; cet Officier lui demanda s'il n'avoit point écrit contre lui? Le Jésuite ne sachant pas que sa lettre étoit entre ses mains, lui protesta sur tout ce qu'il y a de plus sacré, que non. Alors le Pere le Roi fut traité de fourbe & d'imposteur par M. de Montberaut, qui lui montra aussitôt sa lettre, puis alla l'afficher à la porte du Fort en la consignant à la sentinelle; & tant qu'il a resté ici, il n'y a plus eu de Jésuite Missionnaire aux Allibamons.

Je vais encore avoir sujet de m'étendre sur les Sauvages de la Louisiane, en parlant ici des Allibamons, des *Taskikis*, des *Outachepas*, des *Tonicas*, des *Kaouytas*, des *Abékas*, des *Talapouches*, des *Conchakis*, & des *Pakanas*, dont les mœurs ont beaucoup de ressemblance les unes avec les autres. Ces Nations ensemble peuvent former 4000 guerriers; ce sont des hommes d'une belle taille; ils habitent sur le bord des riviéres; aussitôt qu'on est arrivé chez ces peuples qui sont fort affables, ainsi que leurs femmes dont la plupart sont très-belles, ils viennent vous recevoir à l'endroit du débarquement, en vous donnant la main, & en vous présentant le calumet. Lorsque vous avez fumé, ils vous demandent le sujet de votre voyage, & le tems que vous avez mis en route: ensuite si vous comptez rester longtems chez eux, si vous avez

une femme & des enfans: (1) ils s'informent auſſi de la guerre du Canada, demandant en même tems des nouvelles du Roi leur Pere. Ils vous apportent après cela à manger, de la ſagamite compoſée de mahis concaſſé, autrement dit bled de Turquie. Ce bled a bouilli dans de l'eau, le plus ſouvent avec de la viande de chevreuil. On vous ſert auſſi du pain de la même farine, qui a cuit ſous la cendre, des poulets d'Inde rôtis, des grillades de chevreuil, des begnets frits dans l'huile de noix, des chataignes, dans leur tems, cuites dans de l'huile d'ours, des langues de chevreuil, des œufs de poules & de tortues.

Le ſol de la Louiſiane reſſemble, vers le bas de la colonie, à celui de l'Egypte lorſque le Nil a débordé; il eſt excellent, ſurtout dans la contrée des peuples dont je parle. Il rend abondamment tout ce qu'on y ſeme. Les melons y ſont d'une groſſeur extraordinaire, ſucculens, & en grande

(1) La politeſſe des Sauvages eſt de vous offrir des filles; en conſéquence les Chefs haranguent le matin par le village en ces termes: „ Jeunes gens & guer-„ riers, ne ſoyez point fols, aimez le Maître de la „ vie; chaſſez pour faire vivre les François qui nous „ apportent nos beſoins; & vous jeunes filles, ne „ ſoyez point dures ni ingrates de votre corps, vis-à-„ vis des guerriers blancs, pour avoir de leur ſang; „ c'eſt par cette alliance que nous aurons de l'eſprit „ comme eux, & que nous ſerons redoutés de nos „ ennemis."

quantité; il y a beaucoup de melons d'eau qui ſont ſi délicieux qu'on en donne aux malades pour étancher la ſoif dans l'ardeur de la fiévre; les Giromonds ſont plus délicats que nos citrouilles. Il y a des patates en quantité. La patate eſt une eſpéce de pomme de terre, que les Européens aiment beaucoup, & qui a le goût de la chataigne cuite ſous la cendre chaude.

Les Sauvages ſe contentent ordinairement d'une ſeule femme, dont ils ſont exceſſivement jaloux. Quand un Sauvage paſſe par un village, & qu'il n'a point de femme, il loue une fille pour une nuit ou deux, ſelon ſa fantaiſe, & les parens n'y trouvent rien à redire; ils s'inquiettent fort peu de leur fille, diſant pour raiſon qu'elle eſt libre de ſon corps; les filles ſauvages n'abuſent point de la liberté qu'elles ont: auſſi trouvent-elles leurs intérêts à paroître modeſtes pour être recherchées en mariage; mais à l'égard des femmes, ils diſent que par le mariage, elles ont vendu leur liberté, & qu'ainſi elles ne doivent point avoir d'autres hommes que leur mari. Pour eux, ils ſe réſervent le droit d'avoir pluſieurs femmes; un homme parmi ces Peuples a la liberté de quitter ſa femme, mais cela n'arrive guères; ſi une femme eſt ſurpriſe en adultère, le moindre mal qui lui puiſſe arriver, c'eſt d'être repudiée. Alors le mari abandonne la cabane; s'il a des enfans, il ſe charge des garçons, & la femme des filles; la femme doit

cependant refter un an veuve, au lieu que le mari peut fe remarier d'abord. Il peut reprendre fa femme; c'eft pourquoi elle ne doit point convoler à de fecondes noces avant l'année revolue.

Le mariage des Sauvages, comme je l'ai déjà dit, tient de la fimple nature, & n'a d'autre forme que le mutuel confentement des parties. Le futur époux fait des préfents en pelleterie & en vivres à la cabane du pere de fa prétendue; les préfents agréés, on fait un feftin où le village eft convié; après le repas on danfe, on chante les exploits de guerre des ancêtres du marié. Le lendemain, le plus ancien vieillard préfente la nouvelle mariée aux parens de fon mari. Voilà toute la cérémonie du mariage. Tous les Sauvages tirent leur origine du côté des femmes; la raifon qu'ils en alléguent, c'eft, difent-ils, qu'il eft certain que l'enfant vient de la femme, & par conféquent, ajoutent-ils, il fort de la bonne fouche, au lieu qu'ils ne font pas fûrs s'il vient d'eux. Ceux qui font bons guerriers & bons chaffeurs, choififfent les plus jolies filles; les autres n'ont que le rebut & les laides. Les filles prévenues qu'elles ne feront plus maîtreffes de leur cœur dès qu'elles feront mariées, fçavent en difpofer à leur avantage; car quand elles ont une fois un mari, il n'y a plus d'amourettes; leur occupation dans le menage, eft d'apprêter le manger de leur mari, de paffer les peaux,

de faire des fouliers, de filer de la laine des bœufs fauvages, de faire des vans & de petits paniers; elles font fort adroites & fort induftrieufes.

Voici comme ils puniffent l'infidélité de leurs femmes; il faut premiérement que le mari en foit bien affuré par fes yeux, & alors la femme délinquante eft épiée par les parents du mari, & par les fiens propres. Le mari auroit beau vouloir garder fa femme infidelle, il n'en feroit plus le maître: en voici la raifon, c'eft que ces Sauvages regardent comme indigne, difent-ils, d'un véritable homme d'habiter avec une femme qui lui a manqué auffi effentiellement. Dans une telle conjoncture, le mari va trouver le Cacique, & lui conte le cas. Le Chef alors commande du monde pour aller couper des baguettes; on garde un grand fecret. Le Chef ordonne enfuite une danfe, où tout le monde eft obligé de fe trouver, hommes, femmes, filles & garçons; fi l'on y manque, l'on eft mis à l'amende; mais perfonne ordinairement ne s'abfente; au moment que la danfe eft le plus animée, on prend la femme adultère, on la jette par terre, & puis on la frappe fur le dos & fur le ventre, fans l'épargner. Celui qui l'a féduite, éprouve le même traitement.

Quand ces malheureux ont été bien fuftigés, il furvient un parent de chaque côté, qui met un bâton à travers les flagellés, & les flagellans. Dans l'inftant tous les coups

ceffent; mais la femme n'en eft pas quitte; le mari vient, qui lui coupe les cheveux ras de la tête, (1) & puis il lui fait fes reproches en préfence de l'affemblée, c'eft-à-dire, il lui repréfente, qu'elle a bien eû tort d'agir comme elle a fait avec lui, ne l'ayant jamais laiffé manquer de rien; que puifqu'il en eft ainfi, elle peut aller avec fon féducteur. On lui coupe à lui tout le tour des cheveux treffés, qui tombent partie fur le front de ces Peuples; après cela, on lui dit, en lui montrant la femme infidelle, voilà ton époufe. Il eft le maître de l'époufer fur le champ; mais il eft obligé de changer de village.

Lorfqu'il arrive qu'une femme débauche le mari d'une autre, les femmes s'affemblent entr'elles avec des bâtons longs comme le bras, & vont trouver la coupable qu'elles battent fans miféricorde, ce qui fait beaucoup rire les jeunes gens; à la fin s'ils n'arrachoient les bâtons des mains de ces furieufes, elles tueroient la malheureufe coupable.

Les feuls arts qui font l'ambition des Sauvages, confiftent dans la médecine, la guerre, la chaffe & la pêche. Ils élevent très-durement leurs enfans, les font baigner & nager dans l'hiver dès la pointe du jour; enfuite les jeunes gens viennent d'eux-mêmes

(1) Les femmes fauvages ont de grands cheveux treffés à l'Allemande.

ſe préſenter devant le Chef de guerre qui les harangue, leur diſant qu'ils ne doivent jamais avoir peur de l'eau, qu'ils peuvent être pourſuivis par leurs ennemis, que s'ils ſont pris ils ſont mis au cadre, & brûlés vifs, que c'eſt alors qu'ils doivent prouver en ne pleurant pas, qu'ils ſont de véritables hommes (1).

La harangue finie, le Chef leur fait des ſcarifications aux cuiſſes, à la poitrine, ſur le dos, afin de les endurcir au mal, enſuite il leur donne de grands coups de colier, (2) après quoi les jeunes gens vont prendre rang parmi les Guerriers; & lorſqu'ils ſe ſont ſignalés à la guerre par quelques belles actions, on leur pique des marques, comme je vous l'ai expliqué à l'article des Illinois.

Les enfans à la mammelle ſont baignés en hiver dans l'eau froide, & lorſqu'ils deviennent grands, on les fait coucher ſur la dure. Comme les Sauvages aiment beaucoup leurs enfans, c'eſt par cette raiſon qu'ils les accoutument de bonne heure à la fatigue; ils diſent auſſi que l'habitude eſt une ſeconde nature. Il eſt vrai que leur corps

(1) Les Sauvages doivent ſupporter leur malheur avec une conſtance héroïque pour faire paſſer leur valeur à la poſtérité.

(2) Il eſt fait de lanieres de cuir, larges de trois doigts. Il leur ſert à porter la charge en voyage; c'eſt une ſorte de bretelle.

qui eſt nud, n'eſt pas plus ſenſible au froid, que le viſage & les mains.

Les vieillards qui ne peuvent ſuivre dans une retraite, demandent à être aſſommés à coups de maſſue, tant pour leur épargner le chagrin de la décrépitude, que dans la crainte de tomber entre les mains de leurs ennemis, & d'en être brûlés, ou mangés; car les Sauvages dans leurs guerres, maſſacrent hommes, femmes & même les enfants à la mammelle; c'eſt encore une cauſe de la dépopulation de l'Amérique, jointe à la petite vérole, maladie peſtilentielle chez les Sauvages.

Il eſt bon de vous obſerver, Monſieur, en paſſant, que ce n'eſt que par un acte d'humanité, que quelquefois le fils eſt forcé d'abréger les jours de ſon pere, par la raiſon que je viens d'expliquer. Les Sauvages ont beaucoup de vénération pour leurs vieillards: c'eſt par leurs conſeils qu'ils ſe conduiſent; car ils n'entreprennent rien ſans avoir auparavant leur conſentement, auſſi en ont-ils toujours grand ſoin. J'ai vû ſouvent que lorſqu'ils revenoient de la chaſſe, les Chefs avoient grande attention, avant que de faire le partage des viandes, de mettre de côté la part des vieillards qui doit revenir aux veuves & aux orphelins, dont les peres ont été tués à la guerre pour la déffenſe de la patrie. Les Sauvages ſont très hoſpitaliers envers les étrangers avec qui ils ſont en paix, bons envers leurs al-

liés & leurs amis; mais cruels & inexorables envers leurs ennemis. Ils ſont très-ſurpris, & même ſcandaliſés de voir à la nouvelle Orléans nombre d'Anglois qu'on y attire pendant la guerre, pour y faire le commerce ſous le ſpécieux prétexte de Parlementaires, (1) & ſe répandre dans les habitations. Un Cacique ou Seigneur de cette contrée, arrivé depuis peu de la nouvelle Orléans, m'a avoué tout naturellement qu'il avoit eu envie de leur caſſer la tête comme à des chiens qui tuoient les François dans le Nord, c'eſt-à-dire pendant le ſiége de Quebec, & qu'il avoit été tenté de s'en venger-là ſur eux. Il ajouta que parmi eux ils ne parloient plus à leurs ennemis qu'avec le caſſe-tête, auſſi-tôt que la hache meur-

(1) Ce ſont des vaiſſeaux qui amenent des priſonniers de guerre pour en faire l'échange, & lorſqu'ils n'en ont point, ils ſont ſaiſis en contravention, & regardés en temps de guerre comme des eſpions qui viennent prendre connoiſſance de nos forces, comme il eſt arrivé à l'occaſion du Capitaine Anglois Bouls, qui a cauſé tant de troubles dans cette colonie, où il a fait deux voyages de ſuite.

Ce commerce ne peut être que très-dangereux pour nous, & très-avantageux pour nos ennemis, puiſque les pelleteries provenant de la chaſſe des Sauvages qu'on y employe, tandis qu'on auroit pu mieux s'en ſervir, ſont chargées publiquement ſur les vaiſſeaux Anglois, qui indépendamment de la contravention aux loix, prennent des connoiſſances certaines de notre local.

trière eſt déterrée : cette phraſe ſignifie qu'on ne doit, lorſque la guerre eſt déclarée, parler aux ennemis que la hache ſur la tête, c'eſt-à-dire n'avoir ni commerce ni correſpondance avec l'ennemi pendant la guerre, directement ni indirectement, ſous quelque prétexte que ce ſoit, ſous peine d'être traité comme traître à la patrie, & d'être puni de-même.

Lorſque la paix eſt conclue, ils enterrent la hache ou la maſſue de guerre, pour ſignifier aux ennemis que toute haine eſt enſevelie, que toutes les horreurs & la déſolation de la guerre ſont finies, que l'amitié & la bonne harmonie vont renaître entr'eux & leurs voiſins, comme les fleurs blanches de l'arbre de paix, qui eſt le laurier blanc, qui doit étendre ſes rameaux ſur la terre blanche, parabole qui veut dire la terre de paix.

Le Cacique, dont j'ai parlé, s'appelle *Tamathlémingo;* il eſt très-attaché aux François. Je ſçai même que les Anglois ont voulu le combler de préſents, qu'il a toujours rejettés comme indignes de lui; il a même voulu leur caſſer la tête pour cette propoſition, diſant pour raiſon *qu'il ne vouloit rien recevoir de ces chiens, ennemis de ſon pere le Roi de France :* telle eſt la réponſe qu'il fit aux Députés Anglois; il ſeroit à ſouhaiter pour *nous que tous les Chefs penſaſſent comme ce Seigneur Sauvage.* Il eſt décoré d'une médaille d'argent, qu'il

porte à son col avec une laniere de cuir. Il m'a dit plusieurs fois qu'il vouloit être enterré après sa mort avec l'image de son pere, ou le portrait du Roi, qu'il portoit sur son cœur ; que lui ayant toujours été fidéle, il espéroit lui tenir la main au pays des âmes où il comptoit le voir un jour. Après que ce digne Chef m'eut exprimé ces beaux sentiments qui partoient du cœur, je lui donnai une bouteille d'eau-de-vie pour boire à la santé de son pere, & à la mienne. Quelquefois une petite générosité faite à propos à ces peuples, fait beaucoup d'effet, comme, par exemple, lorsque je voulois leur témoigner l'amitié que j'avois pour eux, j'ôtois ma chemise, & je la leur donnois au nom de leur pere, qui avoit pitié d'eux ; je leur disois qu'il sçavoit, sur le rapport du papier qui parle, que ses enfants étoient nuds, & cette façon d'agir les touchoit sensiblement.

Ces peuples en général n'ont pas d'idée du systême politique qui régne parmi les Puissances de l'Europe. Les amis d'une Nation doivent, selon eux, entrer dans son parti lorsqu'elle est en guerre, & ne point avoir de commerce avec ses ennemis; j'ai eu une longue & sérieuse conférence avec un *Allekxi Mingo*, c'est-à-dire un Jongleur & Chef de canton, qui prétend avoir été outragé par des soldats Espagnols du Préside de Pensacola; ce Cacique m'a avoué tout naturellement qu'il

avoit formé le deſſein, pour s'en venger, de faire avec ſes guerriers une irruption ſur les terres de la Floride, juſqu'aux portes du Fort de Penſacola. Ce Sauvage crut me faire ſa cour & me faire approuver ſon deſſein, en m'aſſurant qu'il y étoit auſſi porté, parce qu'ils ſe repoſent ſur leurs nates, c'eſt-à-dire qu'ils ſont en paix avec les Anglois, & qu'ils reçoivent chez eux dans leurs ports, ces derniers, nos ennemis.

Je répondis au diſcours de ce Cacique Allibamon, en termes expreſſifs, & les plus capables de le faire renoncer à ſon entrepriſe; afin d'éviter l'effuſion de ſang envers les Eſpagnols nos Alliés & nos voiſins, j'adreſſai à ce Chef Indien un diſcours analogue au génie & au caractère de la Nation.

Allekxi Mingo, lui dis-je, prépare ton cœur, ouvre tes oreilles, pour entendre la force de ma parole; car elle va te faire revenir l'eſprit que tu as perdu aujourd'hui.

Je t'apprens donc que le *Grand-Chef Souverain* des Eſpagnols, qui demeure au-delà du grand Lac d'eau ſalée, dans l'ancien monde où les hommes fourmillent, eſt frere (1) du pere des hommes rouges, c'eſt-à-dire du Roi de France, en conſéquence je ſuis obligé de dire que je déſapprouve très fort ton téméraire deſſein.

Je

(1) Les Sauvages appellent freres leurs alliés.

Je te déclare hautement que ſi tu perſiſtes encore à vouloir l'exécuter, tu n'as qu'à commencer par me caſſer la tête. Ce Cacique me répondit : „ ton ſang m'eſt auſſi „ cher que le mien, d'ailleurs jamais les „ François ne m'ont fait de mal, je ſuis „ même prêt à me ſacrifier pour eux ; tu „ peux en aſſurer notre pere. Que n'ai-je, „ comme toi, l'étoffe parlante pour lui fai- „ re parvenir ma parole ? mais, non, je „ voudrois plutôt que mon cœur eût cent „ bouches qu'il pût entendre ". (1) Après cette proteſtation d'amitié de la part de ce Chef, il me préſenta ſon calumet ; & quand j'eus fumé une touche je le lui rendis, comme ayant fait la paix pour les Eſpagnols, dont il prétendoit avoir été offenſé ; & pour y mettre le ſceau, voilà, lui dis-je, un flacon d'eau de feu, ou d'eau-de-vie, que je te donne pour purifier ta bouche, afin qu'elle ne profere plus de mauvaiſes paroles contre les Eſpagnols nos confédérés ; & pour appuyer mon diſcours, j'ajoutai un rouleau de tabac pour faire fumer dans le grand calumet de paix, ſes guerriers ; ma harangue finie, tous les jeunes gens vinrent

(1) Quelque tems après le départ de l'Auteur, les Sauvages de cette contrée maſſacrerent pluſieurs Anglois qui s'étoient approchés à deux lieues du Fort Toulouſe, où commandoit pour-lors M. de Grand-Maiſon, actuellement Major des troupes entretenues à la Nouvelle Orléans.

les uns après les autres me ſerrer la main, en ſigne d'amitié, ſuivant l'uſage.

Je voulus néanmoins ſatisfaire entiérement ce Cacique ou Chef de canton, qui m'avoit témoigné être ſi piqué contre les Eſpagnols, qui, parce qu'ils ſont en paix, reçoivent à Penſacola les vaiſſeaux Anglois; ceux-ci, diſoit-il, viennent prendre connoiſſance comme eſpions du local des côtes maritimes. Il eſt vrai que les ſoupçons de cette nature ne ſont jamais légers, puiſqu'il n'y a point d'ombre qui n'ait un corps.

Pour appaiſer ce Sauvage, je lui dis que le Gouverneur attendoit de jour à autre une grande pirogue, & pour parler le langage de ces Peuples, qu'elle apporteroit du papier qui parle, dans lequel le Grand-Chef des Eſpagnols ordonneroit de déterrer la hache de guerre, & de lever en même tems la maſſue ſur la tête des blonds: c'eſt ainſi que les Sauvages appellent les Anglois, pour les diſtinguer des François, & des Eſpagnols.

Ce Cacique parut fort content de mon diſcours; comme il avoit bu un petit coup d'eau-de-vie, & qu'il étoit en train de cauſer, je lui fis des queſtions touchant la haine qu'il me paroiſſoit avoir contre les Eſpagnols de la Floride. Ce Chef Sauvage me raconta qu'il tenoit par tradition que les premiers guerriers de feu (1) qui paſſerent

(1) L'hiſtoire nous apprend qu'en 1544, Ferdinand Soto fit des courſes dans ce pays; les Sauvages

par leurs terres, y avoient commis des actes d'hostilités, & violé le droit des gens. Aussi depuis cette époque, les ancêtres de sa Nation avoient toujours recommandé de pere en fils de venger le sang qui avoit été répandu sans aucun sujet; je répondis à ce Cacique Jongleur, que le maître de la vie les avoit bien vengés par la mort de Ferdinand Soto, & de presque tous ses guerriers.

J'ajoutai que quant à eux, ils ne devoient plus avoir de rancune contre les Espagnols d'aujourd'hui: que Philipe II. leur Grand Chef, qui régnoit dans ce tems, avoit désavoué tout le mal que ses Capitaines avoient commis, contre ses intentions, dans ces climats extrêmement éloignés.

Je racontai à ce Prince Américain, un trait de l'Histoire de Dom François de Tolède, Vice-roi du Pérou, lequel fit pendre publiquement l'héritier présomptif du Royaume, & fit massacrer tous les Princes de la Famille Royale des Incas; les Espagnols mêmes issus par leur mere du sang d'Atahualipa, éprouverent un sort pareil. Dom François de Tolède, après cette expédition, s'attendoit à être élevé aux pre-

qui n'avoient jamais vu d'Européens, appellerent les Espagnols guerriers de feu, à cause qu'ils étoient armés de fusils & de pistolets; ils disoient que le canon étoit le tonnerre, qu'il faisoit trembler la terre en tuant les hommes de fort loin.

mieres dignités de l'Etat, à ſon retour en Eſpagne ; mais il fut très mal reçu du Grand-Chef de la Nation, qui lui ordonna d'un ton aigre de ſe retirer de ſa préſence. „ Je ne vous avois point choiſi, lui dit ce „ Prince, pour être le bourreau des Rois ; „ mais pour me ſervir & être l'appui des „ malheureux ". Ces paroles furent un coup de foudre pour ce Vice-roi ; elles lui cauſerent un ſi grand ſerrement de cœur, qu'il en mourut peu de jours après. Le même Roi donna la mort à un Miniſtre qui lui en avoit impoſé, en lui diſant ce ſeul mot, *Houlabé*, c'eſt-à-dire : *quoi, tu mens!*

Ce Cacique me répondit gravement : „ mais ſi ce Grand-Chef des hommes de „ feu paroiſſoit, comme tu le dis, ſi indi- „ gné contre ce Vice-roi, des cruautés „ qu'il avoit exercées contre ſes ordres, „ pourquoi ne le faiſoit-il pas mettre au „ quadre? (1) ou ne lui faiſoit-il pas cou- „ per la tête, qu'il auroit fait repaſſer au „ Pérou ? Cet exemple de ſévérité & de „ juſtice, auroit en partie ſatisfait les Peu- „ ples, que ce Capitaine avoit traités ſi in- „ dignement, en faiſant mourir à un gibet, „ comme un voleur, l'héritier d'un grand „ Empire, qui ne dépendoit que du *Maî-* „ *tre de la vie* ou de l'Etre ſuprême.

(1) Supplice que les Sauvages font ſubir à ceux qui ont fait des cruautés lorſqu'ils ſont pris à la guerre.

„ C'eſt ainſi, me dit-il, que nous autres „ hommes rouges, que les Européens appel- „ lent Sauvages & Barbares, en uſons en- „ vers les méchans & les homicides, qui „ doivent être traités comme les bêtes les „ plus féroces de nos forêts.

Je répondis encore à ce Chef Indien, en ces termes: „ Tu ſauras que les Grands „ Chefs des hommes blancs qui habitent la „ vieille terre, ſont deſpotiques, & qu'ils „ chaſſent de leur préſence les Capitaines „ ou Chefs de guerre, qui ont vexés leurs „ enfans ou ſujets, & que cet affront eſt „ mille fois plus cruel pour ces Chefs pé- „ tris d'orgueil, haïs *du Grand Eſprit* ou „ de Dieu, à cauſe de leurs prévarica- „ tions, que n'eſt le ſupplice du quadre, „ ou cent coups de maſſue ſur la tête des „ hommes rouges ".

J'ai enfin ſi bien adouci la haine que ces Peuples avoient conçue contre les Eſpagnols, par les raiſons dont je me ſuis aviſé, que je préſume que tout eſt aſſoupi; cette explication ſatisfit beaucoup mon Jongleur.

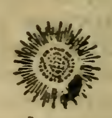
Je crois vous avoir déja obſervé, Monſieur, que les Sauvages ſont très-ſenſibles aux injures, c'eſt ordinairement dans l'ivreſſe qu'ils ſe rappellent ceux qui les ont outragés. J'ai ſouvent été médiateur, pour terminer leurs différents de Sauvage à Sauvage; je leur remontrois qu'ils devoient vivre en bons freres, oublier le paſſé, &

n'employer leur mâle courage que pour la défenſe de notre patrie commune. Je les aſſurois en outre que s'ils n'écoutoient pas ma parole, le *Grand Eſprit* feroit faché contre eux, & feroit manquer leur récolte de mahis.

Auſſi quand ils étoient prêts d'en venir aux mains, les femmes ſauvages venoient vîte me chercher pour être arbitre, & je faiſois mon poſſible pour concilier les deux partis, obſervant de mettre leur honneur à couvert ; ce qui faiſoit plaiſir à ces femmes, qui n'ont rien de farouche que le nom qu'on leur donne, ayant les traits fort réguliers. Enfin dans le nouveau monde, comme dans l'ancien, cet aimable ſexe eſt né pour peupler, & non pour détruire.

La matiére des mœurs de ces Peuples eſt ſi ample, que je ſuis obligé de la partager ; je réſerve donc à vous parler dans une autre lettre de leurs déuils, & de la maniere dont ils enterrent leurs morts. Je ſuis, M. &c.

Aux Allibamons, *le* 28 *Avril* 1759.



LETTRE XVI.

Au Même.

Deuil & façon d'enterrer les morts chez les Allibamons ; justice qu'ils rendirent au Chevalier d'Erneville pour un soldat tué par un jeune Sauvage ; leur Religion ; leurs ruses pour attraper les chevreuils à la chasse, & les dindes sauvages.

MONSIEUR,

J'AI reçu avant-hier une de vos lettres, qui m'apprend que vous êtes en bonne santé, & que vous continuez à me donner des marques de votre souvenir. Je vous ai parlé dans ma précédente du mariage des Sauvages ; je vais présentement vous parler de leur deuil. Quand un Grand Chef de la Nation meurt, ce deuil consiste à ne se point peigner, ni baigner ; les hommes se barbouillent tout le corps avec du noir de fumée qu'ils délayent dans de l'huile d'ours ; en un mot, ils renoncent à toutes sortes de divertissements : lorsqu'une femme perd son mari, elle est obligée de porter le deuil un an, en renonçant à toute parure.

Tous les Sauvages de la contrée des Allibamons boivent la caſſine; c'eſt la feuille d'un arbriſſeau extrêmement touffu ; elle n'eſt pas plus grande qu'un liard, mais dentelée tout autour. Ils la font riſſoler comme nous faiſons le caffé, & en boivent l'infuſion avec beaucoup de cérémonies. Quand cette boiſſon diurétique eſt faite, les jeunes gens vont la préſenter dans des calebaſſes ouvertes en maniere de taſſes, ſuivant la qualité & le rang des Chefs & des Guerriers, c'eſt-à-dire, aux Conſidérés, enſuite à d'autres guerriers, ſuivant leur grade. Ils obſervent le même ordre, lorſqu'ils préſentent le calumet pour fumer ; pendant que vous buvez, ils heurlent d'une voix forte, & diminuent par gradation; lorſque vous avez ceſſé de boire, ils prennent haleine, & quand vous recommencez, ils continuent le même hurlement. Cette ſorte d'orgie dure quelquefois depuis ſix heures du matin juſqu'à 2 heures après midi. Ces Sauvages ne ſont point autrement incommodés de leur boiſſon, à laquelle ils attribuent beaucoup de vertus. Ils la rendent ſans efforts & ſans gêne.

Les femmes ne boivent jamais de ce breuvage fait pour les ſeuls guerriers. C'eſt dans de pareilles aſſemblées où elles ne ſont jamais admiſes, que les Sauvages débitent toutes leurs nouvelles, & qu'ils délibèrent de leurs affaires politiques touchant la guerre, ou la paix. Cependant M. le Chevalier

lier d'Erneville rapporte qu'il y a vu une ſemme, qui étoit celle du Grand Chef; elle y entroit à titre de guerriere, & à cauſe de ſon eſprit vif & pénétrant. Son ſentiment prévaloit quelquefois pour la concluſion des traités.

Les *Allibamons* aiment beaucoup les François; il y a même une convention de part & d'autre, que ſi un François tuoit un Sauvage, il faudroit qu'il perdît la vie, & de même un Sauvage s'il tuoit un François; cet accident arriva pendant que le Chevalier d'Erneville commandoit aux *Allibamons*; un jeune Sauvage tira un coup de fuſil ſur un ſoldat de ſa garniſon, & diſparut tout de ſuite. Comme cet Officier ne pouvoit ſçavoir où étoit le criminel, il s'adreſſa aux Chefs de la Nation, leur diſant, qu'il falloit lui rendre juſtice. Ils répondirent que le jeune homme s'étoit réfugié chez une autre Nation. Le Chevalier d'Erneville ne ſe contenta pas de cette excuſe; il leur dit que le mort crioit vengeance, & que le ſang devoit ſe venger par le ſang, c'eſt leur façon de s'exprimer: que le meurtrier avoit ſa mere, qu'il falloit qu'elle pérît à ſa place. Ils lui répondirent que ce n'étoit point elle qui avoit fait le coup. L'Officier repliqua qu'il parloit comme les hommes rouges, qui, lorſqu'on leur tuoit quelqu'un & qu'on ne leur rendoit pas juſtice, ſe vengeoient ſur un de la Nation du cou-

pable. Enfin il leur remontra qu'il falloit, pour maintenir la bonne intelligence entre les hommes blancs & les hommes rouges, ne pas s'oppofer à la punition des criminels. Ils lui offrirent beaucoup de pelleteries, des chevaux même chargés de butin. Cet Officier connu de tout tems par fon zele & par fon défintéreffement, préférant l'intérêt du Roi au fien, & l'honneur de la Nation à fa fortune, refufa tous ces préfents. Il ajouta qu'il ne pouvoit plus repofer depuis la mort de fon guerrier, qu'il lui crioit toutes les nuits: *vengez mon fang.* Ces pauvres gens voyant qu'ils ne pouvoient le fléchir, tinrent confeil fur fon refus, & commanderent huit hommes conduits par un jeune Chef de guerriers. Celui-ci partit fur le champ avec fon monde, & fut droit chez la mere du meurtrier, à laquelle il dit que puifqu'on ne trouvoit pas fon fils, il falloit que ce fût elle qui lava le fang du François. Cette femme furprife fe laiffa conduire toute éplorée ; les parents fuivoient d'un air fort trifte ; voyant qu'il n'y avoit point de grace à efpérer pour la mere, l'un d'eux dit au Chef de la troupe : *c'eft de valeur que meurt ma belle-mere, n'ayant pas fait le coup.* Il propofa d'attendre, pendant qu'il iroit chercher le meurtrier ; en effet, il l'amena dans l'affemblée où étoit le Chevalier d'Erneville, & lui dit: voilà le coupable, fais-en ce que tu voudras. Ce Commandant leur répondit

que c'étoit à eux à lui rendre juſtice; à l'inſtant on lui caſſa la tête (1).

La juſtice étant rendue, les Chefs haranguerent leurs jeunes gens, & leur recommanderent beaucoup de tenir la main du François; ils ajouterent que toutes les fois qu'il leur arriveroit de perdre l'eſprit, & de tuer de nos gens, ils rendroient la même juſtice.

Le Chevalier d'Erneville harangua l'aſſemblée à ſon tour; après quoi il fit, à la Nation, un préſent que le Gouverneur lui avoit envoyé. Les Sauvages le firent fumer dans le grand calumet de paix; tous les ſoldats & habitants François fumerent auſſi en ſigne d'amniſtie; enſuite ils bûrent la caſſine, qui eſt la boiſſon de la parole blanche, c'eſt-à-dire, la boiſſon de l'oubli.

Depuis ce tems la Nation ne nous a jamais manqué. Les Sauvages *Allibamons* s'offrirent en 1714, de bâtir ſur leurs terres, à leurs frais, un Fort qui fut nommé depuis le Fort Toulouſe, & y introduiſirent les François. M. de Bienville, alors Gouverneur, fut prendre poſſeſſion de leur pays au nom du Roi (2).

(1) C'eſt ainſi que la juſtice ſe rend chez les Sauvages; il n'eſt pas néceſſaire d'inſtruire des procédures; on ignore toutes ces formalités; la loi eſt que celui qui a tué doit être tué, à moins d'un malheur, comme dans l'ivreſſe, dans un tranſport, ou dans les jeux d'exercice.

(2) Ce Gouverneur eſt en ſi haute eſtime chez

Ils n'ont jamais voulu permettre aux Anglois d'en faire autant; ils se mocquent des menaces du Roi d'Angleterre; chaque Cacique ou Chef de village, se regarde comme un Souverain, qui ne dépend que du *Maître de la vie*, ou du *Grand Esprit*.

Les *Allibamons* ont appellé leur pays la terre blanche, ou pays de paix, & se reposent sur leurs nates, c'est-à-dire, *n'attaquent personne*; espèce d'allégorie par laquelle ils semblent annoncer à toutes les Nations de la terre, que la hache meurtriere est enterrée, & qu'on peut y venir & commercer en toute sûreté.

Voici une harangue que j'ai entendu faire aux Chefs de cette Nation. „ Jeunes gens „ & guerriers, ne vous mocquez point du „ *Maître de la vie*; le Ciel est bleu, le So„ leil est sans tache, le tems est serein, la „ terre est blanche, tout est tranquille sur „ sa face, le sang humain ne doit point y „ être répandu. Il faut prier l'Esprit de „ paix de la conserver pure & sans tache „ entre les Nations qui nous entourent. „ Nous ne devons nous occuper maintenant „ qu'à faire la guerre aux tigres, aux ours,

eux, qu'ils le citent toujours dans leurs harangues. Son nom est si profondément gravé dans les cœurs de ces bons Sauvages, que sa mémoire leur sera toujours chere. Dès qu'ils me virent, ils me demanderent de ses nouvelles, & je leur dis qu'il étoit au grand Village, ou à Paris, en bonne santé, ce dont ils témoignerent une grande satisfaction.

„ aux loups, aux cerfs, & aux chevreuils,
„ pour avoir leurs peaux, afin de commer-
„ cer avec les Européens, qui nous appor-
„ teront nos befoins pour entretenir nos
„ femmes & nos enfans".

Les Amériquains en général n'ont point la connoiffance des lettres. L'art d'écrire leur eft inconnu; ils font furpris de voir qu'avec du papier on fe parle de fi loin; ils regardent les lettres miffives avec admiration.

Lorfqu'on leur en confie, ils les remettent exactement à leur adreffe; & quelque pluye qu'il faffe, quelques rivieres qu'ils ayent à paffer, ces lettres ne font jamais mouillées. Les *Allibamons* font également le commerce avec les François, les Anglois, & les Efpagnols; mais ils n'aiment pas beaucoup ces derniers: ils leur font la guerre plutôt qu'à toute autre Nation, à caufe des traitemens cruels qu'ils ont fait aux Sauvages du Mexique; leur mémoire eft admirable, ils fe reffouviennent toujours du mal qu'on leur a fait.

Ceux dont il s'agit ici reconnoiffent un Etre fuprême qu'ils appellent *Soulbieche.* Je leur ai demandé ce qu'ils penfoient de l'autre monde; ils m'ont répondu, que s'ils n'ont point pris la femme d'autrui, s'ils n'ont volé, ni tué perfonne pendant leur vie, ils iront après leur mort dans un pays extrêmement fertile, où ils ne manqueront ni de femmes, ni d'endroits propres pour la

chaſſe, que tout leur deviendra facile; que ſi, au contraire, ils ont fait les fols, s'ils ſe ſont mocqués du Grand Eſprit, ils iront après leur mort dans un pays ingrat, rempli d'épines & de ronces, où il n'y aura ni chaſſe, ni femmes: voilà tout ce que j'ai pu apprendre touchant la croyance de ces Peuples ſur l'autre vie.

Les *Allibamons* enterrent leurs morts aſſis; pour juſtifier cet uſage, ils diſent que l'homme eſt droit, & a la tête tournée vers le Ciel ſa demeure, & que c'eſt pour cette raiſon qu'ils enterrent leurs ſemblables dans cette attitude; on lui donne un calumet & du tabac pour fumer, afin qu'il faſſe la paix avec les gens de l'autre monde; ſi c'eſt un guerrier, il eſt enterré avec ſes armes, qui ſont un fuſil, de la poudre, & des bales, un carquois garni de fléches, un arc, un caſſe-tête, ſoit maſſue ou hache; de plus un miroir (1), & du vermillon pour faire toilette au pays des ames.

Lorſqu'un homme ſe détruit, ſoit par déſeſpoir ou dans une maladie, il eſt privé de la ſépulture, & jetté dans la riviere, parce qu'il paſſe alors pour un lâche.

J'ai dit que les Sauvages doivent ſupporter leurs malheurs avec une conſtance héroïque. Le fanatiſme de ces Peuples eſt

(1) Les jeunes Sauvages ne marchent jamais ſans avoir une petite hache ou un miroir pendu au poignet.

que, lorſqu'un d'eux eſt pris en guerre, il s'attend à être brûlé; alors il compoſe ſa chanſon de mort, en diſant: „ Je ne crains „ ni la mort, ni le feu, faites-moi bien „ ſouffrir, parce que ma mort ſera bien „ vengée par ma Nation ". Ce qui fait que ſes ennemis abregent ſon ſupplice, ou quelquefois l'adoptent en diſant que c'eſt un homme de valeur.

Lorſqu'il ſe trouve parmi eux quelque tapageur ou perturbateur du repos public, les vieillards lui parlent ainſi: „ Tu peux „ partir; mais ſouviens-toi, que ſi tu es „ tué, tu ſeras déſavoué par la Nation, „ que nous ne te pleurerons point, & que „ nous ne tirerons point vengeance de ta „ mort ". Une vie auſſi déréglée eſt parmi ces Peuples, comme par-tout ailleurs, notée du dernier mépris (1).

Les Sauvages partent ordinairement pour la chaſſe à la fin d'Octobre. Les *Allibamons* vont à 60, 80 & quelquefois à 100 lieues loin de leur village, & ils emmenent avec eux, dans leurs pirogues, toute leur famil-

(1) Les jeunes Sauvages vont en effet quelquefois courir les villages pour enlever des femmes; ce ſont ces ſortes de rapts qui occaſionnent les guerres que ces différentes Tribus ſe font; car ils ne combattent point pour de la terre, puiſqu'ils en ont plus qu'ils n'en peuvent cultiver. C'eſt un crime capital parmi les Sauvages d'enlever la femme d'un autre. Si c'eſt la femme d'un Cacique, la Nation eſt obligée de venger l'affront fait à ſon Chef.

le; ils ne reviennent qu'en Mars, qui eſt le tems d'enſemencer leurs terres. Ils rapportent beaucoup de pelleteries, & de viande boucanée. Lorſqu'ils ſont rendus dans leurs villages, ils régalent leurs amis, & font des préſens aux vieillards qui n'ont pu les ſuivre, & qui ont gardé les cabanes du village pendant le tems de cette chaſſe.

Ces peuples ont des ruſes ſingulieres pour attraper le chevreuil; ils prennent pour cet effet la tête d'un mâle de cette eſpèce, qu'ils font deſſécher. Ils la portent avec eux dans le bois; là ſe couvrant le dos d'une peau de cet animal, ils fourent le bras dans le col de la tête deſſéchée, qu'ils ont eu ſoin de garnir ſous la peau avec de petits cercles de bois pour la tenir ferme à la main; puis ils ſe mettent à genoux, & dans cette attitude, ils préſentent la tête en contrefaiſant le cri, ou le bêlement des chevreuils; ces animaux prennent le change par cette poſture, & s'approchent fort près des chaſſeurs qui les tuent alors à coup ſûr.

Il y a des Sauvages qui en ont détruit par ce ſtratagême juſqu'à 400 dans une chaſſe d'hiver; ils employent à-peu-près la même ruſe pour attraper dans le bois les dindes ſauvages; quelques-uns d'entr'eux ſe mettent ſur les épaules des peaux de ces volatilles, & au haut de la tête un morceau d'écarlate ou d'étoffe rouge qui voltige, & pendant que ceux-ci amuſent ces animaux, les autres les tuent à coups de fléches; ils

ne ſe ſervent point de fuſils, de peur de les épouvanter ; & tant qu'il y en a de perchés ſur l'arbre, ils tirent ſur eux avec beaucoup de dextérité ; ces dindes attendent ordinairement que leurs camarades reviennent ; les Sauvages m'ont ſouvent régalé de ces volailles, qui ſont excellentes pendant l'automne.

Ces Peuples ſont auſſi très-adroits à la pêche ; ils ne ſe ſervent ni de hameçons ni de filets ; ils prennent pour cet effet des cannes de roſeaux qui ſont fort communes ſur le bord des rivieres ; après les avoir fait ſécher au feu ou au ſoleil, ils les aiguiſent par un bout en façon de dards, & de l'autre ils y attachent une corde faite d'écorce de pitre ; étant ſur des lacs dans leurs canots, ils lancent à l'eau le dard ſur le poiſſon, & le retirent à l'aide de la canne ; d'autres les tirent avec l'arc, & lorſqu'il eſt bleſſé, il vient ſur l'eau.

Avant que de finir l'article des *Allibamons*, je ne dois pas oublier de vous dire qu'ils ont au mois de Juillet, tems de leur récolte, une très-grande fête. Dans ce jour ſolemnel qu'ils paſſent ſans manger, ils allument pour la Médecine ou Jonglerie le feu nouveau, après quoi ils ſe purgent, & offrent à leur *Manitou* les prémices de leurs fruits ; ils achevent la journée en danſes de religion.

Ces Peuples ont auſſi des Jongleurs ; je vous ferai part d'une petite avanture aſſez

risible, qui m'est arrivée avec un homme de cette profession. Dans le tems que je montois à force de rames le courant de la riviere des *Allibamons*, un Jongleur vint me voir, accompagné de plusieurs autres Sauvages, tant hommes que femmes; il me demanda de l'eau-de-vie; je lui en donnai une bouteille, qu'il bût avec ses compagnons. Il m'en redemanda encore; je lui dis que je n'en avois plus; il ne voulut pas me croire; & comme il vit qu'il ne pouvoit rien gagner, il crut m'intimider en me déclarant fiérement qu'il étoit magicien, & que si je ne lui en donnois pas, il alloit faire la médecine contre moi, c'est-à-dire, m'enchanter avec mon bâteau pour l'empêcher de marcher. Je lui dis que je ne le craignois pas, que j'étois Médecin moi-même. Ce mot étourdit mon adversaire.

Ce prétendu sorcier me dit de lui faire voir les effets de ma médecine; je lui repliquai que c'étoit à lui à commencer; il ajouta que comme étranger c'étoit à moi; enfin après bien des débats, je commençai à faire des gestes ridicules en m'agitant & regardant dans un livre où le Jongleur ne comprenoit rien; je lui dis de se retirer, & de me laisser seul, ce qu'il fit, parce que c'est la coutume des Jongleurs pour ôter aux autres Sauvages la connoissance de leurs fourberies. J'avois la peau d'un chat tigré, dont on avoit tiré la chair & les os par une fente dessous le col, je la don-

nai au Sauvage Médecin; en lui disant de lui rendre la vue, & de la faire marcher. Il me répondit qu'il ne le pouvoit pas; je vois que tu n'es encore qu'un novice dans cet art, lui dis-je, je vais le faire, moi.

Il est bon de vous dire, Monsieur, que j'avois apporté de France à mon dernier voyage, des yeux d'émail qui imitoient parfaitement bien les yeux naturels, chose que ces Peuples n'avoient jamais vue; je les ajustai avec de la gomme de pin, à la place de ceux qui manquoient: ensuite je mis dans la peau un écureuil en vie, je l'enfermai dedans, la tête exposée en avant du col du chat; un soldat, à qui j'avois donné le mot, étoit tout prêt avec une massue; tout étant ainsi disposé, j'ouvris la chambre du bateau; les Sauvages s'avancerent, le Jongleur ou Médecin à leur tête. Je tenois la peau du chat où étoit l'écureuil qui faisoit des bonds entre mes bras, ce qui surprit d'abord ce prétendu sorcier; il se mit à crier que j'étois un véritable Médecin ou magicien, puisque je faisois revivre, voir clair, & marcher les chats morts. Quand les autres Sauvages l'eurent bien considéré entre mes bras, je le lâchai à terre, en piquant l'écureuil d'une épingle, ce qui le fit courir avec la peau du chat du côté où étoient les spectateurs qui crurent qu'il alloit les dévorer; ils reculerent en arriere, & les femmes, par une terreur natu-

relle à leur ſexe, ſe ſauverent de mon bateau en aſſurant que j'étois un ſorcier. Je ſaute alors ſur le chat tigré, paroiſſant fort en colere contre cet animal; j'en eſcamote adroitement l'écureuil & les yeux d'émail; puis me ſerrant fortement la peau du ventre avec les dents de la tête du chat, je fis un grand cri comme ſi j'avois été mordu de cet animal que je rejettai auſſitôt par terre; le ſoldat armé frappe à grands coups de maſſue, comme pour tuer le chat reſſuſcité, de s'être révolté contre ſon maître, & d'avoir voulu ſauter ſur les hommes rouges nos alliés & nos amis.

Après cette ſcene comique, je mis la peau du chat entre les mains du Jongleur, lui diſant de la faire revivre comme j'avois fait. Il convint que ma médecine étoit plus forte que la ſienne. Je lui dis en même tems de faire ſon ſortilége contre mon bateau pour l'empêcher de marcher; il me répondit qu'à médecin contre Médecin il n'y avoit rien à faire, que j'étois ſon maître en cet art, & qu'il étoit un ignorant (1). Tous

(1) Les Sauvages ont beaucoup de confiance en leurs Médecins; la cabane du Jongleur eſt couverte de peaux qui lui ſervent de couverture ou de vêtement. Il y entre tout nud, commence à prononcer quelques paroles que perſonne n'entend : c'eſt, dit-il, pour invoquer l'eſprit; après quoi il ſe leve, crie, s'agite, paroît hors de lui-même, & l'eau découle de toutes les parties de ſon corps.

La cabane s'ébranle, & les aſſiſtans croient que c'eſt

les Sauvages des cabanes qui étoient en chaſſe d'hiver le long de la riviere, m'apporterent des proviſions de chevreuils & de poulets d'Inde, pour recommencer à faire encore une fois la médecine; mais dans la crainte d'être découvert, & pour conſerver mon honneur, je leur dis que je ne pouvois plus la faire, attendu que peut-être quelqu'un d'eux ſeroit dévoré, & pour mieux les convaincre, je leur fis voir l'empreinte des dents du prétendu tigre ſur la peau de mon ventre. Pour-lors, ils m'approuverent fort, & me remercierent de l'intérêt que je prenois à eux en m'expoſant généreuſement comme j'avois fait pour empêcher la fureur du tigre reſſuſcité, qui avoit voulu étrangler leurs femmes, & leurs enfans, & que j'avois bien fait de l'avoir fait rentrer dans le néant, pour ſervir d'exemple aux autres, puiſque c'étoit un mauvais génie; ces pauvres gens regardent les François comme des hommes ſurnaturels.

Il eſt quelquefois dangereux d'être Médecin; ſi quelqu'un meurt, ils attribuent la mort du malade à la médecine, & non à la diſpoſition du malade; c'eſt pourquoi je ne conſeillerois jamais d'abuſer de la cré-

la préſence de l'Eſprit; le langage qu'il parle dans ces invocations, n'a rien de commun avec le langage ſauvage; ce n'eſt qu'une imagination échauffée, que ces charlatans ont trouvé le moyen de faire paſſer pour un langage divin; c'eſt de tout tems que les plus ingénieux ont dupé les autres.

dulité de ces Peuples. Auſſi je leur fis entendre que depuis que j'avois été mordu, j'avois abjuré la Religion des Magiciens, & que je ne reconnoiſſois plus d'autre Médecin que le *Maître de la vie*; qu'ils n'avoient qu'à l'implorer, qu'il étoit le pere des hommes rouges, comme des hommes blancs, qui ſont leurs freres aînés.

La prétendue réſurrection du chat tigré, me donna néanmoins un grand relief parmi les Médecins ou Jongleurs de cette contrée, & parmi même ceux de la Floride Eſpagnole, que la curioſité naturelle aux Sauvages engagea à venir me rendre viſite; ils ſe joignirent aux Médecins *Allibamons*, & me prierent de faire la médecine que j'avois faite en route, pour m'exprimer à leur maniere; je leur dis que j'étois bien fâché de ne pouvoir pas les ſatisfaire, parce que j'avois frappé au poteau; cependant pour ne les pas renvoyer mécontents de moi, je leur dis que leur préſence me réjouiſſoit beaucoup, que le *Grand Chef* des François, & le pere des Sauvages, étoit content de leur Nation, & en particulier d'eux: que comme les Médecins étoient plus éclairés que les autres, ſoit dans l'art de guérir les maladies, ſoit dans leur zéle à inſpirer à leurs compatriotes des ſentimens de fidélité & d'attachement pour les François, c'étoit en cette conſidération que j'étois venu exprès leur apporter un préſent qui étoit la parole de leur pere, que M. Aubert étoit

chargé de la part du Gouverneur d'en faire la répartition.

Je leur dis de plus, qu'étant bien aise de faire connoiſſance, & de conférer avec eux, je les priois de me donner leurs noms propres. Comme ces Peuples ne ſont ni baptiſés ni circoncis, ils prennent ordinairement le nom d'un animal, tel qu'un Ours, un Tigre, un Loup, un Renard &c. La gravité que j'affectois pour me donner plus de relief parmi ces Docteurs Indiens, fit qu'ils me demanderent ſi c'étoit pour rendre compte d'eux à leur pere par le papier parlant que j'écrivois leurs noms, & je leur répondis que oui.

Lorſque j'eus pris leurs noms, je m'en ſervis quelquefois pour faire le devin parmi eux.

Alors me renfermant dans la cabane d'un de ces Médecins, un ſoldat à qui j'avois donné la quantité de lettres qui compoſoient chaque nom, mettoit la main ſur l'épaule d'un des jongleurs, & frappoit avec une baguette, autant de coups que de lettres dans ſon nom; je devinois en dehors, quel homme le ſoldat touchoit, & ainſi des autres; ils ne pouvoient pas comprendre comment je pouvois faire cette divination ſans les voir; ils avouerent que cela les ſurpaſſoit.

Le Sr. Godeau, Garde-magaſin & Chirurgien-Major du Fort des Allibamons, avoit auſſi fait avant moi la médecine en pré-

ſence des Sauvages, qui regardoient une petite phiole remplie de mercure: ces Peuples n'en avoient jamais vu; après l'avoir conſidérée avec attention, ils la lui demanderent. Celui-ci leur dit qu'il acquieſcoit volontiers à leur demande, mais qu'il avoit beſoin de la phiole; & ſur le champ renverſant le vif argent ſur le plancher, il leur dit de le ramaſſer; ils n'en purent jamais venir à bout: ce mercure rouloit çà & là de tous côtés; ce qui fit dire aux Sauvages étonnés, que c'étoit un eſprit qui ſe diviſoit en pluſieurs parties, qui étant réunies n'en faiſoient plus qu'une; mais leur étonnement devint encore bien plus grand, lorſque le Sr. Godeau ayant pris une carte, ramaſſa le mercure, & le fit rentrer dans la phiole en leur préſence; ce qu'aucun d'eux n'avoit pû faire. Ce Chirurgien fit plus, il verſa de l'eau-forte deſſus, ce qui fit diſſoudre entiérement le mercure qui diſparut; depuis cette époque, il étoit révéré comme un grand Médecin parmi ces peuples.

M. de Montberaut vient de remettre le commandement du Fort des Allibamons à M. Aubert, Aide-Major de la place de la Mobile. Je prends la liberté d'écrire au Gouverneur pour lui repréſenter avec reſpect, qu'étant l'ancien de cet Officier, je ne pouvois reſter ici à ſes ordres; que d'ailleurs il ne doit faire aucun ſervice étranger à ſes fonctions, (1) que l'ordonnance du Roi

(1) Je ſuis cependant obligé de rendre juſtice à M.

Roi y eſt bien formelle, que comme notre métier eſt fondé ſur l'honneur, j'aurois cru déroger à celui que j'ai acquis au ſervice de Sa Majeſté, ſi je manquois de lui faire les obſervations d'un militaire, dont le zèle pour le ſervice lui eſt connu, & qu'il m'eſt bien naturel de penſer que par cette conſidération, il ſe croira engagé à me faire jouir des émolumens attachés à mon état, autrement que je le priois de m'accorder mon rappel à la Nouvelle Orléans, afin d'être plus à portée de ſaiſir la premiere occaſion pour l'Europe, où j'aurai le plaiſir de vous aſſurer que je ſuis, Monſieur, &c.

Aux Allibamons le 2 Mai 1759.

P. S. J'ai oublié de vous faire part, Monſieur, d'une viſite que l'Empereur des *Kaouytas* nous a faite quelque tems après le départ de M. de Montberaut; je vais vous en faire le détail. Comme nous avions été prévenus par un Courier, j'allai au devant de Sa Majeſté Indienne pour la recevoir à quelque diſtance du Fort. J'avois poſté des ſoldats qui tirerent des coups de fuſil, pour faire ſigne aux canoniers de mettre le feu au canon à l'inſtant que le Prince mettroit ſa

Aubert qui a eu le commandement des Allibamons à mon préjudice, & de me louer des égards qu'il a eus pour moi, en m'offrant de partager l'autorité, & de vivre enſemble comme amis.

main dans la mienne (1); il étoit monté ſur un cheval d'Eſpagne ſellé à l'Angloiſe, & caparaçonné d'une peau de Tigre.

Cet Empereur marchoit gravement à la tête de ſon cortège ; je pouvois à peine m'empêcher de rire de voir des hommes grands & bien faits, le corps nud, *matachê* ou peint de toutes ſortes de couleurs ; car ils ſe ſuivoient tous à la file, ſuivant leur rang, comme des Capucins.

Ce Prince Sauvage paroiſſoit enthouſiaſmé de l'honneur qu'on lui faiſoit ; il n'avoit jamais vu de canons ; il les appelloit des gros fuſils.

Il portoit ſur ſa tête un panache de plumes rouges ; ſon habit étoit d'écarlate avec des revers à l'Angloiſe, & galonné d'or de clinquant ; il n'avoit ni veſte ni culote ; mais ſeulement un brayer fait d'un quart de drap rouge paſſé entre ſes cuiſſes, & attaché avec une ceinture ; il avoit par deſſous ſon habit, une chemiſe de toile blanche garnie ; ſa chauſſure étoit des eſpeces de brodequins de peaux de chevreuil paſſées & teintes en jaune. Comme c'étoit un jeune homme d'environ dix-huit à dix neuf ans, ſa nation lui avoit choiſi un noble & ſage vieillard pour lui ſervir de Régent ; ce fut lui qui

(1) Les Sauvages ſont ſans complimens ni cérémonies ; ils ſe moquent de nos révérences & de nos façons de ſaluer, le corps recourbé, le pied en avant ou en reculant.

harangua au nom de ſon Souverain, & qui préſenta à M. Aubert le calumet de paix. Ce Commandant lui dit, après les complimens réciproques, d'aller ſe repoſer, parce que c'eſt la coutume parmi les Sauvages de ne parler d'affaires politiques que le lendemain, pour avoir le tems de la réflexion.

Le Sr. Laubène, Interprête du Roi, rendit le diſcours du Régent qui faiſoit auſſi les fonctions de Chancellier de l'Empereur; il ne manqua pas de rappeller les grands ſervices qu'avoit rendus défunt ſon pere aux François, & que le fils avoit toujours eu envie de venir les voir pour renouveller l'amitié qui n'avoit jamais ceſſé d'exiſter entre ſa nation & la nôtre, & pour fumer tous enſemble dans le même calumet.

Il eſt vrai que ſon prédéceſſeur avoit de tout tems été inviolablement attaché à M. de Bienville, & c'étoit en cette conſidération qu'il avoit accordé à ce Cacique le titre d'Empereur.

Ce Gouverneur avoit voulu auſſi obliger toutes les Tribus Allibamonnes à le reconnoître pour leur Grand Chef, ce qu'elles refuſerent, alléguant pour raiſon, que c'étoit bien aſſez que chaque village fût ſubordonné à un Chef; enfin elles ne voulurent rien changer à la forme de leur Gouvernement.

L'Empereur, ſon Régent, ſon Chef de guerre, ſon Médecin ou Jongleur, & ſon Loué, parurent le lendemain ſur les dix

heures du matin devant notre Commandant, où nous étions tous, habillés en uniforme, & raſſemblés pour lui compoſer une petite Cour. Quant à l'Empereur, ſon habit impérial n'étoit pas plus magnifique ce jour-là que celui des Seigneurs de ſa Cour; car ils étoient tous vêtus comme l'étoit Adam dans le Paradis Terreſtre. (1)

Ce jeune Prince étoit d'une taille majeſtueuſe, & d'une figure aimable; il avoit l'air noble & ſpirituel; pendant le ſéjour qu'il a fait ici, il a été défrayé ſur le compte du Roi: comme il étoit de ma grandeur, le Commandant me pria de me défaire en ſa faveur, d'un habit bleu & d'une de mes veſtes galonnée en or, d'un chapeau bordé avec un plumet, en outre d'une chemiſe garnie de manchettes brodées.

M. Aubert fit auſſi, ſur le compte de Sa Majeſté, quelques préſens de peu de conſéquence, au Prince Américain, ainſi qu'aux Officiers de ſa ſuite, leſquels s'en retournérent très-ſatisfaits.

Leur pays eſt ſitué entre la Caroline & la Floride Orientale, à l'Eſt de la Mobile: ces Peuples n'ont jamais été conquis par les Eſpagnols, devenus leurs ennemis déclarés.

(1) L'habit que l'empereur avoit en arrivant aux Allibamons lui avoit été donné par un Capitaine des troupes du Roi d'Angleterre. Ce prince l'ôta, tant par politique que pour en avoir un autre des François.

Le Commandant a toujours fait manger à sa table l'Empereur, ainsi que son Régent; à l'égard des autres, on ne leur fit pas cet honneur, afin de leur donner plus de vénération pour les Officiers François. J'ajouterai ici, Monsieur, que le fils de ce noble *Kaouytas*, que les François ont honoré du titre pompeux d'Empereur, fut fort embarrassé la premiere fois qu'il mangea avec nous; car il n'avoit jamais fait usage de la fourchette; c'est pourquoi il nous regardoit attentivement pour pouvoir nous imiter en mangeant. Quant à son Régent, il n'eut point cette patience; il prit la carcasse d'un poulet d'Inde, la rompit avec ses doigts, & allégua pour excuse que le *Maître de la vie* les avoit faits avant les couteaux & les fourchettes.

Vers la fin du repas nous eûmes une petite farce; ce fut à l'occasion du loué de l'Empereur; ce premier domestique étoit derriere Sa Majesté Indienne pendant le répas; ce naturel ayant remarqué que nous mangions de la moutarde avec notre bouilli, s'informa auprès de M. Boudin, de ce que c'étoit que ce mets dont nous paroissions si friands: comme cet Officier parle la langue de ces Peuples, ayant demeuré 40 ans parmi eux, il lui répondit que s'il en avoit envie, il pouvoit se satisfaire, que les François n'étoient pas avares de ce qu'ils possédoient; aussitôt le Sauvage en porta une cuillerée à sa bouche; la moutar-

de qui étoit forte lui fit faire des contorsions ridicules qui firent éclater de rire son Maître ; il n'en fut pas de même de ce domestique qui se crut empoisonné ; aussitôt M. Aubert se fit apporter une bouteille d'eau-de-vie ; il en fit avaler une rasade au prétendu empoisonné, en l'assurant très fort qu'il alloit être guéri dans l'instant.

Les *Kaouytas* sont fort réservés envers les étrangers en matiere de Religion ; ils ne parlent jamais en public sans avoir mûrement réfléchi sur ce qu'ils ont à dire.

Ces Peuples tiennent annuellement une assemblée générale, dans le principal village ou chef-lieu de la Nation ; il y a une grande cabane faite exprès ; chacun s'y place suivant son rang, & a droit de parler à son tour, (1) selon son âge, sa capacité, sa sagesse, & les services qu'il a rendus à la patrie.

Le grand Chef de la tribu ouvre la séance par un discours qui roule sur l'histoire ou la tradition de leur pays ; il rapporte les exploits militaires de ses ancêtres qui se sont signalés pour la défense de la patrie, exhortant ses sujets à imiter leurs vertus, en supportant patiemment les besoins & les miseres humaines, sur-tout en ne murmurant point contre le *Grand Esprit*, *qui est maître de la vie de tous les êtres d'ici bas*, &

(1) Les Sauvages n'approuvent point les Européens qui parlent tous à la fois lorsqu'ils sont assemblés.

en ſoutenant avec courage les adverſités ; enfin en ſacrifiant tout pour l'amour de la patrie & de la liberté ; étant mille fois plus glorieux de mourir en véritable homme, que de vivre en vil eſclave.

Le Chef ayant ceſſé de parler, le plus ancien noble vieillard ſe leve, ſalue ſon Souverain, & harangue, le corps nud juſqu'à la ceinture ; l'eau lui découle de toutes les parties de ſon corps, par la chaleur & l'action qu'il montre en déclamant, avec des geſtes naturels, & des métaphores qui expriment ſa penſée ; il perſuade ſes auditeurs à croire tout ce qu'il dit, par la force & l'éloquence de ſon diſcours. Rien de plus édifiant que ces ſortes d'aſſemblées, on n'y entend point parler, point d'indécence, point d'applaudiſſemens déplacés, ni de ris immodérés. Les jeunes gens y ſont très circonſpects, & attentifs à écouter avec reſpect la parole des vieillards, perſuadés que c'eſt pour leur bien.



LETTRE XVII.

Au même.

L'Auteur part du pays des Allibamons. Sa navigation dans la riviere de Tombekbé. Comment il échappe à la voracité d'un Crocodile. Rencontre d'un parti de Chactas revoltés. L'Auteur les ramene au devoir. Son retour à la Mobile.

MONSIEUR,

POUR toute réponse à la Lettre que j'avois écrite au Gouverneur, je reçus aux Allibamons un ordre de me rendre à la Mobile, & d'y servir sous les ordres de M. de Velle, Lieutenant de Roi de cette place; ainsi, au lieu d'obtenir la permission d'aller en France, comme je vous l'avois mandé, j'ai eu ordre de partir pour commander un convoi de vivres & de munitions au Fort de Tombekbé, situé sur la rivière de ce nom; ce poste est à dix lieues de la nation des Chactas; j'ai suivi mes instructions avec la derniere exactitude, & la satisfaction entiere de mes Supérieurs; les

les lettres & les certificats que je ſuis en état de repréſenter en font foi.

Je partis de la Mobile le 22 Août 1759, avec trois bateaux montés de ſoldats & de Sauvages Mobiliens; ceux-ci viennent s'offrir d'eux-mêmes pour aider les François à voguer, moyennant quelque bagatelle qu'on leur donne.

On s'embarque ſur la Mobile, & après avoir navigué environ 15 lieues, on arrive à un endroit nommé la Fourche, c'eſt-à-dire, au confluent de deux rivieres qui ſe jettent enſemble dans la Mobile, ſçavoir la riviere des Allibamons, & celle de Tombekbé; j'entrai le 27 Août dans cette derniere pour la remonter juſqu'au Fort; nous étions dans la belle ſaiſon, & j'avois choiſi ſur le bord de la riviere, un endroit fort propre pour cabaner ou camper; les Sauvages y ayant fait une pêche abondante, me firent préſent d'une barbue, ſorte de poiſſon qu'ils font ſécher, & qui pouvoit avoir 4 pieds de long; comme le temps étoit ſerein; je ne me donnai point la peine de tendre ma tente, je me mis ſeulement à l'écart ſur une plate-forme, couverte de gaſon, qui donnoit ſur la riviere, cet endroit m'ayant paru plus commode pour repoſer; j'y étendis la peau de l'ours que j'avois eu de mon prétendu Gouvernement, & je m'envelopai dans ma tente en me couvrant le viſage, à cauſe du ſerein qui eſt dangereux dans cette ſaiſon;

çe petit rafinement de délicatesse pensa me coûter cher, comme vous allez voir.

J'avois eu soin de mettre à mes pieds mon poisson dans la crainte qu'on ne le volât; mais il arriva pis. J'avois déjà dormi une heure d'un sommeil profond & tranquille, car les habitans de ces bords sont nos alliés, & nos amis; tout à coup je me sens entraîné par une force extraordinaire; je m'éveille en sursaut, comptant qu'on vouloit me faire piece; je vous assure que je n'ai jamais eu tant de peur, & je crois qu'on l'auroit à moins; je crus que c'étoit le Diable qui m'entraînoit; je criai au secours; on crut que je rêvois, & que j'étois un visionnaire; mais quelle fut ma surprise lorsque je fus éveillé! J'apperçus un Crocodile de plus de vingt pieds de long; (1) il étoit sorti de la riviere pendant le calme de la nuit, attiré par l'appât de la Barbue que j'avois au bas de ma tente; comme ces amphibies sont extrêmement voraces, celui-là se jetta avec avidité sur mon poisson, & en emportant sa proie dans la riviere, il m'entraînoit par un coin de la tente dans laquelle j'étois enveloppé. Mais j'eus le tems de me débarasser au bord du précipice, & j'en fus quitte pour la peur. Je sauvai seulement la peau de l'ours qui ne

(1) Non seulement sa grandeur m'effraya; mais encore je fus infecté de la mauvaise odeur de musc qu'il exhaloit.

me quitte plus. Cette hiſtoire, toute ſimple qu'elle eſt, pourra paſſer pour un prodige chez ceux qui aiment le merveilleux.

Les Sauvages *Collapiſſas*, & *Ouanchas*, petites Nations qui habitent au-deſſus de la Nouvelle Orléans, ſe battent avec les Crocodiles dans l'eau; voici comme ils font.

Ils s'arment d'un morceau de bois dur, ou de fer pointu par les deux bouts; ils l'empoignent par le milieu, & nagent le bras tendu; le Crocodile s'avance la gueule béante pour dévorer le bras du Sauvage, qui lui enfonce ſa main armée de ce morceau de bois, & le Crocodile ſe perce lui-même les deux mâchoires qu'il ne peut plus fermer ni ouvrir, & les Sauvages l'amenent à terre; ces Peuples prennent ſouvent ce divertiſſement; autant en font les Negres de Guinée ou du Sénégal.

Après avoir navigué environ 60 lieues entre des forêts & des montagnes qui bordent la riviere, on a les eaux ſi baſſes, qu'on eſt obligé de faire décharger les bateaux, & de faire cacher dans le bois les marchandiſes. C'eſt ce que je fus obligé de faire, à l'exception des munitions de guerre & de bouche, auxquelles je donnai toute mon attention; je ne me ſuis jamais vu dans un état auſſi facheux: il a fallu traîner les bateaux plus de 15 lieues; je me ſuis mis moi-même à la tête des ſoldats & des Sauvages, & j'ai tiré à la cordelle pour leur montrer l'exemple. On peut juger de

mon embarras, si l'on fait attention que pendant cette manœuvre, il auroit été facile de nous défaire, & de nous piller. J'ai rencontré un parti de *Chactas* revoltés, allant chez les Anglois; je les ai exhortés à retourner sur leurs pas; ces Sauvages ont traversé la riviere à un endroit nommé en leur langue *Taskaloussas*, qui veut dire montagne blanche (1); leur Chef, nommé *Mingo-Houmas*, a eu l'insolence de me vouloir forcer à lui donner de l'eau-de-vie; il a même eu l'audace de lever la hache sur ma tête. Dans cette conjoncture, je lui ai dit, que j'étois un *véritable Homme*, que je ne craignois pas la mort, que j'avois jetté mon corps, (2) & que j'étois content de mourir, étant bien persuadé que s'il me tuoit, ainsi que mes Guerriers qui étoient en petit nombre, le Grand Chef des François, au-delà du grand lac, vengeroit mon sang sur leur Nation, en y envoyant autant de Guerriers qu'il y avoit de feuilles aux arbres.

Ces peuples furent surpris de ma fermeté; ils dirent „ que j'étois un *Homme de* „ *valeur;* que je leur faisois revenir l'esprit „ qu'ils avoient perdu, en formant le dé- „ testable dessein de quitter la main de leur

(1) C'est une espece de marne ou craie qui vaudroit beaucoup en Europe.

(2) C'est-à-dire, se dévouer à la mort pour sa patrie.

„ pere; mais qu'ils efpéroient que j'ou-
„ blierois le paffé, parce que j'étois bon."
La harangue finie, on me préfenta le calumet de paix que j'acceptai à condition que je fumerois dedans avec du feu nouveau, pour marquer un oubli éternel du paffé, & renouveller l'alliance avec les *Chaftas*, enfans du Grand Chef des François : pour les convaincre que le paffé alloit être oublié, je dis que le feu devoit fe produire de lui-même. J'avois fur moi une petite phiole de phofphore que j'avois apportée de France à mon dernier voyage; je mis de cette poudre dans le calumet de paix, & je regardai le Ciel en proférant quelques paroles au Grand Efprit! pendant ce tems, la poudre qui avoit pris l'air, alluma le tabac: ce qui furprit, non-feulement les Sauvages, mais encore les François qui étoient avec moi, & qui n'avoient jamais vu l'expérience de cette poudre.

Après cette cérémonie myftérieufe, je fis préfent de quelques bagatelles d'Europe à ces gens, & au Chef d'une bouteille d'eau-de-vie. C'eft un ufage, en traitant avec les Sauvages, de donner pour confirmer fa parole. Enfuite ils me prirent tous la main, me la ferrerent en figne d'amitié, & reprirent la route de leur village. Ils me témoignerent qu'ils étoient honteux de leur folle démarche, & nous nous féparâmes contens les uns des autres.

Peu de tems après, les pluyes furent fi

abondantes qu'elles grossirent extraordinairement la riviere.

Comme j'avois dépêché un Sauvage à M. de Chabert, Commandant au Fort de Tombekbé, il m'envoya un détachement commandé par M. de Cabaret, Officier très-intelligent, & qui m'a été d'un grand secours dans l'occurence, en apportant en même tems des rafraîchissemens à ma troupe qui n'avoit plus de munition de bouche.

Nos petits-maîtres d'Europe qui traînent après eux des miroirs, des toilettes, des robes de chambre, &c. passeroient dans l'esprit des Sauvages pour des femmes, & non pour des Chefs de Guerriers; ils ne brilleroient point dans ces sortes de campagnes, où il faut braver les chaleurs excessives de l'été & les rigueurs de l'hiver, coucher sur la dure, & aux injures de l'air, pour se garantir des surprises de la part des Sauvages, M. Braddock, Général de la Nouvelle Angleterre en 1755, en a fait la funeste expérience, lorsqu'il venoit s'emparer du Fort du Quêne; à quelque distance de ce poste, il fut massacré avec toute son armée par un petit nombre de François & de Sauvages nos fidelles alliés, conduits par de braves Officiers Canadiens & Européens, qui firent en cette action des prodiges de valeur.

Enfin j'arrivai heureusement le 25 de Septembre au Fort de Tombekbé, après avoir fait environ 100 lieues par eau, sans avoir

vu aucune habitation. On eſt obligé de cabaner tous les ſoirs dans les bois ſur le bord de la riviere; mais ce qu'il y a de plus incommode dans cette ſaiſon, ce ſont les Maringouins, que nous appellons en France Couſins, & qui ſont inſupportables par toute la Louiſiane. Pour s'en garantir, l'on pique à terre de grands roſeaux que l'on replie en maniere de berceau; on le couvre après d'une toile ou linceul; au-deſſous on met une peau d'ours qui ſert de matelas; tous les voyages de la colonie, ſe font ordinairement par eau, & de cette maniere.

Lorſque l'on a débarqué pour le cabanage, l'Officier commandant doit avoir ſoin d'établir un corps de garde, & de poſer des ſentinelles dans le bois pour ſe garantir des ſurpriſes. On doit avoir une grande attention de toujours choiſir, pour l'aſſiette du camp, un endroit avantageux par ſa poſition, comme une iſle, une pointe ou cap, ou une bature.

Si le S. D.*.*.*. avoit pris ces précautions, lorſqu'il montoit, en 1735, un bateau chargé de poudre, que M. de Bienville envoyoit aux Ilinois pour faire la guerre aux *Tchikachas*, il n'auroit point été ſurpris comme il le fût par un parti de Guerriers de cette nation; on peut aſſurer que la négligence de cet Officier ne nous a pas été moins funeſte que la lâcheté, l'ignorance & la cupidité du Commandant des Natchez; ce bateau chargé de poudre, pris

par les *Tchikachas*, leur servit à nous faire la guerre pendant plus de 30 ans, ce qui causa la mort d'un grand nombre de braves gens, & plusieurs millions de dépenses au Roi.

Voici en peu de mots, comme le sieur D.*.*.*. fut surpris & fait prisonnier. Un jour que le vent du Nord souffloit, il fut contraint d'amarrer le bateau à terre, & de se cabaner pour attendre les vents; ayant fait débarquer tout son monde, il fut à la chasse; les soldats à l'imitation de leur chef en firent de même; mais les *Tchikachas*, qui depuis longtems, les suivoient & les guêtoient à l'œil, s'emparerent du bateau & de la poudre, & firent tous les soldats esclaves. Le sieur D*** étant de retour de la chasse, fut bientôt investi & pris comme les autres; les Sauvages, contens d'une pareille capture, & n'ayant perdu personne, leur accorderent la vie; quelque tems après, le sieur D*** eut le bonheur de se sauver, & de revenir à la nouvelle Orléans. Lorsque l'on est en route, l'on doit aussi avoir quelque avant-coureur Sauvage, tant pour la guerre que pour la chasse. Il m'arriva, en montant la riviere de Tombekbé, que les vivres me manquerent, mais la providence y suppléa visiblement. Les Sauvages qui sont de vrais furets dans les bois, vinrent m'avertir qu'ils venoient de faire une bonne découverte; effectivement, ils trouverent le nid d'un aigle de la grosse es-

pece, que l'on nomme race royale; comme l'arbre où étoit ce nid étoit extrêmement haut, ils vinrent chercher des haches pour l'abattre; mais ils furent bien récompensés de leurs peines, puisqu'ils y trouverent une quantité de gibier de toute espèce, comme de petits chevreaux, des lapins, des dindes sauvages, des gélinotes, des perdrix & des pigeons ramiers; il y avoit dans le nid quatre aiglons déjà grands que les Sauvages prirent pour eux, au grand regret du pere & de la mere qui leur auroient arraché les yeux, s'ils n'eussent point été armés de fusils; ces animaux aîlés étoient furieux: & c'est bien à juste titre qu'on appelle l'Aigle le Roi des oiseaux par son intrépidité; mais le plomb meurtrier n'épargna nullement leurs Majestés emplumées, qui furent les victimes de leur amour paternel. Les Sauvages me dirent que c'étoit le Grand Esprit qui nous envoyoit de quoi manger. En effet, c'étoit une espece de manne dont la Providence nous favorisoit dans ce désert.

Il vient d'arriver ici des nouvelles de la Capitale; un de mes amis me marque que tout est en combustion à la Nouvelle Orléans, à l'occasion d'un vaisseau Anglois, venu de la Jamaïque à la Louisiane en qualité d'interloppe (1).

(1) On appelle interloppes, des bâtimens qui font le commerce prohibé.

Ce bâtiment se nomme le Texel; le Capitaine qui le commande s'appelle Dias-Arias, Juif, Anglois de nation. L'Ordonnateur l'ayant trouvé dans le cas de la confiscation, suivant l'ordonnance de la Marine, l'a saisi au profit du Roi; M. de Belle-isle, Major de la place & Commandant par *interim*, a été requis de donner main-forte à cet effet; mais M. de Kerlerec étant de retour de la Mobile, a interdit M. de Belle-isle de ses fonctions; ce Gouverneur a fait ensuite enlever à 3 heures du matin, le Secrétaire de M. de Rochemore, par un détachement qui, après avoir brisé portes & fenêtres, l'a arraché de son lit & transporté dans un bâtiment dont on ignore la destination; sur quoi M. de Rochemore a pris le parti de députer au Ministre, Monsieur de Fontenette, Conseiller au Conseil Supérieur.

Lorsque je serai mieux informé de tout ce qui s'est passé, je vous en ferai part; j'écris au Gouverneur de m'accorder mon rappel à la Nouvelle Orléans. Je suis, Monsieur, &c.

A Tombekbé, ce 19 *Septembre* 1759.



LETTRE XVIII.

Au Même.

Description du pays des Chactas. Leurs guerres. Leur maniere de traiter leurs maladies. Leurs superstitions. Leur commerce. Leurs jeux d'exercice. Pays des Tchikachas, nos ennemis.

MONSIEUR,

Je comptois partir d'ici dans deux jours, mais l'envie que j'ai de connoître la nation la plus belliqueuse, & la plus nombreuse du continent de la Louisiane, m'a fait changer de sentiment; je profite de mon loisir pour vous faire une description de ce que j'en ai vu & appris. Les *Chactas* sont entiérement dévoués aux François; ils en donnerent des marques sous le Gouvernement de M. Perrier, qui s'en servit avec succès pour châtier les *Natchez*, qui massacrerent les François établis chez eux. Aussi la Cour leur fait-elle des présents tous les ans pour les entretenir dans nos intérêts. Cette Nation peut mettre sur pied 4000

guerriers qui marcheroient volontiers. Il feroit facile, en s'y prenant bien, de leur faire chanter la guerre, & de les exciter à nous venger contre les Anglois qui commettent des hoftilités dans nos poffeffions en Canada; ces Peuples pourroient nous fervir avantageufement dans l'occurence, s'ils faifoient des incurfions fur les terres Britanniques, notamment fur les Provinces de la Géorgie & de la Caroline, qui ne font munies d'aucune force, ayant envoyé leurs troupes & leurs milices nationales au fiege de Quebec. Plufieurs braves Officiers de cette Colonie, qui parlent la langue naturelle des Sauvages, tels que M. de Rouville, Dutiffenet & autres, brûlent d'envie de fe fignaler, & de marcher à la tête des partis de ces Nations, nos alliés, qui ravageroient la récolte des ennemis, pilleroient, brûleroient les habitations, & donneroient l'allarme jufqu'aux portes de Charles-town; ce qui pourroit faire faire diverfion au Canada.

Les *Chactas* aiment la guerre, & ont entr'eux de bonnes rufes. Ils ne fe battent jamais de pied ferme; ils ne font que voltiger; ils narguent beaucoup leurs ennemis, fans pour cela être fanfarons; car, lorfqu'ils en viennent aux mains, ils fe battent avec beaucoup de fang-froid. Il y a des femmes qui portent une telle amitié à leurs maris, qu'elles les fuivent à la guerre. Elles fe tiennent à côté d'eux dans les com-

bats, avec un carquois garni de flêches, & les encouragent en leur criant continuellement qu'ils ne doivent pas redouter leurs ennemis, qu'il faut mourir en *véritables hommes.*

Les *Chactas* sont extrêmement superstitieux; lorsqu'ils vont en guerre, ils consultent leur Manitou, c'est le Chef qui le porte. Ils l'exposent toujours du côté où ils doivent marcher à l'ennemi; des Guerriers font sentinelle autour. Ils ont tant de vénération pour lui, qu'ils ne mangent point que le Chef ne lui donne la premiere part.

Tant que la guerre dure, le Chef est exactement obéi; mais dès qu'ils sont de retour, ils n'ont de considération pour lui qu'autant qu'il est libéral de ce qu'il posséde.

C'est un usage établi parmi eux, que lorsque le Chef d'un parti de guerre a fait du butin sur l'ennemi, il doit le distribuer aux Guerriers, & aux parents de ceux qui ont été tués dans les combats, pour *essuyer*, disent-ils, *leurs larmes.* Le Chef ne se réserve rien pour lui, que l'honneur d'être le Restaurateur de la Nation.

Sous leurs toîts de roseaux, ils bravent la mollesse,
Leur arc, & leur carquois sont leur seule richesse.
M. Thomas dans son Poëme de Jumonville.

L'intérêt qui fait commettre un si grand nombre de crimes parmi les Peuples de

l'ancien monde, eſt ignoré parmi ceux du nouveau ; ce n'eſt point ſans fondement que les Indiens de Cuba diſoient que l'or étoit le véritable Dieu des Eſpagnols, & qu'il falloit le leur abandonner pour avoir la paix. On ne voit point en Amérique, de ces hommes que nous appellons Sauvages, qui ſoyent aſſez barbares pour égorger de ſang-froid leurs freres, ni ſervir de faux témoins pour les perdre, afin d'avoir leurs biens. On n'y connoît point l'intrigue pour s'enrichir par des voyes indignes de l'humanité. On n'y voit point de femme empoiſonner, comme en Europe, ſon mari, pour convoler à de ſecondes noces. On ne voit point de ces femmes aſſez laſcives ni audacieuſes, pour déclarer publiquement l'impuiſſance de leurs maris, comme font les Européennes; ni de femmes de Cacique, faire comme cette Princeſſe de Naples, qui fit étrangler ſes maris, parce qu'ils n'aſſouviſſoient pas ſa brutale paſſion; ni de filles détruire leur fruit pour paroître chaſtes aux yeux des hommes. Les femmes ſauvages ont en horreur les filles chrétiennes qu'elles voyent tomber dans ce cas; elles leur oppoſent les bêtes les plus féroces de leurs forêts, qui ont un grand ſoin de leur progéniture.

Si le Chef d'un parti de *Chactas* ne réuſſit pas dans la guerre qu'il a entrepriſe, il perd tout ſon crédit; perſonne n'a plus de confiance à ſon commandement, & il eſt

obligé de descendre au rang de simple guerrier. Cependant admirez la variété des opinions dans les différentes Nations. Il n'y a point de honte pour ceux qui lâchent le pied parmi ces peuples guerriers. Ils attribuent leur désertion à un mauvais rêve; si le Chef même d'un grand parti, ayant rêvé la nuit qu'il perdra du monde, assure à ses Guerriers qu'il a fait un mauvais rêve, ils se replient tout aussitôt sur leur village. Dès qu'ils s'y sont rendus, ils font la médecine; car ils l'employent en toutes sortes d'affaires; puis ils retournent à l'ennemi; si dans leur route ils le rencontrent, ils lui tuent 5 ou 6 des siens, & ils reviennent alors sur leurs pas, aussi contents que s'ils avoient subjugué un grand Empire.

Un Général qui remporteroit une victoire avec une perte de beaucoup de monde, seroit très-mal reçu de sa Nation, parce que ces Peuples comptent pour rien la victoire quand elle est achetée au prix du sang de leurs parens & de leurs amis: aussi les Chefs de parti ont grand soin de conserver leurs Guerriers, & de n'attaquer l'ennemi, que lorsqu'ils sont sûrs de vaincre, soit par le nombre, ou l'avantage & la position des lieux; mais comme leurs adversaires ont la même ruse, & qu'ils sçavent aussi bien qu'eux éviter les pieges qu'on veut leur tendre, c'est le plus fin qui l'emportera; pour cet effet, ils se cachent dans les bois le jour, & ne marchent que la nuit; s'ils

ne ſont point découverts, ils attaquent au point du jour. Comme ils ſont ordinairement dans des pays couverts, celui qui marche le premier, porte quelquefois devant lui un buiſſon fort touffu, & comme ils ſe ſuivent tous à la file, le dernier efface les traces des premiers, en arrangeant les feuilles ou la terre ſur laquelle ils paſſent, de maniere qu'il ne reſte aucun veſtige qui puiſſe les décéler.

Les principales choſes qui ſervent à les faire découvrir de leurs ennemis, ſont la fumée de leurs feux qu'ils ſentent de fort loin, & leurs piſtes qu'ils diſtinguent d'une maniere preſqu'incroyable; un jour un Sauvage me montra dans un endroit où je n'avois rien apperçu, l'empreinte des pieds de François, de Sauvages & de Negres qui avoient paſſé, & le tems qu'il y avoit; j'avoue que cette connoiſſance me parut tenir du prodige: on peut dire que les Sauvages, lorſqu'ils s'appliquent à une ſeule choſe, y excellent.

L'art de la guerre, chez eux, comme vous voyez, conſiſte dans la vigilance, l'attention à éviter les ſurpriſes, & à prendre l'ennemi au dépourvu, la patience & la force pour ſupporter la faim, la ſoif, l'intempérie des ſaiſons, les travaux & les fatigues inſéparables de la guerre.

Celui qui a fait coup, porte en trophée la chevelure du mort, s'en fait piquer ou calquer la marque ſur ſon corps, puis en prend

prend le deuil, pendant lequel tems, qui dure une lune, il ne peut ſe peigner; enſorte que ſi la tête lui démange, il ne lui eſt permis de ſe gratter qu'avec une petite baguette, qu'il s'attache exprès au poignet.

Les *Chactas*, & leurs femmes, ſont très-malpropres, habitant la plupart des lieux éloignés des rivieres. Ils n'ont aucun culte; ils prennent le tems comme il vient, ſans ſouci pour l'avenir, & croyent cependant l'ame immortelle; ils ont une grande vénération pour leurs morts qu'ils n'enterrent point; lorſqu'un *Chactas* eſt expiré, on expoſe ſon cadavre dans une bierre, faite exprès, d'écorce de cyprès, & poſée ſur quatre fourches d'environ quinze pieds de haut. Quand les vers en ont conſumé les chairs, toute la famille s'aſſemble; le déſoſſeur vient, qui démembre le ſquelette; il en arrache les muſcles, les nerfs & les tendons qui peuvent être reſtés; puis ils les enterrent & dépoſent les os dans un coffre, après en avoir vermillonné la tête. Les parents pleurent pendant toute la cérémonie, qui eſt ſuivie d'un répas qu'on fait aux amis qui ſont venus faire leur compliment de condoléance, après quoi on porte les reliques du defunt au cimétiere commun, dans l'endroit où ſont dépoſées celles de ſes ancêtres. Pendant qu'on fait ces cérémonies lugubres, on obſerve un morne

ſilence ; on n'y chante ni ne danſe ; chacun ſe retire en pleurant.

Dans les premiers jours de Novembre, ils célébrent une grande fête qu'ils appellent la fête des morts ou des ames ; chaque famille alors ſe raſſemble au cimétiere commun, & y viſitent en pleurant les coffres funebres de ſes parens, & quand elles ſont de retour, elles font un grand feſtin qui termine la fête.

On peut aſſurer, à la louange de ces Amériquains, que l'amitié entre les parens, ſi rare parmi les Européens, mérite d'être imitée ; j'en ai rapporté quelques traits qui l'emportent ſur ceux de l'antiquité. L'amour que les Sauvages ont les uns pour les autres, les porte humainement à ſe ſecourir mutuellement lorſqu'ils ſont infirmes.

On reconnoît cet amour ſincere par les derniers devoirs qu'ils rendent à leurs proches & à leurs amis, par leurs pleurs & leurs regrets, lors même qu'ils n'exiſtent plus.

Les Sauvages en général ont beaucoup de vénération pour leurs Médecins ou Devins, vrais Charlatans qui en impoſent au ſot vulgaire, pour vivre gracieuſement à ſes dépens. Ils ont auſſi beaucoup d'autorité, & c'eſt à eux qu'ils s'adreſſent en toute ſorte d'occaſion, pour recevoir les avis ; ils les conſultent comme l'oracle. Lorſqu'un *Chactas* eſt malade, il donne tout ce qu'il a pour

ſe faire traiter; mais ſi le malade meurt, ſes parents attribuent ſa mort à la médecine, & non à la diſpoſition du malade; en conſéquence ils tuent le médecin s'ils le veulent (1); mais ce cas n'arrive gueres, parce qu'ils ont toujours une porte de derriere; au reſte, ces Médecins ont la connoiſſance de pluſieurs plantes excellentes pour la guériſon des maladies auxquelles on eſt ſujet dans ce pays; ils ſçavent guérir ſûrement la morſure des ſerpens à ſonnettes, & des autres animaux vénimeux.

Lorſque les Sauvages ſont bleſſés d'un coup de feu ou de fleche, les Jongleurs ou les Médecins commencent par ſucer la playe du malade, & en crachent le ſang: ce qu'on appelle en France guérir du ſecret; ils ne ſe ſervent dans leurs panſemens ni de charpie, ni de plumaceaux; mais de la poudre d'une racine qu'ils ſoufflent dans la playe, pour la faire ſupurer, & d'une autre qui la fait ſécher & cicatriſer; ils garantiſſent les playes de la gangrêne, en les baſſinant avec une décoction de certaines racines qu'ils connoiſſent.

Lorſqu'au retour d'une guerre ou d'une chaſſe, ils ſont las & excédés de fatigues, ils ſe reſtaurent en ſe faiſant ſuer dans

(1) J'ai vu bien de gens en France qui croyoient que leurs parents n'étoient morts que par la faute du Médecin, ce qui reſſemble aſſez à la maniere de penſer des Sauvages à cet égard.

des étuves (1); ils font bouillir pour cet effet dans l'étuve toutes ſortes d'herbes médicinales & odoriférantes, dont les eſprits & les ſels enlevés avec la vapeur de l'eau, entrent par la reſpiration & par les pores dans le corps du malade, qui recouvre ſes forces abattues. Ce remede n'eſt pas moins bon pour calmer & diſſiper toutes ſortes de douleurs; auſſi ne voit-on chez eux ni goutte, ni gravelle, & autres infirmités, auxquelles nous ſommes ſujets en Europe: ce qui peut auſſi venir en partie de leurs fréquents exercices du corps. On n'y voit point de gros ventres comme en Hollande, ni de groſſes tumeurs à la gorge, appellées goëtres, comme en Piedmont.

Les *Chactas* croyent beaucoup aux ſorciers ou enchanteurs, & lorſqu'ils en découvrent, ils leur font ſauter la tête (2) ſans autre forme de procès.

J'ai vu un Sauvage de cette Nation, qui s'étoit fait baptiſer depuis peu; comme il ne réuſſiſſoit pas à la chaſſe, ainſi que ſes camarades, il s'imagina qu'il étoit enſorcelé; ce nouveau proſélite fut auſſitôt trouver le

(1) Ce ſont des cabanes rondes, conſtruites en forme de four au milieu du village; ces étuves ſont entretenues par un Alekxi ou Médecin public.

(2) En 1752, lorſque j'étois à la Mobile, j'en vis un que l'on aſſomma à coups de hache, à cauſe qu'il ſe diſoit ſorcier. Les Sauvages lui attribuoient les malheurs qui arrivoient par hazard à leur Nation.

Pere Lefévre (1), Jésuite, qui l'avoit converti, & lui dit que sa médecine ne valoit rien, que depuis qu'il l'avoit reçue, il ne tuoit ni cerfs ni chevreuils. Il le conjura de vouloir bien lui ôter sa médecine; le Jésuite, pour éviter le ressentiment du Sauvage, fit semblant de le débaptiser. Quelque tems après ce prétendu débaptisé ayant tué par hazard ou par adresse un chevreuil, se crut désorcelé, & fut content.

L'esprit de cette Nation est en général fort brut & fort grossier. On a beau leur parler des mysteres de notre Religion, ils répondent toujours que ce qu'on leur dit est au-dessus de leur connoissance. Ils sont au surplus fort pervers dans leurs mœurs: la plupart étant adonnés à la sodomie. Ces hommes corrompus, portent de grands cheveux, & une petite jupe comme les femmes, dont ils sont en revanche souverainement méprisés.

Les *Chactas* sont très-alertes & très-dispos. Ils ont un jeu semblable à notre longue paume, auquel ils sont fort adroits; ils y invitent les villages voisins, en les narguant de mille propos agaçans, les uns plus que les autres. Les hommes & les femmes s'assemblent dans leurs plus belles

(1) Les Sauvages appellent les Jésuites, les hommes à robe noire; ils disent que ce ne sont point des hommes comme les autres, & les traitent par dérision de femmes.

parures; ils paſſent la journée à chanter & à danſer; on danſe même toute la nuit au ſon du tambour & du chichikois. Chaque village eſt diſtingué par un feu particulier qu'il allume au milieu d'une grande prairie; le jour qui ſuit eſt celui du jeu; ils conviennent d'un but qui eſt éloigné de 60 pas, & déſigné par deux grandes perches entre leſquelles il faut faire paſſer la balle. La partie eſt ordinairement en 16. Ils ſont 40 contre 40, & tiennent chacun en main une raquette longue de deux pieds & demi: elle eſt à-peu-près de la même forme que les nôtres, faite de bois de noyer, ou de châtaigner, & garnie de peau de chevreuil.

Un vieillard jette en l'air, au milieu du jeu, une balle ou ballon fait de peaux de chevreuil, roulées les unes ſur les autres. Les joueurs alors courent auſſitôt à qui attrapera la balle avec ſa raquette; c'eſt un plaiſir de voir ces joueurs, le corps nud, peint de toutes ſortes de couleurs, ayant une queue de tigre attachée au derriere, & des plumes aux bras & ſur la tête, qui voltigent en courant, ce qui fait un effet ſingulier; ils ſe pouſſent, ſe culbutent les uns les autres; celui, qui a l'adreſſe d'attraper la balle, la renvoye à ceux de ſon parti; ceux du parti oppoſé courent contre celui qui a ſaiſi la balle, la renvoyent au leur, à qui on la diſpute, & ainſi réciproquement, parti contre parti, ce que les uns

& les autres font avec tant d'ardeur, que quelquefois il y a des épaules démises. Ces joueurs ne se fâchent jamais: des vieillards qui assistent à ces jeux, se rendent les médiateurs, & concluent que le jeu n'est que pour se recréer, & non pour se quereller. Les paris sont considérables; les femmes parient contre d'autres femmes.

Quand les joueurs ont cessé, les femmes s'assemblent entr'elles pour venger leurs maris perdans. La raquette dont elles se servent differe de celle des hommes, en ce qu'elle est recourbée; elles ont beaucoup de dextérité; elles courent les unes contre les autres avec une grande vîtesse, & se collettent comme les hommes, étant également mises, à l'exception de ce que la pudeur veut qu'on couvre. Elles ne se mettent du rouge qu'aux joues seulement, & du vermillon sur les cheveux au lieu de poudre.

Après avoir bien joué de part & d'autre toute la journée, chacun se retire chez soi avec sa gloire ou sa honte, mais sans rancune, se promettant de jouer une autre fois à qui mieux: c'est ainsi que tous les Sauvages, tant hommes que femmes, s'exercent à la course, aussi sont-ils fort alertes; j'en ai vu courir avec autant de vîtesse qu'un cerf.

Les enfants s'exercent à tirer des prix entr'eux avec l'arc; celui qui tire le mieux rempòrte le prix de louange que lui donne

un vieillard, qui le nomme apprentif-guerrier; on les prend par les ſentimens, ſans les battre; ils ſont très adroits à la ſarbacane; elle eſt faite d'un roſeau d'environ ſept pieds de long, dans lequel ils mettent une petite fleche garnie de bourre de chardon, & en viſant les objets, ils ſoufflent dedans, & tuent ſouvent de petits oiſeaux.

Preſque toutes les aſſemblées des *Chaƈtas* ſe tiennent pendant la nuit. Quoi qu'ils ſoient barbares & féroces, il faut pour ſe concilier leur confiance avoir grand ſoin de leur tenir parole quand on leur a fait quelques promeſſes, ſans quoi ils vous traitent avec le dernier mépris, en vous diſant fiérement que vous êtes un menteur; épithete que ces Sauvages ont donnée au Gouverneur aƈtuel qu'ils appellent *Oulabé-Mingo*, c'eſt-à-dire, le Chef menteur.

Quand les femmes ſont enceintes, leurs maris s'abſtiennent de ſel, & ne mangent point de cochon, dans la fauſſe opinion où ils ſont que ces alimens pourroient faire tort à leurs enfants. Les femmes ne font jamais leurs couches dans la cabane; elles vont accoucher dans les bois ſans recevoir aucun ſecours de perſonne.

Auſſitôt qu'elles ſont délivrées, elles lavent elles-mêmes leurs enfans; les meres leur appliquent ſur le front une maſſe de terre pour leur applatir la tête, & à meſure qu'ils prennent des forces, elles augmentent la charge; c'eſt une beauté parmi ces Peu-

Peuples d'avoir la tête plate; elles n'emmaillottent point leurs enfans, ni ne les garotent point dans des linges avec des bandes.

Elles ne les fevrent que lorfqu'ils fe dégoûtent du fein maternel. J'en ai vu d'affez forts qui difoient à leur mere; *affieds-toi, que je tete*, & la mere auffi-tôt s'affeioit. Leur berceau eft fait de rofeaux; les meres y couchent les enfans de maniere qu'ils ayent la tête de trois ou quatre doigts plus baffe que le corps; c'eft pourquoi l'on ne voit jamais parmi les Sauvages de tortus ni de boffus. Elles quittent auffi la cabane dans leurs flux périodiques, que les Sauvages difent *être de valeur*; elles font obligées, pendant ce tems de crife, d'apprêter elles-mêmes leur boire & leur manger, & ne reviennent parmi les hommes qu'après s'être bien purifiées. Ces Peuples croyent que s'ils s'approchoient d'une femme en cet état, ils en tomberoient malades, & que s'ils alloient à la guerre cela leur porteroit malheur.

Quoique les Sauvages ne confiderent leur origine que du côté des femmes, elles n'ont cependant pas la liberté de corriger les garçons; elles n'ont d'autorité que fur les filles. Si une mere s'avifoit de frapper un garçon, elle recevroit de vives reprimandes, & feroit frappée à fon tour; mais fi fon petit garçon lui manque, elle le porte

à un vieillard qui lui fait une mercuriale, puis lui jette de l'eau fraîche ſur le corps.

Si une femme fait une infidélité, ils la font paſſer par la prairie, c'eſt-à-dire, que tous les jeunes gens, & quelquefois même les vieillards, ſatisfont ſur elle leur brutalité tour à tour. Telle eſt la punition de l'adultere chez les *Chactas*. Quelquefois la coupable a la reſſource, après une telle infamie, de trouver un lâche qui la prend pour ſa femme, en diſant pour excuſe qu'elle doit être dégoûtée du commerce criminel qui lui a attiré cette punition, & qu'ainſi elle ſera plus ſage à l'avenir. Quoi qu'il en ſoit, elle n'en eſt pas moins regardée comme une femme dépravée & ſans mœurs.

Avant de finir ma Lettre il faut, Monſieur, que je vous diſe un mot des *Tchikachas*. Cette Nation n'eſt pas auſſi nombreuſe que la précédente, mais bien plus redoutable par ſon intrépidité. Toutes les Nations du Nord & du Sud, & même les François leur ont fait la guerre, ſans avoir jamais pu les chaſſer de leurs terres, qui ſont les plus belles & les plus fertiles du continent. Ces Peuples ſont grands, bien faits, & d'une bravoure ſans égale. En 1752, & 1753, ils attaquerent Meſſieurs Benoiſt & de Reggio, qui commandoient les convois des Illinois en deſcendant le Miſſiſſipi; ces Sauvages choiſiſſent pour faire leur attaque quelqu'endroit avantageux;

leur poſte le plus ordinaire eſt aux Ecorres à Prudhomme, le fleuve étant rétréci, les balles portent dans les batteaux qui ne ſont point pontés.

On croit que les *Tchikachas* tuerent, en 1757, Meſſieurs Bouſſelet & de la Morliere; ces deux Officiers, quoique très-braves, tomberent dans l'embuſcade par défaut d'expérience, ne connoiſſant pas plus que le Général Bradock, le local du pays où ils étoient; c'eſt à quoi un Officier doit s'attacher afin d'éviter les ſurpriſes, ou bien il faut ſe tenir ſur la défenſive.

Les Anglois ne ſe ſont jamais détachés de ces vaillans guerriers; ils ont toujours entretenu commerce avec eux, en pourvoyant à tous leurs beſoins. Cette Nation monte très-bien à cheval; ils laiſſent aux femmes le ſoin de cultiver, & d'enſemencer les terres. Le ſexe eſt beau, & très-propre. Lorſqu'un *Tchikachas* a tué un chevreuil, il dit à ſa femme à peu près l'endroit où il eſt; elle va le chercher, le dépouille, & le ſert à ſon mari: les femmes ne mangent point avec les hommes, qui paroiſſent indifférents vis-à-vis d'elles; cependant ils les aiment plus qu'aucune autre Nation.

A l'égard de l'adultere, les *Tchikachas* ſe contentent de fuſtiger les deux coupables qui ont été pris en flagrant délit, en les faiſant courir nuds au milieu du village, après quoi le mari répudie ſa femme.

Comme ces Peuples avoient dònné retrai-

te aux Natchez après le massacre des François, ceux-ci armerent en 1736, contre ces Sauvages, qu'ils attaquerent avec toutes les forces de la colonie, mais sans aucun succès.

M. d'Artaguette, Major & Commandant pour le Roi au Pays des Illinois, venoit joindre M. de Bienville, Gouverneur de la Louisiane ; il amenoit les troupes des Illinois, & celles des frontieres du Canada; mais le corps d'armée que commandoit cet Officier fut surpris & tout défait, parce qu'il avoit été abandonné par les Sauvages, nos alliés. M Dartaguette fut pris avec sept Officiers, & environ 26 soldats & habitans, par les *Tchikachas*, qui les brûlerent vifs; de ce nombre étoit *le Pere Senat, Jésuite*, qui avoit suivi M. Dartaguette en qualité d'Aumonier. On a sçu le détail de cette scene tragique par un Sergent nommé Louis Gamot, qui fut le spectateur du triste sort que ces Barbares firent éprouver à ses compagnons d'infortune; il étoit réservé pour être brûlé le dernier ; mais il échappa à ce supplice par un stratagême assez singulier. Comme la langue des Sauvages lui étoit familiere, il s'en servit en cette occasion pour invectiver contre ses bourreaux; s'étant détaché, il leur jetta à la tête tout ce qui se présenta sous ses mains, en leur disant: *Vous êtes des chiens, puisque vous avez brûlé mes Chefs, je veux l'être aussi; je ne crains ni le feu, ni la mort, parce que je suis un*

véritable homme ; faites-moi bien souffrir, car c'est ce que je demande. Les *Tchikachas*, voyant sa résolution & sa fermeté, le prirent pour un homme extraordinaire, & lui accorderent la vie ; quelque tems après il fut rançonné par un Anglois de la Caroline ; il est actuellement à Charles-town, Capitale de cette colonie Angloise.

Dans une autre expédition contre les *Tchikachas*, qui se fit le 26 Mai de la même année, où commandoit M. de Bienville, nous ne fûmes pas plus heureux ; plusieurs braves Officiers y perdirent la vie ; le Major-général de l'armée, & l'Aide-Major furent blessés si dangereusement que le dernier en mourut. J'ai appris du Chevalier de Lucer, Suisse d'origine, que son pere, qui servoit en qualité de Capitaine dans nos troupes, avoit été dans cette malheureuse affaire ; cet Officier m'a aussi raconté l'histoire du Chevalier de Grondel, actuellement en garnison à la Mobile, & commandant la troupe Suisse du Régiment d'*Halwil*, attaché au service de la Marine, & ci-devant *Karrer*, qui avoit sous ses ordres un détachement de grenadiers de ce Régiment, servant à l'armée de M. de Bienville, contre les *Tchikachas*.

Pour abréger le détail de cette affaire, je vous dirai seulement que cet Officier, joignant à une bouillante jeunesse la fidélité & la bravoure naturelle à tous ceux de sa Nation,

reçut dans cette attaque cinq coups de fusil de la part des ennemis. Etant resté après la retraite sur le champ de bataille, il alloit devenir l'objet de la fureur & de la vengeance de ces barbares, si plusieurs soldats de sa troupe ne se fussent exposés généreusement pour lui sauver la vie, malgré une grêle de coups de fusils & de fleches qui partoient du Fort des *Tchikachas*, & qui tuerent successivement cinq de ces hommes valeureux.

Cependant un autre, sans craindre le péril, retourna à la charge, & fut assez heureux d'arriver à sa troupe, apportant son Officier sur ses épaules. Le Chirurgien-Major de l'armée mit en pratique tout ce que son art put lui suggérer pour le tirer d'affaire, & le Général qui sçait apprécier le mérite militaire, ne manqua pas d'en rendre compte à la Cour, & M. de Maurepas, en considération des blessures & des services de cet Officier, lui fit accorder une gratification extraordinaire, en attendant la Croix de S. Louis.

Quant au soldat (1) qui l'avoit sauvé aux dépens de sa vie, il fut élevé, sur le champ, au grade de Sergent par le Commandant de sa troupe. Vous voyez, Monsieur, par ce court récit, combien la subordination si bien établie parmi les trou-

(1) Il se nommoit *Régnisse*.

pes du Corps Helvétique, inviolablement attaché au ſervice de notre auguſte Monarque, eſt digne d'admiration, & combien ceux qui la maintiennent en reſſentent les heureuſes influences.

L'action de ces ſoldats, où l'héroïſme avoit encore ſa part, mériteroit bien que leurs noms fuſſent tranſmis à la poſtérité.

En 1754, le Baron de Porneuf me fit part du deſſein qu'il avoit formé d'aller à la découverte de la partie de l'Oueſt de la Louiſiane, en remontant le Miſſiſſipi & la riviere des Miſſouris, dont les ſources nous ſont inconnues. Cet Officier, qui eſt Canadien, a des qualités très-propres pour de pareilles entrepriſes; mais la guerre qui s'eſt élevée à l'occaſion des limites de ce continent entre l'Angleterre & la France, a mis obſtacle à l'exécution de ſon projet.

J'aurois, je vous aſſure, été bien aiſe de l'accompagner, tant pour la gloire du Roi, que pour ma propre ſatisfaction; car malgré les fatigues & les riſques que j'ai eſſuyés dans mes courſes, je ne me ſuis point du tout ennuyé. Les maux paſſés ne ſont qu'un ſonge, & je ne trouve rien de ſi agréable que la vie d'un voyageur; il voit ſans ceſſe de nouveaux objets qui l'inſtruiſent en l'amuſant. Il cultive ſon eſprit d'une maniere agréable; c'eſt-là où il apprend à lire dans le grand livre de l'univers, ce qu'on ne ſçauroit lire dans une bibliotheque, où, plus on voit d'Auteurs raſſem-

blés, plus on trouve de systêmes, d'opinions, & de faits contradictoires; si vous étiez à ma place, vous auriez matiere à philosopher. Je suis, Monsieur, &c.

A Tombekbé le 30 *Septembre* 1759.

P. S. Comme il pourroit se faire, Monsieur, que je ne pusse avoir l'honneur de vous écrire de long-temps à cause des circonstances de la guerre, je joins ici un sommaire des différends survenus entre nous & les *Chactas*. Quelque tems après la guerre des *Tchikachas*, les François eurent quelques démêlés avec une partie des *Chactas*, qui suivoient les intérêts du *Soulier Rouge*, Prince de cette Nation, lequel fit l'insolent, & commit plusieurs hostilités contre les François. M. de Vaudreuil, alors Gouverneur de la Louisiane, ayant appris cet événement & ce qui l'avoit occasionné, fit défense à tous les François d'aller chez cette Nation, & de traiter avec elle d'aucune arme ni munition de guerre, afin d'arrêter cette émotion en peu de tems, & sans répandre de sang.

Le Marquis de Vaudreuil, après ces précautions, envoya demander au Souverain de toute la Nation, si, comme le *Soulier Rouge*, il étoit fâché contre les François; le Souverain répondit à M. de Vaudreuil, par l'Interprête, qu'il étoit ami des Fran-

çois; que ſon Général, en parlant du *Soulier Rouge*, avoit perdu l'eſprit.

Ayant fait cette réponſe, on lui fit un préſent; mais il fut fort ſurpris de ne voir dans ce préſent ni armes, ni poudre, ni plomb, dans un tems où ils étoient nos amis comme auparavant. Cette maniere d'agir, jointe à la défenſe qu'ils ſçavoient avoir été faite de leur donner des armes, redoubla leur étonnement, & les engagea à s'expliquer avec le Gouverneur, qui leur répondit qu'on ne traiteroit point avec eux d'armes ni de munition, tant que le *Soulier Rouge* n'auroit point d'eſprit, parce que ſi on leur donnoit de la poudre, ils ne pourroient, étant tous freres, ſe diſpenſer d'en céder une bonne partie aux guerriers du Capitaine le *Soulier Rouge*. Cette réponſe les détermina à parler aux Tribus qui nous inſultoient; ils leur dirent que ſi elles n'alloient promptement en calumet chez les François, ils leur feroient la guerre à elles-mêmes comme à des rebelles. Cette menace leur fit demander la paix, & offrir une réparation aux François, qui n'étoient pas en état de ſoutenir la guerre contre une Nation auſſi nombreuſe.

Ce fut ainſi que la ſage politique de M. de Vaudreuil termina cette guerre, ſans frais à l'Etat, & ſans avoir expoſé un ſeul homme; ce fut M. de Grand-Pré, Capitaine de nos troupes, qui fut chargé, de la part du Général François, de cette impor-

tante négociation ; le Marquis de Vaudreuil ne pouvoit assurément faire un meilleur choix. M. de Grand-Pré est Canadien, & sert le Roi avec zele, bravoure & désintéressement. J'ai été sur le point d'aller servir au Fort de Tombekbé, chez la Nation des Chactas, où il commandoit, lorsque j'arrivai ici en 1751.

LETTRE XIX.

Au Même.

L'Auteur retourne à la Mobile. Evénemens remarquables, arrivés dans l'Isle aux Chats. Mort tragique du Sieur Duroux, Commandant de cette Isle.

MONSIEUR,

ME voici de retour du voyage que je viens de faire dans la riviere de Tombekbé ; j'ai rempli cette importante & pénible mission à la satisfaction de mes supérieurs. En attendant mon rappel à la Nouvelle Orléans, la curiosité me porta à aller visiter

les petites Isles qui sont sur la côte de la Louisiane.

L'Isle Massacre fut la premiere où les François firent des établissemens. Elle a été ainsi nommée parce qu'en y descendant, on y trouva quantité de squelettes humains; on ne put discerner s'ils étoient des Espagnols ou des Sauvages.

On l'a nommée depuis l'Isle Dauphine (1). Elle se peupla peu-à-peu; on y fit des Magasins, un Fort, & des Cazernes.

(1) Il ne faut point la confondre avec celle dont il est parlé dans une relation du premier voyage de la Compagnie des Indes Orientales en l'Isle de Madagascar, appellée trop précipitamment l'Isle Dauphine.

L'Auteur de cette relation, qui écrivoit en 1665, & qui avoit été lui-même du voyage, convient que les Anglois, & les Hollandois déja établis aux Indes, furent les modeles que M. de Colbert se proposa d'imiter, & ensuite de surpasser; mais tous les projets de ce digne Ministre échouerent peu-à-peu, tant par l'imprudence & la vanité propres à la Nation, que par les écarts de ceux qu'on mit à la tête des affaires.

„ Le même Auteur ajoute qu'il n'y trouva que des „ emportés, & des mal-habiles, tous Officiers mal „ choisis, & incapables de l'occupation à laquelle ils „ étoient destinés, au lieu qu'il auroit fallu des gens „ inaccessibles aux passions grossieres, sans autre in- „ clination que le bien de la patrie, qui seroit le fil „ qui guideroit chacun pour bien sortir de son em- „ ploi.

Il me semble qu'une leçon si utile devroit être gravée dans le cœur de tous ceux qui vont dans nos co-

En 1717, l'entrée de ſon port fut bouchée par un amas prodigieux de ſables qu'un ouragan y raſſembla; l'Iſle fut preſque inondée, & quantité de beſtiaux furent noyés; il fallut chercher un autre mouillage pour les vaiſſeaux, & on choiſit l'Iſle Surgere, qu'on a depuis appellée l'Iſle aux Vaiſſeaux; elle a une rade foraine aſſez bonne. En 1722, M. de Bienville transporta tout le monde à la Nouvelle Orléans, qui eſt devenue la Capitale de la Louiſiane.

A 6 lieues de l'Iſle aux Vaiſſeaux, on voit l'Iſle aux Chats, ainſi nommée à cauſe qu'en y débarquant, on y trouva quantité de chats ſauvages. Cette derniere n'eſt remarquable que par les meurtres & les brigandages qui s'y ſont commis ſous le commandement de deux Officiers que M. de Kerlerec, Gouverneur de la Louiſiane, y a envoyé.

Il nomma en 1757, le Sieur Duroux pour commander en Chef dans cette Iſle, & lui

lonies, avec quelque autorité & quelque commandement.

J'ai choiſi pour exemple ce trait d'hiſtoire qui a un rapport ſingulier avec ce que l'on voit tous les jours dans nos colonies.

Il y a des Gouverneurs & des Intendans qu'il faut bien ſe garder de confondre avec ceux qui ont fait des fortunes rapides & odieuſes, nées des miſeres publiques, & teintes du ſang d'une infinité de malheureux.

donna un détachement de ſoldats de la Marine, & du Régiment Suiſſe d'Halwyl.

Le Sieur Duroux ne s'y fut pas plutôt rendu, qu'il ſe regarda comme Souverain; il s'arrogea d'abord le droit de ſe faire faire un jardin par les ſoldats de ſa garniſon; il les employoit auſſi pour ſon compte à faire de la chaux de coquillage, & du charbon, ſans les payer, & ceux qui refuſoient de ſe ſoumettre à ces vexations, étoient attachés à un arbre, le corps tout nud, expoſés aux piquûres inſupportables des maringouins. Tel étoit le genre de ſupplice que cet Officier faiſoit ſubir aux ſoldats de ſa garniſon; traitement indigne, & qui n'a jamais eu d'exemple chez les barbares.

Le Sieur Duroux leur faiſoit manger de la munition faite de farines retirées du naufrage d'un vaiſſeau Eſpagnol qui avoit péri ſur la côte, & faiſoit revendre, à ſon profit, les farines du Roi, deſtinées pour le pain de ſa garniſon. Tant de mauvais traitemens de la part de ce Commandant, déterminerent quelques ſoldats à paſſer à la Nouvelle Orléans, pour en porter des plaintes au Gouverneur, à qui ils préſenterent de ce mauvais pain de munition qu'ils mangeoient; mais M. de Kerlerec, n'ayant aucun égard à leurs juſtes repréſentations, les renvoya à la diſcrétion de leur Commandant. Alors ces miſérables craignant ſon reſſentiment, formerent le

deſſein d'en faire un exemple, ce qu'ils exécuterent en cérémonie.

Un jour cet Officier étant allé faire une partie de chaſſe dans une Iſlette voiſine de ſon poſte, la troupe révoltée prit ce tems pour aviſer aux meſures néceſſaires à l'exécution de ſon complot, qui étoit de maſſacrer le Sieur Duroux. Une réſolution ſi étrange ne pouvoit être inſpirée que par le déſeſpoir de n'avoir pu obtenir la juſtice qu'ils avoient reclamée auprès du Gouverneur. Il ne s'agiſſoit pour éviter ce malheur, que d'envoyer un Officier ſupérieur en grade au Sieur Duroux, qui n'auroit commandé qu'en ſecond.

Comme il retournoit de la chaſſe, la ſentinelle, ayant apperçu au large ſon batteau, hiſſa le pavillon François, ce qui fit prendre les armes à la garniſon, & battre aux champs. Les ſoldats conjurés s'étant avancés ſur le rivage avec un caporal à leur tête, crierent avec un porte-voix, ſuivant l'uſage de la mer: *ho! du batteau*, *ho! ho!* Le Sieur Duroux répondit, *Commandant!* Il aborde, & comme il met pied à terre, le caporal donne le ſignal, & au même inſtant les ſoldats font feu ſur ce Commandant, qui tombe percé de coups; enſuite ils le dépouillent, & jettent ſon corps à la mer. Telle fut la ſépulture & la punition des vexations de ce petit tyran, qui ne fut regretté de perſonne, n'ayant

d'autre recommandation que d'être protégé du ſieur Thiton, premier Sécrétaire du Gouverneur. Les ſoldats, reſtés maîtres de l'Iſle, mirent alors en liberté un habitant nommé Beaudrot, que le défunt Commandant tenoit injuſtement aux fers depuis long-tems. Le Sieur Duroux s'étoit arrogé le droit de l'Amiral de France, prétendant partager avec les ſoldats & les habitans tout ce qu'ils pourroient ſauver des vaiſſeaux naufragés ſur la côte de l'Iſle aux Chats; & tous ceux qui lui refuſoient de lui payer cette rétribution, ne manquoient jamais d'en être punis auſſi ſévérement que s'ils euſſent commis un grand crime. Tel étoit celui de Beaudrot; il n'avoit été mis aux fers que pour n'avoir pas voulu partager avec le Commandant des effets qu'il avoit ſauvés des débris d'un vaiſſeau Eſpagnol nommé le Situart, qui avoit fait naufrage ſur cette côte en 1758.

Les ſoldats meurtriers, ayant enſuite pillés tous les effets appartenans au Roi dans l'Iſle aux Chats, prirent cet habitant dont ils venoient de rompre les fers, & l'obligerent de les conduire ſur la route de la Colonie Angloiſe nommée la Caroline. Quand ils furent arrivés ſur les terres d'un grand Chef des Sauvages, appellé par les Européens l'Empereur des *Kaouytas*, ils renvoyerent Beaudrot, muni d'un certificat qui prouvoit qu'il avoit été forcé de leur ſervir

de guide. Une partie de cette troupe se sépara pour aller chez les Anglois ; mais ceux qui resterent chez les Sauvages furent bientôt arrêtés par ordre de M. de Montberaut, Commandant pour-lors aux *Allibamons* ; de ce nombre se trouva un caporal du Régiment d'Halwyl, qui, pour éviter le supplice de la scie usité parmi les Suisses, se poignarda avec son coûteau, qu'il portoit pendu au col, à la maniere des Sauvages.

M. Beaudin, Officier de la garnison, fut commandé avec un détachement pour conduire les criminels à la Mobile. Dans cet intervalle, les deux fils de Beaudrot arriverent de la Nouvelle Orléans à la Mobile ; ils portoient, sans le sçavoir, un ordre du Gouverneur à M. de Velle, Commandant à la Mobile, pour faire arrêter leur pere, qui étoit alors dans son habitation, avec une grande sécurité ; cet habitant se remit lui-même en prison, ignorant la détention des déserteurs qu'il avoit guidés. M. de Velle fit transférer tous les criminels à la Nouvelle Orléans, où l'on tint un conseil de guerre pour faire leur procès.

Il fut jugé dans ce Conseil, que l'habitant Beaudrot, pour réparation du crime qu'il avoit commis en servant de guide aux meurtriers du Commandant de l'Isle aux Chats, seroit rompu vif, & son corps jetté ensuite dans le fleuve, ce qui fut exécuté : un sol-

dat

dat ſubit le même ſupplice, & un Suiſſe fut ſcié vif par le milieu du corps.

Quand on réfléchit ſur le ſort de l'infortuné Beaudrot, on ſent bien qu'il faut qu'il ait été jugé contre la forme, & par des Militaires qui ignoroient les Loix civiles & criminelles, attendu qu'il ne pouvoit pas avoir mérité le ſupplice cruel qu'on lui fit ſubir. Si la politique veut que pour la ſûreté publique on ne laiſſe pas le crime impuni, la juſtice demande, en faveur de l'humanité, que le Juge craigne plus de punir trop, que de ne pas punir aſſez, ſuivant cet axiome; *il vaut mieux ſauver cent coupables, que de punir un innocent.*

Si cet habitant devoit ſubir quelque peine pour l'exemple, ſelon cette Loi, on auroit pu la mitiger en conſidération de ſa femme & de quatre enfans qu'on jettoit dans la derniere déſolation; parmi ces quatre enfants étoit une fille de figure aimable, qui faiſoit l'admiration de la Colonie, par ſa vertu encore plus que par ſa beauté; cette charmante Créole s'eſt retirée, avec le reſte de ſa famille, dans une habitation éloignée du commerce des hommes, pour y pleurer la mort de ſon infortuné pere.

Cet homme malheureux avoit été employé avec ſuccès dans des négociations importantes auprès des Sauvages, qui le conſidéroient beaucoup. Il parloit leur langue, & connoiſſoit, par pratique, le local du pays auſſi bien qu'eux. Il avoit de plus une for-

ce extraordinaire. Toutes ces qualités lui avoient si bien concilié l'estime & l'amitié des *Chactas*, qui l'avoient adopté comme un homme de leur Nation, qu'ils n'auroient pas manqué de se soulever à son sujet, sans les sages précautions que prit M. de Velle (1) pour leur cacher sa prison & son supplice.

Après la mort tragique du Sieur Duroux, Monsieur de Kerlerec fixa son choix sur le Sieur de Cha... pour le commandement de l'Isle aux Chats.

Cet Officier partit de la Nouvelle Orléans en 1758, avec une garnison composée de soldats & d'habitans de cette Capitale; mais ces habitants étoient tous gens sans aveu que les notables mettoient à leur place de l'agrément du Gouverneur, pour le service de ce poste.

Ces vagabonds restoient donc à l'Isle aux Chats tant qu'ils y étoient payés par les bourgeois sujets à la garde. On sent très-bien qu'une troupe de cette espece, qui n'est point relevée alternativement de son poste, suivant la regle du service, en prend occasion de former des complots de désertion, comme on l'a vu arriver dans plusieurs autres postes de cette colonie.

(1) Cet Officier connoissoit parfaitement cette Nation, ayant été plusieurs années Commandant à Tombekbé, & les Sauvages le considéroient beaucoup, tant à cause de sa valeur que de son désintéressement.

Au mois de Mars 1759, il parut à la vue de cette Isle, un vaisseau à 3 mâts appartenant au Sieur S. Criq, Négociant, qui l'avoit acheté à la Havane; sa cargaison consistoit en sucre, caffé, tassias, cables & quelques autres munitions de guerre; l'équipage de ce bâtiment n'étoit composé que de matelots Espagnols, qui abandonnerent le Capitaine S. Criq sur la côte de la Balise. Ce Capitaine fut contraint, par cette désertion, de s'embarquer dans sa chaloupe avec le peu de monde qui lui restoit attaché. Il arriva à la Nouvelle Orléans, s'adressa à M. de Belle-Isle, Major de la place & Commandant par interim; il pria cet Officier de lui donner main-forte pour aller à la découverte de son bâtiment, qui ne pouvoit être échoué que sur la côte de l'Isle aux Chats.

M. de Belle-Isle donna au Sieur S. Criq, un Sergent intelligent, & dix soldats pour aller piloter son navire; en même temps il écrivit au Sieur de C..... „ Que si ce bâtiment est échoué à la proximité de son „ poste, il ait à y poser sur le champ une „ garde, & à défendre, sous peine de la „ vie, d'en rien laisser débarquer sans l'a„ grément du Sieur S. Criq propriétaire; „ qu'enfin il ne manque pas de se confor„ mer aux ordonnances de la Marine du „ Roi, notamment au titre, *Naufrage*, &c.

Malheureusement pour le Sieur S. Criq, l'avis de M. de Belle-Isle vint trop tard, le

Sieur de C.... avoit déjà eu ſoin de faire enlever la cargaiſon de ce navire par les ſoldats & habitants de ſa garniſon, qui l'avoient cachée dans le ſable du voiſinage; ils avoient pris les précautions néceſſaires pour couvrir ſa manœuvre. Le Sieur S. Criq arrive à l'Iſle aux Chats, remet au Commandant la Lettre du Major, puis entre avec ſon monde dans ſon navire pour en faire la viſite; mais s'appercevant qu'il avoit oublié ſon porte-feuille, où étoit la facture de ſon chargement, il deſcend tout de ſuite à terre pour l'aller chercher: heureux effet de la Providence! Il eſt à peine débarqué que le feu prend ſubitement à ſon navire, & avec tant de vivacité, que trois hommes qui étoient à la cale ſont la proie des flammes; les autres n'échapperent qu'en ſe jettant à la mer pour ſe ſauver à la nage (1).

(1) Dans le tems que le Sieur S. Criq reclamoit, auprès de M. de Belle-Iſle, ſon navire, & recevoit les ordres adreſſés a M. de C..... de veiller à la conſervation de ſa cargaiſon, ce Commandant de l'Iſle aux Chats, écrivoit à M. de Belle-Iſle même: „ qu'un tel jour un bâtiment à trois mats étoit venu „ s'échouer à la vue de ſon poſte, & qu'ayant fait „ ſigne ſans en recevoir de réponſe, il l'avoit jugé en- „ nemi, qu'il tenoit ſon monde caché dans la cale; „ qu'ayant fait armer le batteau du poſte, & y étant „ monté avec tout ſon monde, ſur ce qu'il n'en re- „ cevoit point encore de réponſe à un nouveau ſi- „ gne, il l'avoit abordé, & n'y avoit trouvé ame qui „ vive; que la cargaiſon en avoit été enlevée; qu'il „ ne trouva qu'un cable coupé ſur le pont, & que „ ce bâtiment étoit percé pour 26 canons.

Le Sieur Saint-Criq en porta ses plaintes à M. de Kerlerec; mais ce ne fut qu'après de longs délais, que le Gouverneur obligea le Capitaine à terminer ce différent avec le Sieur de C..... moyennant une somme de 1500 liv. que celui-ci lui donna. Ce Commandant s'étant fait rappeller à la Nouvelle Orléans, s'y livra à une telle débauche, qu'il scandalisoit toute la colonie. Quand il eut consommé tout le fruit de son iniquité, il s'embarqua sur un bâtiment Hollandois de *Curaçao*, Colonie appartenante à cette République; les avis sont partagés sur la fuite clandestine de cet Officier: les uns croient qu'il se sauva pour éviter le châtiment que méritoit son forfait; d'autres pensent qu'il étoit chargé de paquets du Gouverneur pour la Cour; c'est ce que l'événement nous apprendra.

Il est bien prouvé par cette restitution de 1500 liv. de la part du sieur de C....... que ce Commandant avoit pillé le navire du Capitaine S. Criq, après en avoir retiré 60000 liv. suivant l'aveu qu'il en a fait au Sieur la Perliere, qui lui avoit succédé dans le commandement de l'Isle aux Chats. Il a pourtant échappé à la peine de mort que méritoit cette piraterie. Car l'Ordonnance citée porte: „ Que tous ceux qui „ attenteront à la vie & aux biens de per- „ sonnes naufragées, seront punis de mort". Ce crime est si énorme, que quand même on ne seroit pas Chrétien, la Religion na-

turelle nous engage à secourir les malheureux dans le danger (1). Tels étoient les Officiers à qui le Gouverneur de la Louisiane accordoit sa confiance. Nous apprenons dans ce moment qu'un parti de guerriers de la Nation appellée *Chérakises*, & commandé par le Chef de guerre le Loup, vient de s'emparer du Fort London, appartenant à la Grande-Bretagne, & que le Commandant appellé M. Dameri a été mis à mort par les Sauvages, qui lui ont enfoncé de la terre dans la bouche, en lui disant: chien, puisque tu es si avide de terre, rassasie-toi; ils en ont fait autant à quelques autres.

Si je ne pars point pour la France, je vous écrirai de la Nouvelle Orléans touchant la discorde qui regne entre les 2 Chefs de la colônie, MM. de Kerlerec, Gouverneur, & de Rochemore, Ordonnateur. Je suis, Monsieur, &c.

Au Fort de la Mobile le 10 *Janvier* 1760.

(1) Le Sieur de C...... comptant jouir des fruits de son iniquité en France, y est mort comme il avoit vécu, c'est-à-dire, dans la débauche, par un décret de la Providence.



LETTRE XX.

Au Même.

L'Auteur part pour la Nouvelle Orléans. Cause des troubles qui l'agitent. Histoire pathétique de la captivité de M. de Belle-Isle chez les Attakapas. Animaux curieux & Simples salutaires, qui se trouvent à la Louisiane.

MONSIEUR,

J'AI tant de nouvelles à vous raconter, que je ne sçai par où commencer; je vous avois écrit de Tombekbé que tout étoit en combustion à la Capitale. On n'entend effectivement parler ici que de dissensions, de démêlés, de divisions; la cupidité & l'intérêt allument partout le flambeau funeste de la discorde. Comme je n'ai, ni ne veux avoir aucune part à tous ces différens, & que je ne puis satisfaire mon zèle pour le service du Roi dans cette Colonie, où tout est en desordre, je ne cesse en conséquence de demander mon retour en France. Les plus fideles sujets qui veulent faire leurs

devoirs, n'éprouvent que contradictions & disgraces; les plus cruelles persécutions sont la récompense de leur zele. Mais sans entrer dans le détail des maux qu'on a fait souffrir à nombre de braves Officiers & gens d'honneur, dont la plupart sont encore en vie, je ne vous parlerai que de ceux auxquels M. de Belle-Isle s'est vu exposé. Ce respectable Officier, dont la probité & les mœurs irréprochables lui ont concilié la bienveillance & l'estime universelle de tous les gens de bien, & notamment des Officiers généraux, tels que MM. de Perier, de Bienville & du Marquis de Vaudreuil, &c. mérite bien que je vous fasse ici son histoire que j'ai apprise de lui, avec toutes les circonstances qui l'ont accompagnée.

Je vous ferai le récit de ce qui lui est arrivé depuis quarante-cinq ans qu'il sert le Roi dans cette Colonie. Au surplus je ne dirai rien que de très-véritable, quelques merveilleux que certains traits puissent vous paroître.

M. de Bienville vit encore à Paris; il est en état d'attester tous les faits qu'on avance ici, ayant payé la rançon aux Sauvages qui ont ramené M. de Belle-Isle.

Vous

Nota. L'histoire de N. de Belle-Isle, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint-Louis, Major de la Nouvelle Orléans, & faisant fonction ci-devant de Major-Général des troupes de la Marine à la Louisiane,

Vous connoissant, Monsieur, le cœur bon, je suis persuadé que vous compâtirez au triste sort de cet Officier infortuné; les grandes ames ne rougissent point de s'attendrir sur les malheurs des autres; les Sauvages mêmes disent, que celui qui n'est point sensible aux maux de ses freres, est indigne de porter la qualité *d'homme*, que c'est un monstre qu'on doit fuir comme la peste du genre humain.

En 1719, la Louisiane avoit passé de M. de Crozat à la Compagnie des Indes, qui y envoya, pour la peupler, mille hommes. Ce fut sur un de ses vaisseaux que M. de Belle-Isle s'embarqua, avec d'autres Officiers & volontaires, au Port de l'Orient pour cette nouvelle Colonie. Le bâtiment fut porté par les courants & les vents contraires, à la Baye St. Bernard dans le Golfe du Mexique. Le Capitaine envoya sa chaloupe à terre pour y faire eau. Monsieur de Belle-Isle, avec quatre de ses camarades, s'y embarqua du consentement du Capitaine du vaisseau. Pendant que la chaloupe fait un voyage à bord, ces Mes-

ne, a été insérée dans une Relation de la Louisiane imprimée à Paris en 1758. L'Auteur, qui a quitté cette colonie en 1733, en a oublié les circonstances les plus intéressantes, & les faits qu'il a rapportés ont été désavoués par M. de Belle-Isle même; celle-ci a été extraite d'un Mémoire manuscrit, écrit de la main de cet Officier.

ſieurs vont à la chaſſe; la chaloupe revient à terre, & ayant fait ſa proviſion d'eau douce, elle rejoint le navire ſans avoir pris les jeunes Officiers, qui n'étoient pas encore de retour.

Le Capitaine impatient leve l'ancre, & appareille pour ſa deſtination, en abandonnant à terre les cinq Officiers paſſagers. On laiſſe à penſer quel fut leur trouble & leur agitation, lorſqu'ils revinrent ſur le rivage où ils ne trouverent ni chaloupe, ni navire. Ainſi abandonnés dans un pays inconnu, ils errerent long-tems ſur cette côte déſerte, ne voyant d'un côté que la mer, & de l'autre une terre habitée par des peuples Caibes, c'eſt-à-dire, mangeurs de chair humaine. Ils n'oſoient quitter les bords marécageux de la mer; ils furent tellement déſeſpérés de ne trouver aucun ſecours à leurs maux, qu'ils ne ſçavoient plus quel parti prendre; il ſuffit de dire que cela étoit capable de leur faire perdre l'eſprit, & rien ne troubloit plus l'imagination de ces jeunes Européens, que la crainte de tomber entre les mains des *Antropophages.* Ils alloient le long du rivage, dans la fauſſe opinion que le vaiſſeau étoit allé dans le ponent, en reclamant la bonté ſuprême & ſe plaignant de leur malheureux ſort. Ils vivoient d'inſectes & d'herbes, ſans ſçavoir ſi elles étoient bonnes ou mauvaiſes; & ce qui les incommodoit encore, c'étoient les couſins, qui ſont fort communs dans cet

endroit-là, n'ayant rien pour s'en garantir. Ils pafferent plufieurs jours dans cette fituation. M. de Belle-Ifle avoit defcendu du navire un jeune chien de chaffe, qui lui étoit fort attaché; fes camarades furent plufieurs fois tentés de le tuer, pour en faire un bon repas; la faim les dévoroit; M. de Belle-Ifle leur fit le facrifice de cet animal, mais il ne voulut pas le tuer lui-même: un de fes compagnons faifit le chien; mais il étoit fi foible qu'en voulant lui donner un coup de couteau, il le laiffa échapper. L'animal gagna les bois; on ne le revit plus; les quatre malheureux Officiers périrent de faim, les uns après les autres, à la vue de M. de Belle-Ifle, qui fit les derniers efforts pour leur creufer avec fes propres mains des tombeaux dans la terre, ou plutôt dans le fable, afin de préferver leurs triftes reftes de la voracité des bêtes fauves; tribut qu'il rendit à l'humanité en gémiffant fur fes malheurs; il n'y eut que la force de fon tempérament, qui le fit furvivre à fes compagnons. Il eut le courage, pour fubfifter, de manger des vers qu'il trouvoit dans des bois pourris. Quelques jours après la mort de fes compagnons, il apperçut de loin fon chien qui tenoit quelque chofe dans fa gueule; il l'appelle, cet animal vient auprès de lui avec de grandes démonftrations de joie, & jette à fes pieds un rat de bois, en lui faifant mille careffes, & hurlant, comme s'il eut voulu dire: je t'apporte de quoi

ſoutenir ta vie. Ces rats de bois ſe mangent effectivement, ils ſont de la groſſeur d'un cochon de lait. M. de Belle-Iſle n'ayant d'autre compagnie que ſon chien, prit le parti de roder de côté & d'autre pour trouver des alimens. Tous les ſoirs, il ſe faiſoit un petit retranchement au pied d'un arbre, pour ſe garantir des bêtes féroces. Il arriva qu'une nuit un tigre s'approcha de l'endroit où il dormoit. Son chien veilloit à ſes côtés, il apperçut la bête féroce, & courut ſur elle, avec des cris affreux. M. de Belle-Iſle ſe reveillant, courut à ſon ſecours; le tigre lâcha priſe; mais le chien reſta bleſſé; ſon maître fut contraint de le tuer de crainte qu'il ne devînt enragé, & il le mangea enſuite. Seul alors dans ce déſert, il ſe mit à genoux, leva ſes bras au ciel, remercia le Tout-puiſſant de l'avoir conſervé juſqu'à ce moment; & ſe réſignant à la Providence, il s'abandonna dans la profondeur des terres, pour voir s'il ne trouveroit pas quelque figure humaine. Bientôt il apperçoit des traces d'hommes; il les ſuit juſques ſur le bord d'une riviere, où il trouve une pirogue, dont il ſe ſert pour la traverſer. Il y avoit à l'autre bord des Sauvages qui faiſoient boucaner de la chair humaine & du poiſſon; c'étoit les *Attakapas* (1), ils s'avancerent vers M. de Belle-

(1) Ce nom ſignifie parmi les Peuples de l'Amérique, mangeurs d'hommes. Quand ils prennent quel-

Isle qu'ils prirent pour un spectre, tant il étoit maigre; il leur présenta son corps, en leur montrant sa bouche, faisant signe qu'il avoit faim. Ces Sauvages ne voulurent point le tuer pour le manger, à cause de son extrême maigreur : ils lui présenterent de la chair humaine; mais il préféra du poisson, qu'il mangea avec avidité. Ces Peuples considérerent cet Officier qui étoit habillé, ils le dépouillerent tout nud & partagerent entr'eux ses vêtemens; ensuite ils le conduisirent pour l'engraisser à leur village, où il eut le bonheur à son arrivée d'être pris pour le chien (1) d'une femme veuve, déja sur le retour. Peu à peu il commença à reprendre des forces; mais il étoit d'une tristesse extrême, appréhendant toujours que ses hôtes ne le sacrifiassent à leurs faux Dieux, & qu'ils ne fissent ensuite un régal de sa chair; son imagination étoit toujours frappée du spectacle terrible de ces barbares, qui faisoient des festins des prisonniers & des captifs les plus gras qu'ils avoient pris en guerre, & que je ne sçaurois vous rapporter sans frémir. Il s'attendoit à tout moment à recevoir un coup de massue lorf-

qu'ennemi en guerre, ils font entr'eux un grand régal de sa chair; ils vivent ordinairement de poisson, & boivent de la cassine. Ils parlent aussi par signes, & font de fort longues conversations pantomines.

(1) Expression qui signifie esclave.

qu'il feroit gras. Ces Peuples tinrent confeil, & le réfultat de l'affemblée fût qu'il y auroit de la lacheté à faire mourir un homme, qui n'étoit point venu chez eux pour leur faire du mal, mais pour leur demander l'hofpitalité; en conféquence la veuve le conferva pour efclave. Les premiers jours de fa captivité, fans être rudes, lui tenoient fort à cœur, à caufe qu'il étoit chargé du foin des petits enfans de ces mangeurs de chair humaine: il n'étoit pas moins obligé de les porter fur fes épaules, ce qui l'incommodoit beaucoup; car il étoit de même qu'eux, nud, n'ayant d'habit que ce qui fervoit à rendre fa nudité moins indécente; mais la femme en queftion l'ayant pris fous fes aufpices, on le traita mieux dans la fuite.

Comme M. de Belle-Ifle étoit jeune & vigoureux, il s'acquitta du mieux qu'il pût de fon devoir d'efclave, & parvint même à captiver les graces de fa Patronne, qui l'adopta; & alors il fût mis en liberté, & reputé homme de la Nation. Il apprit en peu de tems à parler en pantomime, de même qu'à tirer de l'arc comme eux. Ils le menerent en guerre, où il leur fit voir fa dextérité, en tirant fur un de leurs ennemis qu'il coucha par terre en leur préfence d'un coup de fleche, qui le perça de part en part; alors il fut reconnu pour un véritable guerrier. Un autre Sauvage ayant tué un chevreuil, ils firent boucanner l'hom-

me & le chevreuil, afin de les conſerver pour la proviſion du voyage. Un jour qu'ils étoient en marche, M. de Belle-Iſle preſſé par la faim, demanda à manger ; alors un Sauvage lui donna de la chair humaine, lui diſant que c'étoit du chevreuil. Il en mangea ſans le ſçavoir ; & le Sauvage lui dit après : *tu faiſois autrefois le difficile ; mais préſentement tu manges de l'homme comme nous.* A ce récit, M. de Belle-Iſle vomit tout ce qu'il avoit mangé.

Environ deux ans après ſa captivité, il arriva aux *Attakapas* des Députés d'une Nation, qui leur apportoient le calumet de Paix ; heureux hazard de la Providence ! Ces Peuples habitent dans les terres du nouveau Mexique, voiſin des *Natchitoches*, où commandoit alors M. de Hucheros de Saint-Denis, qui étoit aimé & reſpecté des Députés de cette Nation, quoiqu'ils fuſſent ſur les terres des Eſpagnols. Quand ils eurent conſidéré attentivement M. de Belle-Iſle, ils dirent aux *Attakapas*, que dans la contrée d'où ils venoient, il y avoit des hommes blancs comme M. de Belle-Iſle : les *Attakapas* répondirent que c'étoit un chien qu'ils avoient trouvé du côté du grand Lac, où ſes camarades avoient péri de faim, qu'ils l'avoient amené à leur habitation, qu'une femme en avoit fait ſon eſclave, qu'ils l'avoient mené à la guerre contre une Nation ennemie qu'ils vainquirent dans un combat, où il ſe diſtingua & leur fit voir ſon adreſſe à déco-

cher une fleche qui mit un de leurs adversaires par terre; qu'en cette considération il avoit été adopté & reçu Guerrier.

Cet Officier, qui entendoit la conversation, ne fit semblant de rien; il conçut dès-lors l'agréable idée de revoir sa patrie; il tira un de ces Sauvages en particulier, le questionna beaucoup sur les hommes blancs qu'il avoit vus. M. de Belle-Isle avoit conservé, par hazard, dans une boëte, sa commission d'Officier; il fit de l'encre avec du noir de fumée, & se servant d'une plume de corbeau, il écrivit ce qui suit: „ Au „ premier Chef des hommes blancs. Je „ suis *un tel* qui a été abandonné à la Baye „ St. Bernard; mes camarades sont morts „ de faim & de misere, à ma vue; je suis „ captif chez les *Attakapas* (1). Cet infortuné donna sa commission à ce Sauvage, & l'assura que c'étoit de l'écorce ou du papier qui parloit, qu'en le présentant au premier Chef des François de la partie d'où il venoit, il seroit bien reçu. Ce Naturel crut que cette lettre participoit de la divinité, puisqu'elle devoit parler pour lui, en arrivant chez les François. Les autres voulurent la lui ôter. Il se sauva, en traversant une riviere à la nage; & de peur de mouil-

(1) Le Capitaine qui avoit abandonné M. de Belle-Isle, & ses camarades à la Baye St. Bernard, fut englouti par les flots avec son vaisseau, dont on n'a jamais eu de nouvelles.

ler la lettre, il la tenoit en l'air. Ce Sauvage, après avoir fait dans les terres 150 lieues, arriva aux *Natchitoches* (1), Nation Sauvage, où commandoit pour-lors M. Hucheros de Saint-Denis, Officier de distinction, connu pour avoir fait le premier voyage par terre de la Louisiane au Mexique, où il a épousé depuis la niece du Gouverneur Espagnol. Le courier lui remit la lettre de M. de Belle-Isle, & M. de Saint-Denis reçut très-bien le porteur, qu'il combla de présens; après quoi cet Officier se mit à pleurer à la maniere des Sauvages, qui lui demanderent ce qu'il avoit; il répondit qu'il pleuroit son frere, qui étoit captif depuis deux ans chez les *Attakapas.* Comme M. de Saint-Denis étoit beaucoup considéré des Nations de ce Canton, celui qui lui avoit apporté la lettre, s'offrit d'aller chercher M. de Belle-Isle : d'autres Sauvages se joignirent à lui.

M. de Saint-Denis leur donna quelques chemises & un chapeau pour M. de Belle-Isle, & ils partirent sur le champ au nombre de dix, à cheval & armés de fusils, en promettant à M. de Saint-Denis que dans deux lunes ils lui rameneroient son frere, sur un cheval de main qu'ils emmenoient avec eux.

En arrivant chez les *Attakapas*, ils s'an-

(1) Poste voisin du Mexique. Il y a une peuplade de Sauvages établis sur la Riviere Rouge.

noncerent par le bruit de plusieurs décharges de leurs armes à feu, que les autres prirent pour le tonnerre. Ils donnerent à M. de Belle-Isle, la lettre de M. de Saint-Denis, qui lui marquoit ,, qu'il n'avoit rien à ,, craindre avec ces Sauvages, & qu'il se ,, réjouissoit d'avance de le voir ". On ne sçauroit exprimer la joie que cette lettre causa à cet Officier; il craignoit cependant que les *Attakapas* ne s'opposassent à son enlevement. Mais le chef de la Députation le fit monter promptement à cheval, & repartit avec son cortège. Les *Attakapas*, épouvantés des coups de fusils des Ambassadeurs, n'oserent rien dire; la femme, qui avoit adopté M. de Belle-Isle, fondoit en larmes. C'est ainsi que cet Officier échappa à une captivité, qui peut-être n'auroit pris fin qu'avec sa vie.

Ce Sauvage qui enlevoit ainsi M. de Belle-Isle, étoit aussi fier que *Fernand Cortez* lorsqu'il vainquit *Montezuma*, dernier Empereur du Mexique. Ils arriverent en cavalcade aux *Natchitoches*, où ils ne trouverent plus M. de Saint-Denis, qui étoit parti pour le *Biloxis*, où étoit alors le quartier général.

Le *Biloxis* étoit, dans ce tems-là, le chef-lieu de la Louisiane. La Nouvelle Orléans n'étoit point encore bâtie.

M. d'Orvilliers, qui commandoit en son absence aux *Natchitoches*, envoya M. de Belle-Isle & son cortége à M. de Bienville,

pour-lors Gouverneur de la Louiſiane. Ce Général le reçut entre ſes bras, enchanté de le voir, & récompenſa largement ſes libérateurs. En arrivant, chacun s'empreſſoit à lui faire compliment de ce qu'il s'étoit tiré de ce miſérable eſclavage; M. de Bienville lui donna enſuite un habit.

Cet Officier a été depuis très-utile au Gouverneur, par la connoiſſance qu'il a des mœurs des *Attakapas*, que les Eſpagnols du nouveau Mexique n'ont jamais pu ſoumettre comme les autres Nations de cette partie de leur Empire.

M. de Bienville envoya un préſent à la Nation des *Attakapas*, & un autre, en particulier, pour la veuve qui avoit adopté & protégé M. de Belle-Iſle.

Ces Peuples, qui ne s'attendoient point à la généroſité du Gouverneur, lui envoyerent des Députés (1), pour le remercier & faire alliance avec les François; la Patron-

(1) Le Chef de la députation adreſſa un diſcours à M. de Bienville, dont M. de Belle-Iſle fut l'Interpréte. „ Mon pere, le blanc que tu vois ici, eſt ta „ chair & ton ſang, il nous avoit été uni par adop- „ tion. Ses freres ſont morts de faim; s'ils euſſent „ été rencontrés plutôt par ma Nation, ils vivroient „ encore & auroient joui des mêmes prérogatives.

L'hoſpitalité que les Attakapas exercerent envers M. de Belle-Iſle, nous fait voir que nous ne devons regarder leur cruauté que comme un défaut d'éducation, & que la nature les a rendus ſuſceptibles d'humanité.

ne de M. de Belle-Isle y étoit en personne; depuis cette époque, ces Peuples ont toujours traités humainement les François; qui leur ont fait abandonner la barbare coutume de manger de la chair humaine.

Les grossiers Habitans de ces lointains rivages,
Formés par nos leçons, instruits par nos usages,
Dans l'école des arts & de l'humanité
De leurs sauvages mœurs corrigent l'âpreté.
. . . . .
Leur cœur simple & naïf dans sa férocité
Respecte des François la sage autorité.
Le François bienfaisant console leur misere,
Les aime en citoyen & les gouverne en pere.

Poëme de Jumonville, par M. Thomas.

Lorsque les *Attakapas* venoient à la Nouvelle Orléans, ils étoient bien reçus de tous les François, en reconnoissance du traitement qu'ils avoient fait à M. de Belle-Isle, car, sans eux, il auroit subi le malheureux sort de ses camarades.

M. de Bienville se donnoit quelquefois la comédie avec ces Peuples, par le moyen de M. de Belle-Isle, éleve de ces Antropophages, qui représentoient par leurs gestes toutes sortes d'actions. Les *Attakapas* sont armés d'arcs, & de fleches extrêmement grandes; ils cultivent le mahis comme les autres Peuples de l'Amérique septentriona-

le. Cette partie du monde eſt ſi étendue, que l'on n'a pas encore pu parvenir à en connoître toutes les Nations, ainſi que ſes limites.

En 1759, M. de Marigini de Mandeville (1), Officier de diſtinction, forma le deſſein, avec l'agrément du Gouverneur de la Louiſiane, de faire de nouvelles découvertes vers l'Iſle de Barataria, dont nous ne connoiſſons que très-imparfaitement le *giſement* (2) des côtes; ce fut dans cette vue qu'il travailla à une Carte générale de la Colonie. Cet Officier a fait, à ſes frais, la découverte de ce pays inconnu, avec un zéle infatigable, qui caractériſe un digne Citoyen, toujours occupé de la gloire de ſon Prince, & de l'aggrandiſſement de ſes Etats.

J'ai tâché, Monſieur, dans mes précédentes, de vous mettre au fait de l'Hiſtoire abrégée de ce pays, depuis le tems de ſa découverte juſqu'à celui-ci, & de vous donner une idée de ſa ſituation & de ſon commerce, comme auſſi de tout ce qui m'a paru inſtructif & amuſant. Je crois n'avoir rien omis d'eſſentiel; je vais finir aujourd'hui notre correſpondance par quelques obſervations ſur l'Hiſtoire naturelle de cette colonie, dont les relations particulieres

(1) Voyez le Mémoire de cet Officier, imprimé à Paris, chez Guillaume Deſprès, rue S. Jacques 1765.
(2) Terme de Marine.

n'ont pu vous inſtruire. Vous ſçaurez d'abord, Monſieur, que tous les fruits, que l'on y a tranſporté d'Europe, y viennent très-bien. M. Fazende, Conſeiller au Conſeil Supérieur de la Louiſiane, y a apporté de Provence un plan de figuier, dont les figues ſont excellentes; comme cet arbre vient de boutures, ce n'eſt qu'une pépiniere pour toutes les habitations. Parmi les fruits particuliers à ce pays, il y en a un qu'on nomme raquette; il a la figure & le goût d'un cornichon confit au vinaigre. Ce fruit eſt fort commun dans le pays de la Mobile, & il eſt très-rafraîchiſſant.

La Piaquemine eſt une eſpece de neſle que les Sauvages appellent *Ougouſlé;* ce fruit qui n'eſt pas plus gros que la neſle d'Europe, eſt jaune & rouge comme l'abricot; c'eſt un très-bon aſtringent, & un remede ſouverain pour arrêter le flux de ſang, & la diſſenterie. Les Sauvages en font du pain; ils lui donnent la forme du pain d'épice, & le font ſécher pour les voyages de long cours (1).

La Jaſmine a la forme & la couleur d'un

(1) La Piaquemine a encore une autre vertu; prenez une certaine quantité de ſes pépins, pilez-les & les réduiſez en poudre; faites infuſer cette poudre pendant 24 heures dans de l'eau fraîche; paſſez cette eau dans un linge, & la conſervez dans une bouteille; lorſque vous vous ſentez attaqués de la gravelle, buvez, à jeûn, un verre de cette eau, & continuez juſqu'à parfaite guériſon.

limon; elle eſt odoriférante, & a le goût des figues bananes; ſes pépins reſſemblent à des fêves: c'eſt un poiſon pour les cochons.

Il y croît beaucoup d'orangers, & de pêchers; les oranges, ainſi que la pêche, ſont ſi communes dans la colonie, qu'on les laiſſe pourrir ſous les arbres.

Il y a des pommiers, & des pruniers; on y voit des forêts de noyers; il y a des noyers blancs & des noyers noirs; les uns & les autres portent des noix; il y en a, comme en Europe de moyennes & bonnes à manger; d'autres, groſſes comme le poing: elles ſont ameres, ayant la coquille extrêmement épaiſſe & dure. Le pacanier porte des noix que l'on nomme pacanes; elles ſont longues comme des amandes, & plus délicates; les Sauvages en font de l'huile pour aſſaiſonner leur ſagamité.

C'eſt une choſe admirable de voir la providence du Créateur, qui a ſemé, dans ce nouveau monde, cette variété d'arbres fruitiers de différentes formes: on y trouve mille eſpeces d'animaux curieux qui n'ont jamais été connus, ni de figure, ni de noms, & dont les anciens n'ont pas même eu d'idée.

Il y a des lauriers rouges & des lauriers blancs; ce dernier porte une tulipe blanche; il eſt extrêmement touffu, & feroit l'ornement des parterres des Rois d'Euro-

pe ; les Sauvages l'appellent l'arbre de paix.

Il y a, ſur le bord des rivieres, beaucoup de vignes qui grimpent ſi haut ſur les arbres, qu'en les coupant, on fait quelquefois au pays des Illinois une barrique de vin d'un ſeul cep. Ces vignes viennent ſans culture, & le vin en eſt âpre. Il y a dans les forêts beaucoup de mûriers, dont les mûres ſont ſucrées ; il y en a auſſi de buiſſon, dont on fait de la gêlée.

Le févier eſt un arbre hériſſé d'épines de ſix pouces de long ; ſon bois eſt ſi dur qu'il émouſſe & caſſe quelquefois les haches ; les Sauvages par le moyen du feu, en font des mortiers & des pilons pour écraſer le mahis & le réduire en farine. Cet arbre porte des gouſſes d'environ un pied de long, ſemblables à la caſſe ; le fruit qu'elles contiennent eſt gommeux & gluant, ayant pluſieurs pépins comme des feves. C'eſt un excellent laxatif ; les naturels du pays s'en ſervent pour ſe purger.

On trouve dans les forêts du bois gras, qui produit de la réſine & du goudron, ainſi que quantité d'arbres, d'où découle une gomme ſemblable à la thérébentine.

Il y a auſſi un arbriſſeau qu'on nomme *Cirier ;* il reſſemble de près à un olivier. Il porte une petite graine comme du genievre ; on la fond dans l'eau, & on en fait de la cire pour des bougies ; elle eſt d'un beau verd,

verd, & a l'odeur aromatique. Le Sieur Alexandre, Chirurgien & Chimiste, est le premier qui l'ait connue.

L'Académie, en faveur de cette découverte utile, lui fait une pension. Il a aussi découvert le secret de la blanchir comme on fait en Europe la cire des abeilles.

Depuis que je suis à la Louisiane, on y a fait venir de S. Domingue, du plan de cannes à sucre, pour en faire des plantations. M. Dubreuil, Commandant la Milice Bourgeoise, a été le premier Colon, qui a fait construire un moulin à sucre à la Nouvelle Orléans.

On sçait que le sucre vient du jus d'un roseau, ou canne, qu'on plante de bouture; le plan vient haut & gros, à proportion que la terre est grasse; les cannes ont des nœuds de distance en distance; quand elles sont mûres, ce qui se connoît aisément lorsqu'elles jaunissent, on les coupe avec une serpe au-dessus du premier nœud, qui est sans suc; on ôte les feuilles qui croissent de chaque côté; on en fait des fagots ou faisceaux; ensuite on les porte au moulin pour y être écrasées entre deux rouleaux de bois garnis d'acier. Un Negre passe la canne entre les deux cylindres ou rouleaux, qui la pressent entre celui du milieu, de façon que tout le suc s'en exprime; il est reçu dans un grand creux; de-là il passe, par le moyen d'un tuyau de plomb, dans un réser-

voir voiſin, qui le conduit à l'endroit où ſont les fourneaux deſtinés à faire bouillir la liqueur dans de grandes chaudieres, ſemblables à celles qu'on voit à l'Hôtel Royal des Invalides. Quand la liqueur eſt aſſez rafinée, on la tranſvaſe dans une autre chaudiere; on a ſoin de la remuer continuellement, & de la faire toujours bouillir juſqu'à ce qu'elle ait pris une forte conſiſtance; & lorſque le ſucre a acquis ſa premiere perfection, on le met dans des formes de terre cuite, pour le faire blanchir; il acquiert le ſecond dégré, en mettant, ſur l'ouverture, de la terre glaiſe, qui empêche que l'air n'agiſſe trop ſur le ſucre, & ne le durciſſe avant qu'il ſoit rafiné, par la ſéparation des ſirops ou mélaſſes.

C'eſt avec l'écume du ſucre que l'on fait le *taffia* ou *guilledire*. Cette liqueur ſe fait, comme en France, l'eau-de-vie; on la paſſe à l'alambic. Les Européens, en Amérique, la préferent à l'eau-de-vie pour la guériſon des playes; c'eſt auſſi avec quoi on fait le *rum*, qui ſert comme l'eſprit de vin à faire des liqueurs qu'on appelle les eaux de barbades.

On trouve au pays des Illinois, un petit arbriſſeau d'environ trois pieds de haut, qui porte un fruit gros comme une pomme d'apis, & qui a le goût du citron; il y a auſſi, dans les forêts, des châtaignes & des noiſettes comme en France.

Il croît de très-bons ſimples à la Louiſiane, entr'autres, du gen-zein, dont la racine eſt un excellent béchique, du jalap, de la rhubarbe, de l'eſquine, de la vipérine, de la ſalcepareille, du milpertuis, dont on fait une huile excellente pour conſolider les playes. Voici comment les Médecins ou *Jongleurs* Sauvages font l'huile de milpertuis. Ils prennent un vaſe de terre; ils y mettent la fleur, enſuite de l'huile d'ours par-deſſus; on expoſe le vaſe bien bouché au Soleil levant; la chaleur concentrée du vaſe donne à l'huile une couleur rouge, & une odeur agréable, qui guérit & purifie toutes ſortes de playes. Il y a même des plantes, qui ont la vertu de ſervir de contrepoiſon; mais c'eſt un don rare & précieux à l'homme de les connoître, & d'en ſçavoir uſer comme il convient; l'Auteur de toute choſe ne l'accorde pas à tous. Il y a mille ſimples, qui ſont propres à purger la maſſe du ſang, & dont les Sauvages ont une connoiſſance particuliere.

Il y a des forêts de bois de ſaſſafras, qui eſt bon pour la médecine & la teinture; il y a auſſi du copal, arbre dont la gomme eſt un excellent beaume, & auſſi bon que celui du Pérou; les animaux, bleſſés à la chaſſe, ſe guériſſent eux-mêmes, en ſe frottant contre l'arbre d'où découle ce beaume, qui a une odeur aromatique.

Les Sauvages ont, dans leurs habita-

tions, des coloquintes, des calebaſſes, dont ils font un ſirop pectoral ; du capillaire, bon pour la poitrine; de la caſſine, qui eſt un excellent diurétique. Lorſque la doſe eſt forte, elle provoque des tremblemens, mais qui ceſſent auſſi-tôt. Les Sauvages *Allibamons* l'appellent *la boiſſon de valeur*. Les Amériquains font plus de cas de leurs ſimples, que de tout l'or du Mexique & du Pérou.

On trouve à la Louiſiane toutes ſortes d'animaux curieux, & inconnus en Europe. Le bœuf ſauvage eſt très-gros & très-fort; les habitans François & Sauvages en retirent bien des commodités; ils ſe nourriſſent de ſa chair qu'ils font ſaler ou boucaner; ils font de ſa peau des couvertures. Le taureau ſauvage eſt couvert d'une laine très-fine dont on fait de bons matelats; de ſon ſuif, on fait de la chandelle; ſes nerfs fourniſſent aux Sauvages des cordes d'arc. Ils travaillent ſes cornes, & en font des *micouénes*, ou cuillers, pour manger leur ſagamité, & des *poulverains* ou cornets pour la chaſſe.

Le bœuf ſauvage a une boſſe ſur le dos comme le chameau ; il a de grands poils ſur la tête comme le bouc; & ſur le corps, de la laine comme les moutons; les femmes Sauvages en font du fil.

En tirant vers la ſource du Miſſouris, on trouve toutes ſortes de bêtes fauves.

Les boucs, les chevres sauvages & les cabrits sont très-abondans dans certaines saisons. Ces animaux sont extrêmement vifs & subtils; les femelles ont les cornes à doubles cornichons; elles ne sont point si grosses que les nôtres; les François qui en ont mangés, m'ont assuré que les jeunes chevreaux étoient aussi bons que les moutons de Briançon. Comme les Sauvages de ces contrées n'ont guère l'usage de nos fusils, ils les tirent à coups de fléches; car ils paissent dans les pays montagneux; & lorsqu'ils sont blessés, ils ne peuvent plus grimper aisément, & les Sauvages les attrappent.

Les coureurs de bois m'ont aussi raconté qu'il y avoit dans ce pays une espèce d'aigle très-grosse, que l'on nomme race royale.

Je crois devoir vous rapporter, Monsieur, ce que j'ai appris de la façon singuliere avec laquelle les Sauvages font la chasse à ces animaux, qui sont très-estimés parmi les Nations du Nord, puisque c'est avec les plumes d'aigle qu'ils décorent les calumets de paix; ils les appellent *plumes de valeur*.

Cette chasse est réservée pour la récréation des vieux Guerriers, parce qu'elle ne demande point d'exercice. Premiérement, le vieillard qui veut faire cette chasse, examine les endroits qui sont les plus fréquentés par ces oiseaux: après quoi il y

porte de la viande, des ferpens ou des entrailles d'animaux; il attache fes appâts à quelque bois de réfiftance. Le premier, qui y vient, en mange & s'y apprivoife, de forte qu'il en attire d'autres, qui fe difputent avec avidité cette proie; alors le bon vieillard fe creufe une niche au haut de cette montagne; il fait une efpece de cheminée qu'il bouche enfuite avec un fagot de branches d'arbre, fur lequel fes appâts font attachés; il laiffe manger l'oifeau jufqu'à ce qu'il le voie bien faoul: alors, au travers de la paille qui eft fous le fagot, il paffe fes mains enveloppées d'un petit fac de peau, le prend par les pattes, l'enveloppe de fa robe de bœuf, & le tue. S'il a le bonheur d'en attraper cinq ou fix, il eft content, parce que fes plumes fe traitent par toute l'Amérique Septentrionale. Cette chaffe n'eft pas beaucoup pénible; les appâts font ramaffés par fes enfants qui fçavent où il eft placé; & les femmes lui envoyent des vivres. On voit auffi des lievres, & des ours blancs, dont la peau eft très-fine; les tigres de la Louifiane différent de ceux de l'Afrique, & de l'Amérique Méridionale, en ce qu'ils ne font point mouchettés. Ils attrapent les chevreuils comme le chat fait la fouris. Quant aux chats tigrés, ils tuent les bœufs fauvages de cette maniere. Ces chats fe mettent fur un arbre, dans un petit fentier où les bœufs paffent pour aller

boire au fleuve; ils ſautent ſur le col du bœuf, lui coupent le nerf, & le font mourir; ſa force & ſes cornes lui deviennent inutiles par cette trahiſon.

Le rat de bois ou rat d'Inde, eſt gros comme un chat d'Europe; il a la tête d'un renard, les pattes d'un ſinge; il n'a du rat que la queue. Cet animal eſt très-curieux; j'ai tué une femelle qui avoit ſept petits; ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt qu'ils étoient collés à la tétine; c'eſt-là qu'ils croiſſent, & ils ne s'en détachent que lorſqu'ils ſont en état de marcher; alors ils tombent dans une membrane qui forme une eſpece de poche; ceux-ci étoient gros alors comme de petites ſouris nouvellement nées; la nature a donné à cette femelle une poche ſous le ventre qui eſt garnie de poil, dans laquelle ſes petits rentrent lorſqu'ils ſont pourſuivis; & c'eſt ainſi que la mere les emporte & les ſauve. Sa chair a le goût du cochon de lait; ſon poil eſt blanchâtre: il a un duvet comme le caſtor. Ce prétendu rat ſe nourrit dans le bois, de faines, de châtaignes, de noix, & de glands. J'en ai mangé pluſieurs fois en voyage; ſa graiſſe eſt extrêmement blanche & fine; on en fait une pommade excellente pour la guériſon des hémorroïdes.

On trouve un autre animal nommé ici chat de bois; il eſt de la groſſeur d'un renard d'Europe; il n'a du chat que la queue.

Cet animal eſt très-friand d'huîtres; il eſt de la figure d'une marmotte; il s'apprivoiſe comme un chien, léchant & careſſant ſon maître qu'il ſuit par-tout; il prend avec ſes pattes comme un ſinge. Je penſe que ce ſont ces chiens muets que les Eſpagnols trouverent en faiſant la découverte des Antilles.

Il y a, à la Louiſiane, quatre ſortes d'écureuils, de gros, de noirs, de rouges, de gris, & de petits, gros comme de petits rats; ces derniers ſe nomment volans, à cauſe d'une membrane qui lie leurs quatre pattes, & qu'ils étendent en ſautant d'un arbre à l'autre.

J'avois ſouvent ouï-dire aux François & aux Sauvages, que le ſerpent avoit la vertu de faſciner ou charmer l'écureuil; c'eſt ce que j'ai voulu voir moi-même. Je ne puis m'empêcher de vous rapporter ici l'obſervation que j'ai faite à ce ſujet. Un jour j'étois à la chaſſe dans la contrée des Illinois, où il y avoit quantité de noiſettes; ce fruit eſt un appas friand pour les écureuils; auſſi y en avoit-il beaucoup en ce lieu-là; j'entendis ſur un arbre, au pied duquel j'étois, le cri lugubre d'un écureuil qui paroiſſoit fort effarouché; je ne ſçavois ce que cet animal pouvoit avoir; à la fin j'apperçus un ſerpent, pendu à une branche d'arbre, la tête relevée, qui attendoit ſa proie, & le malheureux écureuil, après avoir ſauté de branche en branche, tomba dans la gueule du ſerpent qui l'avala.

Sans

Sans entrer dans un détail trop physique, voici comme je pense que l'écureuil est fasciné par le serpent; l'antipathie de l'écureuil pour cet animal, lui fait regarder son ennemi comme attaché à l'arbre, lorsqu'il le voit ainsi immobile & pendu à une branche; c'est pourquoi, au lieu de songer que c'est un piege que lui tend son adversaire, il ne songe qu'à voltiger de branche en branche, comme pour insulter à son malheur, jusqu'à ce qu'à force de sauter aux environs du reptile qu'il nargue, celui-ci le trouve à sa portée pour s'élancer dessus, le saisir & l'avaler; plusieurs Auteurs prétendent que le serpent a une vertu attractive.

La prudence de cet animal est admirable; j'en ai vu qui, s'appercevant que je les regardois, ne se remuoient aucunement de leur place, comme pour faire croire qu'ils n'étoient point-là; ils restoient toujours dans la même attitude; mais dès que je m'écartois pour aller chercher un bâton ou une pierre, afin de lui écraser la tête, le serpent s'esquivoit pendant cet intervalle, & je ne le trouvois plus quand je revenois sur mes pas. C'est une expérience que j'ai faite plusieurs fois dans les déserts que j'ai parcourus, où ces reptiles sont fort communs.

Il y en a de plusieurs especes, dont la plus remarquable est celle qu'on appelle

à ſonnettes ; il a trois ou quatre petits os ronds ſous l'écaille, au bout de la queue, leſquels venant à toucher les uns contre les autres, lorſqu'il la remue, font un certain bruit ou cliquetis, ſemblable à celui que fait le hochet d'un enfant. Les femmes Sauvages s'en ſervent dans l'accouchement ; elles prétendent, en les pulvériſant & les avalant, enfanter ſans douleur. De la graiſſe du ſerpent à ſonnettes on fait un excellent onguent pour les douleurs de rhumatiſme ; elle pénétre dans les jointures & même juſques aux os.

On croit que le nombre des ſonnettes du ſerpent marque celui de ſes années ; j'en ai vu de ſi gros, qu'ils avaloient de petits chevreaux entiers, en les ſuçant peu à peu.

Il y a une autre eſpece de ſerpent, qu'on appelle fouetteur ; il eſt rouge ſous le ventre & noir ſur le dos ; il peut avoir vingt pieds de long ; quand il attrape quelqu'un dans l'eau, il le ſerre juſqu'à lui faire perdre la reſpiration, & le fait noyer.

Celui que l'on nomme ſiffleur n'a pas deux pieds de long ; mais il eſt d'autant plus dangereux, qu'étant petit on ne le voit pas : en ſorte que ſouvent les Sauvages ou les Negres marchent deſſus, & en ſont mordus : il a la gueule extrêmement grande ; & lorſqu'il eſt en colere il pouſſe des ſifflemens horribles, ce qui fait que les

Sauvages l'appellent *bo-houy*, qui veut dire *siffleur*. A mon voyage de Tombekbé, un siffleur caché sous des feuilles, mordit un soldat de mon détachement qui lui marcha sur la queue; il avoit les pieds nuds, & le serpent étoit si en colere, que lui ayant attrapé le gros orteil, il ne vouloit pas lâcher prise. J'étois fort embarrassé, & très-fâché de voir ce malheureux soldat, qui me servoit de Truchement, exposé à périr; j'eus recours à un Médecin Sauvage, qui passa par hazard dans l'endroit où nous étions; il tira d'un petit sachet une poudre, qu'il souffla avec un chalumeau sur la tête du siffleur, qui mourut dans l'instant; il mit sur la morsure une autre poudre, qui empêcha le venin de faire son effet; il en fit boire dans de l'eau au malade, qui ne fut nullement incommodé depuis. Je récompensai largement ce Jongleur: j'aurois bien desiré sçavoir son secret; mais il ne jugea pas à propos de me l'enseigner, & fit le charlatan, en me disant fiérement que le maître de la vie le lui avoit communiqué à lui seul.

Il y a dans le fleuve St. Louis ou Mississipi, en certains endroits, des crocodiles prodigieusement gros & longs; ils sont tellement carnaciers, que s'ils rencontrent un homme dormant sur la terre, ils l'entraînent dans l'eau & le mangent, quoique d'ailleurs ces animaux soient fort poltrons

& fuyent auſſitôt qu'on marche à eux; rarement mangent-ils des hommes, parce qu'il eſt fort aiſé de leur échapper: ils pourſuivent ceux qui fuyent devant eux; mais ils ſont formidables dans l'eau. Le crocodile eſt l'animal le plus horrible qu'il y ait dans toute la nature, & je ne puis me rappeller qu'avec effroi le ſouvenir de celui qui penſa m'entraîner dans la riviere de Tombekbé; je penſai voir pour le moment le démon ſorti de l'enfer, & je crois qu'on ne pourroit pas mieux le repréſenter que ſous cette forme hideuſe; ſon dos eſt couvert d'écailles impénétrables, à-peu-près comme des coquilles d'huîtres, qui réſiſtent aux balles de fuſils. Il eſt fort difficile de le bleſſer ailleurs que dans l'œil. On en voit beaucoup dans la riviere rouge: ils y ſont engourdis durant le froid, & ſe tiennent dans la vaſe la gueule ouverte, & le poiſſon y entre comme dans un entonnoir; ils ne peuvent ni avancer ni reculer. Les Sauvages alors leur montent ſur le dos & les aſſomment à coups de haches, dont ils les frappent ſur la tête, comme par partie de plaiſir.

On y voit auſſi des grenouilles d'une groſſeur extraordinaire, dont le croaſſement eſt plus fort que le beuglement d'un taureau. J'ai trouvé, en relâchant dans l'Iſle de la Corne, ſur la route de la Mobile à la Nouvelle-Orléans, un coquillage que les Sauva-

ges appellent *Naninathelé*, qui veut dire Araignée de mer; elle étoit pétrifiée. Sa couverture étoit d'un vernis plus beau & plus luisant que celui de la Chine; ses yeux étoient pétrifiés, & aussi durs que du diamant. Ce coquillage est de la forme & de la grandeur d'un plat à barbe renversé; il a une queue d'environ dix pouces de long extrêmement pointue; la piquûre en est dangereuse (1).

Il y a des loutres & des castors dans les pays d'en haut; les Sauvages disent que ce sont des paresseux, que les castors du Canada ont chassés pour n'avoir pas voulu travailler à la construction des cabanes que ces animaux font en commun, de même que des digues pour détourner le cours des rivieres, ce qu'ils font avec beaucoup d'industrie & d'art.

Le *Karancro*, oiseau carnacier, de la figure & grosseur d'un coq d'Inde, est le plus vorace qui soit connu; il suit les chasseurs, ainsi que les convois qui font route pour les différens postes. On en voit, comme des bandes de corbeaux, attendre avec impatience le moment du décampement: alors ces animaux viennent manger avec avidité ce qu'on y a laissé, après quoi ils

(1) Ce coquillage est actuellement dans le cabinet d'Histoire Naturelle de M. le Marquis de Marigny.

reprennent la route en volant vers le nouveau camp. Ces oiseaux mangent les hommes lorsqu'ils les trouvent morts: le *Karantro* a la plume noire, & le duvet de dessous son aîle a la vertu d'arrêter le sang.

Le *Flamand*, de même grosseur, a le bout des aîles noir & le dos blanc, son ventre est de couleur de feu.

Il y a des étourneaux de deux especes; les plus petits sont gros comme ceux d'Europe. Ils sont si communs, qu'on en tue jusqu'à cent d'un coup de fusil; ils sont très-bons à manger, & les habitans sont contraints de faire garder leur recolte de bled d'Inde & de riz, sans quoi ces oiseaux mangeroient tout; ces derniers sont d'un noir de jais, ils ont le bout des aîles d'un beau rouge; leurs plumes sont très-belles; on en fait des manchons, des pompons, & des garnitures de robes pour les Dames.

Il y a quantité de perroquets ou perruches, & des geais très-beaux; on trouve au pays des Missouris des pies, qui ne different de celles d'Europe que par le plumage, dont les couleurs noires & blanches sont nuancées: les Sauvages en font des ornemens à leurs cheveux.

Les yeux sont charmés de la beauté de la nature, sans avoir été embellie par l'art; elle se présente ici comme elle est sortie des mains du Créateur avant la chûte de notre premier pere. Les voyageurs ont

les oreilles charmées par le ramage des oiſeaux, ſurtout de ceux qu'on appelle mocqueurs, qui ſe plaiſent fort à la compagnie des hommes; on diroit qu'ils ſont formés pour les déſennuyer, & faire oublier les fatigues au voyageur. En effet, auſſitôt que cet oiſeau en voit paroître, il ſe perche tout auprès de lui, & chante agréablement, en volant, de diſtance en diſtance; enfin il eſt unique par ſon ramage; étant perché au haut d'un arbre, il contrefait tous les autres oiſeaux; il ſe mocque auſſi des chats en miaulant. Le mocqueur vient dans les villes & les habitations, & lorſqu'on joue des inſtrumens, il eſt comme enchanté, & ſe joint au concert; il eſt de la groſſeur d'un ſanſonnet, & de couleur bleuâtre comme l'ardoiſe; il s'apprivoiſe facilement lorſqu'il eſt pris jeune.

Le Pape eſt d'un bleu de Roi autour de la tête; il a le deſſous de la gorge d'un beau rouge, & le dos verd doré; ſon ramage eſt doux; il eſt gros comme un ſerin.

Le Cardinal eſt tout rouge, il a le deſſous de la gorge noir, & ſur la tête une huppe; ſon bec eſt rouge & fort; c'eſt une eſpece de moineau, qui ſe plaît de même avec les hommes; cet oiſeau eſt gros à-peu-près comme une allouette, il ſifle pendant l'été comme un merle.

L'Evêque eſt d'un bleu mêlé de violet, & de la groſſeur d'une linotte.

Le Chardonneret, eſt tout jaune, & a le bout des aîles noir.

Il y a un oiſeau que l'on nomme Arlequin, parce qu'il eſt bigarré de diverſes couleurs; & un autre que les habitans François appellent Suiſſe, à cauſe qu'il eſt rouge & bleu: ces trois eſpeces ne ſe voyent qu'au pays des Illinois pendant l'été; ce ſont des oiſeaux de paſſage.

L'oiſeau-mouche, gros comme un hanneton, eſt de toutes couleurs, vives & changeantes: il tire ſa ſubſiſtance des fleurs comme les abeilles; ſon nid eſt fait d'un cotton très-fin ſuſpendu à une branche d'arbre.

Il y a nombre d'oiſeaux inconnus, dont le détail ſeroit trop long.

J'ai vu des papillons de toute beauté: j'en avois trouvé dans mes voyages, entr'autres, deux que les mites m'ont mangé; je n'ai jamais rien vu de ſi magnifique; il ſembloit que l'auteur de la nature s'étoit plu à répandre ſur leurs aîles les couleurs les plus vives; l'or & l'argent le plus fin & le plus pur de la terre s'y trouvoient mêlés avec une ſimétrie admirable.

Ces papillons avoient été jettés chez les Akançás, apparemment par un coup de vent; dans toute l'étendue de plus de 1000 lieues de terres que j'ai parcourues, je n'en ai jamais rencontré de cette eſpece. J'avois chargé les Sauvages de la Nation des Oſa-

ges, qui ſont voiſins des mines de Ste. Barbe, de m'en apporter: ils m'ont répondu que dans le pays où il y en a, les Peuples ſont extrêmement féroces, & n'ont que la figure humaine.

Il y a des canards de pluſieurs eſpeces, dont les plus curieux ſont ceux qu'on appelle branchus; ils ſe perchent ſur les arbres, ayant au bout de leurs pattes faites en nageoires, des ſerres: ils font leurs nids ſur des troncs d'arbres qui donnent en arc-boutant ſur des lacs ou rivieres, & lorſque leurs petits ſont éclos, ils s'élancent auſſitôt à l'eau; à l'égard de leurs plumes, elles ſont nuancées des plus belles couleurs; le mâle a une huppe ſur la tête. Ces canards ſont les meilleurs à manger, ils ſe nourriſſent, dans les bois, de gland & de faine.

On voit ſur le bord des rivieres des oiſeaux que l'on nomme aigretes; ils ſont d'une blancheur extrême: leurs plumes ſervent d'aigretes aux Dames.

Le Pélican, que les habitans du pays appellent grand goſier, à cauſe d'une poche qu'il a ſous la gorge, eſt auſſi blanc & auſſi gros qu'un cigne; ſon bec eſt de la grandeur d'environ douze pouces; ſa peau ſert à faire des manchons, & la graiſſe de cet oiſeau aquatique à lier la pâte de l'indigo. Cette pâte ſe fait avec une plante, dont la graine vient des Indes orientales, pour teindre en bleu.

Le Spatule a le bec comme une ſpatule, inſtrument de Pharmacie. Il y a un autre oiſeau, nommé bec à lancette, qui a effectivement le bec fait de même. On ne finiroit point ſur cette matiere, on y employeroit des volumes : j'abandonne ce détail à nos ſçavans compatriotes, MM. de Buffon & Daubenton, qui ont entrepris ce vaſte ouvrage. Je ſouhaite que vous ſoyez content de cette petite deſcription. Je ſuis, Monſieur, &c.

A la Nouvelle Orléans, le premier Juin 1762.

P. S. Avant de finir ma Lettre, Monſieur, je vous parlerai de deux plantes précieuſes qui ſe trouvent auſſi à la Louiſiane; c'eſt l'indigo & le coton.

L'indigo eſt une herbe aſſez reſſemblante au geneſt; il y en a de naturel à la Louiſiane; il naît ordinairement ſur des hauteurs & dans le voiſinage des forêts. Celui que l'on y cultive vient des Iſles. On y en fait deux récoltes par an. Cette plante croît & s'éleve juſqu'à deux pieds & demi. Lorſqu'elle eſt en maturité on la coupe, & on la porte dans le *pourriſſoir;* c'eſt un hangard de vingt pieds de haut, ſans murs, & ſoutenu par des poteaux. On y conſtruit trois cuves les unes ſur les autres; celle

qui eſt à la baſe, eſt diſpoſée de façon que l'eau qu'elle contient, puiſſe s'écouler hors de l'hangard; la ſeconde appuye ſur le bord de celle-là, de maniere que l'eau qu'elle renferme tombe dans la premiere. La troiſieme eſt diſpoſée pareillement ſur la ſeconde. On met les feuilles de l'indigo dans celle qui eſt la plus élevée, avec une certaine quantité d'eau, où on les laiſſe pourrir. L'homme qui eſt à la tête de la manufacture, examine de tems en tems l'indigo, & lorſqu'il voit qu'il eſt tems de vuider cette cuve, il ouvre le robinet, & l'eau deſcend dans la ſeconde; il y a un point précis qu'il faut ſaiſir pour cette opération; car ſi l'herbe demeuroit trop long-temps dans le pourriſſoir, l'indigo deviendroit noir.

Dès que toute l'eau eſt dans la ſeconde cuve, on la bat juſqu'à ce que le conducteur faſſe ceſſer; c'eſt l'uſage, l'habitude, qui apprennent à ſaiſir les véritables inſtans. Auſſitôt que l'eau a été aſſez battue, on la laiſſe repoſer; l'indigo forme une eſpece de vaſe qui s'arrête au fond de la cuve; on laiſſe, à l'eau qui s'éleve au-deſſus, le tems de s'éclaircir, & on la tire par degrés au moyen de pluſieurs robinets, placés les uns au-deſſus des autres.

On tire enſuite l'indigo qu'on met dans des ſacs de toile, à travers leſquels l'eau qui peut reſter encore acheve de s'écouler. Après cela, on l'étend ſur des planches, &

quand il eſt ſec, on le coupe en petits quarrés qu'on met dans des barriques pour le tranſporter en Europe.

Pour avoir de la graine, on n'a qu'à laiſſer monter autant de pieds qu'on peut en avoir beſoin; il s'éleve plus ou moins ſelon la qualité de la terre; elle doit être légere; on en fait juſqu'à quatre coupes dans les Iſles à cauſe de la chaleur; mais à la Louiſiane on n'en fait que trois. Sa qualité n'y eſt pas non plus auſſi parfaite.

Le coton eſt un arbuſte qui eſt à-peu-près de la groſſeur du roſier; mais il s'étend davantage. Il ne réuſſit pas ſi bien dans les terres fortes & graſſes que dans les autres; auſſi celui qui croît dans la baſſe Louiſiane eſt-il d'une qualité inférieure à celui qui vient dans les terres hautes.

Le coton de cette contrée eſt de l'eſpece de Siam blanc. Il n'a ni la fineſſe ni la longueur du coton-ſoye, mais il eſt très-blanc, & d'une très-grande fineſſe. Ses feuilles ſont d'un verd de pré, & reſſemblent aſſez à l'épinard; la fleur eſt d'un jaune pâle; la graine contenue dans la coſſe, eſt noire, de figure ovale, & a preſque la groſſeur du haricot; on la cultive ordinairement dans les terres qui ne ſont pas encore propres au tabac, ni à l'indigo; car ce dernier exige les plus grands ſoins.

On coupe l'arbuſte près de la terre tous les deux ou trois ans; on prétend qu'enſui-

te il porte davantage. Le piſtile de la fleur ſe change en un bouton un peu pointu de la groſſeur d'un œuf de pigeon; il eſt d'abord verd; il devient bientôt brun, preſque noir, ſec & caſſant.

Quand le coton eſt mûr, la chaleur du Soleil le fait enfler; la coque qui le renfermoit, s'ouvre en quatre ou cinq endroits avec un petit bruit. Alors on a ſoin de le cueillir promptement de crainte qu'il ne tombe à terre, parce qu'il ſe gâteroit. Chaque gouſſe contient cinq, ſix ou ſept graines groſſes comme des pois; elles ſont plattes & raboteuſes; le coton eſt adhérent autour, ce qui fait qu'il eſt difficile de l'égrainer, & que cet ouvrage demande du tems & de la patience; auſſi eſt-ce pour cette raiſon que quelques habitans ſe ſont dégoûtés de cette culture.

Je ne vous ai point parlé du tabac; il eſt vraiſemblable qu'il eſt naturel au pays, puiſque la tradition des Sauvages, ou leur *ancienne* parole nous apprend, qu'ils s'en ſont ſervis de tout tems pour fumer dans le calumet de paix. Je finirai par cette réflexion qu'on a déjà faite, & qu'il eſt bon de répéter juſqu'à ce que quelqu'un ait tenté l'expérience qu'elle indique. Le climat de la Louiſiane, les terres hautes de cette Province, font penſer aux Obſervateurs qu'il ne feroit pas difficile d'y faire venir du ſaffran; les colons en tire-

roient de grands avantages, & le voiſinage du Mexique leur en procureroit un débit aſſez prompt, & qui ſûrement leur ſeroit utile.

LETTRE XXI.

Au Même.

Réflexions ſur la population de l'Amérique; cette contrée n'a pas été inconnue aux anciens; il paroît qu'elle eſt liée à l'Aſie du côté de la Tartarie; c'eſt par-là que les hommes qui l'ont peuplée, ont dû naturellement paſſer. Diſſertation ſur la maniere de conſerver ſa ſanté dans le nouveau monde.

MONSIEUR,

JE compte repartir inceſſamment pour la France; je profite d'une occaſion qui ſe préſente, pour vous écrire encore avant mon départ. Après vous avoir donné une idée des mœurs, des coutumes, & de l'hiſ-

toire des Peuples chez lesquels je me suis trouvé pendant mon voyage, je ne crois pas pouvoir mieux terminer ma narration que par quelques réflexions sur la population de ce continent immense; mais cette matiere est d'une obscurité qu'on ne peut aujourd'hui se flatter d'éclaircir: plusieurs Ecrivains sçavans ont tenté d'y jetter quelques lumieres; ils n'y ont pas réussi; la philosophie moderne a cherché d'en tirer avantage, avec aussi peu de succès; & ses opinions, ses raisonnemens n'ont pas même été capables de séduire les esprits foibles.

Si l'on réfléchit avec attention sur les Ecrivains anciens, tout semble nous convaincre que l'Amérique ne leur a pas été absolument inconnue. Diodore de Sicile semble en avoir parlé d'une maniere assez précise; le Pere Laffiteau cite un passage de cet Historien, & y joint des réflexions qui l'éclaircissent. Les Phéniciens, si l'on en croit l'Auteur Grec, après avoir envoyé différentes colonies sur les côtes de la Méditerannée, enrichis par leur commerce, ne s'écarterent pas beaucoup des colonnes d'Hercule; cette mer vaste & peu connue qu'ils découvroient au sortir du détroit de Gibraltar, leur inspiroit une sorte d'effroi; ils ne le surmonterent que par degrés; quelques navigateurs hardis oserent se hasarder ensuite sur l'océan, mais en rangeant les côtes d'Afrique; une tempête violente, &

qui dura plusieurs jours, les entraîna vers une Isle très-étendue, & très-éloignée du côté du couchant. A leur retour, ils s'empresserent de parler de leur découverte; ils embellirent leur rélation de tous les mensonges si familiers aux voyageurs de tous les pays & de tous les tems. Les Tyrrhéniens, devenus maîtres de la mer, résolurent d'y faire un établissement; les Carthaginois s'y opposerent dans la crainte que leurs compatriotes, attirés par ce qu'on en racontoit, ne désertassent leur patrie pour aller s'y établir; ils regardoient aussi ce pays comme une ressource pour eux, si quelque désastre venoit à renverser leur Empire.

A ce passage de Diodore de Sicile, le Pere Laffiteau en joint un de Pausanias. Cet Ecrivain s'informoit s'il y avoit des Satyres; un certain Euphemus, qui étoit né dans la Carie, lui raconta que dans un voyage il avoit été transporté par une tempête aux extrêmités de l'océan, où il avoit vu plusieurs Isles que les marins appelloient *Satyrides.* Les Peuples qui les habitoient étoient d'une couleur rougeâtre; ils avoient des queues; les Matelots tremblans ne songeoient qu'à les éviter; le vent contraire les contraignit d'approcher du rivage, les Sauvages investirent le bâtiment, & l'équipage, pour s'en débarrasser, fut obligé de leur livrer une femme.

La

La réflexion du Pere Laffiteau vous paroîtra juste. „ La description de ces Insulaires, dit-il, convient parfaitement aux „ Caraïbes, qui étoient maîtres des Antilles, de la plus grande partie desquelles „ ils ont été chassés par les Européens, en „ ces derniers tems. La chair de ces Peuples est fort rougeâtre: elle l'est naturellement; & c'est moins un effet du climat, que de l'imagination des meres, qui „ trouvant de la beauté dans cette couleur, „ la transmettent à leur fruit (1); elle l'est „ aussi par artifice: car les Barbares se font „ peindre tous les jours avec le *rocou* qui „ leur tient lieu de vermillon, & les fait „ paroître rouges comme du sang. Pour „ ce qui est de l'imagination de ces Matelots, qui croyoient voir des Satyres, elle ne venoit que de la peur qui leur faisoit prendre des queues postiches, pour „ des queues réelles. Presque toutes les „ Nations barbares de l'Amérique se donnent cet ornement, sur-tout quand elles „ vont en guerre ".

(1) Tout le monde ne sera pas de l'avis du Jésuite sur l'effet de l'imagination des meres sur leurs enfants; la couleur différente des hommes de divers endroits de la terre, offre encore bien des difficultés. Tout ce qu'on a écrit sur ce sujet, n'a point expliqué ce phénomene; c'est la réunion de plusieurs causes qui a dû rendre les hommes de blancs qu'ils étoient, noirs, rouges, & bronzés.

Les rapports qu'on trouve entre les usages de plusieurs Peuples de l'Amérique avec ceux de quelques Nations fort anciennes de notre continent, semblent démontrer que cette contrée n'a point été ignorée de l'antiquité; ils prouvent sur-tout que l'ancien Monde a fourni des hommes au nouveau; comment expliqueroient-ils ces rapports si cela étoit arrivé autrement? Combien de ressemblance n'y a-t-il pas entre la religion, les mœurs, les coutumes des Sauvages & celles de quelques Peuples anciens. Ces détails détruiront toujours la plûpart des systêmes hardis qu'on a donnés sur la maniere dont l'Amérique a été peuplée; si c'étoit une colonie d'hommes échappés au déluge, dont on tente en vain de nier l'universalité, elle n'auroit porté en Amérique, que des usages anti-diluviens; ceux des Nations, qui sont nées après ce châtiment épouventable, ressemblent-ils à ceux de leurs ancêtres abîmés sous les eaux? Nous n'avons pas assez de lumieres sur ce sujet pour en faire la comparaison; on n'a rien à répondre à ceux qui disent, *que la main toute-puissante, qui a semé des plantes & des fruits dans toutes les parties de la terre, a pû y placer aussi des hommes.* Une phrase ingénieuse n'est pas toujours une raison; personne ne conteste ce pouvoir au suprême Auteur de toutes choses; mais il a daigné nous apprendre lui-même qu'il ne l'a pas

voulu faire ainſi, & qu'il a donné l'être à deux créatures qui ont été la ſource du genre humain.

C'eſt le chemin qu'ont pu prendre les hommes pour ſe rendre de l'ancien Monde dans le nouveau, qui ſert de fondement à toutes ces opinions; & c'eſt ſur cet embarras que la plûpart de leurs Auteurs s'appuyent. Une connoiſſance plus exacte & plus étendue de notre globe leveroit toutes ces difficultés. Il y a beaucoup d'apparence qu'il exiſte un paſſage qui lie l'Aſie à l'Amérique; je vous en ai dit déja quelque choſe, Monſieur, en vous parlant des os d'éléphans qu'on a trouvés dans un des pays que j'ai parcourus; ce ſentiment n'eſt pas nouveau; il y a long-temps qu'on a fait cette conjecture. „ L'Amérique, dit le Pere „ Laffiteau, a pû être abordée par diffé- „ rens endroits, & s'être ainſi peuplée de „ tous côtés; cela eſt hors de doute; elle „ n'eſt ſéparée des terres Auſtrales que de „ fort peu: au Septentrion, le Groenland, „ qui eſt peut-être contigu à ce nouveau „ Monde, n'eſt pas extrêmement éloigné „ de la Laponie. Les terres de l'Aſie qui „ la bornent vers la terre de Jeſſo, font „ auſſi peut-être avec elle un même conti- „ nent, ou n'en ſont qu'à une très-petite „ diſtance, ſi les détroits qu'on y ſuppo- „ ſe, percent juſqu'à la mer de Tartarie: „ l'océan qui l'environne entiérement, ou

„ presque entiérement, est semé d'Isles, „ tant dans la mer du Nord, que dans cel- „ le du Sud. On pourroit avoir passé d'Isles „ en Isles, ou par le malheur des naufra- „ ges, ou par un effet du hasard ".

Cet Auteur apporte plusieurs raisons pour prouver que l'Amérique Septentrionale tient à la Tartarie, ou à quelque pays contigu à l'une & à l'autre: en voici une singuliere ; vous sçavez, Monsieur, que le *Gin-Seng* est proprement originaire de la Tartarie Mancheou ; le nom Tartare ou Chinois de cette plante signifie *les cuisses d'un homme*. Les Américains qui la connoissoient depuis long-tems, & qui en faisoient usage, lui avoient donné le nom de *Gareul-Oguen*, qui a la même signification. Si l'Amérique Septentrionale ne communiquoit pas à la Tartarie, si cette derniere n'avoit pas peuplé l'autre, comment leurs habitans auroient-ils donné le même nom à la même plante? Il ne s'agit pas ici d'étymologies de mots qui ont été corrompus, & qu'on ne rétablit jamais qu'en les forçant; il s'agit de leur signification.

Le Capitaine *William Roger* regarde comme une chose très-probable que quelques Tartares ont passé en Amérique; il remarque que les vaisseaux, qui partent des Philippines tous les ans, pour aller au Mexique, sont forcés de diriger leur cours vers le Nord pour trouver des vents favorables,

parce que ceux qui s'élevent entre les deux tropiques, leur ſont toujours contraires. Il ajoute qu'après qu'on a paſſé le quarante-deuxieme degré de latitude ſeptentrionale, on trouve ſouvent des bas-fonds, ce qui ſemble annoncer qu'on n'eſt pas éloigné des côtes. Il imagine que ces côtes pourroient bien être quelque continent inconnu aux Européens, qui lie la Californie au Japon; mais ne ſeroit-ce pas plutôt la côte de Kamtschatka, ou cette nouvelle étendue de pays à l'Orient que le Capitaine Behring a découverte?

A ces obſervations je joindrai le précis d'une Rélation qu'on trouve dans le Mercure Galant du mois de Novembre 1711. Je citerai le fait ſans y joindre aucune réflexion pour l'appuyer, ou le contredire; l'Auteur prétend l'avoir tiré d'un manuſcrit trouvé au Canada.

Dix hommes ayant réſolu de faire de nouvelles découvertes, dans le deſſein de s'enrichir, s'embarquerent dans trois canots, & remonterent le Miſſiſſipi. Après un long trajet, ils trouverent un autre Fleuve dont le cours étoit vers le ſud-ſud-oueſt. Ils y tranſporterent leurs canots & continuerent leur navigation; quelque tems après ils arriverent dans un pays qui avoit environ 200 lieues d'étendue, & qui étoit habité par des Peuples qui s'appelloient Eſcaaniba.

Les François (car ces dix voyageurs étoient de notre Nation) trouverent beaucoup d'or chez ce Peuple. Son Roi prétendoit descendre de Montezume. Il s'appelloit Agauzan ; il entretenoit en tems de paix une armée de 100000 hommes. Les femmes Escaaniba étoient blanches comme les Européennes ; elles avoient, ainsi que les hommes, des oreilles très-grandes, auxquelles elles attachoient des anneaux d'or. Une de leurs distinctions étoit de laisser croître leurs ongles ; la polygamie étoit permise à ces Peuples ; ils ne s'embarrassoient guères de leurs filles, qui vivoient dans la plus grande liberté, sans que personne veillât sur leur conduite. Leur pays produisoit du tabac, différents fruits d'Europe & des Indes, & plusieurs qui lui étoient particuliers ; les rivieres étoient très-poissonneuses ; leurs forêts etoient remplies de gibiers de toute espèce, elles renfermoient sur-tout un grand nombre de perroquets. La Capitale étoit située à 6 lieues de la Riviere qu'ils appelloient Missi, *Riviere d'or*. Ils faisoient si peu de cas de ce métal, qu'ils permirent aux aventuriers François d'en prendre & d'en emporter autant qu'ils vouloient ; vous concevez bien qu'ils firent usage de cette permission ; chacun d'eux en eut pour sa portion le poids de deux cent quarante livres. Leurs mines étoient dans des monta-

gnes, d'où l'on amenoit l'or sur des ruisseaux qui étoient à sec pendant un certain tems de l'année.

Ces Sauvages faisoient un grand commerce avec un Peuple très-éloigné ; afin d'en faire connoître la distance aux François, ils leur dirent qu'il leur falloit six mois pour faire le voyage. Les aventuriers se trouverent chez les Escaamba dans le temps que leur Caravanne se mit en route pour aller commercer avec ces étrangers ; elle étoit composée de trois cents bœufs chargés d'or ; un pareil nombre d'hommes armés de lances, d'arcs, de fléches, & d'une espèce de poignards, les conduisoient & les gardoient ; ils recevoient en échange de leur or, du fer, de l'acier, des lances & d'autres armes.

J'ignore le degré de confiance qu'on peut apporter à ce récit ; les aventuriers conjecturerent que ce pays si éloigné où se rendoient les Escaaniba étoit le Japon ; dans ce cas, il doit y avoir une communication entre l'Asie & l'Amérique ; quelques Ecrivains Anglois, sans s'arrêter à disputer sur l'authenticité de cette Rélation, pensent que ces Sauvages alloient commercer avec les Habitans de *Kamtschatka*, ou de quelque autre isle ou continent à l'orient de cette presqu'isle. On ne sera jamais bien assuré de cette communication, que lorsqu'on en aura fait la découverte. Les conjectu-

res n'expliquent rien ; elles donnent des vraiſemblances, mais elles ſe réduiſent à cela ; quoi qu'il en ſoit, il eſt très-vraiſemblable que cette communication exiſte : quand même il y auroit quelques détroits qui feroient la ſéparation de ces deux parties de la terre, cela n'empêcheroit pas que les hommes n'euſſent pu pénétrer de l'une à l'autre en les traverſant. Il faut eſpérer que l'ignorance où nous ſommes ne durera pas toujours ; les découvertes qu'on tentera de faire dans la mer du ſud ou pacifique, nous donneront de plus amples lumieres (1). Si, quand on aura fait des voyages de ce côté, on trouve réellement des détroits, ce n'eſt pas une raiſon pour qu'il y en ait toujours eu ; des tremblemens de terre auront pu les former en coupant l'iſthme

(1) Les Anglois au moment où j'imprime ces Lettres ont déja découvert dix Iſles dans cette mer ; on en a vu le détail dans le voyage du Chef d'Eſcadre Byron, qui a fait tant de bruit, & qui a prouvé l'exiſtence des géans, crue aveuglement par les anciens, rejettée par les modernes comme chimérique, & atteſtée par les nouvelles découvertes ; le premier voyage que les Anglois feront du même côté, nous fournira des détails plus étendus ; leur entrepriſe encouragera ſans doute à en tenter d'autres, & une connoiſſance parfaite de la mer du ſud, éclaircira les difficultés qui reſtent encore ſur la jonction de l'Aſie à l'Amérique.

me qui joignoit les deux continents; c'eſt à un pareil événement que bien des Auteurs attribuent le détroit de Gibraltar; la Méditerranée, diſent-ils, n'avoit autrefois aucune communication avec l'Océan; pluſieurs prétendent que l'Angleterre étoit jointe à la France; la mer ſépare actuellement Calais & Douvres; pourquoi n'en auroit-il pas été de même de l'Amérique & de l'Aſie?

Si la maniere, dont les hommes ſe ſont rendus en Amérique, offre tant d'embarras & d'obſcurités, on n'en trouve pas moins ſur l'époque du tems où cette partie de la terre a été peuplée; tout ce qui eſt difficile à pénétrer excite naturellement la curioſité des hommes; ils veulent voir du nouveau, en dire, & ſouvent ils nous préſentent leurs chimériques imaginations pour des réalités. Parmi les opinions ſingulieres que cette matiere a occaſionnées, je vous rapporterai celle-ci de Marc Leſcarbot, dans ſon Hiſtoire de la Nouvelle France; le Pere Laffiteau ſera encore mon guide dans cette occaſion, & je prends de ſon ouvrage ſur les mœurs des Sauvages Américains, ce que je vais vous dire à ce ſujet. „ Leſcarbot n'a point fait de difficulté d'avancer d'une maniere très-forte, & qui ſemble paſſer la conjecture, que Noé n'ignoroit point les terres occidentales, où, „ par aventure il avoit pris naiſſance, que

„ du moins, il en avoit connoiſſance par „ la rénommée. Qu'ayant vécu trois cens „ cinquante ans après le déluge, il avoit „ lui-même pris le ſoin de peupler, ou de „ repeupler ces pays-là; qu'étant grand ou- „ vrier & grand pilote, chargé d'ailleurs „ de réparer la déſolation de la terre, il „ avoit pu y conduire ſes enfants, & qu'il „ ne lui avoit pas été plus difficile, d'aller „ par le détroit de Gibraltar dans la Nou- „ velle France, au Cap-Verd, au Breſil, „ qu'il l'avoit été à ſes enfants d'aller s'é- „ tablir au Japon, ou qu'il lui fut difficile „ à lui-même de venir des montagnes d'Ar- „ ménie dans l'Italie, où il fonda le Janicu- „ le ſur le Tibre, ſi les Hiſtoires des Au- „ teurs Profanes ſont véritables.

Je doute qu'il faille remonter juſqu'à Noé, pour trouver l'époque de la population de l'Amérique; ſi, comme il y a beaucoup d'apparence, les Tartares y ont paſſé, ce ne doit être que dans la ſuite des tems; des hommes qui ſont peu nombreux ne quittent pas tout de ſuite la vaſte contrée qu'ils habitent; ils ne cherchent pas à ſe ſéparer ſi promptement; ils reſtent réunis juſqu'à ce qu'ayant trop multiplié, ils ſe répandent au loin, ou que d'autres circonſtances les forcent à s'éloigner du pays où ils ſont nés; de pareilles recherches ſont peu importantes; elles ſont de pure curioſité, & la difficulté de la ſatisfaire devroit

empêcher de s'en occuper. Tout ce qu'on peut dire de certain, c'eſt qu'il paroît que l'Amérique n'a été habitée que depuis quelques ſiécles.

Powel, Auteur Anglois, rapporte dans ſon Hiſtoire de Galles, que l'an de notre ére 1170. il y eut une guerre dans ce pays pour la ſucceſſion au trône après la mort du Prince Owen Guinneth. Un bâtard enleva la Couronne aux enfans légitimes; un de ces derniers, nommé Madoc, s'embarqua pour faire de nouvelles découvertes. En dirigeant ſon cours vers l'oueſt, il parvint à une terre dont la fertilité & la beauté étoient admirables. Comme le pays étoit inhabité, il s'y établit; Hakluit aſſure qu'il fit deux ou trois voyages en Angleterre, pour y prendre des habitans qui, ſur le récit qu'il leur fit de ce pays charmant, voulurent aller l'habiter avec lui.

Les Anglois croient que ce Prince découvrit la Virginie. Pierre Martyr ſemble fournir une preuve à cette opinion, lorſqu'il dit que les Peuples de la Virginie, & ceux de Guatimala, célébrent la mémoire d'un de leurs anciens Héros qu'ils appelloient Madoc. Pluſieurs voyageurs modernes ont trouvé d'anciens mots Bretons en uſage chez les Amériquains Septentrionaux. Le célébre Evêque Anglois Nicolſon croit que le langage Gallois a formé une partie conſidérable des langues des Peuples de l'Amé-

rique; il y a des antiquaires qui prétendent que les Espagnols ont tiré leur double *l* (*ll*) des Amériquains, qui, selon les Anglois, les doivent aux Gallois. On ne finiroit jamais si l'on vouloit rappeller tous les raisonnemens par lesquels ils prétendent prouver le voyage du Prince Gallois Madoc. Les Hollandois ont apporté du détroit de Magellan un oiseau dont la tête est blanche, & que les naturels appellent *Penguin*; ce mot est vieux Breton, & signifie *tête blanche*; on en conclud qu'il vient originairement du pays de Galles.

Ce ne sont pas les Anglois seuls qui ont été, selon nos Romans historiques, s'établir en Amérique & la peupler; *Bayer* prétend que les Normands sont les premiers Européens qui ont osé faire voile pour cette contrée.

Le docteur Lochner assure qu'un Bohémien d'une famille distinguée se rendit au Brésil, & découvrit le détroit de Magellan, avant que Colomb eut été au nouveau Monde; ce Bohémien s'appelloit Martin. Plusieurs Ecrivains Allemands qui aimeroient mieux que l'Amérique portât le nom de Martin que celui d'Améric Vespuce, ont embrassé ce sentiment.

Qu'on adopte ou qu'on rejette ces traditions, qu'elles soient fabuleuses ou vraies, il n'en est pas moins incontestable que les Amériquains ont la même origine que nous;

à travers leurs erreurs ils ont conſervé pluſieurs idées aſſez reſſemblantes avec celles que nous a tranſmis l'écriture; je vous rapporterai, Monſieur, un morceau d'une Diſſertation Angloiſe ſur la population du nouveau Monde, où l'on rapproche pluſieurs opinions Américaines qui ont pris leur ſource dans les vérités que Moyſe a conſervées. „ Les Peruviens croyent qu'il „ y eut autrefois un déluge, qui fit pé- „ rir tous les habitans de leur continent, „ à l'exception d'un petit nombre qui ſe „ retira dans des cavernes, au ſommet des „ plus hautes montagnes, & dont les deſ- „ cendans repeuplerent la terre. Quel- „ ques idées peu différentes de celles-ci, „ ont été reçues parmi les habitans d'Hiſ- „ paniola, à ce que Gemelli nous apprend. „ Il eſt fait mention auſſi dans les ancien- „ nes Hiſtoires du Méxique d'un déluge gé- „ néral, qui fit périr tout le genre humain „ à l'exception d'un homme & de ſa fem- „ me. Ces deux époux eurent, ſuivant les „ Mexiquains, de nombreux deſcendans; „ mais tous leurs enfants furent muets, juſ- „ qu'à ce qu'un pigeon les doua du talent „ de la parole: ils ajoutent que le langage „ primitif des deſcendans immédiats du „ couple qui ſurvécut au déluge, fut parta- „ gé en tant de dialectes, qu'il ne leur fut „ plus poſſible de s'entendre les uns les „ autres; ce qui, après les avoir obligés à

„ ſe ſéparer, contribua à leur faire peupler „ différents pays de la terre. Quelques „ Amériquains ont une Tradition qui „ porte que tous les hommes tirent leur „ origine de quatre femmes, ce qui s'ac- „ corde aſſez bien avec l'Hiſtoire Moſaï- „ que, qui fait deſcendre tous les Peuples „ de Noé, & de ſes trois fils. Toutes ces „ Traditions donnent manifeſtement à con- „ noître que les Américains ont Noé pour „ ancêtre, & que divers traits de l'hiſtoire „ de Moyſe ſont parvenus juſqu'à eux. Ce „ qui ſuffit pour détruire l'étrange ſyſtême „ qui donne aux Amériquains des ancêtres „ antérieurs à Adam ".

Cette citation, Monſieur, ne répond-elle pas à tous les argumens de ces Ecrivains ſyſtématiques, qui veulent donner les fruits abſurdes de leur imagination pour des vérités? où les Amériquains auroient-ils puiſé ces notions s'ils ne ſont pas de beaucoup poſtérieurs au déluge, & s'ils ne viennent pas des nations qui ont conſervé la tradition? Il eſt facile d'expliquer par le laps des tems, par l'ignorance, la légéreté des Sauvages, les fables dans leſquelles ils ont noyé le petit nombre de faits vrais qui ont reſté gravés dans leur mémoire. Le défaut de monumens, de caracteres, de lettres pour tracer les événemens par écrit, nuit néceſſairement à la pureté de la Tradition; dès qu'elle ſe tranſmet par la parole du pere

à ses enfans, elle doit être beaucoup altérée après quelques générations.

Les guerres que les Américains ont toujours eues avec leurs voisins, ont beaucoup contribué à empêcher leur population; leur petit nombre est vraisemblablement ce qui a fait qu'ils menoient une vie errante; courant de forêts en forêts pour chercher du gibier, s'établissant dans tous les lieux où ils trouvoient une nourriture abondante, & les quittant pour aller s'établir ailleurs aussitôt qu'elle commençoit à leur manquer. S'ils étoient en plus grande quantité leurs besoins augmenteroient; il seroit plus difficile de pourvoir à l'entretien de tous; cet embarras ouvriroit leurs esprits, ils concevroient de nouvelles idées; ils sentiroient qu'ils devroient songer à s'assurer une subsistance plus indépendante du hasard; les fruits que leur fournit la terre, leur apprendroient à les multiplier par la culture; ils sentiroient tout le mérite de ces productions, ils songeroient à se les approprier, ils y parviendroient; on en voit déja dans différens cantons cultiver le maïs; ils cultiveroient bientôt d'autres grains; une connoissance les conduiroit à une autre; ils se fixeroient dans le pays qu'ils auroient défriché, ils s'y attacheroient, & ne seroient plus vagabonds comme ils le font.

L'établissement des Européens dans les contrées septentrionales, a porté plusieurs

de ces Nations à s'établir dans leur voiſinage, pour ſe procurer les ſecours qu'ils peuvent leur fournir ; l'envie qu'on marque d'avoir des pelleteries, & la facilité qu'ils trouvent à ſe procurer de l'eau-de-vie, des armes avec ces marchandiſes, les font ſouvent courir les bois & chaſſer dans l'eſpace de plus de deux cens lieues pour ſe fournir des choſes dont on leur a fait un beſoin ; de cette maniere ils ne ſont fixes qu'en apparence ; ils conſervent ce goût de la vie errante, & le tems où ils doivent être civiliſés eſt encore bien éloigné ; peut-être ſe détruiront-ils avant d'y parvenir.

Voilà, Monſieur, ce que je penſe qu'on peut dire de plus vraiſemblable ſur la population de l'Amérique ; ma lettre ſeroit trop étendue ſi je voulois vous rappeller ſeulement la centieme partie des choſes qui ont été dites à ce ſujet. On feroit des volumes conſidérables des opinions & des ſyſtêmes contraires qu'on a publiés depuis longtemps ; j'ai tâché de me borner à quelques obſervations curieuſes ; ceux qui penſent que les Tartares ſont ceux qui ont principalement fourni des peuples à l'Amérique, paroiſſent avoir embraſſé le ſentiment le plus vrai ; vous ne ſçauriez croire combien il y a de reſſemblance entre les uſages des Amériquains & ceux des anciens Scythes ; on en trouve dans les cérémonies religieuſes, dans les mœurs, dans les eſpeces d'a-

limens dont ils ſe nourriſſent. Hormius eſt rempli de traits qui peuvent ſatisfaire la curioſité à cet égard, & je vous invite à le lire.

Je laiſſerai toutes ces diſcuſſions par leſquelles j'ai dû peut-être terminer le récit de mes voyages, & je vous parlerai d'un autre ſujet plus utile à l'humanité, ſur lequel l'obſervation & l'expérience ſuffiſent pour nous éclairer.

Comme il eſt naturel à l'homme de deſirer de vivre long-tems, je penſe qu'il ne ſera pas hors de propos, ſuivant l'expérience que j'ai faite, d'enſeigner en peu de mots la façon de conſerver & prolonger ſes jours en Amérique.

Je finirai ma lettre par une petite diſſertation ſur la façon de ſe traiter. Je me reſſouviens d'avoir lu dans la Gazette de Hollande du 3 Avril 1687, que le nommé *Frédéric Gualdus*, Noble Vénitien, a conſervé ſa vie juſqu'à 400 ans: on prétend qu'il avoit la Médecine univerſelle. Il partit de Veniſe le 7 Mars 1686; il avoit ſon portrait avec lui, qui avoit été fait par le Titien; ce Peintre étoit mort il y avoit déja 130 ans. Je ſuis perſuadé, Monſieur, que vous conviendrez avec moi, que c'eſt l'agitation & la ſobriété qui procurent une ſanté parfaite. Les Peuples de l'Amérique, il y a 260 ans, ne connoiſſoient ni vin ni eau-de-vie, lorſque les Européens y arri-

verent; ces Naturels ne vivoient, comme j'ai déja dit, que de viande de chaſſe boucanée, rôtie ou bouillie avec du maïs concaſſé dans un mortier de bois dur. Cette nourriture eſt très-ſaine, & forme un bon chile. J'ai vécu environ deux mois de ces alimens, en montant la riviere de la Mobile avec les Sauvages; & je puis aſſurer que je ne me ſuis jamais mieux porté que pendant ce tems. De tous les Proverbes latins, celui-ci eſt le meilleur:

Plures gula occidit quam gladius.

La volupté, & l'intempérance dans le boire & le manger, détruiſent plus de perſonnes que le glaive. C'eſt pourquoi on doit ſe preſcrire un régime de vie convenable, ſurtout dans les pays chauds de l'Amérique.

Premiérement, il faut avoir grand ſoin de ſe faire, petit à petit, au climat, & de s'abſtenir de manger de toutes ſortes de fruits, & de boire de toutes ſortes de liqueurs, juſqu'à ce que le corps y ſoit accoutumé par gradation. Les perſonnes ſanguines peuvent ſe faire tirer du ſang, de tems en tems, pour prévenir l'apoplexie. On pourra, quelquefois, ſe purger avec des médecines douces: on doit auſſi éviter de s'expoſer à la chaleur brûlante du ſoleil, de même qu'au ſerein.

Quand il arrive qu'on a trop bu de vin, il faut prendre des choses aigres, comme le citron, qui y eſt fort commun; au moyen de quoi l'on ne ſe trouvera ni étourdi, ni ivre des vapeurs qui ſuivent ordinairement les repas. Si l'on ſe ſent échauffé par l'excès des liqueurs, il faut prendre des choſes rafraîchiſſantes, & bien ſe garder d'uſer d'aucun aliment échauffant : on boira, le moins qu'on pourra, de liqueurs ſpiritueuſes: car elles brûlent le ſang & cauſent aiſément une fiévre ardente.

Quand on a trop mangé, les liqueurs fortes ſont bonnes alors pour fortifier l'eſtomac & aider la digeſtion; mais ſi au contraire il arrive que l'on ſoit échauffé pour avoir trop bû (1), elles deviendroient très-dangereuſes. Ceux qui ſont trop adonnés à la débauche, ſont preſque toujours tourmentés de rêves fantaſtiques, qui les fatiguent au point de leur cauſer de l'altération dans l'eſprit, parce que les fumées du vin dont ils ſont remplis, excitent exceſſivement leur imagination. On ſçait par expérience que les gens ſobres, & ſurtout ceux qui ſont uſage de l'eau, dorment tranquillement, leur ſommeil n'étant ni léger, ni peſant. L'on voit dans le deuxiéme chapi-

(1) Il eſt à remarquer que depuis que les Américquains ont fait uſage du vin & des liqueurs fortes, ils ont, comme nous, raccourci leurs jours.

tre de la vie d'*Apollonius*, écrite par *Philostrate*, qu'à Athènes ceux qui étoient affligés de mauvais rêves, s'adressoient aux Prêtres des faux Dieux pour en être délivrés; ceux-ci leur ordonnoient l'abstinence du vin pendant trois ou quatre jours; cette privation leur purifioit l'imagination, & produisoit une guérison qu'ils attribuoient à leurs Dieux.

Lorsqu'après un excès de nourriture on se trouve accablé, & que les membres sont fatigués, de sorte que la trop grande abondance de suc nutritif occasionne une plénitude par tout le corps, & un grand affaissement; je crois, qu'à l'imitation des Sauvages, la sueur & la transpiration sont des remedes immanquables, quand on aide la chaleur naturelle par une extérieure; ce reméde est certain, pourvu qu'il soit fait à la naissance du mal; la maniere des Européens pour bien suer, est de se mettre entre deux draps blancs, de se tenir ainsi bien couvert, à l'exception du visage; de ne point cesser jusqu'à ce que l'on ait sué, & ne se lever qu'une bonne heure après; quand on continue de cette façon à suer pendant quelques jours, on se trouve tellement soulagé, que la force & l'appétit reviennent, de maniere qu'on est surpris de se sentir si léger & si alerte; car par cette sueur les visceres se trouvent parfaitement purifiés de superfluités, sans douleurs ni

aucune léſion de la nature, ce que les médicamens ordinaires ne peuvent faire.

Pour ſe bien porter il faut faire ceci trois fois l'année, ſçavoir: au Printems, en Automne, & en Hiver.

Ma concluſion, Monſieur, eſt que la diete, la tranſpiration & la ſueur, compoſent une médecine univerſelle.

Je dirai donc qu'en toutes choſes la nature doit être notre directrice; c'eſt d'elle qu'il faut que nous aprenions les vrais moyens pour nous conſerver en ſanté; elle nous l'ordonne ſous peine des plus grands maux, & même de la vie. Je vous ai déja obſervé que les fréquens exercices que font les Sauvages de l'Amérique ſeptentrionale, comme la danſe, le jeu de pélote ou raquette, la chaſſe, la pêche, la guerre, animent tellement la chaleur naturelle, qu'elle fait ſon devoir en chaſſant du corps, par la tranſpiration, toutes les ſuperfluités. Pourquoi les Payſans vivent-ils longtems, & entretiennent-ils leur ſanté ſans le ſecours des Médecins? c'eſt le perpétuel uſage qu'ils font du travail qui en eſt la cauſe; c'eſt l'exercice qui les empêche de connoître ce que c'eſt que la goute, la gravelle, & les autres infirmités, auxquelles les riches de l'Europe ſont ſujets par le rafinement de leurs tables, & parce qu'ils ne font pas plus uſage de leurs jambes que les vieillards infirmes. J'en ai connu qui, ſem-

blables au malade imaginaire, faisoient une pharmacie de leur estomac.

On a remarqué dans les pays chauds de l'Amérique, que les jeunes gens qui arrivent d'Europe y périssent plutôt que les vieux, parce que ces premiers y mangent imprudemment toutes sortes de fruits, qui leur causent la diarrhée: on doit donc en manger fort peu, jusqu'à ce que le corps soit accoutumé au climat du pays, après quoi on n'en sera nullement incommodé au bout d'un an.

En observant ces précautions, je suis garant qu'on vivra plus long-tems dans le nouveau Monde que dans l'ancien. Il y a actuellement à la Louisiane nombre de personnes, qui y sont depuis le commencement de son établissement. J'ai vû un habitant nommé Graveline, âgé de 118 ans, qui étoit venu ici avec M. d'Iberville en 1698, il a servi en qualité de soldat en Canada environ 30 ans, sous le regne de Louis Quatorze. Je suis, Monsieur, &c.



LETTRE XXII.

Au même.

L'Auteur revient en France; dangers qu'il court au Cap de la Floride; origine d'une prétendue Fontaine de Jouvence; son vaisseau échappe aux Anglois; combat contre un de leurs Corsaires; il court risque d'être brûlé; projet d'une descente sur les côtes de la Nouvelle Angleterre; prise d'un vaisseau ennemi; arrivée de l'Auteur à la Corogne.

MONSIEUR,

J'AI appris, à mon arrivée à la Corogne le premier Novembre 1762, que M. de Kerlerec avoit envoyé en France une Goëlete Espagnole, pour prévenir le Ministre contre M. de Rochemore, Commissaire Général de la Marine & Ordonnateur à la Louisiane, rappellé en France par Lettre de cachet, & contre les Officiers qui l'accompagnoient, au nombre desquels j'étois

ſans le ſçavoir. Dès le mois de Juin précédent, ce Gouverneur de la Louiſiane avoit notifié à M. de Belle-Iſle dont je vous ai fait l'hiſtoire, & à M. le Chevalier d'Erneville, premier Factionnaire & Commandant les troupes de la Marine à la Louiſiane, la nouvelle fâcheuſe de leur révocation, en ces termes :

„ Je vous donne avis, que j'ai reçu une „ Lettre de M. le Duc de Choiſeul, en „ date du premier Janvier dernier, qui me „ fait part que le Roi, mécontent de vos „ ſervices, vous caſſe, & vous prive de „ votre emploi.

On peut juger de l'étonnement où une pareille annonce jetta deux anciens Officiers, qui avoient ſervi le Roi & l'Etat avec tant d'honneur & de diſtinction. Cette cataſtrophe a ſur-tout plus affecté M. de Belle-Iſle, que n'avoit fait la triſte ſituation où il ſe trouvoit lorſqu'il étoit entre les mains des Sauvages mangeurs d'hommes. Ce digne Officier, qui a ſi bien mérité de la Colonie de la Louiſiane, où il comptoit finir tranquillement ſa carriere, n'a pas craint, malgré ſon âge avancé, de s'expoſer aux dangers de la Mer & de la Guerre, & de s'embarquer avec nous pour venir réclamer l'autorité Souveraine. Il eſt arrivé ici fort mal, & ſa diſgrace l'afflige à tel point, que je crains fort qu'il ne puiſſe parvenir au pied du trône du meilleur des

des Rois, ſans ſuccomber à ce coup inattendu de la fortune ſur la fin de ſa triſte vie (1). Vous verrez par le récit que je vais vous faire, que, ſans l'expérience de cet ancien Officier, nous aurions péri au nombre de plus de 150 perſonnes, qui nous étions embarqués ſur le bâtiment la Médée, monté de douze canons, commandé par le Capitaine Cochon. La flotte Angloiſe, qui venoit de réduire la Martinique, attaquoit la Havane dans l'iſle de Cuba; chacun ſçait que pour faire route de la Louiſiane en France, il faut aller reconnoître cette Iſle.

Voici une obſervation bien naturelle à faire. Le Gouverneur de la Louiſiane n'auroit-il pas dû communiquer au Capitaine Cochon les mêmes avis qu'il avoit reçus, pour que ce Capitaine ne ſe hazardât pas

(1) M. de Belle-Iſle, accablé de chagrin & de fatigue, mourut à Paris le 4 Mai 1763, il a emporté dans le tombeau le regret de nombre d'honnêtes gens. Sa douceur lui attiroit l'amitié & l'eſtime de tous les Militaires, quoi qu'il eût habité dans ſa jeuneſſe les Peuples les plus barbares. Jamais on ne le vit diſcontinuer chez lui ſes exercices de piété, & on peut aſſurer que ſa famille étoit l'exemple de la Colonie. M. de Belle-Iſle étoit allié, du côté de ſon épouſe, à l'illuſtre Duguai Trouin, dont la mémoire ſera toujours chere aux François. Madame de Belle-Iſle & Madame Dorville, ſa fille, n'ont pas ſurvécu à la douleur que leur a cauſé ſa mort.

imprudemment, comme il fit, à aller relacher à la Havane; un avertiſſement de cette conſéquence méritoit cependant une attention des plus ſérieuſes.

Nous appareillâmes donc de la Baliſe, le 10 Août 1762; comme nous voulions éviter l'Iſle de Cuba, nous fûmes reconnoître *los Tortugas* ou les Tortues (1), nous avions le vent en poupe qui étoit extrêmement fort; mais notre Pilote, ayant peu pratiqué ces parages, manqua, pendant la brune l'entrée du Canal de Bahama, & prit ſa route dans l'enfoncement que forme le Cap de la Floride; ayant pris hauteur, & trouvé en dedans de ce Cap la même latitude qu'en dehors, il ſe crut débouqué; & nous étions perdus, ſi M. de Belle-iſle, qui connoiſſoit, depuis 45 ans, les côtes de l'Amérique ſeptentrionale, & ſuſpectoit la capacité du Pilote, n'eût veillé pour éviter le danger. En effet, ce Major expérimenté, s'appercevant à la pointe du jour que l'eau de la mer étoit changée, fit réveiller le Capitaine qui, ſe croyant en pleine mer, dormoit avec ſécurité. Ayant fait jetter la ſonde, il s'apperçut de ſon égarement à n'en pouvoir douter, & fut très-ſurpris de

(1) On les appelle ainſi à cauſe que les tortues y ſont éclorre leurs œufs dans le ſable; elles ſont extrêmement baſſes; on ne les voit que quand on en eſt bien près.

ne trouver que cinq brasses (1) d'eau ; on revira de bord, & nous nous tirâmes heureusement de ces parages la sonde à la main.

Avant d'aller plus loin, Monsieur, je me permettrai une petite digression sur la Floride, & sur cette Fontaine de Jouvence, qui a fait tant de bruit en Europe, & qui a occasionné presque autant de voyages pour la découvrir que l'avidité insatiable de l'or. Les Espagnols auroient bien voulu pouvoir en réunir la possession à celle des riches mines du Pérou ; j'espere, Monsieur, que ces détails ne vous déplairont pas, & cela suffit pour autoriser le précis que je vais avoir l'honneur de vous présenter.

Le Cap de la Floride est appellé par les Espagnols le Cap *de los corrientes*, parce que l'eau court si vîte en cet endroit qu'elle a plus de force que le vent, & empêche les vaisseaux d'avancer, quoique l'on employe toutes les voiles, ce qui fait que quelquefois l'on tombe sur des écueils, comme il pensa nous arriver sur des petites Islettes, nommées par Christophe Colomb *los Martyres*, parce qu'ayant apperçu de loin des pointes de rochers qui s'élevent, il crut voir des hommes qui souffroient. Ces Isles sont au nombre de onze. *Los Tor-*

(1) Brasse est une mesure de 5 pieds.

tugas ou les Tortues, furent ainsi appellées par les Espagnols qui en pêcherent plus de 6000. Les Isles de Bahama sont si basses, qu'elles semblent être submergées; ce qui forme un grand Canal de courant, qui a de largeur, à l'endroit le plus étroit, 20 lieues d'*Albana* à *los Martyres*, & de *los Martyres* à la Floride 14 lieues. Toutes ces Isles sont au 25 degré N. 15 minutes; nous avons louvoyé l'espace de 27 jours dans ces parages, d'où nous n'avons échappés que par une espéce de miracle.

On sçait que la Floride fut découverte par *Jean Ponce de Léon*, qui cherchoit Bimini: c'est cette Isle dont il a été tant parlé, principalement du Fleuve Jordan, & de la Fontaine si renommée par les Indiens de Cuba, qui assuroient que ses eaux avoient la vertu de rajeunir les hommes. *Jean Ponce de Léon* ajouta foi à cette fable, chercha la Fontaine, sans la trouver; il ne se rebuta pas; il envoya à cette découverte le Capitaine *Perez* d'*Ortubia*, & le Pilote *Antoine de Alminos*; il alla prendre port à la Baye de *Puerto Rico*, où il trouva *Bimini*, mais non pas la Fontaine, ni le Fleuve *Jordan*. On sçait que *Jean Ponce de Léon* mourut quelque tems après avoir cherché par-tout cette célèbre Fontaine, sans l'avoir trouvée.

Les Indiens de Cuba, que les Espagnols harcelloient pour la découverte des mines

d'or, voulant ſe défaire de l'importunité de pareils hôtes, ajouterent qu'indépendamment de l'or qu'ils trouveroient dans l'Iſle de *Bimini*, il y avoit un Fleuve & une Fontaine, qui rajeuniſſoit les vieillards en ſe baignant dedans. La Rélation en fut auſſi-tôt envoyée à la Cour de Caſtille, ce qui fût cauſe que pluſieurs Caſtillans s'embarquerent à Cadix, afin d'aller au nouveau Monde voir cette merveille, qui, ſi elle eût été vraie, eût mieux valu que tout l'or de la terre.

On fut effectivement bien détrompé de cette flatteuſe & agréable nouvelle au retour des Caſtillans: lorſqu'ils débarquerent à Cadix on les trouva même vieillis, on ſe mocqua de leur pénible & long voyage; mais en cherchant cette chimérique Fontaine, ils découvrirent le Cap de la Floride. En ce tems-là, tous ceux qui paſſerent en cette Iſle éprouverent toutes les Rivieres, les Fontaines & les Lacs, & juſqu'aux mares, dans leſquelles ils ſe baignerent & burent de leurs eaux, pour voir s'ils rajeuniſſoient; il n'y a pas long-tems qu'on cherchoit encore cette merveille, comme en Europe la pierre Philoſophale. Si nous euſſions été pris par les Corſaires Anglois & conduits en cette Iſle, nous avions fait la partie de nous baigner dans toutes les Rivieres & Fontaines de *Bimini*. Cette Iſle appartient actuellement aux Anglois, ſous

la dénomination de l'Isle de la Providence ; elle servoit autrefois d'asyle aux Pirates écumeurs de mer, qui infesterent pendant long-tems les mers de l'Amérique.

Voici ce qui a donné lieu à cette fable: l'air de la Floride est si tempéré, qu'on dit y avoir vu des vieillards de 250 ans. On prétend que Bimini renfermoit autrefois les plus belles femmes de l'Amérique septentrionale; & les hommes du Continent, même jusqu'aux vieillards, alloient se retirer dans cette Isle pour adoucir les miseres de la vie; mais tous ces innocens plaisirs ont fini à l'arrivée des Européens, qui se sont emparés du domaine de ces pauvres Peuples. Toutes les Isles ont été peuplées par des gens qui y passoient de Cuba. Les Relations nous apprennent la brave résistance que les Floridiens ont faite aux Espagnols: lorsqu'ils arriverent dans leurs terres, ils allerent au-devant d'eux dans 11 canots ou pirogues, armés d'arcs & de fléches; & furent assez hardis pour aller couper les cables du vaisseau de *Jean Ponce de Léon* qui fut contraint de leur demander la paix: ces Peuples sont gouvernés par des *Paraoustis* ou Caciques.

J'ajouterai ici en passant à l'occasion de cette prétendue Fontaine de Jouvence, que les Peuples du Darien, voulant, comme ceux de Cuba, se débarrasser des Castillans touchant l'enquête qu'ils faisoient de l'or

de cette terre, leur perſuaderent, par maniere de badinage, que puiſqu'ils étoient tant avides de ce métal, ils n'avoient qu'à aller dans la partie du Sud ; qu'il y étoit ſi commun, qu'on le pêchoit avec des rets, ce que *Vaſco Nunez de Balboa* inſéra dans ſa Rélation qu'il envoya à la Cour; cette nouvelle réjouit beaucoup les Eſpagnols; ce fut dans ce temps que *Nunez* découvrit la Mer du Sud & le Pérou: mais la pêche de l'or avec des *filets* ſe trouva fauſſe.

Vous pouvez ſçavoir que du tems du fameux ſyſtême de Jean de Law, qui penſa bouleverſer tout le Royaume, on repréſentoit à Paris un Sauvage du Miſſiſſipi, donnant un lingot d'or à un François pour un couteau, & chacun avoit, dans ce tems, la frénéſie de porter ſon argent réel pour avoir part aux actions chimériques d'un prétendu *Dorado;* on conviendra que ſi les Sauvages de la Nouvelle Orléans euſſent été alors à Paris, ils auroient dit, avec juſte raiſon, que les François avoient perdu l'eſprit, ou plutôt ils les auroient pris pour des Jongleurs: on prétend que ce furent ces prétendues mines qui perdirent M. de la Salle, lorſqu'il manqua l'embouchure du Miſſiſſipi en 1684. Il ne faiſoit pas réflexion que l'intérieur de ce grand continent renfermoit des tréſors plus précieux qui étoient la culture de la terre, mere commune de tous les hommes, & la richeſſe des Etats.

Nous fûmes obligés de prolonger la côte de la nouvelle Floride, & le trente-ſeptieme jour nous nous trouvâmes à peu de diſtance de la Louiſiane. Pour comble de malheur un vent furieux nous mit en danger de périr, & nous força d'aller reconnoître l'Iſle de Cuba, où n'ayant point trouvé d'Eſcadre, nous jugeâmes que les Anglois en avoient levé le ſiége; mais nous allions nous prendre au trébuchet comme vous le verrez par la ſuite.

Nous réſolûmes donc de relâcher à la Havane pour y prendre des vivres qui nous manquoient, & un Pilote côtier; nous nous trouvâmes dans la Rade le jour de la Nativité de notre Dame le 8 de Septembre 1762, nous mîmes pavillon en berne, & tirâmes pluſieurs coups de canons pour appeller du ſecours, nous fûmes ſurpris de ne voir venir perſonne; mais approchant toujours, & au moment d'entrer dans le port, nous apperçûmes le Fort Maure preſque détruit, ce qui nous fit prendre la réſolution de mettre notre canot à l'eau avec des Officiers pour aller à la découverte. Ce Canot rencontra par haſard une balandre Eſpagnole, ou petit bâtiment de tranſport, qui ſortoit du port, ayant à bord des familles de la même Nation, avec un paſſe-port du Gouverneur Anglois Milord d'Albermarle; nous apprîmes par le Patron que la ville & tous les forts s'étoient rendus aux Anglois le 12 d'Août 1762. Nous

Nous revirâmes de bord à l'inſtant; une Fregate Angloiſe ſe détacha pour nous donner la chaſſe; mais la Providence qui veilloit à notre conſervation nous envoya un brouillard fort épais, & nous entrâmes à la faveur de la nuit dans le canal de Bahama.

Quelques jours après nous apperçûmes un vaiſſeau précédé de deux bateaux. Nous reconnûmes bientôt à ſa manœuvre que c'étoit un Corſaire de l'Iſle de la Providence, & que les deux bateaux qu'il envoyoit étoient des priſes faites ſur nos compatriotes; en effet il vint nous attaquer, nous le reçûmes très-bien, quoi qu'inférieurs de 4 canons (1); alors ne nous en rapportant pas aux Officiers & Canoniers Marchands, chacun de nous fit valoir ſes talents, & l'expérience qu'il avoit du ſervice de l'artillerie; elle fut ſervie de maniere qu'après environ trois heures d'un combat très-vif, l'Anglois preſque déſemparé, & ne pouvant plus ſoutenir la vivacité de notre feu, fut contraint de ſe retirer,

(1) Il eſt à propos d'obſerver ici que M. de Kerlerec nous en ôta deux en partant de la Nouvelle Orléans, & que ce bâtiment qui avoit amené à la Louiſiane l'Etat Major du Régiment d'Angoumois, étoit monté de 14 canons; il eſt très-certain que ſi nous euſſions eu le même nombre, le Corſaire étoit à nous avec ſes priſes.

& nous fûmes aſſez heureux pour n'avoir eu perſonne de tué ni de bleſſé; mais notre navire fut percé d'outre en outre, nos voiles, nos manœuvres tellement endommagées, qu'après le combat il fallut les rechanger.

Nous courûmes pendant le combat le plus grand danger du monde, le vent ayant renvoyé un valet de canon enflammé dans notre navire, il mit le feu à une caiſſe de cartouches qui étoit ſur le pont; mais heureuſement il ne ſe communiqua pas à la Sainte-Barbe, ce qui nous eut fait ſauter.

Cependant les vents nous étoient contraires, & nous étions en pleine mer, ſans ſçavoir quand nous pourrions aborder à terre. Nous voyions chaque jour croître le danger de mourir de faim, étant déjà réduits à ne manger que le quart du néceſſaire. Nous tinmes notre petit conſeil entre nous, & nous réſolumes d'attaquer le premier vaiſſeau ennemi que nous rencontrerions, ou de faire une deſcente ſur les côtes de la nouvelle Angleterre, par le travers deſquelles nous étions, afin d'avoir des vivres ou de périr les armes à la main. L'entrepriſe étoit hardie, & ſi je l'oſe dire, téméraire; mais comme dit le proverbe, la faim chaſſe le loup hors du bois: nous étions ſur le point d'en venir à cette extrêmité, lorſque par un effet de la Providence qui veilloit ſur nous, nous

apperçûmes un gros navire, nous arrivâmes (1) auſſitôt & portâmes ſur lui, déterminés à lui donner l'abordage, attendu qu'il paroiſſoit être p'us fort que nous en artillerie; nous arborâmes d'abord pavillon Anglois, ce qui ne l'empêcha pas de prendre chaſſe; mais ayant le vent ſur lui, il ſe diſpoſa au combat par une manœuvre qui en eut impoſé à tout autre qu'à des affamés; nous aſſurâmes notre pavillon ſuivant la loi d'un coup de canon, & l'ayant rangé (2), nous lui donnâmes la bordée, qui le fit amener (3) ſur le champ. Sa cargaiſon étoit très-riche; nous lui enlevâmes ſon artillerie, ainſi que pluſieurs caiſſes de fuſils, de piſtolets, & de ſabres, qui ſervirent à nous armer; mais nous ne lui trouvâmes que très-peu de vivres, attendu qu'il étoit à la fin de ſa traverſée. Après l'avoir rançonné, nous ne lui laiſſâmes de vivres, que pour ſe rendre à la Caroline, lieu de ſa deſtination; il n'en étoit éloigné que d'environ 70 lieues.

Enfin nous crûmes pouvoir prendre la route d'Europe avec ce que nous avions

(1) C'eſt aller droit ſur un vaiſſeau à la faveur d'un vent large ou en poupe.

(2) Ranger un batiment, c'eſt l'approcher à bonne & raiſonnable diſtance.

(3) C'eſt mettre pavillon bas, & amener les voiles pour ſe rendre à l'ennemi.

de vivres, dans l'efpérance qu'étant bien armés, nous ferions quelqu'autre prife, ou que nous pourrions relâcher aux Açores (1); mais nous fûmes trompés dans notre attente; toujours contrariés par les vents, nous ne pûmes aborder nulle part, & n'ayant rencontré aucun vaiffeau, nous fûmes réduits, l'efpace de 50 jours, à la plus affreufe mifére, n'ayant que 3 onces de bifcuit, & une demi-bouteille d'eau par jour (2).

Ce foible fecours nous eut bientôt manqué, fi la tempête la plus violente ne nous eût, après mille dangers, fait aborder heureufement en Efpagne le quatre-vingt-quatorzieme jour de notre traverfée, après avoir manqué de périr par les flots, le fer, le feu, la faim, la foif, &c. &c.

Nos premiers foins, à notre arrivée au Port, furent de rendre à l'Etre Suprême des actions de graces par un *Te Deum*, qui fut entonné par M. l'Abbé Piquet (3), au

(1) Ifle de l'Océan Atlantique, entre l'Europe & l'Amérique Septentrionale.

(2) Nous avions trouvé, dans le vaiffeau Anglois, trente quarts d'orge mondé, qui nous furent d'un grand fecours; nous le faifions cuire à l'eau avec du bifcuit moifi, tout cela faifoit un potage rafraîchiffant que nous trouvions d'un grand goût; tant il eft vrai que la faim eft le meilleur de tous les ragoûts.

(3) L'Abbé Piquet eft le même qui préfenta en 1754, des Sauvages au Roi; il jouiffoit d'une gran-

bruit d'une ſalve générale de toute notre mouſqueterie.

Nous avons trouvé de relâche, le Chevalier de Ternay, commandant l'Eſcadre Françoiſe venant de ſa glorieuſe expédition de l'iſle de Terre-Neuve. Ce brave Officier fut très-ſurpris de voir dans notre bâtiment nombre de ſoldats en état d'être utiles au ſecours de la Louiſiane, renvoyés dans les circonſtances de la guerre. Il en fit paſſer une partie ſur les vaiſſeaux de ſon Eſcadre, pour y ſervir le reſte de la campagne; les autres, munis de leurs congés, ſignés de Kerlerec & Foucaut, débarquerent & s'engagerent chez les Eſpagnols pour l'armée du Portugal.

Nous deſcendîmes à terre le jour de la Touſſaint premier Novembre 1762; nous allâmes faire une viſite en corps au Marquis de Croix, Capitaine Général au Royaume de Galice. Ce Seigneur nous fit un accueil des plus gracieux; de-là nous allâmes chez M. David, Conſul Général de la Nation Françoiſe en Galice, & réſident à la Corogne. Nous le priâmes de nous avancer nos beſoins les plus preſſans, nous trouvant ſans argent pour pouvoir ſubſiſter en route chez les Eſpagnols; il nous répondit

de réputation au Canada; il eſt neveu de Meſſire François Piquet, mort Ambaſſadeur du Ro très-Chrétien auprès du Roi de Siam.

qu'il n'avoit point d'ordre pour le faire; mais que lorsqu'il s'agissoit d'obliger d'honnêtes gens, il prenoit tout sur lui. Nous le remerciâmes de ses bontés.

Ensuite nous étant un peu remis de la fatigue de notre voyage, nous nous disposons à partir par terre pour nous rendre en France. Nous comptons arriver à la Cour les premiers jours de Janvier 1763.

Je crois n'avoir rien oublié d'essentiel pendant le cours de notre correspondance, & j'ai tâché de la faire avec toute l'exactitude d'un voyageur, semblable à l'abeille qui travaille pour l'utilité des autres. Je ne vous parle point de ma fortune: vous avez suffisamment remarqué dans le cours de mes lettres, tous les désagrémens que j'ai essuyés, pour n'avoir point approuvé les abus inouïs qu'on a fait de l'autorité, & pour m'être roidi contre le torrent. J'avois demandé la permission de repasser en Europe par l'occasion des vaisseaux neutres, ce qui m'a été constamment refusé, sous différens prétextes par le Gouverneur, qui m'a forcé ensuite de partir sur un vaisseau marchand, où j'ai été exposé à périr ainsi que vous l'avez vu.

A l'égard des récompenses, ne suffit-il pas à un Citoyen d'avoir été fidéle au Roi & utile à sa Patrie? ce n'est qu'en cette considération que j'ose espérer du Ministre le plus équitable & le plus éclairé, qu'il

voudra bien avoir la bonté de faire connoître au meilleur de tous les Rois, le zéle ardent d'un Officier qui a eu l'honneur & la satisfaction de le bien servir tant en Europe qu'en Amérique ; j'attendrai avec une respectueuse confiance les récompenses honorables dues à la valeur militaire ; & ces récompenses de la part de notre auguste Monarque, me feront mille fois plus précieuses que toutes les richesses du nouveau Monde. En attendant que j'aie l'honneur de vous voir, je suis, Monsieur, &c.

A la Corogne le 10 *Novembre* 1762.



COPIES des Lettres qui ont été écrites, & des Certificats qui ont été expédiés à l'Auteur dans les différentes missions où il a été employé pour le service du Roi.

LETTRE

De M. Rouillé, Ministre de la Marine, à M. le Chevalier de Grossolles, Brigadier des Armées, & commandant pour sa Majesté à Belle-Isle en Mer.

A Versailles le 15 Juin 1750.

SUR les témoignages avantageux que vous m'avez rendus, Monsieur, sur le compte du Sieur Bossu, ci-devant Lieutenant au Régiment de Madame la Dauphine, je le proposerai au Roi pour un emploi dans les Troupes de ses Colonies; en attendant vous pouvez l'employer pour la discipline des recrues des Colonies qui sont à Belle-Isle; & je m'en remets à vous pour lui régler un traitement qui le mette en état de se soutenir. Je suis, &c. *Signé.* ROUILLE.



EXTRAIT de la Lettre de M. le Comte d'Argenson au Sieur Bossu.

A Fontainebleau le premier Octobre 1750.

C'EST pour vous prévenir que le Roi vient de vous nommer, Monsieur, à une Lieutenance dans les Troupes de ses Colonies; il est nécessaire que vous partiez, sans perdre de tems, pour vous rendre à Rochefort où vous devez vous embarquer; vous y recevrez, en même tems, une gratification de 300 livres: vous vous adresserez en arrivant à l'Intendant de la Marine qui vous remettra vos Lettres de service, & vous vous conformerez aux ordres que vous en recevrez. Sa Majesté s'attend qu'il ne lui reviendra que des témoignages avantageux sur votre compte, & que vous continuerez à lui donner des marques de votre zele & de votre fidélité, dans le nouvel emploi qu'elle vous a destiné. Je suis, &c. *Signé.* D'ARGENSON.

NOUS Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de St. Louis, Major & Commandant pour le Roi au pays des Illinois:

Certifions, que le Sieur Bossu, Lieutenant des Troupes détachées de la Marine à

la Louisiane, a servi sous nos ordres avec tout le zele & l'activité d'un bon Officier qui a rempli scrupuleusement tous les devoirs de son état, dans les différents détachemens où il a été employé pour le bien du service; sa santé en ayant été altérée, nous lui avons permis d'aller la rétablir à la Capitale; en foi de quoi nous lui avons délivré le présent pour lui servir & valoir ce que de raison. *Signé.*

MACARTY.

Aux Illinois, le 4 *Décembre* 1756.

LETTRE du Gouverneur de la Louisiane au Ministre de la Marine.

MONSEIGNEUR,

J'AI l'honneur de vous rendre compte que je n'ai pû me dispenser d'accorder un congé d'un an au Sieur Bossu, Lieutenant dans les troupes de cette Colonie; mais comme les circonstances de la guerre demandoient que ce ne fût que dans un cas de nécessité indispensable, je me suis fait rendre compte de son état par les Médecins & les Chirurgiens, qui ont jugé nécessaire qu'il passât en France pour prendre les eaux de Bourbonne, afin de prévenir les suites fâcheuses d'un coup de feu qu'il re-

çut, en montant à l'assaut de Château-Dauphin ; & c'est en conséquence de leurs certificats que je permets à cet Officier de profiter de l'occasion d'un petit bâtiment, qui va à S. Domingue, où il trouvera plus facilement des occasions pour l'Europe ; comme Sa Majesté n'entend point qu'il soit accordé de passage aux Officiers sur les vaisseaux Marchands, pour éviter les fraix trop dispendieux qui en résultent, je n'ai pas jugé pouvoir prendre sur moi de le faire passer aux frais du Roi ; il est cependant de toute justice que je vous observe, Monseigneur, que cet Officier n'est pas en état de soutenir de telles dépenses, & encore moins celle de se rendre à Bourbonne, pour y prendre les bains, étant absolument dépourvu de toute fortune ; je ne dois pas même manquer de vous observer qu'allant aux Illinois, le bâteau dans lequel il étoit, *périt, & il perdit généralement tout ce qu'il possédoit.* M. Dauberville devoit se joindre à moi pour vous demander une gratification pour lui, en dédommagement; mais cet Ordonnateur est actuellement très-mal, & hors d'état, & pour long-tems (s'il se releve de cette maladie) de vacquer à aucune affaire, & le bâtiment part.

Le Sieur Bossu est un brave Officier, & qui, depuis que je suis dans cette Colonie, a tenu jusqu'à présent une conduite sans reproche; il a d'ailleurs montré beau-

coup de zele dans toutes les occaſions où il a été employé pour le bien du ſervice; il me paroît juſte que vous ayez pour agréable de l'indemniſer des pertes qu'il a faites, ainſi que des frais de ſon paſſage, & je vous ſupplie d'y avoir égard. Je ſuis avec un profond reſpect, &c. *Signé.* KERLEREC.

A la Nouvelle Orléans le 12 *Mars* 1757.

COPIE de la Lettre du Gouverneur de la Louiſiane au Sieur Boſſu, ſur la miſſion qu'il a remplie à Tombekbé.

A la Nouvelle Orléans le 14 Octobre 1759.

JE vois, Monſieur, par le détail que vous me faites de la miſſion que vous avez remplie pour Tombekbé, que vous avez eſſuyé toutes les fatigues inſéparables d'un tel voyage, ſur-tout dans la ſaiſon actuelle; vous y êtes arrivé à bon port & ſans avarie, & je ſuis bien perſuadé que vous avez mis tout en uſage pour en uſer ainſi, connnoiſſant, comme je fais, toute votre bonne volonté pour le ſervice.

A l'égard du traitement en vivres dont vous me parlez pour Meſſieurs les Officiers, il ne m'eſt pas poſſible d'y rien changer pour le moment préſent; mais j'eſpére recevoir, par les premieres nouvelles, le ré-

ſultat de la Cour, ſur les fortes & preſſantes repréſentations que j'ai faites à ce ſujet; je vous avoue, Monſieur, que je ne puis me charger de conférer avec M. le Commiſſaire au ſujet du certificat que M. Bobé a dû lui envoyer, touchant la remiſe que vous avez faite au poſte des Allibamons; mais je le ferai preſſer vivement par Trudot, Ayde-Major, & je vous ferai part de ce qui ſe paſſera à cet égard. Je ſuis, &c. *Signé.* KERLEREC.

NOUS Pierre Rigaud, Marquis de Vaudreuil, Grand Croix de l'Ordre Royal & Militaire de St. Louis, ci-devant Gouverneur, & Lieutenant-Général de toute la Nouvelle France:

Certifions que le Sieur Boſſu, Capitaine des troupes détachées de la Marine, entretenues par le Roi à la Louiſiane, y a ſervi pendant le tems que j'y ai reſté avec la plus grande diſtinction, exactitude & zele, en foi de quoi nous avons délivré le préſent pour lui ſervir & valoir ce que de raiſon.

Fait à Paris le 21 *Avril* 1763. *Signé.* VAUDREUIL.

NOUS Pierre-Annibal de Velle, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, Lieutenant pour le Roi, & ci-devant Commandant pour Sa Majeſté dans les

Ville & Citadelle de la Mobile, dans la Province de la Louisiane.

Certifions que le Sieur Bossu, Capitaine d'une Compagnie détachée des Troupes de la Marine, entretenues par le Roi à la Louisiane, a servi sous mes ordres avec tout le zele & l'exactitude possibles; il a d'ailleurs rempli plusieurs missions importantes & pénibles chez les Nations Sauvages.

En foi de quoi, nous lui avons signé le présent Certificat pour lui servir & valoir ce que de raison.

Fait à Paris le 17 *Mai* 1765.

DE VELLE.

NOUS Pierre-Henri d'Erneville, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de St. Louis, ci-devant Commandant des Troupes détachées de la Marine, entretenues par le Roi à la Louisiane.

Certifions que M. Bossu, Capitaine des Troupes de la Marine à la Louisiane, y a servi avec un zèle infatigable, & que plusieurs faits rapportés dans sa relation se sont passés sous mes yeux, tant aux Allibamons qu'à la nouvelle Orléans, & comme compagnon du dernier voyage de la Louisiane à la Corogne: en foi de quoi nous avons signé le présent. A Paris le premier Septembre 1766. *Signé.*

LE CH. D'ERNEVILLE.

FIN.

TABLE

Des Lettres contenues dans cet Ouvrage.

SECONDE PARTIE.

LET-

Fin de la Table.

CATALOGUE

De quelques Livres imprimés,

Chez D. J. CHANGUION,

ou dont il a nombre.

Candide en Danemarck ou l'Optimifme des Honnêtes gens, par M. Maubert de Gouveft. 12. *Geneve* 1766.

Caracteres (les) de Théophrafte, avec les Caracteres de ce Siecle, par M. de la Bruyere. 2 vol. gr. 12. *Amft.* 1759.

Commencemens (les) & progrès de la vraie Piété. Traduits de l'Anglois du Dr. Doddridge, par J. S. Vernede. gr. 8. *N. Ed.* 1768.

Commerce (le) de la Hollande, ou Tableau du Commerce des Hollandois dans les Quatre Parties du Monde: Contenant des Obfervations fur les progrès & les décroiffemens de leur Commerce, fur les moyens de l'améliorer, fur les Compagnies des Indes Orientales & Occidentales, fur les Colonies, fur les Loix & Ufages mercantils, fur le Luxe, l'Agriculture, l'Impôt, &c. &c. par l'auteur des Intérêts des Nations de l'Europe. 3 vol. 12. 1768.

Confidérations fur le Commerce & la Navigation de la Grande Bretagne. Traduites de l'Anglois. 8.

TABLE

Des Lettres contenues dans cet Ouvrage.

PREMIERE PARTIE.

Avis au Relieur pour placer les Figures.

Description exacte des Isles de l'Archipel, par O. Dapper, avec de très belles figures. in folio.

Dictionnaire du Citoyen, ou Abrégé théorique & pratique du Commerce. 2 vol. 8.

Ericie, ou la Vestale, Drame en trois Actes en vers, par M. Fontanelle.

Essai sur la Marine & sur le Commerce, par M. Deslandes. 12.

Euphémie, ou le Triomphe de la Religion, Drame, par M. d'Arnaud. *Item.* Mémoires d'Euphémie & Lettre de l'Auteur sur ce Drame. 8. 1769.

Honnête (l') Criminel, Drame en cinq Actes, par M. Fenouilhot de Falbaire. 8. 1768.

——— ——— Item. La 3me Edition, revue, corrigée & augmentée de l'Histoire véritable du Héros de la Piece.

Lettres du Chevalier Robert Talbot, de la Suite du Duc de Bedford à Paris en 1762, sur la France, comme elle est dans ses divers départemens; avec nombre de particularités intéressantes, touchant ses hommes en place, mises en François par M. Maubert de Gouvest. 2 vol. 12. 1766.

Lettres de M. de Voltaire à ses Amis du Parnasse, avec des Notes. 8. 1766.

Moissonneurs (les) Comédie en trois Actes, mêlée d'Ariettes, par M. Favart. 8. 1768.

Quatre (les) parties du Jour, Poëme imité de l'Allemand de M. Zacharie. 8. 1769.

Royaume (le) mis en Interdit, Tragédie en cinq Actes en Vers. 8. 1768.

Tibere, ou les Six premiers Livres des Annales de Tacite avec des Remarques, par M. l'Abbé de la Bleterie. 3 vol. 12. N. Ed. enrichie de vignettes, medaillons &c. 1768.

Voyages (Nouveaux) aux Indes Occidentales, contenant une Relation des différens Peuples qui habitent les environs du Grand fleuve Miſſiſſipi ; leur Religion ; leur Gouvernement, leurs Mœurs, leurs Guerres & leur Commerce, par Mr. Boſſu, Capitaine des Troupes de la Marine. 2 vol. 12. avec figures. 1769.



